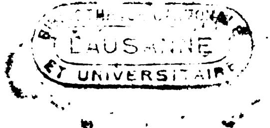


Martin de Chesnivon

MEMOIRES
DU
DUC DE VILLARS,
PAIR DE FRANCE,
MARECHAL-GENERAL
Des Armées
DE SA MAJESTE'
TRÈS-CHRÉTIENNE, &c.
TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE, 1737.


LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE



MÉMOIRES

DU DUC

DE VILLARS,

PAIR DE FRANCE,

MARÊCHAL GÉNÉRAL, &c.



OUIS-Hector Duc de Villars, Pair & Marêchal de France, Prince de Martigues, Vicomte de Melun, Marquis de la Nocle, Comte de la Roche-millet, Commandeur des Ordres du Roi, Grand d'Espagne de la premiere Classe, Chevalier de la Toison d'Or, Gouverneur des Villes, Forts & Château de Fribourg, & du Brisgow, des Villes, Citadelle, & Pays de Metz, & de Verdun, Gouverneur Général de Provence, Marseille, Arles, &

Terres adjacentes, Généralissime des Armées du Roi, son Plénipotentiaire, & Ambassadeur extraordinaire pour les traités de paix à Rastat, & Chef de l'Ambassade pour la signature de la paix générale à Baden, ensuite Président du Conseil de guerre, & du Conseil de Régence, Ministre d'Etat après la mort du Duc d'Orleans, & depuis peu Maréchal-Général, est celui dont on donne ici les Mémoires.

Il eut pour Pere Pierre de Villars, Baron de Maclas & de Sara, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Commandeur de ses Ordres, Gouverneur de Damvilliers & de Besançon, Conseiller d'Etat d'Epée, & Ambassadeur Extraordinaire en Espagne, en Piémont, & en Dannemark. Il avoit épousé Marie de Bellefonds.

La maison de Villars est très-ancienne, & l'on voit qu'en 1320. elle étoit plus puissante qu'elle ne l'a été depuis. Les titres & contrats de mariage font foi que, du moins depuis cette époque, elle n'a point eu de mesalliance; on a même des conjectures qu'avant ce tems elle a eu des alliances illustres, mais on n'avance que ce qui peut être prouvé.

Dans les derniers siécles cette Maison a produit cinq Archevêques de Vienne, des Evêques de Mirepoix & d'Agen. Elle n'a eu que des biens médiocres, mais on y compte plusieurs services de guerres, quoique peu continués, & celui qui s'attacha le plus à suivre

ſa fortune, fut Pierre de Villars pere du Duc. Il avoit une de ces phiſionomies nobles & élevées, qui s'attirent naturellement le reſpect, & qui annoncent de la vertu. Perſonne de ſon tems ne porta la valeur à un plus haut point. Il reçût à la guerre de grandes bleſſures, & eut le malheur, alors preſque inévitable, de ſe trouver engagé dans pluſieurs combats particuliers, & enfin dans le fameux combat des Ducs de Nemours & de Beaufort. Il tua le ſecond du Duc de Beaufort, & fut obligé de s'éloigner. Cet événement, & les troubles que les guerres civiles apportérent dans le Royaume, dérangérent les commencemens de ſa fortune.

Lorſque le Prince de Conti eut le commandement des Armées, Pierre Marquis de Villars ſervit en qualité de Lieutenant-Général dans celles d'Italie & de Catalogne. Il eut le Gouvernement de Damvilliers, l'une des places de ſureté que l'on avoit données aux Princes du Sang pendant la guerre civile.

La paix des Pyrenées lui ôta ce Gouvernement, & le laiſſoit ſans établiſſement & ſans fortune, lorſqu'au commencement de la guerre de Flandres, Louis XIV. voulant avoir auprès de ſa perſonne des Officiers expérimentés, prit pour ſes Aides de Camp des Lieutenans-Généraux, & entr'autres le Marquis de Villars. Son air de héros, qui ſoutenu de ſes actions lui avoit fait donner le

nom d'Orondate, plut au Roi, & de ce moment sa fortune paroissoit devoir prendre une face plus brillante ; mais son alliance avec le Maréchal de Bellefonds, ennemi déclaré de tous les Ministres de son temps, lui attira leur haine, & sur tout celle de Mr de Louvois.

Le Roi qui connoissoit par lui-même quels services il en pouvoit attendre, lui avoit destiné les mêmes commandemens que le Maréchal de Schomberg avoit eus en Portugal, & lui avoit donné ordre de s'y rendre. C'étoit une commission qui sembloit lui promettre la dignité de Maréchal de France. Mais il fut traversé dans ses espérances par Mr de Louvois. Le Roi lui donna ensuite le gouvernement de Bezançon, qu'il fut obliger de quitter pour un démêlé qu'il eut avec le Marquis de Gadagne Gouverneur de Dole, & protégé par le même Ministre. Le gouvernement de Douai lui avoit été donné, & l'inimitié du Secretaire d'Etat de la guerre le lui fit perdre encore. Cependant après la paix d'Aix-la-Chapelle le Roi voulant faire un traité avec l'Espagne, y envoya le Marquis de Villars, & lui déclara en le faisant partir, qu'il lui destinoit à son retour le commandement de l'Alsace. Le Marquis de Villars réussit en Espagne, & même il empêcha, malgré les vives sollicitations des Hollandois & de l'Empereur, que l'Espagne ne se joignît aux Hollandois pendant les deux premiéres années

de la guerre de 1672. mais à ſon retour il trouva le Marquis de Vaubrun établi en Alſace.

Enfin l'obſtacle invincible qui ſe préſentoit toujours à lui de la part de M. de Louvois, l'obligea à changer de route, & à ſuivre celle des Ambaſſades que lui ouvrit l'amitié de Mr de Lionne, Miniſtre des affaires étrangéres. Il alla donc Ambaſſadeur Extraordinaire en Piémont, en Dannemarck, & deux fois en Eſpagne, ſervit très-utilement, & après avoir vendu & conſommé les Baronies de Maclas & de Sara qu'il avoit héritées de ſes Peres, il ne recueillit pour tout fruit de ſes longs & importans ſervices, que d'être Commandeur des Ordres du Roi, & Conſeiller d'Etat d'Epée, ſans pouvoir laiſſer d'autre héritage à Louis-Hector Marquis de Villars ſon fils, que l'exemple, décourageant pour tout autre, de beaucoup de mérite peu recompenſé.

AN. 1670. Louis XIV. fit alors un établiſſement pour l'éducation de la premiére Nobleſſe de ſon Royaume, ſous le nom de Page à la grande Ecurie. Le Duc de Noilles aſſez en faveur y mit un de ſes enfans. *Louis-Hector de Villars* y entra, & avec une figure avantageuſe, une phiſionomie noble, & de la vivacité qui relevoit encore un extérieur prévenant par lui-même, il ſe fit bien-tôt connoître & diſtinguer du Roi parmi ſes camarades. 1670

Un jour dans ſa plus tendre jeuneſſe entendant ſon pere & ſa mere ſe plaindre de leur

mauvaise fortune, il leur dit, *pour moi j'en ferai une grande*. Surpris de ce discours, ils lui demandérent sur quoi il fondoit ses espérances, & comment il s'y prendroit. *C'est déja*, leur dit-il, *un avantage pour moi que d'être sorti de vous, & d'ailleurs je suis résolu à chercher tellement les occasions, qu'assurément je périrai, ou je parviendrai*. A l'instant même il leur exposa toutes ses vuës, & le fit si bien que le pere & la mere crurent dès lors pouvoir se flatter d'une prédiction, que garantissoient presque les dispositions naturelles du jeune homme.

Dans un voyage que la Cour fit en Flandres, le Marquis de *Villars*, Page encore, demanda permission de la quitter, & d'aller faire un tour en Hollande. Il devoit ensuite se rendre à Calais, & faire le voyage d'Angleterre avec le Maréchal *de Bellefonds*, qui y fut envoyé pour calmer l'esprit du Roi & celui de la Nation, que des bruits de poison sur la mort de *Madame* sœur du Roi d'Angleterre avoient fort irrités, mais il manqua le Maréchal. A son retour de Hollande il sortit de Page, & accompagna le Comte *de Saint Geran* son cousin, envoyé auprès de l'Electeur de Brandebourg, pour tâcher de l'engager dans la guerre qu'on méditoit contre la Hollande. Il en fut rapellé par une lettre du Maréchal *de Bellefonds*, pour se rendre auprès du Duc *de Luxembourg* qui commandoit les

troupes de Cologne & de Munster, & qui préparoit tout pour l'ouverture de la campagne sur les bords du Rhin. Ce Duc voulut lui donner une Compagnie de Cavalerie dans les troupes de Cologne qu'il commandoit, mais le Maréchal *de Bellefonds*, qui sentoit d'avance le mérite de son jeune parent, envia aux autres son éducation dans la guerre, & le fit revenir du pays de Cologne.

Le Marquis *de Villars* arriva à Versailles peu de jours avant le départ du Roi, & se préparoit à suivre le Maréchal *de Bellefonds*. Mais, comme il se mettoit en chemin, toutes ses mesures furent rompuës par la disgrace de ce Maréchal, que Mr *de Louvois* sacrifia à sa reconciliation avec le Vicomte *de Turenne*, qui n'aimoit pas non plus le Maréchal *de Bellefonds*, & qui devoit commander sous le Roi la principale Armée. Voici quel fut le sujet de cette disgrace.

C'étoit l'usage alors dans toutes les dignités de la guerre de *rouler*, c'est-à-dire de commander alternativement un jour l'un & le lendemain l'autre : les Maréchaux de France l'observoient même entre eux. Le Vicomte *de Turenne* déclara qu'il ne pouvoit rouler avec trois Maréchaux de France qu'il avoit vus dans les plus petites charges de la guerre, pendant qu'il commandoit des Armées. Il parloit des Maréchaux *de Bellefonds*, de *Crequi*, & d'*Humiéres*. Le Roi qui ne vouloit pas le

faire Connétable, créa pour lui la charge de Maréchal de Camp Général, & voulut attacher à cette dignité le commandement sur les Maréchaux de France. Ceux que nous venons de nommer refusérent de se soumettre. Ils devoient commander une Armée sous le Prince *de Condé*, & ils furent éxilés tous trois deux jours avant celui qui étoit marqué pour leur départ. Le Marquis *de Villars* déja parti se trouva donc seul, (car son Pere Ambassadeur en Espagne y étoit alors.) C'est à dire qu'il se vit sans aucun secours étranger, & sans autres ressources pour sa fortune que celles qu'il avoit en lui-même : ressources ausquelles il fut toûjours réduit, & que la suite entiere de sa vie a fait voir qui lui suffisoient. Il se détermina bientôt à ne point aller dans l'Armée où le Maréchal *de Bellefonds* avoit dû servir, & à se tenir le plus près du Roi qu'il lui seroit possible.

Il suivit Sa Majesté qui passoit avec son Armée assez près de Mastricht. *Brissac*, alors Lieutenant des Gardes du Corps, fut détaché avec trois cens chevaux. Le Marquis *de Villars* y alla, & poussa un parti des ennemis jusques dans les barrieres de Mastricht, où le Marquis *de Sauvebeuf* tomba dangereusement blessé.

Ensuite le Roi rejoignit à son Armée celle que menoit le Prince *de Condé* auprès d'Orsoy. Il partagea ses troupes pour faire attaquer

en même tems quatre places des Hollandois. L'Armée du Roi s'attacha à Orſoy, celle du Prince *de Condé* à Wezel, celle du Vicomte *de Turenne* à Burich. Orſoy fut pris en deux jours. Il y eut une fauſſe attaque dont le Comte de *Saint Geran* fut chargé, & le Marquis de *Villars* y alla.

Au ſiége de Doeſbourg, ſe trouvant à la tête de la tranchée dans le tems que les aſſiégés vouloient faire une ſortie, il ſe jetta hors du boyau, & marcha le premier aux ennemis.

Au commencement des conquêtes du Roi, les Etats-Généraux lui envoyérent quatre Députés près d'Utrecht pour lui demander la paix, en lui offrant Maſtricht avec une ſomme de dix millions pour le rachat des places qu'il avoit priſes. L'offre ne fut point acceptée, Sa Majeſté voulant avoir le Brabant Hollandois avec Orſoy, Wezel, Emeric, Rees & Reinberg. Ainſi la négociation fut rompuë, & la guerre continuée.

AN. 1672. Peu de tems après *Monſieur*, frere du Roi fit le ſiége de Doeſbourg. L'Armée du Roi étant alors oiſive, elle ne pût être plus longtems le ſéjour d'un homme auſſi avide d'occaſions, & que rien d'ailleurs n'y retenoit. Le Marquis *de Villars* la quitta, & courut à ce ſiége, où étant à la tête de la tranchée, lorſque les Ennemis firent une ſortie, il parut à la tête de ceux qui les repouſſérent. Auſſi

Monsieur crut ne pouvoir se dispenser de se souvenir de lui dans les lettres qu'il écrivoit à Sa Majesté.

Il se trouva au fameux passage du Rhin, action unique par son audace, & presque téméraire. Le détail en est su de tout le monde. Le Marquis *de Villars* se jetta des premiers dans le fleuve.

Ensuite, car le péril l'attiroit toujours, il se rendit auprès du Vicomte *de Turenne* qui faisoit le siége de Creve-cœur.

Nous avons tant de choses à dire dans ces Mémoires, que nous sommes obligés de passer legérement sur ces premiers événemens de la jeunesse du Marquis *de Villars*.

Le Chevalier *de la Rochefoucaut*, qui avoit la charge de Cornette des Chevaux-Legers de Bourgogne, ayant été tué, le Marquis *de Villars* pria le Comte de *Saint Geran* de la demander pour lui au Roi. Ce Comte, le seul parent qu'il eût à portée de parler pour lui, refusa de le faire sur ce qu'il savoit, disoit-il, que cette charge étoit destinée à des gens distingués par de longs services, & aidés de puissantes protections. Le Marquis *de Villars*, qui malgré ces raisons & les conseils de son parent, se sentoit digne de l'obtenir, la demanda lui-même au Roi, qui la lui accorda dans le moment. Le lendemain la Gendarmerie, dans laquelle il venoit d'entrer, fut détachée pour aller joindre sur le Rhin l'Ar-

mée du Vicomte *de Turenne.* On attaqua plusieurs petits postes sur la Mozelle, & il y eut divers partis, un entr'autres où *la Fitte* un des meilleurs Partisans attaqua trois cens chevaux des troupes de Brandebourg. Le Marquis *de Villars* s'y trouva. Il tâchoit tous les jours à mériter de plus en plus les graces mêmes qu'il avoit reçuës. 1672

La campagne finie, il alla voir établir les quartiers d'hyver de la Gendarmerie sur la Saare, & revint à la Cour. En ce temps-là *le Roi d'Espagne* ayant été à l'extrêmité de la petite verole, *le Roi* envoya le Marquis *de Villars* lui faire compliment sur sa convalescence. Cette commission ne pouvoit lui être que très-agréable, d'autant plus que son pere étoit Ambassadeur auprès de ce Prince, & fort considéré de la Reine-mere. Il y alla, fut très bien reçû, & le présent dont l'honora *le Roi d'Espagne* à son départ fut magnifique.

Dans ce tems-là le Duc *de Lauzun* fut arrêté, & comme c'étoit un caractére assez extraordinaire, on croit devoir le faire connoître. Il étoit homme de courage, & avoit une sorte d'esprit plus propre pour la Cour que pour les affaires. Il étoit petit, & n'avoit rien dans sa figure qui dût lui attirer autant de bonnes fortunes en galanterie, que l'on vouloit lui en croire.

Il étoit parent du Maréchal *de Grammont*, & logeoit chez lui. Il fut des premiers amans

de la Princesse *de Monaco*. Le feu Roi outré ses deux grandes passions, qui furent Mademoiselle *de la Valliere* & Madame *de Montespan*, avoit accordé ses bonnes graces à plusieurs des Dames qui les recherchoient, entre autres à Madame *de Monaco*. Celle-ci dans le tems que Mr *de Lauzun* étoit en commerce avec elle, regardoit *le Roi* avec grande attention, étant assise à terre sur des carreaux. *Lauzun*, dont cette attention excitoit la jalousie, recula sans paroître regarder derriere lui, & mit le talon sur la main de Madame *de Monaco*, dans le tems qu'elle étoit la plus occupée à regarder *le Roi*, la douleur & les cris furent violens. *Le Roi* vit bien que *Lauzun* l'avoit fait exprès, & ce courtisan tint des discours assez insolens pour obliger Sa Majesté à l'envoyer à la Bastille, où il parla avec une liberté sur le Roi même si surprenante, qu'elle devoit le perdre. Elle fit un effet tout contraire, & le Roi se piquant de generosité, non seulement lui pardonna, mais touché de la fierté & de la grandeur d'ame que montroit *Lauzun*, il lui fit dans la suite des graces considérables.

Il reprit l'air de faveur, fit l'amour à Mademoiselle *de Montpensier*, fille aînée de Mr *le Duc d'Orleans*, le plus grand parti de l'Europe. Elle avoit espéré d'épouser *le Roi*, & avoit refusé Mr *le Prince*, même *le Roi d'Angleterre*. Quoiqu'elle fut âgée, l'amour d'un favori la toucha, & elle prit une si violente

passion pour *Lauzun*, qu'elle résolut de l'épouser. Le petit homme de son côté irritoit sa passion pour lui par des froideurs, qu'il fondoit sur la crainte de voir la Princesse qu'il feignoit d'adorer, faire une aussi grande folie que celle de l'épouser. 1672

Plus il aportoit d'obstacles à ce mariage, plus *Mademoiselle* faisoit d'efforts pour les surmonter. Enfin il fit confidence au *Roi* de cette inclination, lui disant qu'il n'avoit néanmoins de passion que pour Sa Majesté même, & *Mademoiselle* déterminée à quelque prix que ce fût à faire le mariage, *le Roi* se rendit, & parut l'aprouver.

La vanité de *Lauzun* le porta à vouloir épouser *Mademoiselle* avec toutes les cérémonies, il eut trois jours libres pour cela. Tous ses ennemis, mais sur-tout *Monsieur* frère du Roi & *le Prince de Condé*, profitérent de ce retardement, firent agir Madame *de Montespan*. On obligea même *la Reine* à en dire un mot, & le consentement que le *Roi* avoit donné fut révoqué. On offrit à *Lauzun* comme pour le dédommager, les dignités de Pair & de Maréchal de France avec les grandes entrées. De toutes les graces qui lui étoient offertes, il n'accepta que la derniere. Se conduisant en courtisan il préféra ce qui l'aprochoit du *Roi* à toute autre chose, dans l'espoir de regagner le consentement de Sa Majesté, *Mademoiselle* persistant d'ailleurs dans

la plus violente passion. Mais *Lauzun* ne pardonna pas à Madame *de Montespan*, & après avoir tenté de la perdre auprès du *Roi*, il la traitta si mal, qu'elle porta *le Roi* à le faire arrêter par le Marquis *de Rochefort* Capitaine des Gardes. Il fut conduit dans le Château de Pignerol, où il fut en prison dix ans, il n'en sortit que par la cession que *Mademoiselle* fit de la Principauté de Dombes & du Comté d'Eu au *Duc du Maine*, l'aîné des enfans du *Roi* & de Madame *de Montespan*. Le mariage de cette Princesse avec *Lauzun* ne fut pas déclaré, elle lui donna le Duché de S.Fargeau, & d'autres terres. La reconnoissance fut médiocre dans le Duc *de Lauzun*, qui ne lui cachoit pas la très-parfaite aversion qu'il avoit pour elle, de sorte qu'étant grande & forte, & lui petit, elle l'auroit souvent battu, s'il n'avoit évité les coups de mains. Il se trouva en Angleterre dans le tems que le Roi *Jacques* en sortit. Il avoit gagné la confiance de ce Prince, ensorte qu'il fut chargé d'amener le *Prince de Galles* à Paris.

L'année d'après il alla commander l'Armée du Roi *Jacques*, où la conduite de l'un & de l'autre fut si mauvaise, qu'ils perdirent l'Irlande en peu de mois.

Le reste de sa vie en France se passa en petites intrigues de Cour, dont il ne tira aucune utilité. Il épousa la fille du Maréchal *de Lorges*, de laquelle n'ayant point d'Enfans,

ses biens allérent à sa femme & au Marquis *de Biron*. On a cru devoir mettre ici de suite tout ce qui regarde la vie & le caractére d'un homme aussi extraordinaire, que l'a été Mr *de Lauzun*.

AN. 1673. La crainte de perdre un jour de la campagne qui alloit recommencer, hâta le retour du Marquis *de Villars*, qui, comme nous l'avons dit, étoit en Espagne. Il rejoignit auprès de Bruxelles *le Roi* qui étoit à la tête de son Armée, qui alla faire le Siege de Mastricht. Cette place étoit deffenduë par le *Rhingrave*, un des meilleurs Généraux des Hollandois, avec neuf mille hommes de troupes choisies.

Le Roi par bonté pour la Noblesse, qui sous ses yeux s'empressoit à s'exposer, deffendit aux Volontaires d'aller aux attaques sans sa permission, & les distribua pour monter les gardes de tranchée les uns après les autres. Le Marquis *de Villars*, qui n'eût demandé la permission d'y aller qu'à dessein de l'obtenir, voyant bien qu'étant Officier dans la Gendarmerie on la lui refuseroit, prit le parti d'attendre que les dispositions fussent faites pour attaquer en même temps le chemin couvert & une demi-lune, & la nuit il entra dans la tranchée deux heures avant l'attaque. Il mena avec lui six Gendarmes de sa Compagnie, volontaires aussi, se plaça avec le premier détachement de Grenadiers qui devoit sortir,

& au ſignal qui fut de ſix bombes il marcha à la tête de l'attaque. On lui avoit donné une cuiraſſe, dont la peſanteur ne lui laiſſant pas la liberté d'agir, il la jetta en ſortant, & entra des premiers dans la demi-lune. Il y fut à peine, qu'un fourneau joua ſous lui, & l'enterra à demi. Dès qu'il fut dégagé de la terre qui le couvroit, il marcha à la gorge de la demi-lune, pour s'expoſer aux ennemis qui vouloient y rentrer. Il perdit la plupart de ſes Gendarmes, & le feu des ennemis fut ſi grand, que tous les Officiers furent tués, ou mis hors de combat. Lui ſeul, avec un nommé *Vignory* ancien Officier, mais volontaire dans cette action, demeura en état de ſoutenir un mauvais logement. Il reçut pluſieurs bleſſures, mais legéres, la plupart cauſées par des éclats de grenades.

Le Roi voyoit l'attaque, & envoyoit ſouvent demander ce qui ſe paſſoit dans la demi-lune. On lui raportoit toujours que *Villars* tenoit la tête. Enfin à la pointe du jour il quitta la demi-lune, & *le Roi* voyant ſortir de la tranchée deux ou trois hommes qui paroiſſoient des Officiers, envoya *Lignery*, Exemt de ſes Gardes ſçavoir qui c'étoit. *Lignery* ayant reconnu le Marquis *de Villars* lui aprit qu'on avoit parlé de lui au *Roi* pluſieurs fois pendant la nuit, & alla dire au *Roi* qu'il étoit là. Le Marquis *de Rochefort*, qui fut depuis Maréchal de France, vint lui ordonner

ordonner de la part du Roi d'aprocher, & lui dit en riant, *vous allez être bien grondé.* Dès que Sa Majesté l'aperçut, elle prit un air un peu sévére, & lui dit : *mais ne savez-vous pas que j'ai deffendu même aux Volontaires d'aller aux attaques sans ma permission, à plus forte raison à des Officiers qui ne doivent pas quitter leurs troupes, & moins encore des troupes de Cavalerie ? J'ai crû*, lui répondit le Marquis *de Villars*, *que Votre Majesté me pardonneroit de vouloir aprendre le métier de l'Infanterie, sur tout quand la Cavalerie n'a rien à faire.* Cette excuse ne pouvoit manquer d'avoir son effet, elle réussit, & la réprimande se termina de la part du *Roi* par des louanges très-flatteuses pour le Marquis *de Villars*, que la fortune servit à son gré quelques jours après, par une nouvelle occasion de s'exposer qu'elle lui fournit. Il se promenoit aux gardes du Camp, lorsque *Croisille*, Capitaine aux Gardes, & frere de *Catinat*, qui depuis fut Maréchal de France, vint le prier de faire marcher une garde de la Gendarmerie commandée par un Maréchal des Logis, pour soutenir un poste du Régiment des Gardes. Celui qui commandoit une garde de la Maison du *Roi*, ayant refusé de quitter son poste, le Marquis *de Villars* courut à celle de Gendarmerie, & pria le Commandant de lui donner vingt Gendarmes à la tête desquels il se mit, & poussa les ennemis jusques dans les barriéres de la contrescarpe.

1673

L'escarmouche devint vive, *le Roi* y arriva, & demanda ce que c'étoit. *Croisille* lui en rendit compte, & lui en aprit le détail. *Il semble*, dit *le Roi*, en parlant du Marquis *de Villars*, *dès que l'on tire en quelque endroit, que ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver.*

Mastricht se rendit après treize jours de tranchée ouverte, & la Gendarmerie eut ordre d'aller sur le Rhin fortifier l'Armée du Vicomte *de Turenne*, & s'oposer à celle de l'Empereur & de l'Empire, qui s'assembloit en Bohéme sous les ordres du Général *Montecuculli*. L'Armée de l'Empereur pouvoit avoir pour objet, ou de marcher vers Philisbourg, ou de tomber sur Bonne, & le Vicomte *de Turenne* dans l'impossibilité où il étoit de deffendre l'une & l'autre, n'avoit d'autre parti à prendre que de chercher une action, & pour cela d'aller le plus loin qu'il pourroit au-devant de l'Armée de l'Empereur. Il s'avança avec celle du *Roi* dans la Franconie.

Dans ces entrefaites le Maréchal *de Bellefonds* ne pouvant servir par son crédit le Marquis *de Villars*, voulut du moins l'aider de ses conseils. Il lui écrivit une longue lettre, pleine d'instructions sur la guerre, où il lui recommandoit entr'autres choses d'aprendre le métier de partisan, & d'aller souvent volontaire avec ceux qui passoient pour l'entendre le mieux, lui représentant que les Officiers Généraux qui ne s'en étoient pas instruits, quel-

que courage qu'ils eussent, se trouvoient souvent fort embarassés, quand ils commandoient des Corps détachés dans le voisinage d'une Armée ennemie. 1673

Le Marquis *de Villars* comprit si bien l'importance de ce conseil, que ce qu'il n'avoit fait jusques-là que par le seul intérêt de trouver des occasions, il continua à le pratiquer avec une nouvelle ardeur par le motif de s'instruire. Il passoit souvent trois & quatre jours de suite dans les partis, avec les plus estimés dans cet art. C'étoient alors les deux freres de *Saint-Clars*, dont l'un qui étoit Brigadier fut une fois six jours hors de l'Armée, toujours à la portée du canon de celle des Ennemis, poussant leurs gardes à tout moment à la faveur d'un grand bois dans lequel il se retiroit, faisant des prisonniers, & donnant à toute heure au Vicomte *de Turenne* des nouvelles des mouvemens des ennemis. Et certainement rien n'est plus propre à former un véritable homme de guerre, qu'un métier qui aprend à attaquer hardiment, à se retirer avec ordre & avec sagesse, & enfin qui accoutume à voir souvent l'Ennemi de fort près.

Le Vicomte *de Turenne* marcha à la tête du Tober au delà de Wirtsbourg. *Montecuculli* s'avança, paroissant vouloir combattre, & il y eut des escarmouches très-vives, une entr'autres où le Comte *de Guiche* Lieutenant-Général de l'Armée du *Roi* fit avancer son aile, &

risquoit d'engager la bataille avec un grand desavantage. Mais le Vicomte *de Turenne* qui s'en aperçut, vint à toutes jambes faire retirer les drapeaux des bataillons, & n'exposa que les Volontaires, parmi lesquels, ou plutôt à la tête desquels on voit bien qu'on doit trouver le Marquis *de Villars*. Il y étoit en effet avec un de ses parens nommé *Sebeville*, qui y reçut une blessure considérable. Le Vicomte *de Turenne*, quoique ennemi du Maréchal *de Bellefonds*, voulut bien remarquer ce qu'il voyoit ; il caressa fort le Marquis *de Villars*, & en parla dans ses dépêches au *Roi*, comme d'un jeune homme qu'il falloit avancer.

L'Armée du *Roi*, comme nous l'avons dit, occupoit les plaines qui sont à la tête du Tober, comptant sur une bataille, & l'on voyoit déja les troupes de l'Empereur s'approcher, lorsque l'Evêque de Wirtsbourg gagné par les Impériaux leur facilite le passage du Mein. Ils passent cette riviére, coupent nos convois par les places de l'Evêché de Wirtsbourg qui étoient derriere nous, & nous obligent à nous retirer, & à laisser l'Armée Impériale marcher en liberté à la hauteur de Francfort & de Mayence, & à portée de descendre sur Bonne, sans qu'il fût possible au Vicomte *de Turenne* de l'empêcher. Il ne lui resta rien de mieux à faire qu'à s'établir dans les terres de l'Electeur de Mayence & dans le bas Palatinat, pour donner des quartiers de rafraîchissement à

l'Armée du *Roi*, & pour marquer en même temps un juste ressentiment aux Princes de l'Empire, qui malgré les espérances qu'il nous avoient données d'une neutralité parfaite, s'étoient déclarés contre nous. 1673

L'Armée Impériale fit le Siége de Bonne, prit en peu de jours cette mauvaise place, & s'étendit ensuite le long du Rhin & de la Mozelle. Le Vicomte *de Turenne* voulut occuper des postes le long de cette riviere, & marcha à Bern-Castel, petite ville dont le château étoit assez bon ; mais les Imperiaux favorisés par les Princes de l'Empire le prévinrent, & la marche fut inutile. Il n'y eut plus moyen de faire autre chose, que de mettre l'Armée en quartier d'hiver le long de la Saare & dans la Basse-Alsace ; & pendant ce temps là Bonne prise coupant tout notre commerce avec la Hollande, on [illegible] obligé d'abandonner les grandes conquê[illegible] la reserve de Grave.

Il y eut cett[illegible]e trois batailles navales entre la Flotte d'Angleterre & de France, sous le Prince *Robert* & le Comte *d'Etrées*, & celle de Hollande sous *Tromp* & *Ruyter*. Le dessein des deux Couronnes étoit de débarquer dans la Province de Zélande, que le *Prince d'Orange* avoit été contraint de dégarnir absolument pour renforcer son Armée. Mais ces divers combats, quoique vifs & opiniâtres, furent de part & d'autre sans succès marqué.

Le Maréchal *de Bellefonds*, qui, aussi bien

que ses confreres les Maréchaux d'*Humieres* & de *Crequi*, s'étoit enfin soumis à ce qu'on exigeoit d'eux par raport au Vicomte *de Turenne*, & qui avoit été remis avec lui dans le service, vouloit conserver Nimegue, & s'opiniâtra dans ce dessein, malgré les ordres de la Cour. M. *de Louvois* qui le haïssoit toujours, ne manqua pas cette occasion de le perdre, & le fit exiler pour la seconde fois en moins de deux ans. C'est ainsi que se passa la campagne de 1673.

Celle de 1674. s'ouvrit par la conquête de la Franche-Comté, que le Roi fit en personne dans le plus fort de l'hiver, pendant lequel le Vicomte *de Turenne* réussit à empêcher que le vieux Duc *de Lorraine* ne passât le Rhin, son dessein étant de soutenir la Comté avec un Corps de troupes assez considerable, composé des siennes & de celles de l'Empereur. Les places de la Comté prises, le *Roi* revint à Versailles, & l'on fit une nouvelle disposition pour former les Armées, & pour s'oposer aux forces de la plus grande partie de l'Europe. L'Espagne s'étoit déclarée contre nous à la fin de l'année précédente, presque tout l'Empire en fit autant, l'Angleterre fut forcée à retirer les troupes qu'elle nous avoit données.

Ce fut au commencement de cette année que l'Empereur fit enlever à Cologne le Prince *Guillaume de Furstemberg*, Ministre & Plénipotentiaire de l'Electeur de Cologne aux con-

férences qui s'y tenoient pour la paix dès le milieu de l'année 1673.

Cet attentat, qui violoit le Droit des Gens, obligea *le Roi* à faire rompre l'assemblée, & à rapeller ses Ambassadeurs, qui sortirent de Cologne le 15. d'Avril. Cette affaire eut de grandes suites, & ne se termina qu'à la paix de Nimegue. 1674

Dans ces circonstances, on se prépara à deffendre les frontieres de la Flandres & de l'Empire. Le Vicomte *de Turenne* fut chargé de la guerre du Rhin, mais avec des forces si médiocres, qu'il paroissoit bien que l'on comptoit uniquement sur sa grande capacité. En effet on étoit si convaincu qu'il pouvoit tout, que souvent on le réduisoit presque à ne pouvoir rien, & que réellement il n'auroit rien pu, s'il n'avoit eu en lui-même des ressources encore supérieures à celles qu'on lui connoissoit. La haine du Marquis *de Louvois* pour ce Général ne contribuoit pas peu aux médiocres moyens que l'on lui donnoit de soutenir une guerre difficile.

La Gendarmerie qui avoit commencé la campagne en Allemagne, fut envoyée en Flandres. Le Marquis *de Beringhen* Colonel du Régiment Dauphin fut tué au Siége de Bezançon, & le Marquis *de Villars* eut cette obligation au Vicomte *de Turenne*, que ce Général persistant dans sa bonne volonté pour lui, dit hautement qu'il falloit le faire Co-

lonel le plutôt qu'il se pourroit, & lui donner ce Régiment.

L'Armée s'assembla aux environs de Charleroi sous les ordres du *Prince de Condé*; & celle des Alliez, qui marchoit sous ceux du *Prince d'Orange*, fut fortifiée d'une partie considérable des troupes de l'Empereur, commandées par le Général *Souche*, qui s'étoit acquis de l'estime à la tête des mêmes troupes contre les Turcs. Ce Général d'un âge fort avancé passoit pour le meilleur homme de guerre qu'il y eût dans l'Armée du *Prince d'Orange*, dont les malheurs dans la guerre lui sont venus en partie de n'avoir jamais eu dans ce métier d'assez bons maîtres, pour cultiver les dispositions que beaucoup d'esprit & une très-grande valeur naturelle avoient mises en lui. C'est pour cela que, malgré ces divers mérites, il n'a peut-être jamais rien fait qui ait pu lui donner la réputation de Général.

Les environs de Mastricht & de Liege furent le rendés-vous de l'Armée confédérée, forte de plus de soixante mille hommes. Celle du *Roi* n'en avoit tout au plus que quarante mille, mais c'étoit des François, & le *Prince de Condé* les commandoit.

Ce Prince se posta de maniere, que voyant arriver l'ennemi, il pouvoit juger de ses desseins, & profiter de ses mouvemens. Les Confédérés s'avançoient lentement, & pendant leur aproche, il y eut divers partis dans plusieurs

sieurs desquels se trouva le Marquis *de Villars*. Il y en eut un entr'autres, où cent vingt fantassins des Ennemis qui s'étoient fortifiés dans un cimetiere, furent attaqués par *la Fitte*, Lieutenant des Gardes du Corps. On fit mettre pied à terre aux Dragons. Le Marquis *de Villars* à leur tête entra dans ce cimetiere, tout y fut tué ou pris, & il rejoignit l'Armée la veille du jour que celle des Ennemis se campa à la vuë de celle du *Roi*. 1674

Le *Prince de Condé* l'avoit placée dans la plaine de Tréfignies, enfermée du petit ruisseau du Pieton. Ce poste excellent par lui-même nous donnoit le moyen d'attendre tranquillement le parti que prendroient les Confédérés, dont l'Armée nombreuse qui ne cherchoit qu'une action, croyant pouvoir faire ses marches sans craindre nos mouvemens, en fit une pour s'aprocher de nous, qui donna lieu au *Prince de Condé* d'attaquer l'arriere-garde, dans le temps qu'elle passoit le petit ruisseau de Senef. Dès le point du jour ce Prince observoit l'Ennemi, il avoit fait marcher la Maison du *Roi*, la Gendarmerie, & quelques bataillons. Dès qu'il vit les derniers escadrons des ennemis un peu séparés du gros de leur Armée, il passa le ruisseau du Pieton, & marcha à eux. Le Marquis *de Villars* étoit volontaire auprès de lui.

Au moment qu'on étoit prêt à charger, la plûpart des Officiers-Généraux voyant un

grand mouvement dans les ennemis, crurent qu'ils fuyoient. Le Marquis *de Villars* dit tout haut : *ils ne fuyent pas, ils changent seulement leur ordre. Et à quoi le connoissez-vous?* lui dit le *Prince de Condé*, en se retournant vers lui. *C'est*, reprit le Marquis *de Villars*, *à ce que dans le même tems que plusieurs escadrons paroissent se retirer, plusieurs autres s'avancent dans les intervalles, & apuyent leur droite au ruisseau dont ils voyent que vous prenez la tête, afin que vous les trouviez en bataille.* Le Prince de Condé lui dit : *Jeune homme, qui vous en a tant appris?* & regardant ceux qui étoient auprès de lui, *ce jeune homme là voit clair*, leur dit-il. Dans le moment il ordonna à *Montal* d'attaquer le village de Senef avec l'Infanterie, pendant qu'avec les Gardes du Corps il prit la tête du ruisseau, & trouva qu'une partie des ennemis le bordoit, & que l'autre se mettoit en bataille, pour recevoir les troupes du Roi, qui prenoient au-dessus de la source.

Alors le *Prince de Condé* se mit à la tête des premiers escadrons, & tira son épée. Le Marquis *de Villars*, frapé d'un spectacle si propre à animer, dit tout haut : *Voilà la chose du monde que j'avois le plus desiré de voir le grand Condé l'épée à la main.* Ce discours parut ne point déplaire au *Prince de Condé*, & l'on marcha aux ennemis.

Le Marquis *de Villars* se mit à la tête de

l'eſcadron de *Buſcas* des Gardes du Corps. Il reconnut le *Prince de Vaudemont* qui commandoit cette arriere-garde des ennemis, & l'apella. On chargea en même-tems, & ſe jettant dans l'eſcadron ennemi qui lui étoit opoſé, le Marquis *de Villars* reçut un coup d'épée, qui s'arrêta au gros os de la cuiſſe. Cette 1674
arriere-garde fut bientôt deffaite, & le *Prince de Condé* voyant bien que l'affaire ſeroit plus conſidérable, envoya des ordres pour faire marcher toute l'Armée. *Montal* emporta le village de Senef où l'on prit quatre bataillons qui s'étoient retranchés dans le cimetiere, & il eut la jambe caſſée d'un coup de mouſquet. Le *Prince de Condé* réforma les troupes qui avoient déja chargé, & l'on ſe prépara à ataquer la hauteur du Fay ſur laquelle s'étoient placés les ennemis, qui de leur côté rapellérent la tête de leur Armée déja avancée dans les plaines de Mons, & tout s'aprêta pour une affaire générale.

Les diſpoſitions étant faites pour attaquer la hauteur du Fay, *Fourille*, Lieutenant-Général de la Cavalerie, ſe mit à la tête des premiers eſcadrons des Gardes du Corps. Le Marquis *de Villars*, après avoir fait mettre un apareil à ſa bleſſure & bander ſa cuiſſe, marcha à côté de *Fourille*.

Les hayes des deux côtés de la hauteur étoient bordées de cinq bataillons, qui ſans tirer un coup laiſſérent former les deux pre-

miers eſcadrons qui étoient obligés de défiler au bas de la hauteur. Mais à peine furent-ils formés & à la portée du piſtolet des ennemis, qu'il en partit un feu ſi vif que les eſcadrons furent renverſés. *Fourille* reçût un coup mortél, & de ſes eſcadrons il n'y eut preſque ni homme ni cheval qui ne fût bleſſé. Celui du Marquis *de Villars* fut percé de pluſieurs coups. Mais les ennemis voyant les préparatifs d'une ſeconde attaque, ſe retirérent avec le gros de leurs troupes dans le village du Fay ; toute leur Armée ſe plaça à la droite & à la gauche du village, & ſe mit en bataille derriere. Il y avoit déja trois heures que le Marquis *de Villars* avoit été bleſſé, & que par le mouvement & la chaleur de l'action il n'avoit preſque pas ſenti de douleurs. Mais enfin elles devinrent ſi vives, qu'il en tomba évanoui ; il ne fit que prendre un verre d'eau de vie, & ſuivit par tout le *Prince de Condé*, qui avoit eu un cheval tué ſous lui dans les premieres charges. Le Marquis *de Rochefort* y avoit été bleſſé.

Juſques-là les troupes du Roi avoient remporté un avantage conſidérable. Le *Prince de Condé*, dont le corps accablé de goutes ſembloit n'être animé que par ſon courage, voulut pourſuivre une action ſi heureuſement commencée, & attaquer le village du Fay. Pour cela il fallut s'étendre, & peut-être que malgré la ſupériorité du nombre, l'Armée

confédérée eût été battuë, si l'on eût attendu que toute celle du Roi fût arrivée. Mais la confiance qu'inspirent les premiers succès, la crainte de laisser à l'ennemi le tems de se reconnoître, peut-être aussi l'impétuosité naturelle du chef irritée encore par les difficultés, tout cela l'emporta. On se hâta d'attaquer, mais les attaques, quoique vives en plusieurs endroits, ne réussirent qu'imparfaitement. Les avantages ne furent point décisifs, & l'on combattit jusqu'à l'entrée de la nuit, sans que l'Armée du Roi pût y gagner beaucoup de terrain. Le Marquis *de Villars* ne pouvant plus se tenir à cheval, quitta à onze heures de nuit. Peu après il se fit une grande décharge, & l'Armée ennemie se retira. Celle du Roi qui avoit perdu beaucoup de monde, en fit autant au point du jour. Il y eut grand nombre d'Officiers principaux & subalternes de tués. Le Marquis *d'Assentar*, Général de la Cavalerie d'Espagne, fut trouvé parmi les morts. Le *Prince d'Orange*, le Marquis *de Monterey* Gouverneur des Pays-Bas, & *Souche* Général de l'Empereur, placérent l'Armée confédérée dans les plaines de Mons. Le *Prince de Condé* rentra dans son camp du Pieton, les ennemis cherchérent à former une entreprise, & le *Prince de Condé* à la traverser.

Ce Prince dans ses dépêches à la Cour, & *Fourille* dans une lettre qu'il écrivit au Roi en mourant, parlérent avec distinction du

Marquis *de Villars*, à qui Sa Majesté donna le Régiment de Cavalerie de *Courselles* tué dans la derniere action.

Les deux Armées furent près de quinze jours sans faire de mouvement ; après quoi celle des Alliés alla investir Oudenarde, & celle du Roi marcha pour faire lever le siege.

Le *Prince de Condé* s'aprocha de l'ennemi à la portée du canon, & voyant qu'il n'occupoit pas une hauteur très importante, il s'en saisit. Le jour d'après l'Armée ennemie leva ses quartiers, & le Général *Souche* ayant placé avantageusement celle de l'Empereur, le *Prince de Condé* qui avoit fait lever le siege, ne voulut pas engager une action.

Ainsi finit la campagne de 1674. pendant laquelle le Vicomte *de Turenne* soutint glorieusement la guerre d'Allemagne. Par l'heureux succès du combat de Zintzheim, & par une conduite également sage & audacieuse, il fit repasser le Rhin à plus de soixante mille hommes, qui s'étoient établis en Alsace. Il est certain que l'Electeur *de Brandebourg*, le vieux Duc *de Lorraine*, & tous les Princes & les Généraux qui menoient cette grande Armée, firent des fautes grossieres. Le Roi n'avoit aucune place en Alsace, & le Vicomte *de Turenne* qui avoit été obligé de l'abandonner aux ennemis, ne pouvoit y rentrer que par Befort, petit château dénué alors des fortifications que le Roi y a fait ajouter depuis.

Strasbourg étoit aux ennemis, & leur Armée qui pouvoit s'établir en deça du Rhin, & y prendre des quartiers d'hiver, faisoit perdre au Roi Brisac & Philisbourg, si elle eût été conduite avec plus d'intelligence, & si le Vicomte *de Turenne* n'eût bien su tirer avantage contre ses ennemis de toutes leurs fautes.

Vers la fin de cette année le Chevalier *de Rohan* eut la tête tranchée devant la Bastille. Il avoit promis aux Hollandois de leur livrer Quillebeuf, & de faire soulever la Normandie. *La Truaumont* étoit chef de la conspiration, & c'étoit sur ces deux hommes que les ennemis fondoient le succès de leur Armée navale. L'un étoit cadet d'une des plus grandes & des plus anciennes Maisons du Royaume; l'autre Gentilhomme de Normandie, ancien Officier, homme de courage, & qui avoit autant d'esprit que l'autre en avoit peu. La débauche les avoit unis tous deux, & la misere les avoit jettés dans cette malheureuse intrigue. Le Roi qui en fut instruit envoya arrêter *la Truaumont*, qui fut tué en se deffendant contre *Brissac* Major des Gardes du Corps, lequel mal à propos ordonna qu'on tirât.

Le Chevalier *de Rohan* fut arrêté dans le même tems. Il n'y avoit aucune preuve contre lui, point de témoins, point d'écrit signé de sa main, les Commissaires ne savoient quel parti prendre, lorsqu'un de ceux qui l'interrogérent laissa entendre au Chevalier *de Rohan*

qu'il feroit mieux de recourir à la clémence du Roi, que de perſiſter à nier un fait dont il y avoit mille preuves. Le Chevalier ſe rendit à ce conſeil, & donna contre lui plus de lumieres qu'il n'en falloit pour le condamner, ſans entendre que *Pommereux* lui dit pluſieurs fois, *feu la Truaumont*.

Le Roi avoit été diſpoſé à lui donner ſa grace, la veille même de ſon ſuplice le Duc *de Crequi* avoit fait repréſenter la Tragédie de Cinna, perſuadé que l'exemple de la clémence d'Auguſte toucheroit le Roi.

1675 La priſe de Limbourg en Flandres ouvrit la campagne de 1675. Après cette conquête le Roi ramena l'Armée & la laiſſa ſous les ordres du *Prince de Condé* dans les plaines d'Ath où il étoit campé, lorſqu'on aprit par un courier la mort du Vicomte *de Turenne*, le retour de l'Armée du Roi en deçà du Rhin après un grand combat, & l'entrée de celle de l'Empereur en Alſace.

Cette malheureuſe conjoncture obligea le Roi à faire paſſer le *Prince de Condé* en Allemagne, avec un détachement de l'Armée de Flandres, qui demeura ſous les ordres du Duc *de Luxembourg*, qu'on fit Maréchal de France avec Mrs de *Navailles*, de *Duras*, de *Rochefort*, de *Schomberg*, & *la Feuillade*.

Le Maréchal *de Luxembourg* ne ſongeant qu'à éviter une affaire générale, & cependant à empêcher les entrepriſes de l'ennemi, ſe

tenoit le plus près qu'il étoit possible du *Prince d'Orange*, & choisissoit si bien ses postes, qu'il couvroit toujours les places du Roi sans se commettre. Il y eut divers partis, & le Marquis *de Villars* fut commandé avec quatre cent chevaux pour aller sur les ennemis, tomber sur leurs fourageurs, enlever leurs gardes, enfin pour ce qu'il voudroit entreprendre.

Il choisit ses Capitaines, & suivi de beaucoup d'Officiers volontaires, la nuit il trouva tête pour tête un parti de Cavalerie des ennemis qui fut chargé, & renversé d'abord. Quelques uns furent tués ou pris, & presque tout se sauva à la faveur de l'obscurité. Le Marquis *de Villars* avança vers l'Armée ennemie qui étoit campée à l'Abbaye de Waure, & couverte par des bois. Il s'aprocha à la pointe du jour de leurs gardes, qu'il trouva très faciles à enlever. Il se préparoit à les attaquer, lorsqu'il vit qu'un fort gros Corps de Cavalerie des ennemis marchoit de la gauche, & gagnoit du côté du ruisseau de Genap pour s'oposer à sa retraite. Il ne douta point que ce parti qu'il avoit rencontré & battu la nuit, n'eût donné avis de sa marche; ainsi au lieu de se retirer à l'Armée de France, il marcha diligemment au travers des bois vers le côté de Nivelles. Après avoir fait deux lieuës, voyant qu'il n'étoit pas suivi il s'arrêta, & fâché d'avoir manqué ces gardes, il pensa que les ennemis ayant écarté un parti, la tranqui-

lité seroit plus grande à la tête de leur camp: desorte qu'après avoir fait repaître, il retourna par les mêmes bois, s'aprocha des mêmes gardes qu'il avoit aperçuës le matin, & les trouva placées à peu près de même, si ce n'est que celles où il y avoit des étendards s'étoient un peu raprochées du camp. Il disposa ses troupes pour attaquer, & se mit seul à la tête de la premiere, derriere laquelle il plaça 30. Officiers volontaires, ou Cavaliers des mieux montés, avec ordre dès que le premier coup de pistolet seroit tiré, de pousser à la premiere ligne des ennemis, d'enlever des étendards s'il étoit possible, enfin de prendre ou tuer ce qu'ils trouveroient en suivant la ligne environ 200. pas, & de s'en retourner au grand galop à la tête du bois d'où l'on débusquoit. Pour lui marchant le premier, il alla droit à la vedette des ennemis qui lui cria *qui vive*: il répondit *Vive Espagne*, & que c'étoit un parti de Hollande qui revenoit de la guerre. Il avança facilement, ne mit le pistolet à la main qu'à deux pas de la vedette, & enleva sans peine les gardes de Cavalerie. Les Volontaires exécutérent fort bien leurs ordres, & tuérent ou prirent des Capitaines de Cavalerie qui se promenoient le long du Camp. Cette expédition faite, le Marquis *de Villars* rentra dans le bois, & comme il vit toute l'aile gauche des ennemis monter à cheval, il regagna en diligence le ruisseau de Genap, le passa, &

ensuite forma ses troupes. La tête de la Cavalerie des ennemis parut incontinent après sur le bord du ruisseau, mais le Marquis *de Villars* jugeant bien qu'étant obligés de suivre à la file, ils n'oseroient passer devant lui ce ruisseau, qui n'étoit éloigné de l'Armée de France que d'une demi-lieuë, il demeura en bataille, & puis se retira tranquillement avec les prisonniers.

Lorsque de retour à l'Armée il alla rendre compte de son parti au Maréchal *de Luxembourg*, les dépêches de ce Général étoient déja faites, mais il voulut écrire de sa main cette avanture au Roi, qui eut la bonté de la donner à lire à son lever au pere du Marquis *de Villars*.

Pendant le reste de cette campagne, on ne fit en Flandres que se tenir sur la deffensive. Il ne fut question que de quelques partis, dont le plus remarquable fut celui du Marquis *de Villars* que nous venons de détailler. Une Compagnie de Cavalerie ayant vaqué dans son Régiment, il la fit donner au frere de Monsieur l'Abbé *Fleury*, lequel dès le commencement de sa vie étoit fort lié avec toute la Maison *de Villars*.

En Allemagne la mort du Vicomte *de Turenne* donna la supériorité aux ennemis. Nous avons dit que notre Armée fut obligée de repasser le Rhin après un combat assez sanglant, où le Marquis *de Vaubrun* l'un de nos Lieu-

tenans Généraux fut tué. Les difficultés qui survinrent pour le commandement entre le Comte *de Lorge* & lui, firent alors cesser l'usage établi parmi les Officiers Généraux de *rouler* entre eux, sans égard à l'ancienneté. Le Roi décida que le plus ancien commanderoit toujours, ce qui est certainement plus conforme au bien du service.

Montecuculli ayant Strasbourg pour lui, passe le Rhin, & le Maréchal *de Duras* à qui le commandement de l'Armée fut donné après la mort du Vicomte *de Turenne*, se retrancha entre Schelestat & Chastenois, poste très bon, & dans lequel *Montecuculli* n'osa l'attaquer.

Dans le même tems une Armée commandée par le Duc *de Zell* & quelques Généraux de l'Empereur, forma le siege de Tréves, grande ville mal fortifiée qui ne pouvoit faire une longue résistance. *Vignory* y commandoit, mais il se tua la nuit par une chute.

Le Maréchal *de Crequi* avoit composé une Armée de 12. à 15000. hommes. Un desir de gloire le détermina à chercher les moyens de secourir cette place, quoi qu'avec des forces très-inférieures à celles des ennemis. Il s'approcha de la Saare, sans cependant avoir pris la résolution de passer cette riviere, & seulement pour être à portée de profiter, ou d'une mauvaise disposition des ennemis, ou des fautes qu'ils pourroient faire en s'aprochant de lui. Mais ils la passérent eux-mêmes

ſi promptement, que le Maréchal n'eut que le tems de ſe mettre en bataille. Il fut attaqué, & battu en partie par la faute des Généraux, qui ne ſe placérent pas aſſez diligemment pour deffendre le paſſage de la Saare. Les ennemis y perdirent aſſez de gens. 1675

Dans ſon malheur il prit le parti le plus glorieux, il ſavoit que le Gouverneur de Tréves étoit mort, il ſe jetta dans la place, releva le courage de la garniſon, & ſoutint le ſiege pendant pluſieurs jours avec beaucoup de fermeté. Il ſe flatoit même que ſoit par l'opiniâtreté & la vigueur de ſa deffenſe, ſoit par les grandes pertes que les ennemis avoient faites dans la bataille, ou dans pluſieurs attaques de la place que ſon courage leur avoit rendu très-ſanglantes, il viendroit à bout de la ſauver ; mais la garniſon perſuadée qu'il vouloit la ſacrifier à ſon déſeſpoir, & excitée par les diſcours ſéditieux d'un Capitaine nommé *Beaujourdan*, livra la bréche & le Général aux ennemis, & tout fut priſonnier de guerre. Ce Capitaine paya de ſa tête ſa perfide lâchété, il fut executé ſix ſemaines après. Ainſi cette campagne fut malheureuſe ſur la Mozelle, auſſi bien qu'en Allemagne par la priſe de Hagueneau, & par le blocus de Philiſbourg ; mais plus fatale encore par la mort du Maréchal *de Turenne*, dont le génie ſuperieur, la fermeté, & les rares talens pour la guerre avoient non ſeulement ſoutenu nos

frontieres, mais poussé la guerre bien avant dans l'Empire, & avec une Armée médiocre & dépourvuë de tout, un peu par la mauvaise volonté de Mr *de Louvois* son ennemi déclaré, lequel n'avoit point pardonné à ce Général la maniere dont il en avoit été traité l'hiver qui précéda sa mort.

Nous reprendrons ce trait d'histoire, en rapellant ce qui se passa à la Cour l'hiver de 1674. à 1675. Nous avons vû que Mr *de Turenne* avoit marché pour combattre *Montecuculli* dans les plaines de Franconie, après avoir mandé plusieurs fois à la Cour qu'il ne pouvoit en même tems couvrir le haut & le bas Rhin. Les projets qu'il envoya à la Cour étoient beaux & solides: mais au lieu d'y être suivis, il en reçut des ordres peu convenables & au service du Roi & au mérite d'un tel Général. Le Ministre, déclaré contre lui, lui suscitoit même des ennemis dans l'Armée. Un des premiers Lieutenans-Généraux osa lui reprocher tout haut des fautes dont ce grand homme n'étoit pas capable, Mr *de Turenne* lui répondit avec plus de sagesse qu'un autre n'en auroit peut-être eu en sa place, *écrivez à la Cour, Monsieur, vos raisons quoique mauvaises ne laisseront pas d'être écoutées.* Le Maréchal *de Turenne* revenu à Versailles convint, à ce que l'on prétend, avec le *Prince de Condé*, de perdre un Ministre de la guerre, qui ne les ménageoit guéres tous deux. On crut que

Mr le *Prince* avoit promis de seconder Mr *de Turenne*, mais que l'Evêque d'Autun dévoué à *Louvois* & à *Tellier* son pere, regagna Mr le *Prince* sur lequel il avoit grand crédit, lui faisant voir que Mr *de Turenne* éloigné par deux Ministres habiles & fort accrédités, lui Prince de Condé seroit seul le maître de la guerre, & que ces deux hommes lui devant leur conservation lui seroient éternellement dévoués.

Il est certain que Mr *de Turenne* suivit sa résolution & son juste ressentiment, qu'à son retour il fit voir au Roi les fautes de Mr *de Louvois*, & le peu de solidité des ordres qu'il en avoit reçus. Il convenoit qu'à la vérité ce Ministre avoit beaucoup d'esprit, & qu'il étoit excellent pour les détails; mais il soutenoit que la connoissance & l'expérience nécessaires pour gouverner la guerre de campagne lui manquoient entierement, & qu'au fond il n'avoit jamais été à portée de l'aprendre. Le Roi écouta avec son discernement ordinaire les solides raisons de Mr *de Turenne*, & s'il avoit été secondé par Mr *le Prince*, *Louvois* étoit en péril. Mais ce dernier ne le poussant pas avec la même ardeur, certaines fautes ne parurent pas capitales; & le Roi lui-même étoit bien aise de ne les pas trouver telles.

Louvois eut seulement ordre d'aller demander pardon à Mr *de Turenne*. Ce Général le reçut avec la hauteur convenable à sa dignité,

& au sujet qu'il avoit de se plaindre. Il lui reprocha sa conduite par raport à celle de la guerre, & lui que pour son amitié, quand il auroit fait autant de choses pour la mériter qu'il en avoit fait pour la perdre, il verroit ce qu'il auroit à faire. C'est ainsi que se passa cette scêne de Cour. *Louvois* continua dans son crédit & dans son dessein de nuire à Mr *de Turenne*, dessein qu'il suivit si soigneusement, que la campagne qui nous couta ce grand homme pouvoit nous attirer d'autres malheurs, si le grand âge de *Montecuculli* & sa prudence outrée ne l'avoient porté à se contenter de médiocres avantages, après la mort de Mr *de Turenne*.

Avant que de parler de ce qui se passa dans les Armées de terre, il convient de dire un mot de deux grandes expéditions navales qui se firent au commencement de cette année.

Les Espagnols qui vouloient délivrer Messine & sauver la Sicile, avoient sollicité les Etats Généraux de leur envoyer un secours commandé par leur Amiral *Ruyter*, pour obliger les François à lever le blocus de la Ville assiegée. Les Etats leur accordérent une flotte de 30. voiles, & *Ruyter* qui la commandoit vint moüiller vers la fin de Decembre 1675. à la rade de Melazzo vis-à-vis de Messine. Quinze jours après il alla chercher les François, ausquels il présenta le combat, qui se donna le 8. de Janvier entre les Isles de

de Salines & de Stromboli, & qui dura depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit. 1676

La Flotte Françoise étoit commandée par *du Quesne*, aussi experimenté & aussi brave que *Ruyter*. *Du Quesne* ayant gagné le vent, fondit sur les Hollandois avec tant de violence, que *Ruyter* avoua que de sa vie il n'avoit vû un combat si furieux. On se canonna, on vint à l'abordage, & on se battit corps à corps de Vaisseaux avec le plus grand courage. Le Marquis *de Preuilly*, qui commandoit l'avant-garde des François, fit plier celle des Hollandois. Le Corps de bataille où étoit *du Quesne* fit reculer *Ruyter*, & l'arriere-garde des Hollandois en vint aux mains avec celle des François qui avoit *Gabaret* à sa tête. Toute la manœuvre des Hollandois n'eût pu empêcher la victoire des François, si le calme qui survint ne les eût arrêtés.

Trois mois après il y eut un second combat au Nord Est du mont Gibel entre *du Quesne & Ruyter*. Celui-ci qui assiegeoit Agousta par mer, ayant apris que la Flotte Françoise venoit le chercher, alla aussitôt au-devant d'elle. L'action commença sur les quatre heures après midi. Après une demi-heure de combat un boulet de canon frapa *Ruyter*, lui emporta la moitié du pied gauche, & lui brisa la jambe droite. Cependant les ordres de son premier Capitaine furent si bien executés, qu'on ne s'aperçut pas du malheur arrivé au

Général, & qui tout bleſſé à mort qu'il étoit, ne laiſſoit pas de donner les ordres de ſon lit ſur les raports qu'on venoit lui faire. Ainſi le combat ſe ſoutint tout le jour avec la même chaleur, ſans que la victoire voulût ſe déclarer. A la fin les Hollandois cédérent, & les François contens d'avoir fait lever le ſiege d'Agouſta, les Flottes ſe retirérent à Siracuſe, où les Hollandois conduiſirent leur Amiral qui y mourut de ſes bleſſures.

Cependant les Hollandois ne ſe trouvant pas en ſureté à Siracuſe, en partirent pour aller à Palerme. Ils furent pourſuivis par le Duc *de Vivonne* qui étoit venu ſur la Flotte Françoiſe, compoſée de 28. vaiſſeaux & de 25. Galéres. Le 3. de Juin commença le combat. Le Marquis *de Pruilly* s'aprocha des Hollandois, dont il eſſuya le feu ſans tirer un ſeul coup. Quand il fut à portée d'eux, il lâcha ſes bordées, & en même tems fit avancer ſes brulots que l'avant-garde des ennemis ne put éviter qu'en coupant ſes cables, pour aller échouer ſur les terres les plus proches, laiſſant néanmoins derriere trois vaiſſeaux Eſpagnols qui furent brulés. Auſſitôt le reſte de l'Armée Françoiſe fondit ſur l'arriere garde & ſur le Corps de bataille, qui la reçut courageuſement. Mais l'Amiral Eſpagnol ayant pris feu avec quelques Galéres & trois vaiſſeaux Hollandois, le Contre-Amiral de Hollande & ſes Capitaines achevérent de couper les cables,

& prirent la fuite. De tout ce qui resta des deux Flottes Espagnolle & Hollandoise, une partie échoua sous Palerme, & l'autre entra dans le port, après que le Vice-Amiral d'Espagne & le Contre-Amiral de Hollande eurent sauté en l'air.

Cette journée fut l'une des plus malheureuses que les ennemis ayent éprouvées sur mer, & des plus glorieuses à la France dont la Marine prenoit tous les jours de nouvelles forces. 1676

La campagne de 1676. commença par le siege de Condé, que le Roi fit en personne, & le Marquis *de Villars* continua de servir à sa maniere, c'est à dire, quoique Colonel de Cavalerie, de chercher aux sieges les actions de l'Infanterie. Le Roi même lui tint sur ce sujet des discours très-obligeans. Sa Majesté fit faire ensuite le siege de Bouchain par *Monsieur*, & elle se plaça avec l'Armée d'observation pour assurer cette entreprise. Le *Prince d'Orange* s'étant avancé au secours de Bouchain, passa l'Escaut à Valenciennes, & parut vouloir attaquer l'Armée du Roi, qui fut mise en bataille derriere la cense d'Urtebise. Sa Majesté donna au Marquis *de Villars* le commandement d'une réserve de Cavalerie entre les deux lignes d'Infanterie. On proposa d'attaquer le *Prince d'Orange*, & le Roi le vouloit, mais il déféra à l'avis du Maréchal *de Schomberg*, qui à l'instigation des Ministres & de quelques cour-

tisans répondit lorsqu'on le consulta, que quand on faisoit un siege la gloire étoit uniquement d'assurer l'entreprise. Par ce conseil d'une prudence adroite & politique il sauva le *Prince d'Orange*, dont l'Armée mal placée & trop resserrée pour faire ses mouvemens étoit perduë sans ressource, ou du moins en grand péril, si elle eût été attaquée. Bouchain fut pris. Le *Prince d'Orange* mena son Armée sous Mons, & projetta le siege de Mastricht. Le Roi s'en retournant à Versailles ordonna les dispositions pour le siege d'Aire, que son Armée investit sous les ordres du Maréchal *d'Humieres*, le Maréchal *de Schomberg* commandant l'Armée d'observation.

Mr *de Louvois* qui voulut être present à ce siege vint en Flandres. C'étoit proprement en lui qu'étoit toute l'autorité, puisque interpréte des volontés & des ordres du Roi, il régloit les marches & les dispositions des Armées, écrivant souvent aux Généraux; *l'intention du Roi est que son Armée commandée par un* tel, *fasse* tel *mouvement*. L'artillerie étant plus à ses ordres qu'à ceux du Grand-Maître, fut servie avec une grande vivacité.

Le Marquis *de Villars* eut le commandement d'une brigade de onze escadrons à l'Armée du siege, qui finit bien plutôt qu'on ne l'avoit espéré par la grande vivacité avec laquelle l'artillerie fut servie par *du Metz* qui la commandoit. La fortune même favorisa les af-

siegeans, car une bombe étant tombée dans un magazin de poudre, l'effet en fut si violent, qu'un bastion fut entierement ouvert, & que le Gouverneur capitula.

Cependant l'entreprise du *Prince d'Orange* sur Mastricht tiroit fort en longueur, par le peu de succès de ses attaques. Cette lenteur nous engagea insensiblement, non à secourir cette place, mais du moins à nous en aprocher, en rassemblant cependant toutes les forces qui pouvoient donner de la terreur aux ennemis. L'ordre qu'avoit reçû le Maréchal *d'Humieres* après la prise d'Aire de s'emparer du fort de Linck, qui pouvoit très aisément se deffendre dix ou douze jours, étoit une marque bien visible du peu d'ardeur que l'on avoit pour conserver Mastricht tout considérable qu'il est; mais la raison de cette indifference étoit la nécessité plus pressante où l'on se trouvoit de secourir Philisbourg, place d'une bien plus grande importance pour nous, & dont la perte nous ôtoit les moyens, non seulement de soutenir aucun des Etats ou des Princes de l'Empire qui étoient dans les intérêts de la France, & donnoit lieu à l'Empereur de les réunir aux siens, mais nous privoit du secours de l'Electeur *de Baviere*, qui s'étant maintenu neutre avoit sur pied 12. à 15. mille hommes que la France payoit. 1676.

Après des efforts inutiles du Maréchal *de Rochefort*, pour jetter du secours dans cette

place qui avoit été bloquée dès l'hiver, le Maréchal *de Luxembourg* avec une puissante Armée eut des ordres précis de tout tenter pour la secourir. Dans ce dessein général il s'en aprocha, mais il trouva une entiere impossibilité d'y réussir, & le Roi, ne voulant pas perdre encore Mastricht que *Calvau* deffendoit toujours avec beaucoup de courage, ordonna enfin au Maréchal *de Schomberg* de marcher à l'Armée du *Prince d'Orange* qui avoit déja perdu beaucoup de monde dans plusieurs assauts à des bastions détachés, (nouvelle maniere de fortification inventée par *Vauban*, & très bonne pour de grandes places qui peuvent contenir une nombreuse garnison.) Dans le dernier des assauts qu'eut à soutenir le bastion nommé Dauphin, ouvrage bien revétu, placé derriere un avant-chemin couvert, & dont la prise couta si cher au *Prince d'Orange*, le *Rhingrave* avoit été blessé à mort.

L'Armée du Roi étoit campée à Bonef, & le Comte *de Montal* ancien Lieutenant-Général fut détaché avec quatre mille chevaux pour aller reconnoître quels mouvemens feroient les ennemis à l'aproche de notre Armée. Le Marquis *de Villeroi*, qui fut depuis Maréchal de France, y alla comme Maréchal de Camp, & le Marquis *de Villars* eut le commandement de mille chevaux.

A peine découvroit-on les tentes des enne-

mis, qu'on vit venir un trompette du *Prince d'Orange*, qui demandoit passeport pour le *Rhingrave* mortellement blessé; ce qui fit juger que l'intention de ce Prince n'étoit pas de nous attendre, car il n'eût pas eu besoin de passeport s'il n'eût pas songé à marcher.

Le détachement de *Montal* étant fort près de l'Armée des ennemis, on envoya au Maréchal *de Schomberg* pour le presser de faire avancer l'Armée, & l'on s'aprocha toujours dans les plaines le long de la grande chaussée. L'ardeur du Marquis *de Villars*, & le desir de connoître des premiers les dispositions des ennemis pour découvrir s'il y auroit quelque chose à entreprendre, le portérent à s'avancer de hauteur en hauteur avec 8. ou 10. Officiers fort bien montés, & voyant parmi les ennemis un mouvement qui avoit tout l'air d'une retraite, il revint trouver le Comte *de Montal* qui envoya encore au Maréchal *de Schomberg* pour presser la marche. Mais ce Général, qui sans doute avoit ses raisons, & peut-être même des ordres précis de ne donner qu'un simple secours sans action, n'arriva que sur le soir à la vuë des ennemis, lorsqu'on ne pouvoit plus douter de leur retraite. Le jour d'après de grand matin, comme on étoit assez près de leur arriere-garde pour engager une action, le Comte *d'Auvergne*, Colonel-Général de la Cavalerie, pressa le Maréchal de l'entreprendre. Le Marquis *de Villars* s'apro-

chant de divers escadrons des ennemis, eut son chapeau percé d'un coup de pistolet, & voyant du désordre dans leurs dispositions, il alla au Maréchal *de Schomberg*, & lui representa avec respect, mais pourtant par de bonnes raisons qu'il y auroit de l'avantage à les attaquer. Ce Général qui n'avoit pas de dessein, ne put s'empêcher, malgré l'amitié qu'il avoit d'ailleurs pour lui, de lui répondre avec une certaine aigreur qu'excitent assez naturellement les bonnes raisons, quand on ne veut pas s'y rendre. Le Marquis *de Villars* n'ayant pu obtenir qu'on attaquât l'arriere-garde entiere, auroit du moins bien souhaité qu'on fût tombé sur les dernieres troupes des ennemis, il s'en aprocha, & eut son cheval tué sous lui. Il revint auprès du Maréchal de *Schomberg* qui l'apella, & lui dit avec amitié: *quand une place comme Mastricht est secouruë sans bataille, le Général doit être content, & pour satisfaire un jeune Colonel avide d'actions, il faut lui donner un parti de 500. chevaux. Faites les commander, prenez les Officiers que vous voudrez, & en suivant l'Armée ennemie pendant 3. ou 4. jours, vous verrez ce qu'elle deviendra, & ce que vous pourrez faire sans vous commettre.*

Le Marquis *de Villars* suivit son ordre, & le lendemain sur le soir ayant trouvé à une demie lieue de l'Armée ennemie des escortes médiocres qui couvroient des fourageurs, il les

les attaqua, & ramena près de 150. prisonniers à l'Armée du Maréchal *de Schomberg* qu'il trouva en marche.

Il rendit compte de sa commission au Maréchal, qui oubliant la vivacité avec laquelle le Marquis avoit osé le presser la veille d'attaquer l'ennemi, lui dit : *Nous aurions été brouillés ensemble, si je ne vous avois pas donné un détachement pour suivre vos amis que vous ne sauriez perdre de vûë.* 1676

Le Marquis *de Villars* avoit passé cinq ou six nuits sans dormir. Accablé de sommeil & de lassitude il se coucha sur le revers d'un fossé, & ordonna à ses gens de l'éveiller quand l'arriere-garde passeroit. Pendant son sommeil il y eut un grand orage, ensorte que le fossé sur le revers duquel il étoit couché fut rempli d'eau. Ses gens aussi endormis que lui ne l'éveillérent qu'après qu'il eut été dans l'eau un quart d'heure ; il monta à cheval saisi de froid, & dès la nuit il fut attaqué d'une dissenterie si violente, qu'on le porta très-dangereusement malade à Charleroi. Mais sa jeunesse, & la bonté de son temperamment le sauvérent.

A peine sa santé fut-elle rétablie, que son Régiment eut ordre d'aller joindre le Maréchal *de Croqui*. Ce Général rassembloit une Armée sur la Saare pour faire lever le siege de Deux-Ponts, petite ville mal fortifiée, & attaquée par le Duc *de Zell*, dont les troupes

se retirérent à l'arrivée de celles du Roi. Ainsi finit en Flandres la campagne glorieuse pour la France par la prise de Condé, de Bouchain, d'Aire, & par le secours de Mastricht. Elle ne fut pas à beaucoup près si heureuse en Allemagne, où nous perdimes Philisbourg. Le Régiment du Marquis *de Villars* fut envoyé en garnison à Calais.

1677. La campagne de 1677. fut remarquable entre les autres par l'importance des conquêtes. Le Roi prit des mesures pour attaquer les trois plus grandes & plus considerables places des Pays-Bas, Valenciennes, Cambrai, & Saint-Omer, dont la prise d'une seule pouvoit illustrer une campagne.

Dès la fin de Février toutes les troupes se mirent en mouvement. Mr *de Louvois* qui possédoit éminemment l'esprit d'ordre, de prévoyance & de détail, fit si bien que les subsistances, les vivres, les fourages, & toutes les commodités nécessaires se trouvérent en abondance. Le Roi commença par Valenciennes, & en même tems commanda au Maréchal *de Luxembourg* de faire investir Saint-Omer. Le Régiment du Marquis *de Villars* partit de Calais le 26. de Février, & occupa l'Abbaye de Watte. On resserra cette place dont la garnison étoit médiocre, le vieux Prince *de Robec*, de la Maison de Montmorenci, en étoit Gouverneur.

La fortune servit le Roi dans le siege de

Valenciennes, qu'on attaquoit certainement par l'endroit le plus fort ; mais les difficultés des chemins dans une ſaiſon fort rude avoient obligé à ſe ſervir de la chauſſée de Valenciennes à Saint-Amand, par conſequent à faire les dépôts du ſiege du côté de Saint-Amand, & à commencer l'attaque par l'ouvrage couronné. L'Eſcaut faiſoit le foſſé de la place, & les ennemis par leurs écluſes pouvoient en faire un torrent ; mais dès que l'ouvrage couronné eut été attaqué & emporté, le déſordre ſe mit dans toutes les troupes qui le deffendoient, & l'ardeur de celles du Roi les porta à ſuivre celles des ennemis avec tant de viteſſe, qu'elles entrérent pêle-mêle avec elles dans le pâté, & de là par une poterne qui ſe trouva ouverte, nos premiers Grenadiers parurent ſur le baſtion. La terreur des ennemis fut ſi grande, que 1200. chevaux qui étoient en bataille dans les places de la ville, n'oſérent jamais monter ſur les remparts, pour en chaſſer des gens qui n'alloient qu'un à un, & par un petit degré fort étroit. On contint les troupes ſur les remparts, leur petit nombre fit leur ſageſſe dans les commencemens. La ville ne fut pas pillée, & tout fut fait priſonnier de guerre. Après un auſſi heureux événement, le Roi envoya *Monſieur* avec le Maréchal *d'Humieres*, & avec une augmentation de troupes aſſez conſidérable pour faire le ſiege de S. Omer. On reſſerra les

quartiers qui jusques là n'avoient été disposés par le Maréchal *de Luxembourg*, que pour empêcher qu'on ne jettât des troupes dans la place.

On fit deux attaques, l'une qu'on croyoit d'abord n'être qu'une fausse attaque par le fort des vaches, pays bas & très-marécageux, & l'autre par les terres les plus élevées.

Dès le premier jour les ennemis firent une sortie sur l'attaque du fort des vaches. Le
1677 Marquis *de Villars*, auquel il sembloit que par une destinée particuliere aucune occasion ne dût échaper, avoit son quartier de ce côté là, & se promenoit à pied du côté de l'attaque. Dès qu'il vit l'ennemi, il y courut avec presque tous les Officiers de son Régiment qui se trouvérent auprès de lui, & le rechassa dans le chemin couvert. Le Marquis *de Languetot*, qui étoit Capitaine dans son Régiment, y fut blessé.

Cependant le *Prince d'Orange* se disposoit à secourir S. Omer, & assembloit toutes ses forces derriere Ypres.

Il marcha avec son Armée, & campa au-dessous de Mont-cassel. *Monsieur* ne balança pas à lever ses quartiers, il laissa au Marquis *de la Trousse* le commandement de la tranchée, & marcha à l'armée du *Prince d'Orange*, qui avoit devant elle le petit ruisseau de l'Abbaye de Piennes. Les ennemis le passérent en divers endroits, & il y eut dans le

centre un assez rude combat d'Infanterie, où le Régiment des Gardes du Roy perdit beaucoup de monde. Alors le Maréchal *d'Humieres* poussa la gauche des ennemis, & dans le même tems le Maréchal *de Luxembourg* attaqua l'Abbaye de Piennes. Il avoit donné au Marquis *de Villars* une réserve de cinq escadrons, qui avoient la gauche de tout, & qui par consequent débordoient la droite des ennemis. 1677

Le Marquis *de Villars* fit reparer un pont sur le ruisseau de Piennes, & commençoit à le passer pour prendre en flanc la droite des ennemis occupée des troupes qu'elle avoit devant elle, lorsque *Chamlay* vint de la part de *Monsieur* lui donner ordre de marcher au centre, où les troupes avoient perdu quelque terrain. *S'il est arrivé quelque désordre dans le centre*, lui dit le Marquis *de Villars*, *j'arriverai trop tard pour le reparer : mais je vois la droite des ennemis ébranlée, & je crois qu'il vaut mieux achever de mettre le désordre dans cette aile, si la bataille est en danger où vous dites, nous allons infailliblement la gagner de ce côté-ci, ainsi je marche.* *Chamlay* voyant que le Marquis *de Villars* suivoit toujours son premier dessein, alla parler à Mr *de Soubize* qui commandoit la gauche de la Cavalerie, & qui vint empêcher le Marquis *de Villars* de passer. Voyant bien cependant qu'il avoit raison, il lui dit que si c'étoit un autre Aide de Camp que *Chamlay*,

il se dispenseroit de suivre l'ordre qu'il aportoit, mais que celui-là étoit l'homme de confiance du Roi. Le Marquis *de Villars* obéït, & quelque tems après le Maréchal *de Luxembourg* ayant emporté l'Abbaye de Piennes, & voyant la droite des ennemis se retirer sans perte, dit au Marquis *de Villars* : *Je voudrois que le cheval de Chamlay eût eu les jambes cassées, quand il vous a porté ce maudit ordre.* Il est certain que l'Armée ennemie pouvoit être entierement deffaite, mais elle perdit seulement le champ de bataille & son canon, & fut en état six semaines après de tenir la campagne. Cependant cette victoire assura le siege de S. Omer. Le Marquis *de Villars* s'étant trouvé à la tranchée dans le tems que la chamade battit, fut envoyé dans la place pour régler la capitulation. Le Prince *de Robec* convint de tout, & demandoit avec empressement deux pieces de canon : on ne voulut pas les mettre dans les articles, mais *Monsieur* les accorda à la priere du Marquis *de Villars*, qui les lui demanda en lui rendant compte de la capitulation.

Cambrai fut pris après une assez foible résistance. Ainsi avant la fin de Mai Valenciennes, S. Omer & Cambrai furent soumis à la puissance du Roi.

Après quelques semaines de rafraichissement, nécessaire à des troupes qui avoient passé presque tout l'hiver en campagne, le

Régiment du Marquis *de Villars* fut envoyé sur la Meuze, où étoit le Maréchal *de Schomberg* avec un médiocre Corps destiné à fortifier l'Armée de Flandres ou celle d'Allemagne, suivant les mouvemens des ennemis.

Le Duc *de Lorraine* qui commandoit les Armées de l'Empereur & de l'Empire, vint d'abord sur la Meuse avec des forces très-considérables, & y attira le Maréchal *de Crequi* avec toutes les siennes. Il cherchoit une action, & ce Maréchal ne l'évitoit qu'en prenant les postes les plus avantageux, & se tenant toujours du même côté de la Meuze que les ennemis. Enfin les Armées se trouvérent en presence près de l'Abbaye de Châtillon. La droite & la gauche du Maréchal *de Crequi* étoient bien couvertes, mais il avoit si peu de fonds pour ses deux lignes serrées par les bois, que les ennemis auroient assurément trouvé quelque avantage pour combattre. 1677.

Pendant qu'il se mettoit en bataille, il chargea le Marquis *de Villars* d'observer l'armée ennemie qui s'approchoit, & le pria ensuite de se tenir auprès de lui; une ancienne blessure qui s'étoit rouverte ne lui permettant d'être à cheval qu'avec beaucoup de peine & de douleur. Les armées furent deux jours en présence, & ensuite celle de l'Empereur alla passer la Mozelle près de Thionville, & marcha sous Metz, sans autre exploit que la prise

du Château de Sarrebourg. Le Maréchal *de Crequi* la côtoyant toujours, les deux Armées rentrérent en Alsace ; celle de l'Empereur par le bas du pays, & celle du Roi par le côté de Saverne.

Il arriva alors au Marquis *de Villars* un petit désagrément qui pourtant servit dans la suite à le persuader tout à fait de sa bonne fortune, & qui le guérit pour toujours de demander, ni même, à ce qu'il a dit depuis, de desirer d'être plutôt dans un corps ou dans une Armée que dans une autre. Il se trouvoit dans la Brigade de *la Valette* avec qui il n'étoit pas bien, & il pria instamment le Maréchal *de Crequi* de l'en ôter. Ce Maréchal quoiqu'il lui marquât beaucoup d'amitié & même de confiance, ne fit pourtant point ce qu'il desiroit, & cela fut heureux pour le Marquis *de Villars* ; car d'être demeuré dans cette Brigade lui valut d'avoir la meilleure part à quatre actions considérables qui se passérent dans le reste de cette campagne.

Le Maréchal *de Crequi*, suivant toujours son même dessein qui étoit de disputer le terrain à l'Armée Impériale près de Strasbourg vint camper à Marle ; sa droite touchoit cette petite ville, & sa gauche le Château de Cokersberg. La Brigade de *la Valette* ne campoit pas dans la ligne, elle servoit de réserve, & fut placée au pied du Château de Cokersberg.

Le Duc *de Lorraine* marcha à Gugueneim

avec l'Armée Impériale, & fit avancer le Général Schultus avec 2000. chevaux sur les gardes de Cavalerie de l'Armée du Roi, à la tête desquelles se trouvérent le Comte *de Schomberg* Maréchal de Camp de jour & le Marquis *de Villars*; 100. chevaux de piquet les soutenoient, & étant trop avancés on jugea à propos de les raprocher du château de Cokersberg. Les ennemis firent pousser par 500. chevaux de leurs troupes ce petit Corps de Cavalerie, qui s'étoit mis en bataille. Le Comte *de Schomberg* & le Marquis *de Villars*, voyant ces 500. chevaux un peu éloignés des 2000. qui les avoient détachés, marchérent à eux, les renversérent, & puis se raprochérent du château de Cokersberg. 1677

Le Maréchal *de Crequi* ayant vû le commencement de l'action, avoit fait monter à cheval la Brigade de *la Valette* & la Maison du Roi, & trouvant que les ennemis n'étoient pas soutenus de leur armée, il ordonna qu'on marchât à eux. Le Comte *de Schomberg* & le Marquis *de Villars* à la tête, chargérent une seconde fois avec le même succès les premiers Corps qui les avoient suivis, & qui s'étoient encore trop éloignés de leur gros. Le Marquis *de Villars* eut deux chevaux tués sous lui. Dès le commencement de l'action on l'avoit pressé de prendre une cuirasse, mais il dit tout haut en présence des Officiers & des Cavaliers, qu'il ne tenoit pas sa vie plus précieuse que

celle de ces braves gens, à la tête desquels il combattoit.

Après cette seconde charge, la Brigade de *la Valette* étant arrivée, elle fut mise en bataille derriere les premieres troupes qui avoient déja chargé, & les 200. chevaux qui les soutenoient, mais qui étoient affoiblis par les deux charges qu'ils avoient faites, lesquels rentrérent dans les escadrons de cette Brigade.

Le Marquis *de Villars* se mit à la tête de son Régiment avec près de 40. Officiers volontaires de l'Armée, qui dès le commencement de l'action avoient combattu avec lui. Cette Brigade, composée de 7. escadrons & de près de 300. chevaux qui restoient de toutes les gardes & du détachement, étoit en bataille devant les ennemis qui s'étoient encore aprochés à la portée du mousqueton, mais bien en ligne, & présentant un front d'environ douze escadrons. Alors l'Armée Impériale toute entiere se mit en marche, pour soutenir les 2000. chevaux, & engager une affaire générale. Mais le Maréchal *de Crequi* ne voulant pas en venir là dans le poste où il étoit, donna ordre aux neuf escadrons de nos troupes qui étoient devant les ennemis, de se retirer au travers des intervalles de la Maison du Roy, qui se formoit derriere cette premiere ligne.

Une pareille retraite étoit fort dangereuse,

car on étoit si près des ennemis, que l'on ne pouvoit faire la caracole d'un escadron, sans aprocher à 50. pas de leur ligne. Le Marquis *de Villars* en connut bien le péril, & dit aux Volontaires qui étoient avec lui hors de l'escadron, qu'ils pouvoient s'attendre qu'au moindre mouvement qu'ils feroient pour se retirer, ils seroient chargés aussitôt; il les pria de demeurer derriere ces deux escadrons, & par quelques coups de pistolet d'éloigner les ennemis autant qu'il seroit possible. Son intention fut très-bien executée, & cela donna lieu à un très-beau mouvement de Cavalerie qu'il fit le moment d'après. 1677

Dès que notre ligne commença à tourner, celle des ennemis toute entiere s'ébranla & la suivit; mais comme il y avoit 40. Volontaires qui faisoient incessamment feu sur les troupes des ennemis, qui naturellement auroient dû tomber sur les escadrons du Régiment *de Villars*, ces escadrons étant moins pressés, il vit sur la droite cinq escadrons des ennemis qui suivoient ceux des notres qui se retiroient dans les intervalles. Alors voyant qu'en prenant en flanc cette ligne des ennemis, il pouvoit la charger avec avantage, au lieu de rentrer dans l'intervalle, il fit marcher la gauche de ses deux escadrons, renversa sans peine la ligne des ennemis, & la mena battant jusqu'à la tête de leur Armée : ensorte qu'avec la tête de ses Officiers il se trouva près du ca-

non des ennemis, dont la colomne d'artillerie marchoit au milieu de toutes les autres, suivant l'ordre d'une Armée qui veut se mettre en bataille. Il fut tenté d'emmener trois ou quatre petites pieces de canon, & proposa la chose à ceux qui l'avoient suivi. Elle n'étoit pas impossible, mais venant à regarder derriere lui, il se vit avec ses deux seuls escadrons qui se réformoient, & connut bien qu'il seroit encore trop heureux de se retirer; ce que même il n'auroit pu faire sans être vivement poussé, si par bonheur il ne se fût trouvé sur les colomnes d'Infanterie & de canon des ennemis, & par consequent un peu éloigné de celle de leur Cavalerie. Il se retira donc sans accident, si ce n'est que le canon des ennemis s'arrêta, & tira sur lui. Le notre même par une méprise honorable pour le Marquis *de Villars* en fit autant. Car comment s'imaginer que deux escadrons qu'on voyoit sortir du centre des ennemis, ne fussent pas de leurs troupes? Il essuya sept ou huit volées de canon, mais il n'y eut que quelques chevaux de son Régiment de tués, & à son retour le Maréchal *de Crequi* vit un Cavalier du Régiment *de Villars*, qui ayant reçû un coup d'épée au travers du corps se retiroit mourant. Il demandoit son Colonel, & l'ayant trouvé: *Etes-vous content de nous mon Colonel?* lui dit-il, *je ne voulois que la consolation de vous voir avant que de mourir.*

Le Maréchal *de Crequi* lui-même, charmé de l'action du Marquis *de Villars*, lui dit qu'il avoit eu quelque peine que le commandement de l'Armée l'eût privé de la gloire d'avoir part à de si belles charges.

On a cru que des gens de guerre ne seroient pas ennuyés du récit d'une action particuliere, & d'un mouvement de Cavalerie assez singulier, pour mériter d'être raporté avec quelque détail ; puisqu'il ne seroit pas inutile d'être instruit par de pareilles manœuvres des partis qu'on a pris avec succès, & que l'on pourroit prendre dans de pareilles occasions.

Pendant que les Armées de France, & de l'Empereur se disputoient ainsi le terrain aux environs de Strasbourg, le Prince *de Saxe-Eisenac* qui commandoit un Corps sur le haut Rhin, avoit fait faire un pont près du Village d'Huningue, & s'étoit emparé d'une redoute qui étoit plutôt une borne de nos terres & de celles de Bâle qu'une fortification que l'on eut dessein de soutenir. Cependant le Baron *de Monclar*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, fut détaché avec un petit Corps pour s'oposer au Prince *de Saxe*, qui ne pouvant s'y établir repassa le Rhin. Le Duc *de Lorraine* s'étant éloigné, l'Armée du Roi alla passer le Rhin à Brisac, à peu près dans le même tems que le Prince *de Saxe-Eisenac* s'aprochoit du fort de Kell, sous lequel il se plaça avec ses troupes.

Le Maréchal *de Crequi* résolut de l'attaquer, on fit une marche forcée, la Brigade de *la Valette* ayant la tête de la marche, & à l'entrée de la nuit on arriva sur le bord de la Kintze. Le Marquis *de Villars* fut détaché avec 300. chevaux pour la passer le premier, & voir ce que l'on pourroit entreprendre. Après avoir passé, & s'être mis en bataille avec le peu de troupes qu'il avoit, il s'aprocha des ennemis, trouva une barriere gardée par de l'Infanterie qui fit feu, & suivit une espece de digue bordée d'un fossé qui alloit de la Kintze au Rhin. La nuit étoit fort noire, & au bruit que faisoient les ennemis, il jugea qu'ils étoient en bataille derriere cette digue. Il crut qu'en attendant qu'il eût assez de troupes pour les attaquer, il ne pouvoit mieux faire que de les obliger à s'étendre en les inquietant de plusieurs côtés. Pour cela il envoya six ou sept détachemens de sept ou huit Maîtres chacun, avec ordre de tirer en divers endroits, & de faire un grand bruit le long de la digue, puis il retourna à cette barriere qu'il trouva abandonnée. En même tems il y fit entrer un Lieutenant de son Regiment, très-hardi, avec 20. Maîtres. Ce Lieutenant trouva la Cavalerie des ennemis en bataille à 200. pas de la digue, & vint en rendre compte au Marquis *de Villars*.

Celui-ci envoya une seconde fois son Lieutenant, qui à l'heure même lui raporta que

les ennemis s'ébranloient pour ſe retirer, & que quelques eſcadrons avoient déja commencé à tourner. Le Marquis *de Villars* ayant plus de 15. Trompettes, tant de ſon détachement, que des Trompettes qui avoient ſuivi les Capitaines qui étoient volontaires avec lui, il les partagea, fit ſonner la charge à tous, & avec ſes quatre troupes ſe jetta ſur les ennemis, dont le Corps étoit de plus de 2000. chevaux, mais déja ébranlés pour ſe retirer. Ils tirérent en tournant, & tout fut renverſé. 1677

On les preſſoit vivement, lorſque les Gardes du Maréchal *de Crequi* faiſant un eſcadron qui marchoit à la tête de l'Armée, chargérent par derriere la troupe du Marquis *de Villars* qu'ils ne reconnoiſſoient pas, & tuérent ſon Maréchal des Logis, & quelques Cavaliers du dernier rang. Le Marquis *de Villars* qui pouvoit ſe croire envelopé des ennemis par le grand nombre où ils étoient, & par le peu de gens qu'il avoit, retourna ſur ceux qui le preſſoient par derriere; pluſieurs des Gardes du Maréchal *de Crequi* furent tués, & l'on ne ſe reconnut qu'au feu des armes, & au mot de ralliement qui étoit *Villars*. Cet accident empêcha qu'on ne ſuivit les ennemis auſſi vivement qu'on l'eût fait, & dont cependant la plûpart ſe jettérent dans le Rhin, & abandonnérent tous leurs équipages.

Le Maréchal *de Crequi* voyant le Duc *de*

Lorraine éloigné, & le Prince *de Saxe-Eisenack* retiré sous Strasbourg, fit toutes les dispositions nécessaires pour persuader qu'il alloit repasser le Rhin, & prendre des quartiers d'hiver. On envoya les ordres pour les routes de l'Armée, & le mois de Novembre étant même avancé, le Duc *de Lorraine* ne pouvoit guéres s'attendre que le Maréchal *de Crequi* songeât à faire le siege de Fribourg. Cette Ville n'étoit fortifiée que d'une double enceinte d'assez bonnes murailles avec de vieilles tours, & d'un Château sur la croupe d'une montagne, assez bon, mais fort petit.

Pour ôter les fourages aux ennemis qu'on jugeoit bien qui viendroient au secours de Fribourg, dès qu'ils seroient informés du dessein qu'on avoit de l'attaquer, le Maréchal *de Crequi* fit brûler tout le pays qui est entre les montagnes & le Rhin en remontant vers Brisac. Mais le Marquis *de Villars* qui avoit l'arriere-garde de l'Armée avec 300. chevaux, & qui naturellement humain eut toujours en horreur tout ce qui n'est que cruauté, sauva malgré les ordres du Général, une partie des petites Villes où l'on mettoit le feu en passant.

On prit des quartiers autour de Fribourg, & la Brigade de *la Vallette* fut logée dans l'Abbaye de Kenderstat.

Le Duc *de Lorraine* n'eut pas plutôt apris que le Maréchal *de Crequi*, au lieu de repasser le Rhin, formoit le siege de Fribourg, qu'il rassembla

rassembla ses forces pour marcher au secours, envoya d'abord par la gorge de Valkirck un Corps de Cavalerie, de Dragons, & de mille hommes de pied choisis, pour se jetter par les montagnes dans la place. 1677

On avoit ordonné un fourage dans la vallée de Valkirck. Le Marquis *de Villars*, qui commandoit 300. chevaux d'escorte, ayant été averti de la marche du secours, s'avança dans la vallée, & les ennemis voyant qu'on leur avoit coupé le chemin, ne songérent qu'à se retirer. Le Marquis *de Villars* connut bientôt à leurs mouvemens qu'ils étoient plus occupés du soin d'assurer leur retraite, que de celui d'attaquer. Il pressa le Général *Genlis*, qui commandoit ce fourage, de lui donner des troupes, & de le laisser agir. Aussitôt il attaqua & renversa les premieres troupes des ennemis, aussi-bien que 300. Dragons des leurs, qui avoient mis pied à terre pour faire ferme à un passage étroit. Mais à peine les eut-il forcés, qu'il se trouva sans troupes, le Général *Genlis* ne voulant rien engager. Ainsi ce Corps des ennemis, qui pouvoit être entierement deffait, ne perdit que 200. Cavaliers ou Dragons. Le Maréchal *de Crequi* vint en diligence, & ayant apris qu'on n'avoit pas suivi le dessein ni secondé les premiers succès du Marquis *de Villars*, il en fut très-irrité, & le marqua très vivement à ceux qui s'y étoient opposés.

Le siege de Fribourg avançoit. On donna l'assaut à la premiere envelope de murailles, & le Marquis *de Villars* y monta à la tête des Grenadiers. Dès le lendemain le Gouverneur capitula pour la ville & pour le château, qui certainement ne devoit pas être pris dans une saison si avancée.

Le Duc *de Lorraine* avoit envoyé des ordres de tous côtés, pour jetter du secours dans Fribourg. Les Gouverneurs de Constance, de Reinfels, & des Villes forestieres avoient rassemblé toutes les garnisons, & 3. ou 4000. Schenapans. (C'est ainsi qu'on nommoit les Paysans des montagnes, gens assez aguerris.) Tout ce Corps marchoit par le haut des montagnes, & n'avoit aucun avis de la capitulation du Gouverneur de Fribourg; de sorte qu'il attaqua l'Abbaye de Kenderstat, quartier de la Brigade de *la Valette*, dans le même tems qu'on voyoit sortir de Fribourg la garnison.

Le Marquis *de Villars* étoit auprès du Maréchal *de Crequi*, & entendant vers son quartier un grand bruit de mousqueterie, il s'y rendit à toutes jambes, & trouva l'Abbaye investie & vivement attaquée par les ennemis, qui en avoient barré les avenues. Un Capitaine de son Régiment deffendoit une bréche avec 20. Cavaliers à pied, tout étoit en désordre, plusieurs même se tenoient cachés, & ne songeoient plus à se deffendre. A son arrivée tout reprit courage, & comme il vit qu'on

ne pouvoit ſauver cette Brigade qu'en forçant l'ennemi, il ſe mit à la tête de 50. Maîtres, & paſſa au travers de tout le feu de l'Infanterie ennemie, qui voyant arriver du ſecours du côté des autres quartiers, ne ſongea qu'à ſe retirer. C'eſt ainſi que d'être demeuré de la Brigade de *la Valette* valut au Marquis *de Villars* d'avoir eu la premiere part au combat de Cokerſberg, à la deffaite du Prince *de Saxe-Eiſenac*, & aux deux affaires de Valkirck & de Kenderſtat.

A l'égard des autres actions qu'il vit comme volontaire dans le cours de cette campagne, ce ne fut qu'en les cherchant avec ardeur, & avec une véritable envie de les trouver, qu'il y parvint ; & ce n'eſt en effet que par là qu'on peut parvenir à en avoir plus qu'un autre. Il y a tel Officier qui à la rigueur a fait ſon devoir, & qui en pluſieurs années de ſervice ne s'eſt pas trouvé à une ſeule action.

Le Marquis *de Villars* revint paſſer l'hiver à la Cour. Le Roi avoit quelque bonté pour lui, mais une paſſion violente, qui pourtant ne deroba jamais un ſeul de ſes jours aux occupations de la guerre, en enlevoit un très-grand nombre aux ſoins de ſa fortune.

L'inimitié de Mr. *de Louvois* pour lui ſe déclaroit en tout. Le Régiment *de Villars* n'avoit jamais que de mauvais quartiers, ainſi il ne pouvoit guéres briller par la magnificence, mais en recompenſe la valeur du Chef, & de

ceux dont il étoit composé, répandoit sur lui une autre sorte d'éclat que la magnificence ne donne ni ne suplée point, & qui même se passe fiérement de tout celui par lequel elle voudroit en imposer. Cependant le Marquis *de Villars*, peu attentif à faire sa cour, & mal avec le Ministre de la guerre, par la haine qu'il avoit pour le Pere du Marquis *de Villars* & pour le Maréchal de Bellefonds, essuya encore cet hiver le sensible dégout de voir de ses cadets faits Brigadiers, tandis qu'il n'avançoit pas. A la campagne précédente il avoit déja vû passer devant lui le Marquis *du Bordage* neveu du Vicomte *de Turenne*; mais il sembloit que cette derniére campagne si heureuse pour lui en actions, devoit le garantir d'un semblable malheur. Il prit la liberté d'en marquer sa vive douleur au Roi, & de le presser dans des termes respectueux, mais assez forts. Sa Majesté y répondit deux fois avec bonté, & même avec des éloges de ses actions; mais à la troisiéme ce fut avec quelque aigreur, & le Marquis *de Villars* se retira. Réduit à la nécessité de se faire un mérite qui forçât la fortune en sa faveur, & d'être pour ainsi dire lui-même sa créature, son cœur lui suggera le seul parti que la raison elle-même lui laissoit à prendre, de servir, & de surmonter les obstacles, ou de périr.

Sur la fin de cette année le *Prince d'Orange* épousa la Princesse *Marie*, l'aînée des filles

du *Duc d'Yorck*. Elle étoit regardée comme l'héritiere présomptive des trois Royaumes de la Grande-Bretagne, le Roy *Charles* n'ayant point d'enfans légitimes, ni le Duc d'Yorck d'enfans mâles.

Pendant la campagne de 1678. le Régiment du Marquis *de Villars* fut destiné à l'Armée du Maréchal *de Crequi*, où il se rendit dans la fin de Mai. 1678

Il joignit l'Armée campée dans la plaine de Neubourg. Celle du Duc *de Lorraine* s'en aprocha, & le Prince *Loüis de Bade* vint à la tête de mille chevaux pour attaquer nos gardes. Dans ce tems là les grandes gardes étoient d'escadrons à étendards, & l'on apelloit gardes ordinaires des détachemens de 50. Maîtres que l'on distribuoit dans le front de l'Armée. Depuis on a suprimé les gardes d'escadrons, & l'on ne s'est servi que de gardes ordinaires. Le Marquis *de Villars* qui avoit la grande garde de la gauche de l'Armée, voyant un Corps considérable de Cavalerie des ennemis marcher à nos gardes de la droite, qui étoient placées dans des lieux couverts d'arbres, au lieu que le côté qu'il gardoit étoit une plaine d'une grande étenduë, laissa à la gauche, pour laquelle il n'y avoit rien à craindre, deux petites gardes de dix Maîtres, & marcha au grand trot avec son escadron & trois gardes ordinaires au secours de 300. chevaux commandés par *Olier*, Colonel de Ca-

valerie, que le Prince *Loüis de Bade* pressoit extrêmement. Il arriva assez à tems sur le bord du petit ruisseau de Neubourg qui couvroit la tête du camp, pour sauver ces 300. chevaux qui se retiroient au galop. *Olier* fut tué, mais le Marquis *de Villars* rallia le reste de ce détachement, & arrêta le Prince *de Bade*.

Dans le même tems que le Marquis *de Villars* avoit quitté son poste pour s'oposer aux ennemis, l'escadron des Gardes du Corps qui étoit à la droite, avoit pris un parti fort different. Il se retiroit à mesure que les ennemis aprochoient. Le Maréchal *de Crequi* arriva dans le moment, le Marquis *de Villars* qui savoit que plusieurs Officiers Généraux l'avoient blâmé sur ce que les gardes du camp, disoient-ils, n'étoient destinées qu'à avertir, & point du tout à combattre, & qu'elles ne devoient jamais quitter leur poste, dit au Maréchal, en présence de ceux qui l'avoient désaprouvé. *Je suis jeune, & par consequent j'ai encore beaucoup à aprendre, c'est pourquoi je prens la liberté de demander à mon Général, si étant de garde dans un pays fort découvert, & dès là fort en sureté, j'ai bien ou mal fait de laisser à ce poste deux petites gardes seulement, & d'avoir marché à un ennemi qui poussoit nos troupes, & vouloit entrer dans le camp.* La réponse du Maréchal *de Crequi* fut dure pour ces Officiers Généraux. Il ne les connoissoit point, mais il ne ménagea point les termes,

& dit nettement *qu'il n'y avoit que des poltrons & des pédans qui pussent ne pas aprouver la conduite du Marquis de Villars, qu'il l'en remercioit, & le prioit d'aller se reposer quelques heures, & ensuite de se mettre à la tête d'un parti de 5000. chevaux qu'il lui destinoit.* 1678

Le Marquis *de Villars* marcha avec ce parti sur l'Armée ennemie, poussa des gardes, & ramena quelques prisonniers. Le Maréchal *de Crequi*, informé que les ennemis avoient un Corps sous Reinfels petite place sur le Rhin à trois lieuës au-dessus de Bâle, marcha la nuit & surprit ces troupes, dont la plus grande partie se retira par le pont de Reinfels. Le Marquis *de Tessé*, Colonel de Dragons, les suivit avec beaucoup de vivacité à la tête de son Régiment, il y fut blessé, & les poussa jusques sur le pont. Nos Dragons en tuérent un très-grand nombre, mais le Marquis *de Ranes*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & Colonel-Général des Dragons, y fut tué.

Le Maréchal *de Crequi* ayant par cette action jetté la plus grande partie de l'Armée Impériale vers Reinfels, crut que par une marche forcée il pourroit arriver sur Offembourg, petite Ville sur la Kintze à hauteur de Strasbourg, avant que le Duc *de Lorraine* pût y faire entrer du secours, & qu'en peu de jours il s'en rendroit maître; d'autant plus qu'elle étoit mal fortifiée, & n'avoit qu'une foible garnison. Il fit 29. lieuës en quatre

jours avec Cavalerie, Infanterie & canon, les gros bagages ſuivant plus lentement.

Le Duc *de Lorraine* voyant Reinfels en ſureté, pénétra les deſſeins du Maréchal *de Crequi*, & dans le même tems que l'Armée de France s'ébranloit pour marcher ſur Offembourg, celle de l'Empereur ſe mit en mouvement derriere les montagnes pour ſauver cette place; enſorte que les deux têtes d'Armées ſe trouvérent comme à un rendez-vous marqué au pied du Château d'Artembourg ſur la Kintze à la ſortie des montagnes. Le Marquis *de Villars* étoit à la tête des premieres troupes; on attaqua la tête de celles de l'Empereur, dont les cinq ou ſix premiers eſcadrons furent renverſés. Le Marquis *de Villars* prit le Colonel *Renſin*, Lorrain, & l'on pouſſa les ennemis juſques ſous les murailles de la petite Ville de Gegembach qu'ils occupoient. Leur diligence ſauva Offembourg; mais le Maréchal *de Crequi* ſongea à attaquer le fort de Kell, alors très-mauvaiſe petite fortification de terre, qui couvroit la tête du pont de Straſbourg.

On ouvrit une tranchée, pour ſe placer, de maniere qu'on pût le lendemain donner un aſſaut à ce mauvais ouvrage, ſans partir de trop loin. Dix Compagnies de Grenadiers & 300. Dragons, ſoutenus de quatre bataillons, furent commandés, & l'on y marcha en plein jour. Le Marquis *de Villars* s'étant trouvé dans

ce

ce moment à la tranchée, se mit à la tête du premier détachement. Il avoit un habit en broderie d'or, & le Maréchal *de Crequi* le voyant le premier sur la bréche, deffenduë pendant quelque tems à coups de pique, prédit son élévation infaillible à ceux qui étoient auprès de lui, & lui dit à son retour: *Jeune homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt que personne.* 1678

Le fort de Kell emporté, le Maréchal *de Crequi* en fit razer les fortifications, & bruler les habitations, puis repassa le Rhin pour descendre vers Landau. Le Duc *de Lorraine* alla passer ce fleuve au-dessus de Philisbourg, au village de Limersin.

Il n'y eut plus d'actions considérables dans le reste de cette campagne, si ce n'est pour le Marquis *de Villars* qui les cherchoit avec trop d'ardeur pour n'en pas faire naître. Ayant donc suivi le Marquis *de Boufler*s à un fourage dont il étoit chargé, il gagna avec lui la tête des escortes. Après qu'on eut assis les fourageurs, il en trouva un grand nombre qui avoient percé dans une vallée, où ils n'étoient couverts que par cent Dragons separés en deux troupes. A peine avoit-on reconnu le péril, que 400. chevaux des ennemis débusquérent sur les cent Dragons. Le Marquis *de Boufler*s courut aux fourageurs pour rassembler ceux qui avoient des armes, & le Marquis *de Villars* à la tête de quelques Dra-

gons de la Reine fit ferme à un défilé fort étroit. Comme il voulut arrêter un Dragon qui fuyoit, il saisit la bride du cheval qui se cabra, l'homme & le cheval furent tués, & le Marquis *de Villars* derriere ce cheval tué fit ferme dans le chemin. Cinq ou six Officiers volontaires, entr'autres un Capitaine du Régiment Colonel Général de la Cavalerie, nommé *Virmon*, s'arrêtérent auprès de lui, & le peu de momens qu'ils donnérent au Marquis *de Boufflers* pour rassembler des troupes, suffit pour empêcher l'ennemi de dissiper nos fourageurs, & de nous en prendre un fort grand nombre. Cette action du Marquis *de Villars* lui attira du grand Prince *de Condé*, juge né de la valeur, une lettre pleine de loüanges.

Ainsi finit la campagne de 1678. Toute l'Europe lassée de la guerre, souhaitoit ardemment la paix. Les Traités, interrompus à Cologne, & renoüés à Nimégue, avançoient. Celui d'Espagne, d'Angleterre, de la Hollande, & de l'Empereur étoit conclu; mais l'Electeur de Brandebourg ne pouvoit se résoudre à rendre beaucoup de pays & de places prises sur la Suede. Cependant comme le Roi sacrifioit une partie de ses conquêtes en Flandres à l'intérêt du Roi de Suede son allié, ceux de l'Electeur de Brandebourg l'abandonnérent. Le Maréchal *de Crequi*, à la tête de l'armée du Roi passa le Vezer, défit

quelques troupes de l'Electeur, & ce Prince se soumit aux conditions du Traité de Nimégue.

Dans le même tems le Maréchal d'*Humieres* marcha pour prendre Hombourg, petite place au de-là de la Saare, qui appartenoit au vieux Duc *de Lorraine*, & que l'Electeur de Mayence gardoit depuis plusieurs années. Le Marquis de Villars étoit de cette armée. Le Gouverneur de la Place la rendit après quelques volées de canon, & dans le milieu de l'année 1679. la paix fut établie dans toute l'Europe. Le Marquis *de Villars* malgré tous ses services se trouva sans aucun avancement, mais une grande passion dont il étoit rempli, ne lui laissoit pas de sensibilité pour les rigueurs de la fortune; une affaire de Dames lui attira quelques disgraces de la Cour, dont il eut ordre de s'éloigner pour quelque tems. 1680

Le mariage de la Princesse *Marie-Loüise d'Orleans*, fille aînée de *Monsieur*, se fit avec le Roi d'Espagne, auprès de qui le Pere du Marquis *de Villars* étoit Ambassadeur; & l'année d'après, celui de la Princesse *de Baviere* se fit avec Monseigneur le Dauphin.

L'année 1681. & celle de 1682. ne sont, comme on le sait, marquées d'aucun événement considérable, si ce n'est qu'en 1681. Strasbourg se soumit à la France. La capitulation fut signée d'un côté par le Marquis *de Louvois* & le Baron *de Monclar*, Comman-

dant en Alſace, de l'autre par huit députés de la ville, de laquelle on conſerva tous les Priviléges.

Theodore-Alexiowits Grand-Duc de Moſcovie mourut en 1682. & ſa mort cauſa beaucoup de déſordre. Il ne laiſſa que deux freres & une ſœur, tous fort jeunes. Le Prince *Galiczin* fut chargé de leur tutelle. *Jean* qui étoit l'aîné s'aſſocia au gouvernement *Pierre* ſon frere puiné. Mais le Prince *Galiczin* & la Princeſſe *Sophie* conſpirérent contre ce dernier. On a prétendu que le deſſein de cette Princeſſe étoit d'épouſer le fils de *Galiczin* & de mettre ſon mari ſur le Trône. *Pierre* découvrit la conjuration, fit enfermer *Sophie* dans un monaſtére, exila *Galiczin*, & fit périr la plupart des créatures de *Jean*, qui garda neanmoins le titre de Czar, mais avec ſi peu d'autorité qu'on n'a preſque jamais entendu parler de lui. Pour *Pierre-Alexiovvits*, il a eu tant de part à un grand nombre d'événemens conſidérables dans les derniers tems, qu'il a rendu ſon nom plus célébre qu'aucun de ſes prédéceſſeurs.

Après quelques années de paix la guerre recommença en 1683. par la priſe de Coutrai & de Luxembourg, & finit par la priſe de cette derniere place. Mais ce peu de guerre penſa être fatal au Marquis *de Villars*. Il fut détaché avec le Comte *de Montal*, qui avec un corps de Cavalerie s'aprocha de Charleroi.

Le Marquis *de Villars* voyant ceux de la ville braquer quelques pieces de canon ſur douze ou quinze Officiers qui étoient auprès de lui, leur dit, en leur en montrant une, *celle-là nous aprochera fort*, & dans le même tems comme il voulut donner ſon manteau à un valet de chambre, le mouvement qu'il fit lui ſauva le coup, dont le valet de chambre fut emporté.

La guerre commençant alors entre l'Empereur & le Turc, le Marquis *de Villars* ne put ſe refuſer cette occaſion de ſortir d'un repos, qui n'en étoit pas un pour lui. Il chercha avec empreſſement toutes ſortes de voyes pour aller ſervir dans les Armées de l'Empereur, mais il n'oſoit en demander la permiſſion que le Roi avoit refuſée au Prince *de Conti*. Une ſage prévoyance ayant fait craindre à Sa Majeſté que, ſi elle la lui accordoit, une très-nombreuſe Nobleſſe n'allât ſe ſacrifier dans ces guerres étrangeres.

Il falloit donc trouver un moyen de ſortir du Royaume avec l'agrément du Roi; pour cela le Marquis *de Villars* demanda pluſieurs commiſſions dans les Cours étrangeres. Enfin celle d'aller faire un compliment de condoleance à l'Empereur ſur la mort de l'Impératrice ſa mere lui fut donnée. Il étoit entierement broüillé avec Mr *de Louvois*, & vivement touché de toutes les injuſtices que ce Miniſtre lui avoit faites. Cependant, il alla prendre congé de lui, & les ſeules paroles qu'il en

tira, furent des assurances de ne s'oposer pas aux graces que le Roi voudroit lui faire. Un discours si sec obligea le Marquis *de Villars* à lui répondre : *Avec de tels engagemens, je puis m'attendre à la continuation de vos sentimens*, & il sortit de la chambre sans le saluer.

La réputation du Marquis *de Villars* l'avoit devancé à la Cour de l'Empereur. Plusieurs Généraux l'avoient entendu nommer dans les actions qui s'étoient passées pendant les dernieres guerres, & on voulut bien être mécontent pour lui en ce pays-là du peu de récompense qu'il avoit eu en France. Il fut reçû très-agréablement dans cette Cour ; le Comte *de Stratman* Ministre, & qui avoit le plus de part à la confiance de l'Empereur, lui marquoit beaucoup d'amitié, & essaya même de le retenir, sur l'espoir qu'on lui rendroit là plus de justice.

Les premieres lettres que le Marquis *de Villars* écrivit de Vienne au Roi sur la Cour de l'Empereur, sur les intrigues qui divisoient les Ministres & les Généraux, sur tout le Duc *de Lorraine* & le Prince *Hermand de Bade*, attirérent l'attention de Sa Majesté. Elle ne connoissoit le Marquis *de Villars* que par le courage, elle vit qu'elle ne l'avoit pas connu tout entier, que l'esprit & le talent de la négociation lui appartenoient encore, & elle sentit dèslors que, quoique né pour la guerre, il pouvoit être utile pendant la paix.

L'Electeur *de Baviere* vint à Vienne, & marqua beaucoup de bonté au Marquis *de Villars*. Il l'admit même dans sa confidence, & le Roi qui vouloit regagner un Prince absolument dévoüé à l'Empereur, malgré les anciennes liaisons de son pere avec la France, & l'alliance de sa sœur la Dauphine, ordonna au Marquis *de Villars* de suivre l'Electeur à Munic, sans affectation cependant, & sans qu'il y parût d'autre dessein que celui de faire sa Cour à un Prince qui lui avoit fait beaucoup d'amitié.

Nous allons voir commencer une négociation qui fut assez vive, & qui engagea le Marquis *de Villars* à voir les guerres d'Hongrie, ce qu'il avoit toujours très-ardemment desiré.

L'Electeur étoit amoureux depuis longtems de la Comtesse *de Kaunits*, femme de beaucoup d'esprit. Son mari, homme très-habile, & qui fut depuis un des premiers Ministres de l'Empereur, souffroit volontiers une galanterie qui contribuoit à l'accroissement de sa fortune, & par les biens qu'il recevoit de l'Electeur, & par la considération que lui donnoit auprès de l'Empereur le sacrifice entier que l'Electeur faisoit de ses troupes & de son argent à la Cour de Vienne. La passion de ce Prince pour la Comtesse *de Kaunits* le portoit à faire tout ce qu'elle desiroit, de plus il voulut faire toutes les campagnes de Hon-

grie ; ainsi en très-peu d'années, il avoit consommé tous les trésors, qu'avoit amassés l'Electeur son pere. Le Marquis *de Villars* connut bientôt que, pour le retirer de la dépendance de l'Empereur, il falloit commencer par l'affranchir de celle de la Comtesse *de Kaunits*.

Cette premiere passion étoit sur ses fins aussi-bien que la beauté de la Dame, mais le mari & la femme s'étoient emparés de la Cour de l'Electeur, & tout leur étoit dévoüé.

Le Marquis *de Villars* commença par inspirer à l'Electeur l'envie d'attirer à Munic une jeune Comtesse *de Velen*, Dame de l'Imperatrice avec laquelle l'Electeur étoit entré en commerce avant son dernier voyage à Vienne. Cette jeune personne arriva en grand secret, on lui avoit préparé un petit appartement caché dans le Palais, mais elle avoit si peu d'esprit, que le Marquis *de Villars* vit bientôt qu'elle lui seroit inutile ; si ce n'est qu'elle avoit servi à tirer l'Electeur de ses premieres chaines.

Une jeune Italienne, nommée *Canossa*, prit sa place. Cette fille étoit parfaitement belle, & même beaucoup plus qu'elle n'avoit besoin de l'être avec autant d'esprit qu'elle en avoit. Comme elle avoit étudié en galanterie à Venise, elle en donna des leçons très-habilement à Munic. Tout le reste de l'hiver se passa en plaisirs. L'Electeur étoit fort tenté

d'aller à Venise passer encore un carnaval, mais le Marquis *de Villars* vint à bout de le retenir, en lui representant qu'il y avoit plus de dignité, & même de plaisir à demeurer dans sa Cour qu'à courir le monde, & qu'il n'y avoit que des raisons de gloire qui dussent arracher un grand Prince de ses Etats. Enfin on partit pour la Hongrie.

Lorsque le Marquis *de Villars* vit que l'Electeur, dégouté de sa premiere Maîtresse, commençoit à sentir la tirannie des Ministres de Vienne, il lui conseilla fort de dissimuler; sur tout devant repasser par Vienne, & commander conjointement avec le Duc *de Lorraine* les Armées de l'Empereur. Il lui dit seulement qu'il pouvoit songer à paroître un peu plus lié avec le Duc *de Lorraine*, & plus occupé de sa dignité & du desir de sortir d'une espece de tutelle, où jusques-là il avoit été très-sévérement retenu.

Le Marquis *de Villars* manda au Roi qu'assuré, comme il l'étoit, que toutes ses lettres seroient ouvertes, il n'écriroit plus de Vienne ni de l'Armée que ce qu'il voudroit bien qui fût connu des Ministres de l'Empereur, & que du reste il serviroit dans l'Armée Impériale, comme s'il étoit né Autrichien.

Il remplit en effet les devoirs du plus fidéle serviteur de l'Empereur, & fut assez heureux pour rendre d'importans services, dont nous verrons dans la suite que l'Empereur le fit re-

mercier hautement par le Comte *Stratman* alors son premier Ministre.

L'Electeur partit pour la campagne avec un équipage des plus magnifiques. Il y avoit plus de 150. grands bateaux, que l'on trouva prêts à Alten-Eting, devotion fameuse en Baviere. On arriva en quatre jours à Vienne, où l'Electeur fit peu de séjour. Il étoit exprès parti fort tard de Munic.

AN. 1685. La campagne étoit déja ouverte en Hongrie. Le Duc *de Lorraine*, dont le véritable dessein étoit de marcher à Esseck comme à la plus importante conquête que l'on pût faire, & parce qu'il est d'ailleurs très-difficile à une Armée considérable de faire la guerre loin du Danube qui aporte toutes les provisions & les munitions de guerre & de bouche, essaya de partager les forces des Turcs en les inquietant pour la droite & pour la gauche du Danube, & prit d'abord sa route vers Segedin, avec une partie de l'Armée, comme s'il eût voulu entrer en Transilvanie, ou attaquer le Grand-Varadin.

Mais les Turcs ne prirent pas le change, ils demeurérent retranchés sous Esseck, dont le poste leur parut assez bon pour leur faire négliger de s'oposer au passage de la Drave, si difficile par lui-même que dans l'endroit où passa l'Armée de l'Empereur, il fallut faire vingt-cinq ponts sur des bateaux. Il y avoit plusieurs bras de cette riviere plus larges que la Marne.

Lorſque l'Armée fut paſſée, il fut queſtion de marcher à celle des Turcs. On laiſſa ſur la gauche le château de Valpo, gardé par quatre à cinq cent Turcs, & l'on traverſa trois ou quatre lieuës de bois pour arriver à Eſſeck. La marche ſe fit avec toutes les précautions néceſſaires, l'Infanterie mêlée avec la Cavalerie, c'eſt-à-dire une tête de mille chevaux qui pouſſoient environt deux mille Spahis, qui ſe retiroient trois cens pas devant eux, & ramenoient les coureurs de l'Armée Impériale juſques dans les premiers eſcadrons, à la tête deſquels étoit le Duc *de Lorraine*. Le Marquis *de Villars*, pour ne rien perdre ni de l'action ni des ordres des Généraux, ſe tenoit auſſi près de lui que la diſcretion le pouvoit permettre à un volontaire. Ce Prince marchoit ſeul. Après lui ſuivoit *Caprara*, le Comte *Taff*, & deux autres des premiers Généraux, les autres étant diſtribués dans les diviſions; car le Duc *de Lorraine* avoit pour maxime de tenir toujours auprès de lui trois ou quatre des principaux Généraux qui n'avoient pas de poſte dans l'Armée, mais qui dans des conjonctures importantes, alloient porter & faire executer ſes ordres plus déciſivement que n'auroient pû faire des Aides de Camp: ce que le Marquis *de Villars* a pratiqué depuis dans les grandes Armées qu'il a commandées.

La marche étoit lente, ſelon que les bois ſe trouvoient plus clairs ou plus fourrés, on

étendoit cinq ou six bataillons, autant d'escadrons, & on ne perdoit pas l'occasion de se former autant que le terrain le pouvoit permettre.

Enfin après une marche d'une journée entiere & d'une partie de la nuit, on sortit des bois au point du jour, & on découvrit l'Armée des Turcs retranchée sur la crête d'une hauteur, ayant sa droite à la Drave, sa gauche au Danube, & la ville d'Esseck derriere elle & dans son centre.

Tout le front de la ligne paroissoit bordé de drapeaux & d'étendards, & plus de 150. pieces de canon étoient disposées dans les intervalles des troupes. Deux mille Spahis, ou environ, se montroient hors des retranchemens, une partie se détachoit de tems en tems, pour escarmoucher avec ceux des Imperiaux qui s'éloignoient de quelques pas de leur ligne, ce que les Généraux empêchoient avec beaucoup de soin.

Le Duc *de Lorraine* s'étendoit avec de grandes précautions, & formoit sa ligne peu à peu, l'Infanterie couverte de ses chevaux de frize gagnant terrain & s'étendant le long des bois, quelques escadrons marchant au milieu des bataillons, parmi lesquels étoient mêlées des brigades d'artillerie, pendant que celle des ennemis tiroit continuellement. Enfin une journée entiere, depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir, fut employée à se mettre en bataille; on rectifia pendant la nuit

tout ce qui pouvoit être défectueux dans l'ordre de bataille, & il étoit neuf heures du matin avant que l'Armée fût en état de marcher aux ennemis.

L'ordre de bataille bien disposé, les Généraux s'aprochérent jusqu'à la portée du 1685
mousquet des retranchemens pour les reconnoître. On y fit entrer à coups de canon tout ce qu'il y avoit de Turcs au dehors, & après avoir été examinés pendant 6. ou 7. heures, ils furent trouvés inattaquables. Sur le champ la résolution fut prise de se retirer dans le même ordre, & avec les mêmes précautions avec lesquelles on avoit marché. Comme la droite avoit eu l'avant-garde, la gauche fit la retraite, & le Prince *Louis de Bade*, qui la commandoit sous l'Electeur de *Baviere*, la régla avec beaucoup d'ordre, & disposa pour cela vingt Bataillons. D'abord ils étoient sur deux lignes, ensuite la seconde partagée en deux fit une maniere de bataillon quarré, dont les deux branches touchoient les bois & fermoient le milieu, dans lequel on mit six escadrons des plus anciens Régimens. Ainsi à mesure que les deux branches s'enfonçoient dans le bois, la premiere ligne s'en aprochoit en bataille, & le front de cette ligne se retrécissoit insensiblement. De sorte que tout rentra, sans que les flancs fussent découverts,

Les Turcs contens de la retraite, ne songérent point à la troubler; on ne songea point

non plus à attaquer le château de Valpo qu'on avoit laissé investi pendant la marche à Esseck, & l'Armée de l'Empereur repassa la Drave avec la même facilité qu'elle l'avoit passé, sans que les Turcs fissent aucun mouvement vers la tête des ponts, soit pour l'en empêcher, soit pour attaquer l'arriere-garde, ce qui leur étoit également aisé.

Le Marquis *de Villars*, fort attentif à s'instruire des détails d'une guerre si differente des notres, étoit perpétuellement occupé de tout ce qui y avoit raport, tantôt interrogeant les principaux prisonniers des Turcs, tantôt ceux de l'Armée de l'Empereur qui avoient été esclaves parmi eux, entr'autres le Chevalier *Sentiny* qui avoit servi trois ans un Vizir. Rien de tout ce qui concerne la guerre ne lui pouvoit être indifferent, & il y a des Mémoires de lui très-instructifs, sur tous les ordres & les differences de troupes des Orientaux.

L'armée de l'Empereur ayant repassé la Drave, croyoit la campagne perduë, & elle l'étoit effectivement, si l'ignorance & la témérité des Turcs ne les eussent portés à des mouvemens dépourvûs de toute raison politique : car la paix se traitoit en secret, & le Sultan, aussi-bien que l'Empereur pressé par tous les avantages que la France avoit pris depuis le commencement de la guerre des Turcs, la desiroient également. Le Roi s'étoit

emparé de Strasbourg, Le Duc de *Mantouë* nous avoit vendu Cazal par un traité commencé en Flandres & continué sur les lieux, (ainsi que nous le voyons par les lettres du Marquis *de Louvois*, & par celles de l'Abbé *Morel*) ensuite rompu, & puis renoüé. On avoit assiegé & pris Luxembourg, la plus importante place des Espagnols, pour assurer le commerce de l'Empire avec la Flandres, & les Espagnols hors d'état de se deffendre, avoient consenti à tout ce qu'on avoit exigé d'eux. Le Roi faisoit fortifier Mont-Royal, Traerback, Landaw, Longwy, Sarre-Loüis, & toutes les places qui nous ouvroient les terres de l'Empire qui sont au deçà du Rhin. Ainsi l'Empire menacé, l'Italie ébranlée par la perte de Cazal, & tous les Etats voisins de la France intimidés par sa puissance, ne permettoient plus à l'Empereur de differer sa paix avec le Turc. Le Duc *de Lorraine* même pour excuser les difficultés qu'il avoit aportées à la bataille, que l'on gagna quelques jours après, n'hésita pas à dire ensuite au Marquis *de Villars*, qui avoit contribué plus qu'un autre à la faire donner, que quand une paix aussi importante étoit prête à se conclure, on ne donnoit pas une bataille pour divertir les Volontaires. Les sentimens de ce Volontaire pouvoient être comptés pour quelque chose, par le crédit qu'on lui connoissoit sur l'esprit de l'Electeur *de Baviere*.

L'armée Imperiale demeura quelques jours campée auprès de Baranviwar, & pendant ce tems-là un Vizir qui avoit été pris la campagne précédente, & qui étoit au Général *Duneval*, fut retiré par les Turcs moyennant 40 mille écus, & pour environ 10000 de fourures & de pierreries.

Les Turcs envoyérent un Aga & 12. ou 15. Saphis, pour aporter l'argent, & pendant que l'on le comptoit, le Marquis *de Villars*, qui montoit un cheval d'Espagne fort adroit, caracolloit avec cet Aga très-bien monté & fort adroit aussi. La fin de leur manége finit par des honnêtetés, & cet Aga voyant des pistolets fort beaux qu'avoit le Marquis *de Villars*, celui-ci les lui offrit, ce que le Général *Duneval* dès-aprouva & empêcha, disant qu'il ne falloit pas donner des armes à ses ennemis.

Cependant l'armée Turqne avoit passé la Drave sur le pont d'Esseck, ouvrage très-magnifique, qui sur une infinité de pilotis traversoit la Drave & tous les bras & marais qui l'environnent, depuis Esseck jusqu'à la terre ferme du côté de Baranviwar. Il étoit si large, qu'un bataillon pouvoit y marcher de front, & les Turcs s'en servoient pour mener leurs armées vers Bude, Albe-Royale, & toutes les places qu'ils avoient en avant.

L'armée Imperiale avoit été obligée d'envoyer le long de la haute Drave, pour en deffendre

deffendre le passage, tout ce qu'on apelle les Nationaux, qui sont les Houssars, les Cravates, & autres troupes legeres, dont les Imperiaux ne faisoient pas grand cas, mais dont l'éloignement donnoit un tel air de supériorité à celle des Turcs, que leur Cavalerie insultoit tous les jours l'armée Imperiale, prenant un très-grand nombre de fourageurs, & obligeant leurs gardes de Cavalerie de se tenir si près du front de bandiere, que pour peu qu'elles s'en éloignassent elles y étoient ramenées par la Cavalerie Turque. 1686

La legereté de leurs chevaux donnoit encore à leurs gens, assez hardis d'ailleurs, un si grand avantage sur les Cuirassiers de l'Empereur, que ceux-ci n'osoient s'éloigner de la ligne.

La sagesse de nos troupes, & l'imprudence des Turcs attira enfin la bataille, & le Grand-Vizir qui s'étoit étendu dans des terrains couverts en deçà de la Drave, se contentant de nous resserrer & de nous prendre un grand nombre de fourageurs, fut enfin forcé par l'esprit téméraire & mutin de ses troupes à se mettre en plaine devant nous.

L'Armée Ottomane étoit formée en deçà d'Esseck dans des bois & des prairies, qui s'étendent depuis la tête du pont d'Esseck jusqu'à une demie lieuë du pied de la montagne d'Ersans. On ne découvroit de leur Armée que quelques têtes de Cavalerie, qui

se montroient souvent dans les plaines qui vont à la Drave vers Siclos & Cinq-Eglises, & jamais sans prendre un grand nombre de fourageurs. L'Armée Imperiale avoit sa gauche apuyée au petit ruisseau du côté de Baranviwar, & la droite s'étendoit vers Siclos. Le Duc *de Lorraine*, n'ayant pû attaquer l'armée Ottomane, n'avoit plus d'autre objet que de tomber sur Erla, petite forteresse au-de là du Danube entre Segedin & Neuhausel.

Avant de s'éloigner, il vouloit tirer de Siclos & de Cinq-Eglises les garnisons que l'on y avoit établies, & ensuite les razer. C'étoit pour cela que le 11. d'Août l'armée Impériale s'avança dans la plaine de Siclos, lorsque les Turcs, qui devoient être plus que satisfaits d'avoir rendu vains pendant cette campagne tous les projets & tous les efforts de leurs ennemis, forcérent le Grand-Vizir à sortir des bois qu'il avoit occupés en deça de la Drave, toujours couvert & se contentant de prendre beaucoup de fourageurs, & de resserrer l'armée des Allemands; & non seulement ils le forcérent à se mettre en plaine devant l'armée Impériale, mais même à l'attaquer dans sa marche.

A peine l'aile gauche de cette armée apuyée à un petit ruisseau s'en éloignoit-elle pour suivre la droite, qu'on vit sortir de toutes les troüées des bois de grands Corps de Spahis. Le Duc *de Lorraine* étoit à la tête de la droite,

& l'Electeur *de Baviere* avec le Prince *Louis de Bade* commandoit l'aile gauche.

L'Electeur *de Baviere* dit au Marquis *de Villars*, de monter le plus diligemment qu'il pourroit sur la montagne d'Ersans, pour découvrir les mouvemens des Turcs. Mais il n'étoit pas à la moitié, qu'il vit tous ces divers Corps de Spahis s'étendre dans la plaine, soutenus de gros Bataillons de Janissaires, & & ayant leur artillerie disposée dans les intervalles, & enfin tous les aprêts d'une bataille certaine. La droite des Turcs s'avançoit même pour enveloper la gauche des Impériaux. Le Marquis *de Villars* revint à toutes jambes, & dit au Général *Picolomini* qu'il rencontra, & qui commandoit la seconde ligne de Cavalerie, de faire au plutôt une potence de sa ligne à la montagne, pour se barrer de ce côté là ; & après cet avis, dont *Picolomini* profita sur le champ, il poussa à l'Electeur & au Prince *de Bade*, & leur annonça qu'ils n'avoient que le tems de former leurs Bataillons & leurs escadrons, & qu'ils alloient être attaqués. Tout ce qui étoit en colomne se mit en bataille, l'Infanterie plaça ses chevaux de frize, & le Prince *de Bade* suivi du Marquis *de Villars* courut à la seconde ligne de Cavalerie. Ils trouvérent cette potence formée, & faisant tête aux Turcs qui avoient déja passé le petit ruisseau où l'aile gauche de l'Armée Imperiale étoit apuyée d'abord, & qui avec

1685

un Corps de 7. à 8000. Spahis vouloient prendre le derriere de l'Armée entre la seconde ligne & la montagne. Le Prince *de Bade* fit entrer tous les Officiers dans les escadrons, se mit à la tête de cette ligne & hors de la ligne de 4. ou 5. pas, & voulut que le Marquis *de Villars* demeura seul à côté de lui.

A peine les Turcs firent-ils quelque leger mouvement comme pour s'aprocher des escadrons Imperiaux, qu'ils s'arrêtérent. Un bataillon de Janissaires se mit à la gauche de leur Cavalerie sur le bord d'un rideau, tira quelques coups de mousquet, & ce grand Corps, qui n'avoit qu'une simple ligne de Cavalerie à enfoncer pour prendre le derriere de l'armée Impériale, ne fit pas un pas en avant.

Leur incertitude détermina le Prince *de Bade* à faire avancer quelques pas, & dans le moment, comme s'ils n'eussent attendu pour se retirer que ce premier mouvement, on vit les Spahis & les Janissaires se replier. On avançoit à mesure qu'ils s'éloignoient, & insensiblement la gauche des Impériaux se remit à ce même ruisseau où elle étoit appuyée le matin, & l'armée, après avoir chassé tout ce qui avoit gagné ses derrieres & la débordoit, se forma en bataille sur une ligne droite devant l'armée des Turcs.

Nous avons crû devoir rapporter ces mouvemens, parce qu'ils ne se pratiquent pas

dans nos guerres, & qu'on n'est pas accoutumé à voir huit ou dix mille chevaux partir ensemble à toutes jambes comme des fourageurs, & prendre le derriere d'une armée : mouvement qui, executé vivement & avec vigueur, pourroit parfaitement réüssir ; sa singularité seule seroit presque un avantage. Revenons à la suite de la bataille. Toute l'Armée de l'Empereur marcha en avant, & celle des Turcs ne fit autre chose que se retirer.

Il étoit difficile que le désordre ne se mît bientôt dans cette retraite, aussi vit-on tout d'un coup les Spahis sans être chargés, s'ébranler & abandonner tous les Janissaires. Il est vrai qu'il y eut dans la ligne quelques Corps qui les pressérent plus vivement, mais celui à la tête duquel marchoient le Prince *de Bade*, les Princes *Eugéne* & *de Commerci*, le Marquis *de Villars*, le Marquis *de Crequi*, & les autres Volontaires, ne s'ébranla que quand on vit fuir la Cavalerie Turque ; & en un moment ils se trouvérent au milieu de ce prodigieux Corps de Janissaires, *qui fuyait sans terreur*. En effet s'ils eussent eu parmi eux quelque Général, il leur eût été très-aisé de tenir ferme dans les bois. Il est vraisemblable que le Grand-Vizir n'avoit pas un dessein formé de combattre, car il avoit commencé à la tête des bois quelques retranchemens qui n'étoient qu'en ligne droite, encore paroît-il qu'ils jettoient la terre devant eux,

comme quand on ouvre une tranchée, & que le fossé étoit de leur côté. La Cavalerie Impériale franchit sans peine ces retranchemens, & tua presque tous les Janissaires, dont les derniers se deffendoient avec beaucoup de valeur. Le Marquis *de Villars* eut son bufle coupé de deux coups de Sabre. Le Prince *de Commerci* fut blessé d'un coup de lance, que les Turcs appellent *Copie*. Le Comte *de Sintzendorff* y fut tué, & *Ligneville* blessé, aussi-bien que l'Ecuyer du Marquis *de Villars*. Il y eut peu d'Officiers de tués, & cette victoire, la plus complette que les Impériaux ayent remportée dans toutes ces guerres, leur couta à peine quatre à cinq cent hommes.

Le Général *Duneval* eut ordre de marcher en diligence du côté de Darda, pour couper entre le pont d'Esseck & le gros de l'Armée des Turcs, mais il se perdit dans les bois.

Les Marquis *de Villars & de Crequi*, & le Prince *de Courlande*, à la tête de huit ou dix escadrons seulement, suivirent assez vivement toute cette Cavalerie Turque, qui s'éloignoit avec autant de vitesse, que le terrain étroit le lui pouvoit permettre: mais ils ne la suivirent pourtant que d'aussi près qu'il le falloit, pour empêcher des troupes épouvantées de regarder derriere elles, & de démêler le peu de gens devant qui elles fuyoient. Ils entrérent les premiers dans les tentes du Grand-Vizir. Le Marquis *de Villars* & le Marquis

de Crequi, ayant passé la nuit sur le champ de bataille, & revenant au point du jour aux équipages chercher de quoi manger, rencontrérent le Duc *de Mantouë* à pied qui les reconnut, & vint leur demander des nouvelles.

Le butin fut immense par la quantité d'or & d'argent qui resta, par la magnificence des Armes & celle des tentes, & peut-être ne sera-t on pas fâché de trouver ici une description de celles du Grand-Vizir. La voici copiée d'après une lettre du Marquis *de Villars*.

Il dit que devant la grande avenuë de ces tentes étoit une espece d'allée de 50. pas de longueur, formée des deux côtés par deux rangs de coffres assez beaux & en une quantité prodigieuse, posés les uns sur les autres avec beaucoup d'ordre. Les prisonniers lui dirent que c'étoit-là le trésor de l'Armée. Outre l'argent, il y avoit dans ces coffres les robes de distinction qui se donnent après quelque action remarquable, soit aux Janissaires, soit aux autres que l'on juge les avoir méritées. Tout le gros des tentes du Grand Vizir étoit entouré de deux enceintes de murailles; dans la premiere, faite d'une toile rouge d'environ huit pieds de haut, & separée par des colonnes vertes de même toile, étoient un grand nombre de tentes fort belles pour les principaux Officiers du Grand-Vizir.

Une autre enceinte de murailles de toile verte, de même hauteur que la première, &

ſeparée par des colonnes de toile rouge enfermoit les tentes deſtinées pour la perſonne du Grand-Vizir. D'abord on voyoit la grande tente d'audience du Grand-Vizir, qui préſentoit un frontiſpice tel que celui d'une Egliſe, ſoutenu par huit gros pilliers briſés par le milieu, & les briſures étoient de bronze doré. Ces huit pilliers ſoutenoient une avance de tente, par laquelle on arrivoit à la grande tente d'audience, ſoutenuë par un ſeul mât gros comme celui d'un médiocre navire. A l'entrée de la tente s'offroit comme deux troncs d'arbres avec cinq ou ſix branches, ſur leſquelles étoient perchés les oiſeaux de chaſſe du Grand-Vizir. Elle étoit ſeparée par deux grands rideaux de brocard d'or & cramoiſi, relevés par les côtés. Une eſtrade d'environ trois toiſes en quarré & d'un demi pied de haut, couverte d'un drap de couleur de feu, étoit appuyée au grand mât, auprès duquel, ſur cette eſtrade, étoit un carreau de brocard d'or & cramoiſi, accompagné de deux autres ſemblables, poſés à quatre pieds de diſtance de celui-là. Enfin la Tente dans laquelle couchoit le Grand-Vizir étoit ſoutenuë par des pilliers de trois en trois pieds de diſtance, enfermés dans les murailles de la Tente, dont le deſſus avoit la forme d'un paraſol, ainſi il n'y avoit point de mât dans le milieu. Cette Tente, & celle des audiences étoient toutes brodées en dedans d'une bro-

derie très-fine ; le haut étoit d'étoffes d'or & d'argent, découpées & brodées de maniere, que de l'endroit le plus élevé il sortoit un éclat qui s'affoiblissoit à mesure que la broderie descendoit, parce qu'elle n'étoit que de soye.

Presque toutes les Tentes des Turcs ont ce que nous apellons *des Marquises*, c'est-à-dire, une double tente pour garantir de la pluye & de la chaleur. Tout avoit été tendu le matin même, ce qui marque le prodigieux nombre d'esclaves qui servent à leurs équipages. Le Marquis *de Villars* rapporte encore dans la même lettre que rien n'étoit dérangé dans leur camp, & qu'à cette occasion le Duc *de Lorraine* lui avoit dit qu'il avoit remarqué dans les guerres contre les Turcs, qu'après le gain d'une bataille on trouvoit toujours leur camp tout tendu, ce qui n'arrive pas dans les guerres entre les Chretiens : qu'au lieu encore que dans nos batailles on discerne souvent les Généraux, qui sont suivis d'un certain nombre de gens qui vont à la tête des Troupes, & paroissent donner des ordres ; chez les Turcs au contraire personne ne se montre hors de leurs lignes, & qu'il est impossible d'y démêler un Officier-Général : ce qui marque, ainsi que toute leur conduite, une parfaite ignorance dans l'art de la guerre.

Le Prince *de Savoye* fut envoyé à l'Empereur lui porter cette grande nouvelle, & re-

cevoir ses ordres pour des projets tout differens de ceux que l'on avoit formés d'abord. Avant la bataille on ne songeoit qu'à retirer les garnisons de Siclos & de Cinq-Eglises, à raser ces petites villes & tous les postes que l'on avoit le long de la Drave, & on laissoit aux Turcs la liberté de ravitailler Canise & Siget, places très-importantes.

Mais le gain de la bataille donna des vûës bien differentes. L'Electeur *de Baviere*, conformément à celles du Prince *de Bade*, qui desiroit la séparation des Armées, en avoit de très-opposées à celles du Duc *de Lorraine*. Il vouloit aller auec une Armée séparée faire le siege d'Erla. Pour le Duc *de Lorraine*, il avoit des desseins plus grands, & même plus convenables. Il ne doutoit pas qu'après de tels succès, on ne dût marcher en Transilvanie faire prendre Esleck, persuadé qu'ensuite Erla aussi-bien que Canise & Siget tomberoient d'elles-mêmes.

Le Prince *de Bade*, ennemi déclaré du Duc *de Lorraine*, entroit dans les sentimens du Prince *Hermand de Bade* son oncle, Président au Conseil de guerre, que le parti du Duc *de Lorraine* accusoit d'avoir fait manquer le premier siege de Bude.

L'Empereur se remettoit de tout au Duc *de Lorraine*, & il étoit bien aisé de juger qu'après le gain d'une bataille, dont on donnoit toute la gloire à l'Electeur, il le prieroit d'al-

ler se reposer le reste de la campagne à l'ombre de ses lauriers, & de laisser à la conduite du Duc *de Lorraine* le peu qui restoit à faire: car c'est ainsi que l'Empereur s'expliquoit, dans les lettres qu'il écrivoit à l'Electeur. Il marquoit même que le Prince *de Bade* commanderoit un Corps d'Armée vers la Drave. Comme le Marquis *de Villars* paroissoit avoir assez de pouvoir sur l'esprit de l'Electeur, le Duc *de Lorraine* voulut l'engager à combattre ce desir d'aller faire le siege d'Erla; le Prince *de Bade* lui confia aussi ses chagrins contre le le Duc *de Lorraine*, qui ne voulut le ménager en rien, & qui muni d'ordres secrets refusa de donner à ce Prince aucun commandement séparé, & chargea même le Général *Duneval*, qui n'étoit pas Feldt-Maréchal, du commandement qui paroissoit destiné au Prince *de Bade* revêtu de cette dignité. L'Electeur pressa vivement sur ce sujet, mais inutilement, le Duc *de Lorraine*, & partit assez content de retourner à Vienne & dans ses Etats joüir de sa gloire au milieu des plaisirs, & plus touché du desir de faire parler de lui, que soigneux d'acquerir un savoir bien profond dans la guerre.

Le Prince *de Bade* quitta l'Armée, sans vouloir prendre congé du Duc *de Lorraine*, & ramena dans sa caléche de poste les Marquis *de Villars* & *de Crequi*. Le Duc *de Lorraine*, seul maître de l'Armée, alla soumettre la

Transilvanie, & fit prendre Esseck par le Général *Duneval.*

Si l'on rassemble les lettres du Marquis *de Villars*, on y trouvera des mémoires sur la guerre des Turcs, & sur les divers caractéres des Officiers Généraux de l'Empereur qui méritent de l'attention.

Le Marquis *de Villars* arriva à Vienne avec le Prince *de Bade*, & à la premiere audience qu'il eût de l'Empereur, ce Prince voulut bien lui dire que ses Généraux l'avoient informé de son ardeur, de son zéle, & des services qu'il lui avoit rendus.

Le Comte *de Stratman*, à proprement parler Premier-Ministre de l'Empereur, par la grande confiance que ce Prince avoit en lui, quoiqu'il n'en eût pas le titre, étoit un homme de beaucoup d'esprit, élevé dans la Cour de l'Electeur *Palatin*, ci-devant Duc de Neubourg, Pere de l'Impératrice Eleonor. Cette Princesse, dont le crédit étoit fort grand, l'avoit établi auprès de l'Empereur. Le Marquis *de Villars* l'avoit connu à Berlin dans un voyage qu'il y fit étant encore fort jeune, & nous avons parlé des tentatives inutiles de ce Ministre pour l'attacher, & pour ainsi dire afin de le gagner à l'Empereur son maître. Au retour de la campagne de Hongrie, comme on buvoit à un dîné chez lui les santés des Généraux & des Ministres de l'Empereur, il en porta une fort haut au Marquis *de Villars*

en ces termes : « A la ſanté des Généraux & « des bons Miniſtres de l'Empereur, & de M. « le Marquis *de Villars* qui n'étant ni l'un ni « l'autre, n'a pas laiſſé de le ſervir très-uti- « lement & du bras & de la tête cette derniere « campagne. L'Empereur le ſait, il vous en « tient compte, & m'a commandé d'en ren- « dre un témoignage public. » Attention glorieuſe pour le Marquis *de Villars*, & plus encore pour le Prince.

L'Electeur partit bientôt de Vienne, & il aſſura le Marquis *de Villars* que dans l'intention où il étoit de prendre avec le Roi des engagemens ſolides, il avoit abrégé ſon ſéjour pour éviter les vives ſollicitations que l'Empereur lui faiſoit de renouveller les ſiens avec lui. Le Marquis *de Villars* reçut à Vienne des ordres pour ſuivre l'Electeur, & prendre auprès de ce Prince la qualité d'Envoyé Extraordinaire de la Cour de France. L'Envoyé de l'Empereur étoit le Comte *de Thaun*, frere de l'Archevêque de Salſbourg, un des plus puiſſans Princes de l'Empire.

L'Electeur continua à traiter le Marquis *de Villars* avec beaucoup de diſtinction, & à lui donner tous les agrémens poſſibles ; il le mettoit de toutes ſes parties, & de tous les ſoupés particuliers avec les Dames. Ce Prince porté à tous les plaiſirs, aimoit la muſique & la chaſſe, étoit galant, adroit à tous les exercices, & ce n'étoit tous les jours que Ca-

rousels, Opéras, Comédies de Dames de sa Cour, Comédies Italiennes, course de traineaux pendant l'hiver. Il s'attacha à une des Filles d'honneur de l'Electrice, nommée Mademoiselle *de Sintzendorff*, d'une beauté & d'un esprit médiocres, mais retenuë par assez de vertu pour ne pas accorder les dernieres faveurs ; ce qui piqua l'Electeur, & le rendit plus amoureux. Cet engagement n'excluoit pas neanmoins quelques commerces passagers & plus vifs, quoique moins touchans, avec les Camereras ou femmes de chambre de la Cour. Le Marquis *de Villars*, & par son gout & pour l'interêt même du service du Roi, se maintenoit dans la plus étroite liaison qu'il lui étoit possible avec l'Electeur, & savoit mettre à profit jusqu'à ses plaisirs pour le succès des négociations. Il étoit donc de tout, & menoit une vie fort agreable.

La Cour de Vienne, informée de ses progrès & du peu de crédit qu'avoit en comparaison de lui le Comte *de Thaun*, envoya à Munic le Comte *de Kaunits*, homme très-habile, & qui depuis a été un des Premiers-Ministres de l'Empereur. Comme il avoit vécu autrefois dans la plus grande familiarité avec l'Electeur, il fut de tous les soupés. Il y en eût un où ce Prince, animé par quelques lettres qu'il avoit reçûës de son Ministre à Rome, s'emporta un peu contre le Pape, qui au lieu de lui accorder quelque grace legere qu'il de-

mandoit, avoit chargé son Ministre de lui parler sur ses galanteries qui mettoient l'Electrice au désespoir, & sur les dépenses excessives qu'il faisoit pour ses plaisirs, enfin de lui faire de sa part une espece de réprimande. Sur cela l'Electeur dit : *De quoi se mêle le Saint Pere, il offre des Chapeaux de Cardinal aux enfans du Duc de Lorraine, & il s'avise de me faire des reproches sur ma conduite, pendant que de ma personne & de mon bien je sers l'Eglise & l'Empire contre les Turcs.* Le 1685
Comte *de Kaunits* répliqua, que s'il le desiroit, le Saint Pere offriroit de même un Chapeau pour son frere, mais que devant être Electeur de Cologne, il seroit au-dessus de cette dignité. Le Marquis *de Villars*, qui n'étoit pas fâché de piquer un peu l'Electeur contre le Comte *de Kaunits*, prit la parole, & dit que c'étoit faire tort à l'Electeur de penser qu'il ne pût desirer cette dignité que pour le Prince *Clement* son frere, & qu'il n'eût pas des amis & des serviteurs ausquels il seroit bien aise de la procurer, que l'Empereur venoit d'en faire honorer le Chevalier *Walestein*, son Capitaine des Gardes, & que puisque le Pape l'offroit au Duc *de Lorraine*, il étoit bien juste qu'il en usât de même avec l'Electeur, & qu'il lui laissât le choix du sujet. Le Comte *de Kaunits*, pour ne pas adresser la parole à l'Electeur qui s'échauffoit, & dont les reparties commençoient à s'aigrir, dit au

Marquis *de Villars* : *A qui voulez vous donc, Monsieur, que S. A. E. donne ce Chapeau ? A moi*, dit le Marquis *de Villars*, *qui le servirois très-bien dans le Sacré Collége.* La vivacité s'augmentoit de la part de l'Electeur ; le Comte *de Kaunits* se tourna vers le Marquis *de Villars*, & lui dit en riant : *Voilà, Monsieur, où votre ambition d'être Cardinal méne les choses.* Le Marquis *de Villars* lui répondit en souriant aussi : *commencez par me faire Cardinal, & tout cela s'accommodera.*

Cependant il suivoit toujours le dessein qu'il avoit d'abréger le séjour du Comte *de Kaunits* auprès de l'Electeur, & il y réussit si bien, qu'au bout de quinze jours ce Ministre fut obligé de retourner à Vienne, où il raporta qu'il y avoit beaucoup d'aparence que l'Electeur vouloit reprendre les anciennes liaisons de sa Maison avec la France, & que le Marquis *de Villars* y travailloit vivement.

Il y avoit encore deux autres négociations, dont le Marquis *de Villars* étoit chargé. L'une étoit le mariage de la Princesse *de Baviere* avec le Prince fils aîné du Grand-Duc de Toscane, mariage traversé par l'offre du Roi de Hongrie, qui étoit un parti tellement au-dessus de l'autre, qu'il n'étoit pas aisé d'obtenir la préférence en faveur de son concurrent. Le Marquis *de Villars* en vint pourtant à bout, comme on le verra dans la suite.

La seconde négociation regardoit les des-

seins du Cardinal *de Furstemberg* sur l'Electorat de Cologne, & il s'agissoit d'y faire consentir l'Electeur *de Baviere*, qui vouloit l'Electorat pour son frere le Prince *Clement*. Le Roi n'avoit pas encore de traité avec l'Electeur, il étoit engagé au Cardinal *de Furstemberg* qui vouloit être élû Coadjuteur, mais qui n'étoit pas encore assuré des voix dont il lui falloit les deux tiers, attendu qu'il ne pouvoit être élû que par postulation.

Le Marquis *de Villars* employoit auprès de l'Electeur toutes les meilleures raisons dont il pût s'aviser, mais les meilleures étoient foibles. Ainsi il suffisoit de faire entendre au Cardinal *de Furstemberg*, qui étoit assuré de la protection de la France, qu'il n'avoit qu'à se ménager le nombre de voix nécessaire pour son élection. Le Cardinal, étant donc assuré du Chapitre, fut élu Coadjuteur canoniquement.

Peu de mois après l'Electeur *de Cologne* mourut, la Coadjutorerie du Cardinal *de Furstemberg* le faisoit Electeur sans difficulté; mais le Pape peu favorable alors à ce que le Roi desiroit refusa un Bref à ce Cardinal, qui crut pouvoir se soumettre sans crainte à une nouvelle élection, malgré les avis du Marquis *de Villars*, qui étoit bien averti que plusieurs des Chanoines qui lui avoient donné leurs voix pour le faire Coadjuteur, étant mécontens de la Comtesse *de Furstemberg* qui

ne leur avoit pas tenu les paroles qu'elle leur avoit données, manqueroient absolument au Cardinal, s'il vouloit procéder à une nouvelle élection. En effet plusieurs de ceux sur lesquels il comptoit le plus, l'abandonnérent, & le Prince *Clement* fut élu.

Cependant ce qui regardoit la réunion de l'Electeur & du Roi, avançoit toûjours. L'Electeur écrivit au Roi plusieurs lettres de sa main, lui promettant de se lier avec lui par un traité, & à la Diette de Ratisbonne il fit toutes les démarches que Sa Majesté pouvoit desirer.

Le Marquis *de Villars* remit dans la confidence secrette de l'Electeur le Chancelier *Schmit*, que les Ministres de la Maison d'Autriche avoient chassé. Ce Prince alloit souvent la nuit travailler avec lui, ce n'étoit que la nuit que le Marquis *de Villars* voyoit ce Ministre, & toutes les mesures se prenoient assez conformément aux intentions du Roi.

La Cour de Vienne envoya à Munic la vieille Comtesse *de Paar*, femme de beaucoup d'esprit, très intriguante, & qui avoit été fort avant dans la confiance de l'Electeur. Elle savoit la galanterie que ce Prince avoit euë, mais qui ne dura pas long-tems avec Mademoiselle *de Welen*, qui étoit encore cachée dans le Palais, d'où elle sortit aussi secretement qu'elle y étoit entrée. Cette Comtesse la maria avec un Gentilhomme de Bohéme,

moyennant cent mille écus argent comptant que l'Electeur donna, & qui furent partagés également entre la vieille, la maîtresse, & le mari; ensorte qu'il ne fut plus question que de Mademoiselle *de Sintzendorff*, & de quelques-unes de ces Camereras dont nous avons parlé, & pour lesquelles on n'avoit pas une grande considération.

L'hiver se passa, la paix avec le Turc ne se conclut point, & la Cour de Vienne commença ses menées pour engager l'Electeur à retourner en Hongrie. Mais il le refusa hautement, & dit qu'il avoit fait déja assez de campagnes, pour ne pouvoir plus y aller avec honneur, s'il ne commandoit l'Armée en chef; & même ajoutoit-il par le conseil du Marquis *de Villars*, qui n'y mettoit pas sans dessein une condition presque impossible, sans que le Duc *de Lorraine* fût à l'Armée. Or il n'étoit pas vrai-semblable que l'Empereur se privât des services d'un Général si respectable, qui avoit eu de si grands succès, & qui d'ailleurs étoit son beau-frere.

Le Prince *Hermand de Bade* & le Prince *Loüis* son neveu apuyoient la demande de l'Electeur, mais leur cabale à la Cour de Vienne étoit détruite par celle du Duc *de Lorraine*, & dès l'hiver, pour éloigner le Prince *Hermand*, on l'envoya à la Diette de Ratisbonne en qualité de principal Commissaire de l'Empereur. *Carafa*, qui com-

mandoit en Transilvanie & dans la haute Hongrie, lui suscita des dénonciateurs qui n'alloient pas moins qu'à rendre sa fidélité suspecte.

Cependant la Cour de Vienne, qui craignoit avec raison les mesures que l'Electeur pouvoit prendre avec le Marquis *de Villars*, n'oublioit rien pour le retenir par des avantages considérables. Elle lui offroit, conjointement avec le Roi d'Espagne, la Flandre en souveraineté comme dot de l'Electrice sa femme, héritiere présomptive de la Monarchie d'Espagne, & s'engageoit de l'en mettre actuellement en possession. Le Marquis *de Villars*, informé de ces offres par l'Electeur lui-même, tâcha de les lui faire regarder comme funestes, & de lui faire entendre que puisque toute la Monarchie d'Espagne ne pouvoit soutenir la Flandre contre les moindres forces du Roi, toutes les siennes l'entreprendroient en vain, & qu'il seroit obligé de laisser ses Provinces à la merci de l'Empereur, qui après l'avoir ruiné dans les guerres de Hongrie, ne demandoit pas mieux que de le voir s'abimer pour des Etats qui sont bien éloignés de pouvoir se deffendre d'eux-mêmes.

A cela l'Electeur répondit ; *mais le Roi ne m'assure rien de présent & de réel. Jusqu'à present,* lui répliquoit le Marquis *de Villars*, *vous n'avez demandé au Roi que de vous soutenir dans vos légitimes prétentions sur Ausbourg, Ratisbonne, Nuremberg, & autres Etats de*

Suabe, il vous l'a promis dès que vous trouveriez vous même le tems propre à faire valoir vos droits. A l'égard des Etats de la Monarchie d'Espagne, le Roi n'est pas à present le maître de vous mettre en possession d'aucun.

Cependant le Marquis *de Villars* écrivit à Sa Majesté, & elle lui donna ordre de déclarer à l'Electeur, qu'en cas de mort du Roi d'Espagne, elle & Monseigneur *le Dauphin* s'engageoient à lui céder les Royaumes de Naples & de Sicile. Il demanda encore des éclaircissemens, & voulut savoir si ce seroit sans retour, au cas qu'il n'eût pas d'enfans de l'Electrice, ce qui paroissoit fort à craindre, tant par la mauvaise conformation de cette Princesse, qu'à cause du peu de commerce qu'il avoit avec elle. Le Roi y consentit, & par là les engagemens de l'Electeur augmentérent encore.

Le mariage de la Princesse *de Baviere* avec le fils aîné du Grand-Duc étoit traversé, comme nous l'avons dit, par l'offre du Roi de Hongrie, le plus grand parti de l'Europe. Mais le Marquis *de Villars*, fort lié d'inclination avec une très-belle personne qui avoit le plus de part à la confiance de la Princesse *de Baviere*, engagea cette Princesse à déclarer qu'elle ne vouloit pas du Roi de Hongrie.

Le Grand-Duc avoit envoyé l'Auditeur *Sinetty* un de ses Premiers-Ministres, & le Pere *Benfaty* son intime confident, pour

traiter ce mariage. Il leur étoit prescrit de se conduire par les conseils du Marquis *de Villars*. Le Moine avoit de l'esprit, mais étoit glorieux & impudent, & sur quelques contestations qu'il eut avec l'Auditeur, qui étoit le représentant, il disoit qu'à son retour à Florence, il le feroit envoyer aux galéres. Enfin toutes les conditions de ce mariage furent remplies, & le Marquis *Corsiny*, un des premiers de Florence & parent du Grand-Duc, fut nommé Ambassadeur Extraordinaire pour venir épouser : on fit la cérémonie, & la Princesse partit.

Le refus que l'Electeur avoit fait du Roi de Hongrie pour la Princesse *de Baviere*, marquoit en lui un dessein formé de se détacher de la Maison d'Autriche. En vain s'excusa-t-il sur la répugnance qu'il avoit trouvée dans l'esprit de la Princesse sa sœur, un si foible obstacle pour les mariages, sur tout pour ceux des Souverains, ne fut regardé par la Cour de Vienne que comme un prétexte. Elle ne douta plus qu'elle ne fût sur le point de perdre tout à fait l'Electeur, & elle fit les derniers efforts pour tirer ce Prince de Munic. Le Comte *de Kaunits* y avoit déja fait cinq voyages, soit pour proposer à l'Electeur des avantages de la part de l'Empereur & du Roi d'Espagne, soit pour empêcher le mariage de la Princesse avec le fils aîné du Grand-Duc, soit pour les diverses élections qui se faisoient à Cologne, soit pour engager l'Electeur à

faire la Campagne de Hongrie. Le Marquis *de Villars* avoit été assez heureux pour rompre toutes les mesures du Comte *de Kaunits*, & pour traverser tous ses desseins : mais enfin l'Empereur se crut obligé d'y envoyer le Comte de *Stratman*.

Le lendemain de son arrivée à Munic il vint dîner chez le Marquis *de Villars*, & lui dit : « Il n'est plus question de vous offrir « l'amitié ni les graces de l'Empereur, aussi « n'ai-je plus à vous assurer que de son estime. « Mon attachement vous est connu ; mais il ne « m'empêchera pas de vous déclarer que, « quoique l'Empereur se soit fort bien trouvé « de vos services en Hongrie, s'il en est le « maître, & si j'y puis réüssir, nous ne vous « y verrons pas cette campagne, si l'Electeur « veut bien la faire. «

Le Marquis *de Villars* avoit crû y mettre un obstacle invincible, par les conditions qu'il avoit obligé l'Electeur d'exiger. La Cour de Vienne accorda tout, & les Armées furent assemblées sous les ordres de l'Electeur *de Baviére*, avec tout l'appareil nécessaire pour faire le siege de Bellegrade. Sur cela l'Electeur dit au Marquis *de Villars* : « Non seu- « lement c'est me deshonorer, que de refuser « un tel employ, mais c'est presque déclarer « la guerre à l'Empereur, & vous sçavez que « je ne suis pas encore en état de rompre avec « lui. Il me faut plus de temps, mais j'écris «

» au Roi que mes sentimens sont toujours les
» mêmes.

Ce fut à peu près en ce temps-là que Mr *de Louvois*, las aparemment de haïr le Marquis *de Villars*, qui n'avoit contre soi que d'être d'une famille qu'il n'aimoit pas, ou peut être, car on peut le présumer d'un grand homme, ce Ministre amené à force d'estime jusqu'à des sentimens d'amitié, écrivit au Marquis *de Villars* une lettre assez polie ; à quoi le Marquis *de Villars* répondit avec une froideur respectueuse. Mr *de Louvois* lui en écrivit une seconde, pour le prier de lui apprendre ce que c'étoit que les chevaux de frize dont l'Infanterie Impériale se servoit, au lieu de piques qu'elle avoit abandonnées. Il vint enfin jusqu'à une quatriéme lettre qui contenoit en trois lignes ; « Je ne sais pourquoi nous
» avons été mal ensemble, je desire que cela
» finisse, mettez-moi à quelque épreuve, &
» je vous ferai connoître que je suis votre
» serviteur. Le Marquis *de Villars* lui répondit qu'il étoit également surpris & touché de sa derniere lettre, & d'autant plus persuadé que ses bontés étoient sinceres, que c'étoit pour la premiere fois qu'il lui permettoit de s'en flâter, qu'il commencât donc par leur donner lieu d'agir en sa faveur, que le moyen de lui faire regagner dans l'état de la guerre des rangs qu'il osoit dire avoir mérités par ses services, étoit de lui faire obtenir du

Roi

Roi la charge de Commissaire-Général de la Cavalerie, qui pouvoit le remettre devant bien des gens qui n'avoient pas dû passer devant lui; mais que pour faire voir à Mr *de Louvois* qu'il vouloit lui en avoir toute l'obligation, sa seule démarche pour y parvenir seroit ce qu'il avoit l'honneur de lui en dire. Ce Ministre, pour savoir si le Marquis *de Villars* n'en avoit rien mandé à sa famille, sonda sur cela le pere du Marquis *de Villars* & le Maréchal *de Bellefonds*, il les trouva également peu instruits, & dès-lors il prit des mesures pour lui faire avoir cette charge, comme nous le verrons dans la suite. Retournons à ce qui se passoit en Baviere.

Le Comte *de Stratman* pressoit extrêmement l'Electeur de faire la campagne de Hongrie, & le Marquis *de Villars* ne crut pas s'y devoir opposer. Il le lui conseilla même, pourvû, lui dit-il, qu'il la fit avec dignité; ajoutant que le Roi ne lui feroit jamais donner de conseils qui ne fussent conformes à sa gloire, & que d'ailleurs Sa Majesté ne doutoit point que l'Electeur ne connût assez ses véritables intérêts pour desirer sincérement de s'attacher à elle.

Divers bruits s'étant répandus de la mauvaise santé du Duc *de Lorraine*, l'Electeur envoya exprès pour en être informé. Le Marquis *de Villars* lui disoit qu'il ne devoit nul-

lement se fier à ces bruits, qu'on publieroit que le Duc *de Lorraine* seroit à l'extrêmité jusqu'à ce que l'Electeur fût à l'Armée, qu'alors ce Prince s'y rendroit en poste, & que l'Electeur s'y trouveroit au même état qu'à toutes les campagnes précédentes, c'est-à-dire avec une apparence de commandement & subalterne en effet. Mais le Comte *de Stratman*, pour ôter tout prétexte de défiance à l'Electeur, lui déclara qu'en quelque état que fût la santé du Duc *de Lorraine*, & lui permît-elle de faire la campagne, il ne mettroit pas le pied à l'Armée, & que l'Electeur seroit l'unique Général.

Il ne fut pas possible à ce Prince de ne pas accepter un emploi aussi grand & aussi important. La gloire de faire le siege de Bellegrade, & de terminer la guerre par une aussi brillante conquête, étoit trop flateuse pour la refuser. Il consentit donc à partir, mais le lendemain dans une seconde audience que prit le Comte *de Stratman*, après avoir fait valoir à l'Electeur la confiance avec laquelle l'Empereur se remettoit à lui du soin de son propre salut & de celui de l'Empire, il lui représenta qu'il n'étoit pas possible que l'Empereur consentît à voir auprès de ce Prince un Ministre de France, que l'éloignement que marquoit l'Electeur pour un Beau-pere, qui l'avoit toujours aimé si tendrement, ne lui pouvoit être inspiré que par les ennemis de

la Maison d'Autriche ; qu'enfin il pouvoit sentir l'impossibilité de garder dans les Armées Impériales le Marquis *de Villars*, dont le crédit auprès de lui le rendoit très-redoutable aux interêts de l'Empereur, qui le feroit prier de ne pas mettre le pied dans ses Etats. C'est pourtant à ce même Marquis *de Villars*, « *répliqua l'Electeur*, que l'on doit en partie, « non seulement d'avoir porté à donner cette « bataille, dont le succès a été si important « & si glorieux, mais encore dans l'action « même d'avoir conseillé des mouvemens de « troupes qui se sont trouvés très-utiles. J'en « conviens, *reprit le Comte de Stratman*, & « moi-même j'ai eu ordre à son retour à « Vienne de lui en marquer la reconnoissan- « ce de l'Empereur, mais depuis tout a bien « changé. «

AN. 1687. Enfin l'Electeur partit. Le Marquis *de Villars* le suivit jusqu'à Passaw, où ce Prince lui dit d'attendre, qu'il feroit toutes les tentatives possibles auprès de l'Empereur pour le faire venir, & que si elles étoient inutiles, il lui envoyeroit un courier. Elles ne pouvoient guéres réüssir, le courier arriva, & le Marquis *de Villars* profita de la permission que le Roi lui avoit donnée de revenir en France pour le tems que dureroit la campagne de Hongrie, s'il ne lui étoit pas possible de la faire. Il passa par Ratisbonne, où il vit le Prince *Hermand de Bade*, proprement

disgracié, mais revêtu du titre de principal Commissaire de l'Empereur à la Diette. Il trouva ce Prince rebuté par tous les dégoûts qu'il recevoit continuellement de la Cour de Vienne, résolu à quitter tout service, & il mourut peu de temps après.

Le Marquis *de Villars* arriva à la Cour, où le Roy le reçût avec beaucoup de bonté, & lui fit l'honneur de lui dire qu'il l'avoit toujours connu pour un très-brave homme, mais qu'il ne l'avoit pas cru si grand négociateur.

Madame *de Maintenon* lui fit aussi un accueil très-obligeant, & le jour-même de son arrivée elle le mena à une Comédie que l'on représentoit à S. Cyr devant le Roy, & où très-peu de gens furent admis.

C'étoit alors une faveur très-particuliére que d'être nommé pour les voyages de Marli. Le Roi dans les commencemens y menoit fort peu de monde, & le Marquis *de Villars* n'avoit pas encore osé demander d'en être. Il étoit établi que tous ceux qui pouvoient esperer d'être nommés le demanderoient, même tous les Grands Officiers de la Maison du Roi, & ceux qui par leurs charges étoient presque indispensablement obligés de s'y trouver. *Bontemps*, premier Valet de chambre & homme de confiance de Sa Majesté, vint trouver le Marquis *de Villars* dans la galerie de Versailles, & lui dit: *vous avez demandé d'aller*

à Marli ? Le Marquis *de Villars* lui répondit qu'il étoit bien éloigné d'oser prendre cette liberté. Et moi je vous soutiens que vous l'avez demandé, lui répliqua *Bontemps*. *Puisque vous m'en assurez*, reprit le Marquis *de Villars*, qui connut bien au ton dont parloit *Bontemps* que c'étoit une grace que le Roi vouloit lui faire, *j'ai demandé*. Aussitôt *Bontemps* rentra dans le cabinet du Roi, & le moment d'après parut la liste où le Marquis *de Villars* étoit nommé.

Depuis que Mr *de Louvois* avoit pris pour lui des dispositions favorables, ce Ministre avoit toujours conduit en secret tout ce qui regardoit l'acquisition de la charge de Commissaire-Général de la Cavalerie. On donna au Régiment de Cavalerie qu'avoit le Marquis *de Villars* le nom d'Anjou, au moyen de quoi le Marquis *de Blanchefort* l'acheta 60. mille livres. La charge de Commissaire-Général de la Cavalerie fut taxée à 50. mille écus, & le Marquis *de Villars* y fut établi.

Peu de jours après deux grandes nouvelles agitérent toute la Cour. L'une étoit le dessein du *Prince d'Orange* sur l'Angleterre, mené avec beaucoup d'adresse & de secret, mais cependant pénétré par quelques-uns des Ministres du Roi dans les Cours étrangéres. *Barillon* Ambassadeur en Angleterre y fut trompé, aussi-bien que le Roi *Jacques* lui-même, ce pauvre Prince le fut en tout ; le Comte *d'A-*

vaux Ambaſſadeur à la Haye eut de meilleurs avis.

L'autre nouvelle étoit celle de l'Ambaſſade Turque pour conclure la paix avec l'Empereur. Cette Ambaſſade arriva à Bellegrade, le jour d'après que ce fameux rempart des Turcs contre les Chrétiens eut été emporté d'aſſaut. *Mauro Cordato*, un des plus habiles Miniſtres que pût employer la Cour Ottomane, étoit chef de l'Ambaſſade. On le fit entrer par la brêche encore toute couverte de corps de Janiſſaires qui l'avoient vaillamment deffenduë ; car les Turcs très-ignorans en tout ce qui regarde la ſcience de la guerre, ne deffendoient leurs places que par leur ſeule valeur. Ils ne faiſoient aucun cas des chemins couverts, ni de tous ces déhors qu'a fourni à nos Ingénieurs un art, qui en revanche ſemble parmi nous avoir voulu ſe charger preſque ſeul de la deffenſe des places, juſques-là même que le courage a paru quelquefois s'en abattre, & que quelques-uns de nos Gouverneurs n'ont pas eu honte de tâcher d'établir que le chemin couvert pris, il n'y avoit qu'à ſe rendre priſonnier de guerre. Les Turcs dans ces premieres guerres ne comptoient que ſur le rempart, & le deffendoient le ſabre à la main & à coups de pierre juſqu'à la derniere extrêmité, accablant les Aſſaillans de ſacs de poudre & de grenades. C'eſt ainſi qu'ils ſoutinrent pluſieurs aſſauts aux deux ſieges de Bude, qu'ils

firent lever le premier, & qu'ils auroient peutêtre eu le même bonheur au second, si le Vizir qui y commandoit n'eût été tué sur la brêche. La Cour étoit donc fort incertaine du parti qu'il y avoit à prendre, ou de soutenir le Roi *Jacques* prêt à être attaqué, ou d'empêcher la paix des Turcs qu'on voyoit sur le point d'être concluë, & qui le moment d'après nous attiroit sur les bras toutes les forces de l'Empereur & de l'Empire.

Mr *de Louvois*, à son retour de Forges où il avoit été quelques jours pour prendre les eaux, décida pour le dernier parti. En effet rien n'étoit plus important pour nous que de nous ménager une aussi puissante diversion que celle du Turc, & d'ailleurs quelle apparence qu'une aussi grande révolution pût arriver en Angleterre sans beaucoup de troubbles & de divisions ; ce qui nous convenoit bien mieux qu'une forme de gouvernement paisible sous l'autorité même du Roi *Jacques* : d'autant plus que nous avions déja vû cette même Angleterre tranquille, & réünie sous l'autorité du Roi *Charles II.* qui nous étoit fort attaché, forcer ce Prince à nous déclarer la guerre. Le siege de Philisbourg fut donc résolu, & l'on fit tous les préparatifs de la plus rude guerre dans l'Empire. On envoya des corvettes & des bâtimens legers à Constantinople informer la Porte de notre résolution : on mit tout en usage pour la faire savoir

à *Mauro Cordato* ; enfin on réüssit au point que la paix bien avancée se rompit ; & que la guerre des Turcs a duré encore onze ans depuis, & plus que celle que nous avons soutenuë contre l'Empire.

Le Général *Montclar*, qui commandoit en Alsace, eut ordre d'entrer dans l'Empire, & de pousser des partis tout le plus avant qu'il pourroit. Le Roi confia au Marquis *de Villars* le dessein qu'il avoit de faire attaquer Philisbourg par Monseigneur *le Dauphin*, & d'occuper toutes les places du haut Rhin depuis Bâle jusqu'à Mayence, & en même temps Sa Majesté lui ordonna de se rendre à Munic, pour continuer la négociation commencée avec l'Electeur qui avoit promis de rentrer dans les mêmes liaisons de l'Electeur son pere avec la France. Comme le Marquis *de Villars* ne pouvoit plus aller à Munic par la route ordinaire, il fut obligé de prendre celle d'Italie, & de se déguiser en sortant de France. Il traversa l'Italie & l'Allemagne avec de très-grandes difficultés, & fut arrêté trois heures la nuit à Inspruck, où le Duc *de Lorraine* étoit alors, bien résolu à s'en aller seul, si ses gens étoient retenus. Il sortit de la maison de la poste menant son cheval par la bride, pendant qu'un Valet Allemand, qui passoit pour le maître, disputoit pour avoir la liberté de sortir. Enfin à deux heures après minuit ses gens rejoignirent à la derniere maison du

faubourg,

fauxbourg, où il leur avoit dit qu'il les attendroit, & après avoir fait tout le chemin depuis Borgoforte sur le Po jusqu'au premier village de Baviere, sans s'arrêter que pour manger, il se rendit à Munic.

Le Marquis *de Villars* s'attendoit bien à trouver de grands changemens dans l'esprit & dans la Cour de l'Electeur. Ce Prince avoit été cinq mois, soit à la tête des Armées de l'Empereur & de l'Empire, soit à Vienne, il avoit eu le commandement général des Armées de l'Empire pour le siege de Bellegrade, quoiqu'il soit certain que le Duc *de Lorraine*, sans coucher dans l'Armée, comme il en étoit convenu, n'en étoit pourtant qu'à cinq ou six lieuës. Son dévoüement aux intérêts de l'Empereur l'avoit fait consentir à tout ce qui pouvoit flatter l'Electeur. Ainsi ce Prince devoit la gloire de la conquête de Bellegrade au choix que l'Empereur avoit fait de lui. Voilà bien des motifs de reconnoissance & de réünion. De plus le Prince *Clement* son frere avoit été élû Electeur de Cologne, malgré toutes les brigues du Cardinal de *Furstemberg*, quoique maître de Bonne, & protégé du Roi.

Mais d'un autre côté les armées du Roy étoient au milieu de l'Empire, & les Troupes de l'Electeur étoient en Hongrie au milieu de celles de l'Empereur: les Electeurs *de Saxe & de Brandebourg*, les Ducs *d'Hanover* &

de Wirtemberg venoient de faire un traité pour prendre des quartiers en Franconie & en Suabe, & enfermer les Etats de l'Electeur. Ainsi ce Prince se voyoit forcé à prendre un parti, sans avoir eu le temps de se préparer à aucun. Agité de toutes les craintes que sa situation lui devoit causer, il disoit au Marquis *de Villars* : *J'ay les mêmes sentimens dont j'ay assuré le Roy à votre départ, mais quel moyen de les suivre ? Le Roy m'offense directement dans la personne de mon frere, reconnu Electeur par le Pape, par l'Empereur, & par l'Empire, il attaque tous les Etats de l'Empire, je suis Electeur.*

Le Marquis *de Villars* lui répondit : *Le Roy fait la guerre, il est vray, mais c'est uniquement pour assurer la paix, puisqu'à cette condition il offre de rendre tout ce qu'il aura pris : après quoi Sa Majesté laisse l'Empereur en pleine liberté de continuer une guerre, qui peut le rendre maître de tous les Etats du Turc en Europe. Soyez le médiateur de cette paix, sauvez l'Empire, & ajoutez à la gloire que vous venez d'acquérir contre l'Empire Ottoman, celle d'avoir pacifié l'Europe.*

Malgré ces raisons l'Electeur balançoit encore. Ses Etats enclavés dans ceux des Princes unis contre la France, ne lui permettoient pas de rien hazarder, lorsqu'il apprit la prise Philisbourg, & que nôtre Armée s'avançoit vers le Danube. Alors une autre crainte le

faisit, il dit même au Marquis *de Villars* : *Si j'avois mes troupes, & que nous pussions les joindre aux votres, peut-être ferions-nous peur à ceux qui nous en font.* Sur cela le Marquis *de Villars* pressa le Roi de faire marcher les siennes vers Ulm, & en attendant il entretint toujours l'incertitude de l'Electeur, qu'il empêcha le plus long-tems qu'il put de se déclarer. Il fit même plus ; car sur le bruit qui s'étoit répandu à Munic que l'Armée du Roi s'aprochoit d'Ulm, l'Electeur ébranlé dit au Marquis *de Villars*, *si mes troupes n'étoient pas en Hongrie où l'Empereur me les retient encore, nous occuperions la Souabe, & nous empêcherions bien celles de Saxe, de Brandebourg, & des Cercles de nous donner la loi.*

Le Marquis *de Villars*, qui connut bien que ce sentiment venoit de la crainte que donnoit à l'Electeur l'Armée du Roi, comme avoit déja fait celle de l'Empereur, dépêcha un courier à Sa Majesté, pour déterminer la marche des troupes vers Ulm. Mais le parti étoit déja pris de s'emparer du Rhin, & *Monseigneur* s'étoit rendu maître de Manheim, Frankendal, Worms, Spire, Mayence, & de toutes les petites places qui sont en deça de ce fleuve. Ainsi l'Electeur, en repos de ce côté ne craignant plus les troupes de France, se lia avec l'Empereur, & les troupes Bavaroises revinrent vers Donavert, précisément dans le tems que le Marquis *de Feuquieres*

avec un parti de 7. à 8. cent chevaux faisoit trembler toute la Franconie, & envoyoit des détachemens jusqu'aux portes de Nuremberg.

L'Electeur pressé par le Comte *de Kaunits* donna ordre à ses troupes de tâcher de couper celles du Marquis *de Feuquieres*, & croyant étonner le Marquis *de Villars* & lui donner de l'inquietude, il lui dit quelques heures après, alléguant les plaintes & les murmures de tous les peuples de voir 7. à 8. cent chevaux mettre à contribution tout l'Empire, pendant que 3000. Bavarois les regardoient faire sans s'y opposer. Le Marquis *de Villars* sans donner nulle marque d'émotion, répondit en souriant à l'Electeur : *Les Impériaux ne se mettent pas fort en peine de votre Cavalerie, ils ne demandent qu'à vous faire déclarer. Mais*, dit l'Electeur, *je ne suis pas non plus en peine du péril que* 800. *chevaux peuvent faire courir à ma Cavalerie. Mais ces Mrs*, répliqua hardiment le Marquis *de Villars*, *ne vous ont-ils rien dit de trois mille chevaux des troupes du Roi, & d'un détachement de Grenadiers qui sont trois lieuës derriere ? Et croyez-vous nos Généraux assez mal-habiles pour pousser en avant* 800. *chevaux, sans les faire soutenir par quatre fois autant de troupes ? Voilà bien ce que j'ai représenté au Comte de Kaunits*, dit aussitôt l'Electeur. *Le Comte de Kaunits*, reprit le Marquis *de Villars*, *se soucie fort peu de vos* 3000. *chevaux, il ne veut que vous embarquer.* Ce dis-

cours du Marquis *de Villars* qu'il avoit fait au hazard, & ſans avoir de nouvelles que le Marquis *de Feuquieres* fût ſoutenu, comme en effet il ne l'étoit pas, produiſit ce qu'il en avoit attendu, le contre-ordre fut envoyé aux troupes Bavaroiſes, ce qui ſauva celles du Roi, & retarda la déclaration de l'Electeur que les Impériaux preſſoient vivement.

Le Marquis *de Villars* avertit *Feuquieres*, & le Baron *de Monclar* qui commandoit les troupes du Roi dans le Wirtemberg, de prendre mieux leurs précautions, & qu'il ne répondoit plus de retenir les Bavarois, qu'il l'avoit fait une fois par adreſſe, mais qu'il ne ſe flattoit pas de réuſſir de même une ſeconde.

Cependant l'Electeur, quoiqu'engagé avec l'Empereur, avoit peine à rompre tout à fait avec le Roi, & le Prince *Loüis de Bade* fut obligé de venir lui-même à Munic: mais il ne laiſſa pas d'avoüer au Marquis *de Villars* qu'il n'y étoit venu que pour l'en faire ſortir. Le jour-même de ſon arrivée il y eut une fête à Schleiſſem, & une courſe de traîneaux. Le Marquis *de Villars* avoit coûtume d'être de toutes ces parties, mais il ne fut point invité à celle-ci, & au retour il trouva l'Electeur un peu embarraſſé. Le lendemain l'un de ſes principaux Miniſtres nommé *Ledel* vint trouver le Marquis *de Villars*, & lui dit que les François mettant l'Empire à feu & à ſang, il n'étoit plus permis à un Electeur de ne s'y

pas oppoſer, ni même de garder à ſa Cour un Miniſtre de France, que l'Electeur le prioit donc de ſe retirer, & même dans trois jours. *Vous venez plutôt*, lui répliqua le Marquis *de Villars, de la part du Prince de Bade, & des Miniſtres de l'Empereur, auſquels vous avez toujours été dévoüé, que de celle de votre Maître, j'aurai l'honneur de le voir, & j'ay peine à croire qu'il vous avouë de votre commiſſion.* Juſques-là les Miniſtres de Baviere, par l'amitié que leur maître avoit pour le Marquis *de Villars*, lui marquoient une grande conſidération, & celui-ci même trembloit en lui parlant. Il retourna promptement vers l'Electeur, le Marquis *de Villars* y alla en même temps, & fit ſi bien qu'il arriva le premier.

L'Electeur, étonné de le voir, & craignant une converſation aſſez embaraſſante, paſſa ſur le champ dans un cabinet; mais le Marquis *de Villars* l'y ſuivit, en ferma la porte ſur lui, & demeura ſeul avec l'Electeur.

Ce Prince ne ſavoit preſque où ſe mettre, car il y a une ſorte de timidité qui n'a rien à démêler avec le courage, & contre laquelle toute la valeur poſſible ſe trouve en deffaut. Le Marquis *de Villars* la remarqua, & lui dit: *Hé bien, Monſeigneur, vous voilà donc entierement ſubjugué par les Impériaux, & lié plus que jamais par des chaines que vous m'avez fait l'honneur de me dire fort ſouvent être bien peſantes. L'Electeur votre pere vous avoit*

laissé 15. à 16. millions d'argent comptant, vous les avez consommés, & vous en devez presque autant, mais l'Empereur va vous donner moyen d'acquitter vos dettes. Il est inutile de vous retracer tous les avantages que V. A. avoit si bien reconnus elle-même, & qui l'avoient porté à donner au Roi, & par ses lettres à Sa Majesté, & par celles à Madame la Dauphine, des paroles bien positives de ne se détacher jamais de ses intérêts. Je ne vous ai pas demandé de vous déclarer contre l'Empereur, mais cette neutralité qui avoit été si utile à la Maison de Baviere, comment ne la gardez-vous pas, du moins jusqu'à ce que vous ayiez parfaitement reconnu qu'elle vous seroit onéreuse ?

Les réponses de l'Electeur étoient très-embarrassées & très-obscures, mais comme il ne révoquoit point le départ du Marquis *de Villars*, celui-ci partit de Munic en traineaux sur la neige, & joignit à huit lieuës de là le Comte *de Luzignan* qui revenoit de Vienne, où il avoit été Envoyé du Roi auprès de l'Empereur. Il avoit un garde de l'Empereur outre tous les passeports nécessaires, le Marquis *de Villars* avec les mêmes passeports avoit un trompette de l'Electeur : un très-grand nombre de François les suivoient, & en comptant leurs domestiques, ils avoient avec eux plus de trois cent personnes.

Les troupes que le Roi avoit envoyées dans la Suabe se retiroient aussi alors. Plu-

ſieurs partis avoient tiré des contributions militaires, & brûlé des villages bien avant dans les terres de l'Empire, & la fureur étoit dans les eſprits de tous les peuples au travers deſquels il falloit paſſer. Le Marquis *de Villars* fut d'avis d'éviter les grandes villes, où perſonne ne peut répondre d'une populace en furie, & même aſſez autoriſée à des violences par les déſordres que les François y avoient commis, & que le bruit public groſſiſſoit encore. Il crut qu'il valloit mieux ne loger que dans des villages, où ils ſeroient toujours les plus forts, & où on ne pourroit leur faire d'inſulte, à moins qu'on n'envoyât des troupes, ou qu'on n'ameutât les peuples. Mais les paſſeports, le garde, & le trompette que lui & le Comte *de Luſignan* avoient de l'Empereur & de l'Electeur, ne leur permettoient pas d'appréhender que les Commandans des ennemis oſaſſent violer envers eux le Droit des Gens. Ils marchérent ainſi juſqu'à Bregentz, où ils arrivérent à deux heures après-midi. Le Marquis *de Villars* vouloit abſolument paſſer le Rhin le même jour, & gagner la Suiſſe; ils étoient même avertis qu'un Officier du Duc *de Virtemberg* qui les avoit joints en poſte, étoit allé parler au Commandant de Bregentz, & tout les engageoit à ſe mettre au plutôt en ſureté. D'ailleurs rien ne les empêchoit; le Gouverneur de Bregentz ne pouvoit faire ſortir de ſon château que vingt

hommes, il n'y avoit pas dans ce village 15. habitans qui eussent des armes, & le Comte *de Luzignan* & le Marquis *de Villars*, avoient plus de 300. hommes : mais le Comte *de Luzignan* s'obstina tellement à rester, que le Marquis *de Villars* après une assez forte oposition de sa part y consentit.

Sur les quatre heures du soir, le Marquis *de Villars* regardant par les fenêtres vit venir des villages voisins des gens armés, entendit battre dans la campagne de méchans tambours de paysans : c'étoient six ou sept cent paysans armés, qui s'étoient rassemblés dans le village de Bregentz en moins de deux heures. Alors le Commandant du Château, qui se vit le plus fort, envoya demander les passeports pour les examiner. Ils étoient très-bons, & le soir il chercha querelle, ses Officiers dirent qu'il vouloit controller toute la troupe, & sçavoir les noms de tous ceux qui se retiroient.

On étoit à table, lorsque des Soldats armés entrérent d'un air insolent dans le lieu où l'on mangeoit, le Marquis *de Villars* dit alors en riant au Comte *de Lusignan* : *Nous commençons à voir la dignité des Ambassadeurs un peu attaquée, Dieu nous garde de pis.* Au point du jour, comme on préparoit les chevaux pour partir, ces Soldats les firent rentrer dans l'écurie. Le Marquis *de Villars* se voyant arrêté, envoya avec son Secretaire le

Marquis *de Chassonville*, jeune François qui avoit été Page de l'Electeur de Baviere, au Commandant de Bregentz lui représenter que c'étoit marquer un mépris visible pour l'Electeur de Baviere, que d'arrêter un Ministre qui se retiroit de sa Cour avec un trompette & de bons passeports de ce Prince. En même tems il ordonna de ne pas épargner l'argent au Secretaire du Commandant & à ses domestiques, moyennant quoi ceux qu'il avoit envoyés rapportérent à 9. heures du matin un ordre du Commandant de laisser partir le Marquis *de Villars* avec toute sa suite. Mais le Comte *de Luzignan* & tous ses gens furent arrêtés, & il fut retenu huit mois prisonnier dans un château dans le Tirol.

Le Marquis *de Villars*, pour ainsi dire, échapé des prisons de l'Empereur, & dans un commencement de guerre, (quelle circonstance pour lui) se trouvoit trop heureux. Il passa dans le moment sur les terres des Suisses, arriva à S. Gal sur les 5. heures du soir, & se préparoit à reparer par une bonne nuit toutes les mauvaises qu'il avoit passées depuis son départ de Munic, lorsque les Magistrats arrivérent pour le complimenter. La harangue reçuë sembloit lui répondre de son sommeil, mais ces Messieurs s'assirent, & liérent conversation. Quelque tems après on vint lui dire qu'il venoit de tous côtés des provisions pour le plus magnifique repas. Il eut beau leur

repréſenter ſa laſſitude extrême, l'accablement où le mettoit un très-grand beſoin de dormir, & les ſupplier de le diſpenſer du repas qu'ils faiſoient préparer, tout fut inutile, ſa priere ne fut pas ſeulement écoutée, & le plus grand repas qu'on puiſſe imaginer.fut ſervi à minuit. On y voyoit une quantité prodigieuſe de faiſans, de chapons de Milan aux becs dorés, toutes les confitures de Génes; car ces Mrs étoient en train de ne rien épargner. Une multitude de peuple entra, & les Magiſtrats diſtribuérent à leurs parens & amis tout ce qui étoit ſur la table. Enfin à trois heures après minuit ils ſe retirérent, & le Marquis *de Villars* n'entendit plus parler que de l'hôte qui lui préſenta une grande feüille, & lui fit payer exceſſivement cher le repas que les Magiſtrats venoient de donner à leur famille & à leurs amis.

Il partit de S. Gal fort peu content de ſa nuit, & traverſa la Suiſſe à grands frais, car tout demande dans ce pays-là. De plus la licence des peuples y eſt ſans bornes, & ſouvent on eſt accoſté de payſans qui viennent demander pour boire, d'un air à ne laiſſer guéres aux gens le mérite de leur liberalité. Le Marquis *de Villars* qui vouloit aller coucher à Huningue chez le Marquis *de Puyſieux*, fit toute la diligence poſſible, malgré cela ne put arriver aux portes de Bâle que préciſément dans l'inſtant qu'on les fermoit.

Le Marquis *de Villars* avoit envoyé devant pour trouver les portes de Bâle ouvertes, mais ou la malhabileté de celui qui étoit chargé de cette commiſſion, ou l'eſprit difficile des Suiſſes, penſa couter la vie au Marquis *de Villars*. La nuit étoit noire, il faiſoit un tems horrible, c'étoit le 6. de Janvier, ſes gens s'impatientant de ce qu'on n'ouvroit pas les portes, ſe prirent de paroles avec les Sentinelles Suiſſes, qui étoient ſur le rempart; le Marquis *de Villars* voulant s'avancer pour les faire taire, ſe trouva tout d'un coup en l'air, & tomba dans le foſſé de la place revétu & fort profond. La chûte fut très-dangereuſe. Il voulut répondre à ceux de ſes gens qui l'appelloient, il lui fut impoſſible de proferer une parole, ils le crurent mort, & lui-même craignit d'avoir l'eſtomach crevé; une demie heure après il parla, & répondit à ceux qui n'eſperoient plus qu'il fût encore en vie.

Heureuſement pour lui il avoit changé de bottes à la dînée, & au lieu de celles de Hongrie qu'il portoit ordinairement, le grand froid l'avoit obligé à prendre de groſſes bottes de chaſſe avec pluſieurs paires de bas, il avoit outre cela une robe fourrée & un manteau par-deſſus. Comme il tomba droit ſur ſes pieds, les bottes l'empêchérent de ſe rompre les jambes, il vouloit ſe relever dans le foſſé, mais il ſentit de ſi violentes douleurs qu'il retomba; enfin on prit la corde avec

laquelle on fait passer les lettres, & deux hommes s'étant laissé couler dans le fossé, l'attachérent par dessous les bras pour l'en tirer; mais en le tirant, la corde où l'on n'avoit fait qu'un nœud-coulant l'étouffoit si bien, qu'il cria que l'on le laissât retomber, lorsque ceux qui étoient au haut du fossé se baissant le prirent par un bras, & achevérent de le tirer. On le mit à couvert dans une guérite, où à force d'eau-de-vie on l'empêchoit de s'évanoüir de douleur, & après avoir été six heures dans cet état, sans pouvoir faire ouvrir les portes, on l'étendit sur deux ais, & on le porta dans un cabaret nommé le Sauvage dans la ville.

Les Médecins & Chirurgiens s'y trouvérent en grand nombre, on l'étendit sur une table pour voir s'il n'y avoit rien de rompu, les meurtrissures étoient fort grandes, mais il ne se trouva pas de fraction : on le porta dans un bateau à Huningue chez le Marquis *de Puisieux* Gouverneur, où la fievre le retint huit jours, & étant encore très-foible on le mit sur deux vedelins joints ensemble pour descendre le Rhin à Strasbourg. Il fut obligé de s'y reposer trois ou quatre jours, & s'en alla en poste à Metz, où le Marquis *de Bouflers* qui commandoit sur ces frontieres le retint encore. Il fut obligé d'y faire quelques remédes, ayant toujours ces ressentimens de fievre. Enfin il se rendit auprès du

Roi, qui lui fit l'honneur de lui dire qu'il avoit trop bonne opinion de l'étoile du Marquis *de Villars*, pour croire qu'il eût pû périr d'une chute dans les fossés de Bâle. Il fut destiné à commander la Cavalerie dans l'Armée de Flandres, dont le Maréchal *d'Humieres* étoit nommé Général, le Maréchal *de Luxembourg* n'étant pas encore bien revenu des mauvaises impressions qui étoient demeurées dans l'esprit du Roi, par l'affaire qui l'avoit fait mettre à la Bastille. Ce Général, dont le caractére & l'esprit a brillé à la tête des Armées, & qui a gagné plusieurs batailles, avoit été arrêté par des cabales de Cour, mis à la Bastille, gardé très-étroitement, & interrogé comme criminel sur plusieurs faits.

Ce qui y avoit donné le premier lieu, étoit un écrit signé de lui, par lequel il donnoit pouvoir à des misérables, qui promettoient de faire voir le Diable, de faire des conjurations en son nom. On a dit que cette signature avoit été surprise au Maréchal *de Luxembourg*, & à la vérité on a peine à comprendre qu'un homme à la tête des Armées, pût s'amuser à de si vaines superstitions, capables seulement de surprendre des esprits foibles de femmes. Mais cependant l'on ne peut nier que le Maréchal *de Luxembourg* n'eût donné quelque lieu à lui croire ces foiblesses. Il étoit ennemi déclaré du Marquis

de Louvois, lequel l'avoit mêlé dans les affaires qui firent sortir la Comtesse *de Soissons* du Royaume, aussi-bien que la Duchesse *de Boüillon*, la Marquise *d'Halluye*, & plusieurs autres. On vouloit les soupçonner de poison, & de sortiléges. Une femme nommée *la Voisin* fameuse par plusieurs sortiléges fut arrêtée, Mr *de Luxembourg* & toutes ces Dames avoient été chez elle. On prétend même que le Duc *de Nevers* avoit fait voir quelques années auparavant à sa sœur le Comte *de Soissons* mourant. Enfin on créa une Chambre de Justice, & sur ces bruits de poison l'on ne pouvoit qu'approuver la plus grande sévérité, pour ne laisser pas établir en France des crimes qui n'y étoient guéres connus. On fit arrêter à Liege cette cruelle *Brainvilliers*, qui avoit fait périr une partie de sa famille; enfin quelques vérités, & beaucoup de mensonges, enveloppérent plusieurs innocens avec un très-petit nombre de coupables.

Après cette disgression, sur les raisons qui avoient éloigné le Maréchal *de Luxembourg*, (sans difficulté le plus capable du commandement des Armées,) nous dirons que celle de Flandres fut destinée au Maréchal *d'Humieres*, homme certainement d'un grand courage, de beaucoup d'esprit dans la conversation, d'un commerce agréable, mais qui avoit été plus occupé du métier de courtisan, que des soins d'apprendre la guerre.

Ansſi n'étoit-il pas de la force des premiers Généraux, & quelques fautes qu'il fit pendant la campagne furent beaucoup relevées par ſes ennemis. Sous les ordres du Général *Valdeck* l'armée ennemie s'aſſembla derriere Mons, & ces divers mouvemens regardoient plutôt les ſubſiſtances qu'aucun deſſein d'action; cependant les ennemis paſſérent la Sambre, & le Maréchal *d'Humieres* s'approcha d'eux, ce qui donna occaſion à l'affaire de Valcour. Nous reprendrons la ſuite de cette campagne, après avoir dit un mot des caractéres des Généraux de ce temps-là.

Nous avons parlé des raiſons qui avoient éloigné le Maréchal *de Luxembourg* du commandement des Armées. Le Maréchal *de Schomberg*, eſtimé capable de les commander, étoit ſorti du Royaume par les raiſons de la Religion réformée, dont le Roi ne vouloit plus ſouffrir aucun exercice dans ſes Etats. On avoit fait plus, à la deſtruction des Temples des Proteſtans, à la révocation de l'Edit de Nantes, on avoit joint des perſécutions, qui firent ſortir un très-grand nombre de familles; playe qui ſaignera longtems dans l'Etat, pour l'avoir affoibli d'une infinité de ſujets, parmi leſquels pluſieurs étoient recommandables par leur fidélité, leurs richeſſes, & leur induſtrie qu'ils ont portée dans les pays étrangers, au grand préjudice de la France.

Le

Le Maréchal *de Schomberg* alla d'abord en Portugal, enſuite en Brandebourg, de là il ſe donna au ſervice du Roi *Guillaume*, & fut tué au paſſage de la Boine en Irlande.

Le Maréchal *de Luxembourg*, broüillé à la Cour, mais ſurtout avec le Marquis *de Louvois* qui avoit le plus contribüé à ſa diſgrace, ne fut pas employé.

L'Armée de Flandres fut deſtinée au Maréchal *d'Humieres*, & celle d'Allemagne au Maréchal *de Duras*. Le Maréchal *de Bellefonds*, plus capable, mais de tout tems ennemi de Mr *de Louvois*, voyant les principales Armées deſtinées, alla trouver ce Miniſtre, & lui déclara qu'il deſiroit de ne pas ſervir. Il fut écouté avec plaiſir; on envoya le Maréchal *de Navailles* en Rouſſillon, & le Maréchal *de Lorge* ſans grande néceſſité & ſans troupes en Guyenne.

Pour donc dire quelque choſe des divers caractéres de ces Généraux, le Maréchal *de Luxembourg*, ſans contredit le plus capable, & diſtingué par un grand nombre d'actions très-heureuſes, avec beaucoup d'eſprit & de courage, n'avoit pas toute l'application indiſpenſablement néceſſaire à la conduite d'affaires auſſi importantes que celle de mener des Armées. Il avoit le coup d'œil excellent, dans une action il jugeoit parfaitement des mouvemens d'un ennemi, & ordonnoit avec juſteſſe, préciſion, & promptitude ceux

que devoient faire ses troupes. Ces qualités excellentes en lui ont brillé dans plusieurs actions, mais comme les projets de guerre l'occupoient médiocrement, on prétendoit que l'utilité qu'on pouvoit retirer d'un grand succès, ne lui donnoit pas une assez vive attention. Ces grandes qualitez & ce deffaut ont paru presque dans toutes les occasions où il a commandé.

Le Maréchal *de Schomberg* s'étoit fort distingué dans les guerres de Portugal, nous ne l'avons vû dans celles de France que dans un âge fort avancé, ainsi il peut être que les années avoient ajouté à une lenteur qui lui paroissoit naturelle. Il étoit homme de bon sens, ferme, opiniâtre dans ses résolutions, sévere dans le commandement. Sa prudence parut outrée dans les conseils qu'il donna de ne pas attaquer le *Prince d'Orange* près de Valenciennes, & dans son inaction, lorsque le *Prince d'Orange* se retiroit devant lui, abandonnant le siege de Mastricht.

Le Maréchal *de Bellefonds* a si peu servi, que l'on ne peut parler de ses talens pour la guerre. Il avoit été distingué dans les emplois de Lieutenant-Général, on ne pouvoit lui disputer beaucoup d'esprit, il avoit du courage, parloit fort bien de guerre, mais présumant de la faveur & des bontés de son maître, il méprisa les Ministres qui le perdirent de concert, & il leur en donna plusieurs occasions,

dont ils profitérent avidemment.

Le Marquis *de Villars* n'a jamais vû servir ni commander le Maréchal *de Duras*. Lui & le Maréchal *de Lorge* son frere étoient neveux de Mr *de Turenne*, qui avoit toujours été fort occupé des avantages de sa famille. Il n'oublia rien pour leur procurer tous ceux qu'ils pouvoient espérer, & ces deux freres furent revétus d'honneurs, de dignités, & des plus grandes Charges, sans avoir rendu des services qui parussent exiger de si grandes recompenses. Le Maréchal *de Lorge* étant subalterne, avoit grande réputation de courage. Après la mort de Mr *de Turenne*, il se trouva Commandant de l'Armée avec le Marquis *de Vaubrun*, homme très-hardi, & qui avoit de l'esprit. Il étoit l'homme du Ministre dans une Armée fort dévoüée à Mr *de Turenne*, qui en étoit ennemi déclaré. Ainsi *Vaubrun* étoit haï, & le Maréchal *de Lorge* aimé ; & l'on donna à ce dernier tout l'honneur du combat d'Altheneim. Le Marquis *de Vaubrun* avoit reçû quelques jours auparavant une fort grande blessure, qui ne l'empêcha pas de se trouver dans l'action, & d'y demeurer jusqu'à ce qu'il fut tué.

L'Armée du Roi ayant repassé le Rhin, tout parloit pour le Comte *de Lorge*. La Cour, qui ne vouloit pas le faire Maréchal de France, envoya le Maréchal *de Duras*, qui étoit en Franche-Comté, prendre le commandement de l'Armée, & le Comte *de Lorge* ne fut élevé

à la dignité de Maréchal de France que l'hiver d'après.

Mais à peine fût-il à la tête des Armées, que le mérite qu'il avoit acquis subalterne, fut étouffé par le poids du commandement en chef, véritablement au-dessus de son génie. Tous ces nouveaux Généraux avoient le malheur de succéder aux deux plus grands hommes de leur siecle ; le grand *Condé* & le Vicomte *de Turenne*, & ceux qui les avoient vû servir, y trouvoient une si grande difference, que l'esprit se soumettoit avec peine à la consideration qu'exigeoient leurs commandemens & leur dignité. On doit cependant distinguer le Maréchal *de Luxembourg*, dont les grandes qualités ne pouvoient être obscurcies par le peu d'application que l'on vouloit lui croire, par sa foiblesse pour ses favoris, & par une espece de legereté peu convenable à un grand homme.

Ce peu que nous disons des Généraux qui ont commandé dans la guerre qui commença en 1688. & ne finit qu'en 1697. suffit pour les faire connoître. Et certainement la France devoit retirer de plus grands avantages, sur tout en Allemagne, par l'heureuse disposition de nos frontieres, ayant cinq ponts sur le Rhin, autant de places qui nous ouvroient l'Empire uniquement couvert d'une très-mauvaise Armée, & souvent mal commandée ; la guerre des Turcs occupant d'ailleurs les meilleures

troupes, & les plus habiles Généraux de l'Empereur.

Revenons à la campagne de 1689. & ce qui regarde le Marquis *de Villars*, dont principalement on a dessein d'écrire la vie & les mémoires.

Le Maréchal *d'Humieres* n'avoit d'autre vûë que de couvrir la frontiere, & il parut que les desseins de la Cour étoient uniquement de laisser consommer nos ennemis par les efforts qu'ils faisoient pour le siege de Mayence. Pendant ce tems-là le Maréchal *de Duras* achevoit un ouvrage, que l'on pouvoit dire opposé à la gloire de la Nation, & même à celle d'un très-bon & très-grand Roi.

On avoit persuadé au Roi, dont certainement la bonté n'a jamais été assez connuë, que le salut de l'Etat consistoit à mettre des déserts entre notre frontiere, & les Armées de nos ennemis. Pour cela, contre nos propres intérêts, & même contre les raisons de guerre, on avoit brulé les grandes villes de Treves, Worms, de Spire, d'Heidelberg, une infinité d'autres moins considérables, & les plus riches & les meilleurs pays du monde. On avoit poussé cette vûë pernicieuse jusqu'à deffendre de semer à quatre lieuës en deçà & au delà du cours de la Meuse.

On n'a jamais pu imaginer par quelle fatalité ces horribles conseils ont pu être donnés. Le Marquis *de Louvois*, homme de beaucoup

d'esprit, ne s'y opposa pas, & les persuada au Roi malgré sa bonté, laquelle, pour le répéter, étoit au plus haut point. Ces ordres furent donnés, suivis, & executés avec une vigueur, qui sera toujours reprochée à la plus valeureuse Nation de l'univers.

Le Maréchal *de Duras* étoit occupé à tout bruler & rebruler, car on détruisoit même les caves, on ne pardonnoit à aucune Eglise, la justice & la pieté du Roi en firent depuis rebâtir quelques-unes, mais le mal étoit irréparable.

La campagne se passa donc en Allemagne à voir prendre Mayence, & en Flandres à de très-médiocres mouvemens. Le Marquis *de Villars*, peiné de commander une si brillante Cavalerie sans action, proposa plusieurs partis, ils n'étoient pas du goût du Maréchal *d'Humieres*; on chercha même à le broüiller avec ce Général, & sa bonne volonté fut inutile. Les ennemis firent un fourage hazardé, le Marquis *de Villars* alloit en attaquer les escortes, lorsque le Chevalier *de Tilladet* Lieutenant-Général de jour l'en empêcha d'autorité. Dans un autre que faisoient nos troupes, un parti se jetta sur nos fourageurs; le Marquis *de Villars* l'attaqua, & le prit, & un coup de fusil blessa le jeune Prince *de Rohan* qui le suivoit, jeune homme d'une très-grande valeur, qui mourut quelque tems après de sa blessure. Enfin les ennemis

étant venus camper près de Valcour, petite ville dont les murailles étoient bonnes, un peu éloignée de la tête de leur camp, le Maréchal *d'Humieres* crut pouvoir leur emporter ce poste, & le fit attaquer sans l'avoir bien reconnu. Nous y perdimes le Chevalier *Colbert* Brigadier & Colonel de Champagne, trois Capitaines aux Gardes. Le Marquis *de S. Gelais* y fut tué aussi d'un coup de canon, & cette mauvaise avanture fit tort au Maréchal *d'Humieres*.

Quelques jours après on crut pouvoir canonner le camp des ennemis, on en montra le dessein, & à la pointe du jour notre canon placé, on trouva que celui des ennemis l'étoit beaucoup plus avantageusement, que la partie de leur camp qui étoit exposée la veille avoit été retirée la nuit, & ils nous firent une salve de 30. pièces de canon avant que le notre eut commencé à tirer.

Cette campagne, comme l'on voit, ne fut pas bien glorieuse. Le *Duc du Maine* n'en rendit pas un compte avantageux au Roi, & l'Armée fut destinée pour la campagne suivante au Maréchal *de Luxembourg*.

Le Marquis *de Villars* fut occupé l'hiver à visiter la Cavalerie, & avec une grande confiance du Roi & du Ministre, les Inspecteurs ayant ordre de le suivre chacun dans l'étenduë de son inspection. Il étoit chargé de changer les Majors qu'il trouveroit n'être pas

propres à ces emplois, de propoſer des Capitaines en leur place, d'examiner dans tous les Corps les méchans Officiers, & d'en purger la Cavalerie.

Le Roi le fit Maréchal-de-Camp à la fin de 1689. & il fut deſtiné à ſervir dans l'Armée que devoit commander le Marquis *de Bouflers* avec le Comte *de Tallard*, & les Marquis *d'Harcourt*, & *de Teſſé*, auſſi Maréchaux-de-Camp.

Cette campagne ſe paſſa ſans événement, & le Corps d'Armée du Marquis *de Bouflers* deſtiné à tenir le milieu des frontieres entre les Armées d'Allemagne ſous les ordres de Monſeigneur *le Dauphin*, & celle de Flandres commandée par le Maréchal *de Luxembourg*, ne vit aucune action. Cette inutilité affligeoit le Marquis *de Villars* au point, qu'il voulut partir pour aller volontaire pendant quelques jours, & dans un tems où il paroiſſoit par les mouvemens des Armées d'Allemagne que l'on y verroit une bataille. Le Marquis *de Bouflers* l'en empêcha, lui repréſentant à quelles réprimandes il s'expoſeroit du côté de la Cour, s'il quittoit ſans permiſſion le poſte où il étoit, pour aller dans une autre Armée. Enfin, ſoit par chagrin, ſoit par un effet naturel, il tomba malade dans les Ardennes, & ſi dangereuſement, que l'on déſeſpéroit de ſa vie. Le Marquis *de Boufflers* même étant obligé de quitter le camp d'Obersdoff,

dans

dans le temps que le Marquis *de Villars* étoit à la derniere extrémité, laissa deux Régimens de Dragons pour le garder. L'émétique & la bonté de son tempéramment le sauvérent, & on le porta à Arlon, de-là à Sédan, où il reçût des ordres de la Cour pour aller commander en Flandres pendant l'hiver, sous les ordres du Marquis *de Boufflers*. Le bruit de l'extrémité où il avoit été porta le Marquis *de la Vallette* à demander son commandement, & il l'obtint ; mais sa santé rétablie lui ayant permis de servir, le Marquis *de la Vallette* fut envoyé sur la frontiere de Picardie.

Dans le commencement de l'année 1690. la Cour envoya des ordres au Marquis *de Boufflers* de marcher avec un Corps d'armée derriere Bruxelles, le laissant sur la gauche. Le Marquis *de Villars* eut ordre de passer la Dendre avec sept à huit mille hommes, & de marcher droit à Bruxelles. Il rassembla toutes ses troupes avec un grand secret sous Tournay, & partit par un temps fort rude, ayant même une assez grosse fievre dont il ne parla point, de peur que les gens qui lui étoient liés d'amitié ne s'opposassent à la résolution qu'il avoit prise de ne pas confier ce commandement à un autre. Bien qu'il y eût véritablement du péril pour lui à faire cette course par un temps très-fâcheux & avec la fievre, il alla camper à Grammont.

Cette fievre, causée par un rhume violent, cessa avec le rhume, qui fut dissipé par beaucoup d'eau-de-vie brulée, & par un sommeil de trois heures.

Le Marquis *de Villars* eut avis que le Comte *de Versassine* avoit rassemblé 2500. chevaux à deux lieuës de Grammont, il marcha à lui, & le joignit à trois lieuës de Bruxelles. Le Comte *de Versassine* se mit en bataille derriére un ruisseau, & le Marquis *de Villars* ayant ordonné aux Srs *de Vendeüil* Maréchal-de-Camp & *Dachy* Brigadier de faire sonder le passage, pendant qu'il remontoit le ruisseau pour prendre le flanc des ennemis, son ordre fut mal exécuté, & *Versassine* voyant qu'il alloit être coupé par le Marquis *de Villars*, laissa trois troupes sur le bord du ruisseau, & se retira, sans que ceux qui avoient ordre de le serrer de près, fissent un pas pour le suivre. Ainsi ce Corps qui pouvoit être deffait, ne perdit que les trois troupes qu'il avoit sacrifiées pour sa retraite. Quelques jours après, la gelée étant très-forte, on résolut d'aller passer les canaux au-dessus de Gand, & d'entrer dans le pays de Vaas. On marcha avec dix-huit à vingt mille hommes par deux endroits. Le Marquis *de Villars* avec les troupes qui partoient de Tournai, de Valenciennes, de Doüai, & de Lille, laissa la Lis sur la gauche qu'il alla passer à Deinse, & le Marquis *de Bouflers* avec toutes les troupes qui

venoient de Dunkerque, d'Ipres, & d'autres places, alla droit sur le canal de Gand à Bruges. Les glaces étant fortes, on passa le canal, & le Marquis *de Villars* entra dans le pays de Vaas. Cette marche valut au Roi quatre millions de contribution, & l'on ne perdit personne. Les troupes rentrérent dans leurs garnisons, & il ne fut question que de les laisser reposer jusqu'à l'entrée de la campagne.

On ne doit pas oublier ici la bataille de Staffarde, qui se donna le 18. d'Août. Après un sanglant combat, & qui dura six heures, le *Duc de Savoye* fut obligé de céder le champ de bataille, couvert de trois mille morts, outre un grand nombre de prisonniers. Peu après Mr *de Catinat* se présenta devant Saluces, qui ne fit qu'une foible résistance. Les autres petites places à son exemple ouvrirent leurs portes au vainqueur, qui bien-tôt après vint faire le siege de Suse, dont la conquête ne lui couta pas plus que celle de Saluces.

Dans le même temps que le Piemont se soumettoit à l'Armée de Mr *de Catinat*, la Savoye étoit ravagée par celle que commandoit *S. Ruth*, plus odieux par ses séveritez, que célébre par ses victoires. Ainsi le *Duc de Savoye* se voyoit dépoüillé de ses Etats, sans autre ressource que quelques Citadelles qui tenoient ferme, & sous les ruines desquelles ce Prince étoit résolu de s'ensevelir plutôt que de se soumettre.

Un des grands événemens de cette année eſt la bataille de la Boyne. On y vit deux Rois aux priſes, dont l'un étoit le beau-pere, l'autre le gendre ; comme on vit autrefois Pompée & Cézar dans les plaines de Pharſale. Le *Prince d'Orange* battit entiérement l'Armée du Roi de la Grande Bretagne. Le Maréchal *de Schomberg*, qui étoit ſorti de France après la révocation de l'Edit de Nantes, & qui commandoit ſous le Prince *Guillaume*, fut tué dans cette occaſion. Dublin ouvrit peu après ſes portes au vainqueur.

Dans les commencemens de 1691. le Roi prit toutes les meſures, & avec un grand ſecret, pour faire le ſiege de Mons. Cette place étoit très-forte, très-importante, & deffenduë par une garniſon nombreuſe. Le Prince *de Gremberg* en étoit Gouverneur, & *Fagel* Lieutenant-Général y commandoit les troupes Hollandoiſes. Le Maréchal *de Bouflers* & le Marquis *de Villars* furent ſeuls chargés de l'inveſtiture, & du ſecret. Il falloit cacher ce deſſein aux ennemis, & leur donner de l'inquietude pour tant de places differentes, qu'il leur fût difficile de démêler le véritable objet.

Les troupes commençoient à s'ébranler dès le premier d'Avril ſur la Meuſe, dans le Hainault, dans la Flandres, & du côté de la mer ; & les ennemis incertains laiſſérent dans toutes les places menacées les garniſons ordinaires. Le Marquis *de Villars* fut chargé d'inve-

ſtir Mons du côté le plus dangereux, qui étoit celui de Bruxelles & d'Ath, le ſeul par lequel il fût poſſible à l'ennemi d'y jetter du ſecours. Il partit de Condé, laiſſant la riviere d'Aiſne ſur la droite. Le Marquis *de Crequi* commandoit ſous ſes ordres les troupes qui devoient former cette inveſtiture; mais il ſe perdit, de maniere qu'à l'entrée de la nuit le Marquis *de Villars* ne ſe trouva que cinq eſcadrons, & n'eut pas d'autre parti à prendre que de ſe mettre avec ce peu de troupes à 150. pas de la porte de Mons à Bruxelles, pour empêcher du moins autant qu'il feroit en ſon pouvoir, qu'il n'entrât perſonne la nuit dans Mons. A la pointe du jour, le Marquis *de Crequi* arriva avec les troupes, & le Marquis *de Villars* occupa le village de Nimy, l'Abbaye de S. Denis, & toutes les principales avenuës de la place, fit couper & barrer tous les chemins, & commencer à tracer la ligne de circonvallation. Les Pionniers arrivérent le troiſiéme jour. Il parut auparavant des partis conſidérables de Cavalerie, des détachemens de Grenadiers des ennemis, mais aucun n'oſa tenter de forcer les avenuës occupées, & avant le quatriéme jour les poſtes étoient pris, & retranchés de maniere qu'il falloit une Armée entiere pour pouvoir les attaquer.

Le *Prince d'Orange* ſe rendit en diligence à Bruxelles, où il donna rendez-vous à toutes les forces de la Ligue. Le Roi arriva au ſiege,

& toutes les dispositions étant bien faites par les soins du Marquis *de Louvois*, très-capable de n'en oublier aucune, soit pour assembler une Armée nombreuse, soit pour assurer toutes les subsistances, & tous les convois de vivres & de munitions de guerre, l'on ouvrit la tranchée le neuviéme jour de l'investiture. Le *Prince d'Orange* s'approcha avec une Armée considérable, & le Roi raisonnant avec plusieurs Officiers-Généraux & le Marquis *de Louvois* sur le parti que pourroit prendre le *Prince d'Orange*, le sentiment de plusieurs fut qu'il tenteroit une action générale. Le Marquis *de Villars* dit, *je croi qu'il n'en fera rien.* Le Roi lui demanda pourquoi. *Villars* répondit, *parce qu'il vaut mieux ne rien faire que de faire mal, & que les mesures de Votre Majesté sont si bien prises, les postes si bien occupés & si bien retranchés, le nombre de ses troupes si supérieur à celui des ennemis, qu'il n'y a qu'à desirer que le Prince d'Orange veüille les attaquer.*

Le Marquis *de Louvois* fut bien aise de voir avancer & soutenir cette opinion; car le Courtisan vouloit porter le Roi à penser que ce Ministre avoit hazardé sa gloire & sa personne; & la vérité est que jamais entreprise n'avoit été formée avec plus de raison, & de moyens d'en rendre le succès infaillible.

La deffense des ennemis fut très-molle, une seule attaque ne réussit point. L'ouvrage

à corne fut attaqué & pris. Mais, ſoit que les materiaux pour s'y retrancher n'euſſent pas été aſſez promptement apportés, ou par quelque négligence d'un détachement des Gardes duquel on ſe plaignit, les ennemis y rentrérent. Mais il fut repris quelques heures après très-facilement, & le Marquis *de Villars* y étant entré des premiers, trouva *Conſtant* Capitaine des Grenadiers du Régiment des Vaiſſeaux encore en vie avec une bleſſure très-dangereuſe, les ennemis l'ayant laiſſé comme mort. Cette action fut la ſeule de tout le ſiege de Mons. Il en couta peu au Roi, qui retourna à Verſailles, & qui eut la bonté de marquer au Marquis *de Villars* beaucoup de ſatisfaction de ſes ſervices.

Les troupes furent renvoyées dans les garniſons & en quartiers de fourage dans toutes les places de Flandres, de la Meuſe, de Picardie, de Champagne, des Evêchés, & aſſez de proche en proche pour raſſembler l'Armée, & entrer en campagne, dès que les mouvemens des ennemis y obligeroient.

Ils renvoyérent leurs troupes auſſi dans des quartiers aſſez éloignés, & l'on réſolut de bombarder la ville de Liege, & d'y tirer des boulets rouges. Le Marquis *de Bouflers* fut chargé de cette expédition, & le Marquis *de Villars* deſtiné à ſervir dans cette Armée, qui fut placée ſur les hauteurs du côté de la Chartreuſe. On tira quantité de boulets rouges,

qui firent un médiocre effet ; le fort du Quesnoy, éloigné de la ville de près d'une demie-lieuë, étant gardé par 500. hommes. Le Marquis *de Villars* qui se promenoit aux gardes les plus avancées, remarqua quelque mouvement dans les troupes qui étoient dans ce fort, & ayant jugé que cette garnison vouloit l'abandonner & sortoit avec précipitation, il prit les premiers piquets de Cavalerie & d'Infanterie qui se trouvérent à la tête du camp, & ayant couru très-diligemment sur leur route, les 500. hommes furent tous pris ou tués. C'est ce qu'il y eut de plus considérable dans cette expédition.

L'on ordonna de brûler les fauxbourgs en se retirant ; cependant le Marquis *de Villars* étant chargé de l'arriere-garde suivit son humanité naturelle, les sauva, & empêcha leur destruction, à la réserve de 14. ou 15. maisons qu'il ne put garantir. Le Marquis *de Bouflers* eut ordre de ramener son Armée près de Dinant, ce qu'il fit en quatre jours de marche. On repassa assez près de Huy qui étoit occupé par les ennemis, & comme l'Armée entroit dans son camp marqué, il arriva quelques avis au Marquis *de Bouflers* que les ennemis, que l'on prétendoit forts de l'autre côté de la Meuse, vouloient la passer à Huy, & l'attaquer dans sa marche ; ce qui étoit presque impossible à cause du long chemin que le *Prince d'Orange*, que l'on disoit

près de Louvain, auroit eu à faire. Outre qu'une Armée ne passe pas une riviere comme la Meuse sur un seul pont, ni en si peu de temps. Cependant sur cet avis, le Marquis *de Boufiers* voulut empêcher les troupes d'entrer dans le camp, & les faire marcher.

La réputation du Marquis *de Boufiers* étoit bien établie sur la valeur, il étoit attaqué sur l'inquietude, & l'on voit assez souvent des hommes d'une intrépidité personnelle être timides, quand ils sont chargés du Généralat.

Le Marquis *de Villars* représenta au Marquis *de Boufiers* que cette marche, forcée & sans nécessité, ne seroit pas approuvée, il se rendit à ses raisons, il fut résolu que l'armée camperoit, & le Marquis *de Villars* garantit son ami d'une précipitation qui auroit été blâmée.

On ordonna que l'on se mettroit en marche avant le jour, & l'on fit une journée plus grande. Comme on avoit des partis sur Huy, on régla ses mouvemens sur des avis certains, sans montrer une crainte inutile. Le Marquis *de Boufiers* fut obligé au Marquis *de Villars* du bon conseil qu'il lui avoit donné.

On arriva à Dinant, où l'Armée se reposa pendant trois ou quatre jours. La campagne précédente le Marquis *de Calvo*, ancien Lieutenant-Général, qui mourut pendant l'hiver, avoit commandé la seconde Armée de Flandre, laquelle auparavant étoit sous les ordres du Maréchal *d'Humiéres*. Le Roi la donna au

Marquis *de Villars*. Il reçut les ordres & les instructions pour la commander au camp près de Dinant. Ainsi il avoit le commandement de toutes les troupes qui étoient dans les places depuis Tournai jusqu'à la Mer, & outre cela quinze bataillons & trente escadrons avec un équipage d'Artillerie. Il étoit chargé de la deffense des lignes qui couvroient tout le pays depuis l'Escault jusqu'à Dunkerque. En général il étoit aux ordres du Maréchal *de Luxembourg*, mais dans certains cas il avoit ceux du Roi pour agir indépendamment.

Il se rendit à Tournai, & rassembla sa petite Armée entre Cambrin & le Pont des pierres. Il écrivit alors au Maréchal *de Luxembourg*, & lui expliqua par plusieurs bonnes raisons de guerre, que l'unique moyen de pouvoir se flatter de deffendre des lignes, c'est de prendre, si l'on peut, un bon poste & retranché en avant de la ligne, pour obliger l'ennemi qui songe à attaquer des lignes, à déterminer son attaque sur la droite ou sur la gauche, puisque le désavantage en tenant une grande étenduë de pays, est de ne savoir jamais quelle peut être la véritable attaque, & que l'ennemi en donnant des inquietudes en divers lieux, oblige celui qui se deffend à s'étendre, & par conséquent l'affoiblit par tout. La disposition du Marquis *de Villars* fut approuvée par Mr *de Luxembourg*, & empêcha le Marquis *de Castanaga* de rien en-

treprendre, quoiqu'il marchât à lui avec des forces ſupérieures.

Le Marquis *de Villars* retira même de grands avantages de ſa diſpoſition, car ſon pays étant couvert, & par conſequent ne payant aucunes contributions, il obligea celui des ennemis de lui fournir toutes ſes ſubſiſtances. Enſorte que le Marquis *de Caſtanaga* avoit la douleur de voir tous les jours les chariots des terres d'Eſpagne traverſer ſon camp, pour apporter des foins & des avoines dans celui du Marquis *de Villars*.

L'Armée du Roi, commandée par M. *de Luxembourg*, ne fit qu'obſerver celle du *Prince d'Orange*.

Vers les premiers jours de Septembre le Maréchal *de Luxembourg* crut pouvoir aller prendre des quartiers de fourage du côté de Ninove, & plaça ſon Armée dans un pays très-abondant.

Pour y aſſurer ſa ſubſiſtance & ſes convois, il manda au Marquis *de Villars* de ſe placer avec la plus grande partie de ſes troupes du côté de Renai, afin que tout ce qui venoit de Tournai pût paſſer en ſureté à l'Armée de M. *de Luxembourg*. Les Ennemis jettérent 2500. chevaux dans Oudenarde, & un jour qu'il paſſoit un convoi de près de 4000. charettes, le Marquis *de Villars* ſe poſta le mieux qu'il fût poſſible pour le couvrir, mais la file étoit ſi longue, & tenoit une ſi grande

étenduë de pays, qu'il étoit bien difficile de mettre tout en ſureté.

Les ennemis ſortirent d'Oudenarde, attaquérent le convoi en deux endroits, & dételéreut quelques caiſſons. Mais le Marquis *de Villars* y accourut avec une telle diligence, que les ennemis furent repouſſez par tout, & que le convoi paſſa heureuſement.

Le Maréchal *de Luxembourg* manda au Marquis *de Villars* de ſe rendre auprès de lui, pour prendre les meſures les plus juſtes pour aſſurer ſes ſubſiſtances.

L'Armée du Maréchal *de Luxembourg* étoit, comme on dit, bien campée, grains & fourages en abondance, toutes les troupes baraquées, le Général placé pour faire la meilleure chére du monde, les poulardes de Campine, veaux de Gand, petites huitres d'Angleterre, rien ne lui manquoit. L'on parle de ces bagatelles, parce que les ennemis du Maréchal *de Luxembourg* vouloient quelquefois dire qu'elles ne laiſſoient pas d'influer ſur ſes réſolutions.

Le Marquis *de Villars* le trouvant très-content de ſa ſituation, prit la liberté de lui dire; » mais le *Prince d'Orange* ne pourroit-» il pas venir camper près d'Ath & de Ligne, » & par conſequent vous faire ſortir dans le » moment de ce camp délicieux »; Le Maréchal *de Luxembourg* ſoutenoit ce parti impoſſible par bien des raiſons, quand *Tracy*,

qui étoit à la guerre avec 300. chevaux, manda qu'il croyoit voir paroître la tête des colonnes de l'Armée des ennemis. L'on voulut se flatter que c'étoit un fourage, cependant sur une seconde nouvelle de *Tracy* qui fortifioit les premieres, l'on monta à cheval; & des premieres hauteurs on découvrit que réellement l'Armée ennemie marchoit du côté d'Ath, & avant deux heures après-midi on la vit s'étendre le long du petit ruisseau de Ligne. Le Marquis *de Villars* s'en retourna très-diligemment à son camp, qu'il tint fort allerte toute la nuit, & à la pointe du jour il se raprocha de l'Escault. Le Maréchal *de Luxembourg* fut obligé de faire la même chose, & de quitter un camp où l'on n'avoit été occupé pendant cinq ou six jours qu'à se mettre dans une abondance générale, & l'on fut obligé de mener l'Armée du Roi sous Tournai.

Le Maréchal *de Luxembourg* fut piqué de s'être trompé dans ses mesures, & ce petit chagrin donna lieu à une très-grande action qui se passa deux jours après. Le Maréchal *de Luxembourg* fut informé que le *Prince d'Orange* avoit laissé l'armée sous les ordres du Comte *de Valdec*, & qu'elle devoit marcher le 20. de Septembre, pour aller camper dans la plaine de Cambron. Il crut pouvoir attaquer l'arriere-garde, & envoya ordre au Marquis *de Villars* de marcher dans l'instant avec quatre bataillons, les Regimens de

Merinville, & les Dragons *de Tessé*, pour le joindre sous Tournai. Le Marquis *de Villars* le trouva dans une Abbaye près de Tournai, passant la nuit sur la paille, & faisant monter à cheval soixante escadrons. Il conta au Marquis *de Villars* qu'il avoit autrefois battu une arriére-garde, que tout le monde assuroit qu'il ne joindroit jamais; mais que sachant bien que les ennemis ne prenoient pas toujours toutes les précautions, & qu'en faisant la diligence possible l'on joignoit ceux qui se croyoient hors de toute portée, il chargea le Marquis *de Villars* de prendre la tête de tout avec les six escadrons & les quatre bataillons. Il lui ajouta qu'il trouveroit sur le chemin de Leuze *Marcilly*. Enseigne des Gardes du Corps avec 400. chevaux, & lui dit de se servir de lui pour tenir les ennemis le plus près qu'il pourroit, le chargeant sur tout de lui mander dès qu'il les découvriroit, tout ce qu'il remarqueroit de leurs dispositions.

Le Marquis *de Villars* donna ordre au Brigadier *Boisselot* de mener les quatre bataillons aussi diligemment que l'Infanterie le peut faire, & il s'avança avec six escadrons sur le chemin que tenoit *Marcilly*. A huit heures du matin, il apperçut *Marcilly* à une lieuë de lui, & chargea le Marquis *d'Aubijoux* Brigadier de suivre avec les six escadrons; & de sa personne il poussa à toutes jambes à

Marcilly, qu'il trouva en bataille avec ſes 400. chevaux, obſervant la marche de l'Armée ennemie, dont la plus grande partie avoit déja paſſé le ruiſſeau de Leuze. Il dit à *Marcilly* le deſſein de M. *de Luxembourg*, & que pour cela il falloit tâcher d'amuſer les ennemis. *Marcilly* en étoit à une demie lieuë, & ne ſachant rien du deſſein du Maréchal *de Luxembourg*, il ſe tenoit à portée de les obſerver, ſans ſe commettre.

Le Marquis de *Villars* le fit avancer, & ordonna aux ſix eſcadrons qu'il menoit, de ſuivre à une diſtance de mille pas. Il mena les 400. chevaux de *Marcilly* à 500. pas des ennemis, qui s'arrêtérent en voyant un ſi petit Corps de Cavalerie s'approcher. Le Marquis de *Villars* les voyant arrêtés redoubla ces petits eſcadrons, & fit paroître huit troupes. Sur cela les ennemis crurent que ce qui alloit les approcher étoit partie d'un Corps de 2000. chevaux, que M. *de Beſons* commandoit du côté de S. Guilain, & s'étendirent comme pour l'attaquer avec avantage.

Le Marquis de *Villars* envoya ordre au Marquis de *Toiras*, qui commandoit ces ſix eſcadrons, d'aprocher, & de les mettre ſur une ligne. Les ennemis continuérent à ſe former, & dans ce temps-là Mr de *Luxembourg* arriva à toutes jambes, ayant ordonné à la Brigade de la Maiſon du Roi de ſuivre au grand trot, & joignit le Marquis de

Villars qui lui dit « Vous voulez une arriere-
» garde à combattre, je vous ai préparé
» celle-ci, il y a trois quarts-d'heure que je
» les arrête, & vous pouvez à présent choisir
» ce qui vous conviendra le mieux » Mr de *Luxembourg* répondit. » Je suis venu pour com-
» battre. Pendant que votre premiere ligne se
forme, *répliqua le Marquis de Villars*, je vais
» un peu reconnoître la droite des ennemis. »
Doger parla le premier au Maréchal, & lui
dit: » les ennemis grossissent, si vous voulez
» attaquer, que ce soit dans le moment. »
Villars parla de même, & Mr *de Luxembourg* dit seulement, *attaquons*, *attaquons*, &
envoya *Doger* à la droite. Le Marquis *de Villars* retourna à toutes jambes à la gauche,
& en passant devant les Chevaux-Legers de
la Garde, il dit à *Vatteville*, qui étoit à leur
» tête : » Je suis débordé par trois ou quatre
» escadrons des ennemis, ne pourriez-vous
» pas vous étendre ? On étoit déja si près des
ennemis, qu'il n'y avoit plus qu'à attaquer
ce qui étoit devant soi. Le Marquis de *Villars*
dit aux escadrons de *Merinville* en peu de
paroles : » Mes amis, vous les avez bien
» battus l'année derniere, vous les battrez
» bien encore. » Tous les Cavaliers répondirent avec fierté : *Nous les battrons*. Le Marquis de *Villars* se mit à la tête du premier
escadron, le Marquis de *Toiras* à la tête du
second, & le Comte de *Merinville* au troisiéme.
L'on

L'on marcha aux ennemis, & la charge fut peut-être la plus violente que l'on ait vûë à la guerre. Il est rare que des escadrons soient aussi long-temps mêlés sans se faire plier. Il fallut presque, pour les renverser, tuer le premier rang à coups d'épée, & le second. Cette ligne fut emportée, & celle qui la soutenoit se renversa d'elle-même; mais les trois escadrons de *Merinville*, qui ne faisoient tout au plus que 360. Maîtres, en eurent 190. hors de combat, & de 32. Officiers 26. Le Marquis *de Thoiras* fut tué de plusieurs coups. Le Marquis *de Villars* avoit pour toutes armes deffensives un double buffle, & son mouchoir dans son chapeau, ce qui lui sauva la vie; car son buffle, ou son chapeau, & ses habits reçûrent 17. coups sans blessures, son cheval le tira de cette charge, & tomba après.

Pour revenir à l'affaire générale, les escadrons de la Maison du Roi, renversant aussi ce qui étoit devant eux, souffrirent beaucoup. *Doger* Lieutenant-Général, *Neuchelles* qui commandoit la Maison du Roi, *la Troche*, le Marquis *de Rothelin* & une infinité de bas Officiers furent tués. Le Marquis *d'Alegre* fut blessé, & grand nombre d'autres avec lui.

Le Marquis de *Villars* ramenant son aîle, la fit rentrer dans les intervalles d'une seconde ligne, qui arrivoit au grand galop: car on

avoit attaqué deux lignes avec une seule. Les premiers escadrons que *Villars* rencontra, furent ceux de *Quadt*. Le Colonel vouloit en arrivant charger ceux des ennemis, qui étoient le plus près de lui ; le Marquis *de Villars* le fit attendre. Peu après arrivérent les escadrons du Maine, de Rohan, de Praslin, avec plusieurs autres, & l'on forma une ligne qui alors débordoit celle des ennemis : aussi soutinrent-ils très-foiblement la charge, & on les poussa jusqu'au ruisseau. On revint sur ses pas, & le Maréchal *de Luxembourg*, qui se vit sur l'armée des ennemis, laquelle revenoit très-diligemment, & à trois grandes lieües de la sienne avec 70. escadrons seulement, n'eut d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Tel fut le combat de Leuze, fort glorieux pour les troupes du Roi, puisque 18. escadrons en battirent près de cinquante des ennemis. La perte y fut pourtant assez égale, & la gloire fut la seule utilité qu'en retira le vainqueur.

On arriva à Tournai sur les six heures du soir, & le Maréchal *de Luxembourg* avec les principaux Officiers alla descendre à la Comédie. Jamais Général n'a été d'une humeur si agréable, il aimoit la bonne chére, le jeu, & tous les plaisirs. Mais il souffroit que ses favoris prissent sur lui un empire despotique, & l'abus qu'ils en faisoient lui attiroit souvent des ennemis, quoiqu'il fût d'un cara-

ctére officieux & bienfaiſant. L'on n'a pas parlé de Mr le *Duc de Chartres*, qui étoit volontaire dans cette action, & que ſa valeur naturelle faiſoit beaucoup ſouffrir de n'être pas dans le plus grand péril. Mais il ne fut pas maître alors de s'abandonner à toute ſon ardeur, & il ſe diſtingua avec beaucoup de gloire les campagnes ſuivantes à *Steinkerque*, à Nervinde, & dans les autres occaſions où ſon courage a pû paroître. Le Marquis *de Villars* lui eut l'obligation d'avoir beaucoup parlé de lui, ſur ce qui s'étoit paſſé à Leuze. Et en effet ce fut lui qui avec adreſſe arrêta l'arriére-garde des ennemis, & qui mena toujours l'aîle gauche à la charge avec grand avantage ſur la droite des ennemis, qui la débordoit de quatre ou cinq eſcadrons. De ſon côté Mr *de Luxembourg* donna de grandes loüanges à cette conduite : mais comme le Marquis *de Villars* n'étoit pas bien avec les favoris de ce Général, qui avoient beaucoup de part aux relations, celles du Maréchal *de Luxembourg* n'avoient pas expliqué qu'il lui devoit l'occaſion du combat, & la principale part au bon ſuccès.

L'Armée fut placée pour prendre des fourages juſqu'au 20. d'Octobre, temps ordinaire des ſéparations, quand on n'eſt pas retenu par quelque projet.

Les armes du Roy ne furent pas ſi heureuſes en Irlande, où *Jacques II.* avoit en-

core un parti considérable, & des places importantes, entr'autres celle de Limmerick. Le Roy qui appuyoit les efforts de ce Prince pour rentrer dans ses Etats, lui accorda douze vaisseaux de guerre, & trois mille soldats avec toutes les provisions nécessaires, tant à ces troupes, qu'à celles d'Irlande. Le débarquement se fit à Limmerick, sous la conduite du Chevalier *de Nesmond*. Cependant le Prince *d'Orange* résolut d'en faire le siege: la tranchée fut ouverte le 5. de Septembre. Après une vigoureuse deffense, les assiegés demandérent le 3. d'Octobre une cessation d'armes, qui leur fut accordée pour trois jours, afin de conferer de la capitulation, dont les articles ne furent arrêtez que le 13. & le 14. la ville deffenduë par *Boisselot* fut livrée aux Anglois.

Le Comte *de Chateaurenaud* ramena sur les vaisseaux de France tous les François, avec les quinze mille Irlandois de la garnison de Limmerick, conformément à la capitulation, dont les articles sont si singuliers, qu'il n'y en a peut-être point d'exemple dans l'histoire. Ils paroissent moins des conditions accordées par le vainqueur à une ville qui se rend, que celles qu'elle se prescrit à elle-même, & qu'elle force l'ennemi d'accepter.

Le Marquis *de Villars*, qui depuis quelques années étoit éloigné de la Cour, demanda la permission d'y aller passer quinze jours;

le Roi le reçût avec bonté, & lui donna de grandes marques de la ſatisfaction qu'il avoit de ſes ſervices.

Un de ſes premiers ſoins fut de s'aſſurer l'amitié du Marquis *de Barbeſieux*, qui quoique très-jeune, étoit ſeul Miniſtre de la guerre, & par conſequent pouvoit beaucoup ſervir ou nuire. Le Marquis *de Villars* ſe trouva d'abord dans une intelligence parfaite avec lui, mais peu de mois après, par l'inſpiration de deux ou trois de ſes favoris jaloux du Marquis *de Villars*, cette amitié ſe changea en une haine ſi violente, qu'il s'en fallut peu que ce jeune Miniſtre ne le perdît.

Durant le peu de ſéjour que le Marquis *de Villars* fit à la Cour, il apprit la mort de l'Abbé *de Villars* ſon frere, qui ſortoit de l'Agence générale du Clergé. Il mourut à Florence : jeune homme d'un mérite diſtingué dans ſa profeſſion, & qui par ſes talens y eût bientôt mérité les premieres places. L'amitié étoit très-vive entre ces deux freres, & cette perte n'a jamais ceſſé d'être ſenſible au Marquis *de Villars*.

Il retourna en Flandres, d'où le Marquis *de Bouflers* partit peu de jours après, & lui laiſſa en ſon abſence le commandement général de la frontiere, que le Marquis *de Villars* alla viſiter. Il reçut à Tournai le Prince Royal de Dannemarck, qui fut Roi dans la ſuite : il voyageoit en ce temps-là, & le Mar-

quis *de Villars* le traita magnifiquement.

Le Marquis *de Villars* s'établit à Ypres, où le Marquis *de Boufiers* à son retour de la Cour vint le joindre, & y reçut un courier dont les lettres lui causérent de vives inquietudes. On le chargeoit de surprendre Ostende; c'étoit un projet formé par quelques Ingénieurs, & remis au Maréchal *de Luxembourg*, qui ne fut pas fâché de donner une commission très-hazardeuse au Marquis *de Boufiers*, qu'il n'aimoit pas. Il le jettoit par-là dans la fâcheuse incertitude, ou de refuser une commission que le Roi lui donnoit, ou de faire une entreprise du succès le plus douteux & le plus difficile. Dans cet embarras, il consulta le Marquis *de Villars*. On examina tous les plans & projets de ce dessein, & on n'oublia aucun des expédiens qui pouvoient le rendre pratiquable. Il y avoit deux bras de mer à passer, & il falloit que l'heure des basses marées se trouvât quadrer d'abord avec l'obscurité de la nuit, indispensablement nécessaire pour arriver sans être apperçû, & encore avec l'heure à laquelle on devoit traverser une Dune fort étroite, qui arrivoit au pied du bastion sur lequel il falloit grimper, & que les donneurs d'avis soutenoient très-mal gardé. Ce double obstacle s'opposoit trop à la reüssite de l'entreprise, & elle fut estimée impossible, par la longueur du chemin, & par la difficulté des passages. Le Marquis de

Bouflers en fit voir bien nettement toutes les raisons, & le Roi les approuva.

Les contributions avoient été bien établies l'hiver précédent, ainsi il n'y eut qu'à se reposer sur celui-ci. Le Maréchal *de Luxembourg*, qui après la mort du Marquis *de Louvois* son ennemi, reprit crédit auprès du Roi, composa l'Armée de Flandres pour les Officiers Généraux. Il avoit tenté la campagne précédente d'ôter au Marquis *de Villars* le commandement qu'il avoit en Flandres, mais le Roi n'avoit point voulu agréer ce changement. Le Maréchal chercha donc une autre voye pour réussir, & saisit le prétexte du commandement de la Cavalerie de l'Armée d'Allemagne.

Le *Comte d'Auvergne*, Colonel-Général de la Cavalerie, ayant demandé à venir commander celle de Flandres, étant d'ailleurs ami du Maréchal *de Luxembourg*, réuni avec tous ceux qui étoient ennemis du Marquis *de Louvois*; dès le mois d'Avril le Marquis *de Villars* eut ordre de se disposer à aller servir en Allemagne. Il passa trois semaines à Paris, ou à la Cour, puis il se rendit au camp de Flonheim près de Mayence où le Maréchal *de Lorge* avoit assemblé son Armée.

Cette même année mourut le Marquis *de Louvois*, dont nous avons remis à parler ici. Depuis assez long-temps il étoit très-mal avec Madame *de Maintenon* qui avoit la confiance

entiere du Roi. Mr *de Louvois* étoit très-mauvais courtiſan, & combattoit ſouvent ſans ménagement les ſentimens & les protections qu'accordoit Madame *de Maintenon*; enſorte qu'il s'appercevoit dans ſon travail avec le Roi, qui ſe faiſoit toujours dans la chambre de Madame *de Maintenon*, de beaucoup d'aigreur de la part de Sa Majeſté, ce qui lui étoit d'autant plus inſupportable qu'il croyoit rendre de grands ſervices.

Un jour le Roi lui parla ſi durement, que *Louvois* ſe leva avec précipitation, & jetta quelques papiers en diſant, *l'on ne ſauroit vous ſervir.* Le Roi ſe leva auſſi, & s'approcha de la cheminée où d'ordinaire il mettoit ſon chapeau & ſa canne. Madame *de Maintenon*, qui crut qu'en s'approchant de ſa canne il pourroit s'en ſervir, courut à lui. Cette précaution n'étoit pas néceſſaire auprès d'un Prince, dont la modération & la ſageſſe étoient bien connuës. *Louvois* ſortit, réſolu de ſe retirer. Madame *de Maintenon* lui écrivit le matin, & lui manda de revenir le ſoir à la même heure qu'il avoit accoutumé de travailler, de ne faire au Roi ni plaintes ni excuſes, & en un mot de ne rien laiſſer paroître dans ſa conduite qui pût rappeller ce qui s'étoit paſſé. Cependant *Louvois* étoit outré de la plus vive douleur. Il prenoit des eaux de Forges, & étant allé travailler à trois heures après-midi chez le Roi, il ſe trouva mal, revint dans

le moment chez lui, s'aſſit en arrivant, dit, *je me trouve mal*, & mourut. *Fagon*, qui fut depuis Premier-Médecin du Roi, voulut croire que *Louvois* avoit été empoiſonné, cependant cette opinion ne fut point établie. Le Roi laiſſa le jeune *Barbeſieux*, qui n'avoit que 17. à 18. ans, Miniſtre de la guerre. Mr *de Torci*, qui n'étoit guéres plus âgé, l'étoit en même temps des affaires étrangéres; ce qui fit dire au *Prince d'Orange* qu'il étoit étonné que le Roi eût de vieilles amies & de ſi jeunes Miniſtres. On ne dit rien ici du caractére ni des talens de Mr *de Louvois*, parce que dans le cours de ces Mémoires on en a beaucoup parlé.

AN. 1692. Dans les prémiers jours de la campagne ſuivante en Allemagne, il arriva une avanture de déſerteurs aſſez particuliere. Un Brigadier du Régiment de Souternon déſerta, & avertit les ennemis qu'un convoi aſſez conſidérable partoit d'Alſey, pour venir à l'Armée. Sur l'avis de ce déſerteur, les ennemis firent ſortir mille chevaux de Mayençe, pour attaquer le convoi. Dans le même temps un Houſſard des ennemis déſerta, & nous avertit de leur deſſein ſur notre convoi. On fit auſſi-tôt un détachement, pour en aſſurer la marche. La tête de notre détachement rencontra celle des ennemis, renverſa la premiere troupe, où ſe trouva le Brigadier de Souternon. Il fut pris avec un petit nombre

de Cavaliers ennemis, & fut roüé vif le lendemain. Ainsi cette double désertion avoit exposé, & sauvé notre convoi.

Quelques jours après, sur les avis qu'une partie considérable de l'Armée ennemie, qui étoit de l'autre côté du Rhin l'avoit passé à Mayence, le Maréchal *de Lorge*, qui avoit grande confiance en *Mélac* Maréchal-de-Camp l'envoya avec 500. chevaux pour s'informer exactement si l'ennemi avoit passé à Mayence, comme on le disoit. Rien n'étoit plus aisé à savoir, puisqu'un Corps d'Armée Infanterie, Cavalerie, & canon, ne peut se cacher après avoir passé le Rhin. Cependant *Melac* s'en étant rapporté à un Bailli du Pays qui le trompa, revint assurer le Maréchal *de Lorge* que la nouvelle étoit fausse. Un quart d'heure après on sçût non-seulement qu'elle étoit véritable, mais que ce Corps d'Armée marchoit à Wormes en grande diligence. *Melac* fut honteux, & sa fureur s'exhala par ces horribles sermens, dont il avoit coutume d'effrayer les gens du commun.

Le caractére de cet Officier Général mérite, par sa singularité, qu'on s'y arrête un moment. Il avoit de l'esprit, de la valeur, & avoit très-bien fait le métier de partisan jusqu'à la dignité de Colonel. Mais ces qualités étoient obscurcies par d'extrêmes défauts; entre-autres il avoit celui de vouloir passer pour un Athée, & il soutenoit qu'il n'y avoit

point de Diable, parce qu'il avoit, disoit-il, fait toutes choses au monde pour avoir commerce avec lui, sans y avoir pû réüssir. Le Maréchal *de Duras* l'avoit principalement employé dans ces horribles incendies, qui durérent pendant deux ans. Il avois exécuté ces cruelles commissions avec la plus infléxible rigueur; les paysans Allemands le croyoient sorcier, & son nom étoit devenu l'effroi des peuples. Satisfait de cette mauvaise réputation, il avoit un peu négligé sur les fins celle d'être terrible aux troupes ennemies. Sa fantaisie étoit de vouloir intimider nos Intendans, de paroître toûjours furieux, & de coucher avec deux grands loups, pour se mieux donner l'air de férocité. Enfin c'étoit un caractére bizarre, duquel ordinairement le maître & le Général ne tirent pas grande utilité.

Le faux avis qu'il nous donna sur la marche des ennemis, les sauva; car ce Corps d'Armée de huit à dix mille hommes prêta le flanc par une marche de dix lieuës à l'Armée du Roi entiere, qui pouvant aller aux ennemis par les plus belles plaines, étoit en état d'accabler ces troupes & de les faire périr dans leur marche. Il étoit même facile de les défaire, après qu'elles furent arrivées à Wormes, où leur objet étoit d'assurer une tête de pont, lequel ne fut achevé que le jour d'après, & par conséquent ils furent un jour sans com-

muniquer avec le gros de leur Armée, qui marchoit de l'autre côté du Rhin à même hauteur. Leur objet étoit de nous tirer du bas Palatinat, & de nous faire rapprocher de Philisbourg & de Landau.

Nous avions un poste avancé à Wormes dans une Eglise ruinée, où *Lescossois*, Lieutenant-Colonel de Normandie, commandoit avec trois cens hommes. Les ennemis l'attaquérent, *Lescossois* se deffendit courageusement, tua cinq à six cens hommes des ennemis; mais à la fin le poste fut emporté.

L'Armée du Roi partit de Floheim, & marcha au travers des plaines. Si elle eût cherché les ennemis, elle pouvoit les attaquer avec grand avantage; car leur pont n'étoit pas fait, ni par conséquent leur jonction avec le gros de leur Armée, qui étoit de l'autre côté du Rhin. Mais nous ne voulions pas d'action, & le jour d'après, sans la vivacité & l'application du Marquis *de Villars*, trois mille chevaux commandez par le Comte *de Lippe* n'auroient pas payé si cher la faute qu'il fit d'approcher assez inconsidérément de l'Armée du Roi. Le Comte *de Lippe* croyant apparemment qu'elle s'étoit éloignée, passa avant le jour le ruisseau de Phedersheim qui nous separoit des ennemis, & le Marquis *de Villars* allant aux gardes de Cavalerie les trouva à 3000. pas de ce Corps des ennemis. Nos Dragons avoient monté à cheval sans ordre,

nos gardes étoient ſoutenuës de trois eſcadrons de Cavalerie. Ainſi le Marquis *de Villars* trouva quinze eſcadrons tout prêts, dans le temps même que les ennemis ayant reconnu que l'armée du Roy étoit dans ſon camp, & par conſequent qu'ils avoient fait une faute capitale de paſſer le ruiſſeau, ne ſongeoient qu'à le repaſſer diligemment.

Le Marquis *de Villars* profita de l'occaſion, & ſans perdre un moment il ordonna aux deux eſcadrons de Dragons de s'étendre ſur la gauche, & de ſortir d'un fonds qui les couvroit, pour faire croire aux ennemis qu'il venoit des troupes de pluſieurs endroits, & que l'Armée du Roy s'ébranloit. Il marcha aux ennemis avec le reſte, les prit à moitié paſſez, en tua un fort grand nombre, & fit plus de trois cens priſonniers, parmi leſquels étoient deux Colonels.

Deux jours après, le Maréchal *de Lorge* alla ſe promener ſur les hauteurs de Phedersheim, ſuivi de la plûpart des Officiers Généraux. Il ſavoit que l'on avoit murmuré aſſez dans l'Armée, de ce qu'il n'avoit pas attaqué les ennemis, il voulut faire voir que cela n'étoit pas facile, & on ſe contenta de lui répondre avec le reſpect dû à un Général. Mais preſque dans le même temps les ennemis ſurprirent un de nos couriers ; ils virent nos lettres, & renvoyérent au Maréchal *de Lorge* celle de l'Intendant *Lafont*, qui expli-

quoit assez naturellement ce que presque toute l'Armée avoit pensé sur la possibilité de deffaire ce Corps d'ennemis, qui repassa le Rhin, & qui peu de jours après le passa encore à Spire avec le reste de l'Armée.

Celle du Roi fut jointe par un Corps assez considérable de nos Irlandois, que le Marquis *d'Huxelles* ramena de Brisac, & il y eut des escarmouches autour des ruines de Spire, que les ennemis occupoient. Mais, comme je l'ai déja dit, nous ne cherchions pas d'action. L'Armée Impériale, commandée par le *Landgrave de Hesse* & le *Marquis de Bareith*, ausquels elle avoit peu de confiance, & dont tous les Généraux, surtout quelques autres Princes de l'Empire, étoient assez mécontens, ne vouloit pas non plus combattre, & tout se passoit en mouvement sans aucun objet principal. Les seuls Houssards approchoient l'Armée du Roi, inquietant nos gardes & nos fourages. Le Marquis *de Villars* ayant servi dans les Armées de l'Empereur, connoissoit mieux qu'un autre l'esprit de guerre particulier à ces sortes de troupes, qui est de n'attaquer presque jamais celles qui se tiennent ensemble, mais de pousser vivement ce qui se débande. Cette connoissance lui fut utile dans la conjoncture présente. Un jour ayant trouvé nos fourageurs pressez par les Houssards, il fit avancer deux troupes de Gendarmerie au milieu d'eux,

Charron, Sous-Lieutenant des Ecossois, accourut lui dire qu'il alloit perdre leurs Gensdarmes. *Monsieur*, lui répondit le Marquis *de Villars*, *quand je ne sais que faire le matin, je suis bien aise de m'amuser en faisant tuer douze ou quinze Gendarmes. Apprenez*, continua-t-il, *comment il faut se conduire avec les Houssards*. En même temps il se mit à la tête de ces deux troupes de Gendarmerie, leur fit mettre le mousquet haut, & leur dit : *que personne ne tire, excepté ceux que je marquerai moi-même*. Ensuite il donna ordre à quelques-uns de ceux qui étoient des plus surs de leur coup, d'ajuster autant qu'ils pouvoient, avec un feu médiocre, ceux des Houssards qui les approcheroient le plus. Par ce moyen il écarta les plus empressez des Houssards, après quoi il envoya une des deux troupes de Gendarmerie se placer 200. pas derriere lui, & se retira lui-même avec la premiere, faisant toujours tirer quelques coups, mais sans que personne sortît des rangs. Ainsi il regagna le gros de l'escorte, sauva les fourageurs, & donna une leçon à la Cavalerie sur la conduite nécessaire devant un ennemi, qu'on sçait aussi éloigné d'attaquer des troupes ensemble, que dangereux & prompt à suivre ce qui se separe devant lui.

L'armée du Roy passa le Rhin peu de jours après, celle des ennemis étant separée par quartiers derriere Phortseim. Le seul Duc *de*

Wirtemberg ſe tint avec 3000. chevaux deux lieuës en deçà de cette petite ville, ſe croyant aſſez bien poſté pour ſoûtenir, ou du moins pour avoir le temps de ſe retirer. Le premier lui étoit impoſſible, le ſecond dépendoit de lui, puiſque nous marchâmes en plein jour, l'Armée entiere. Le Marquis *de Villars*, perſuadé que les ennemis n'attendroient pas, demanda pour les amuſer 2000. chevaux au Maréchal *de Lorge*. On les lui refuſa, pour ne point uſer de ſurpriſe avec un ennemi plein de franchiſe, ou pour mieux dire d'imbécillité dans la guerre. Celle de M. l'Adminiſtrateur fut pouſſée au plus haut point, puiſqu'il ne ſongea à ſe retirer, que quand l'Armée du Roi qui avoit marché très-gravement ſur ſix colomnes, fut ſur le bord du ruiſſeau qui le ſéparoit de nous. Alors ſa retraite fut précipitée, le Marquis *de Villars*, les Comtes *de Tallard* & *de Coigny*, ſe mirent à la tête des premieres troupes: on paſſa le ruiſſeau en divers endroits, & cette action ne fut pas un combat, mais une chaſſe de levriers. Plus de 500. des ennemis reſtérent ſur la place, on en prit un plus grand nombre, & le Duc *de Wirtemberg* tomba entre les mains du Marquis *de Villars*, qui au retour des Armées de Hongrie avoit paſſé deux ans auparavant chez lui, & le connoiſſoit fort. Ce fut une conſolation pour ce Prince de ſe voir d'abord en ſûreté, entre les mains de perſonnes de connoiſſance.

Il demeura ſept à huit jours dans l'Armée du Roi, après quoi on reçût ordre de l'envoyer à la Cour. Durant ce court intervalle, il entretenoit le Marquis *de Villars* de toutes les fautes qu'avoient faites les Généraux des ennemis. Entre autres circonſtances, il lui raconta que leur Armée ayant paſſé le Rhin à Spire, il y eut un grand débat entre le *Landgrave de Heſſe*, & le *Marquis de Bareith*. Tous deux ayant le premier commandement ſur l'aîle droite & l'aîle gauche, l'un & l'autre ſe diſputoient d'avoir la droite. Pour les accommoder, on trouva enfin l'expédient de dire deux Corps, ſans jamais proférer, ni le mot de *droite*, ni le mot de *gauche*. Le *Duc de Wirtemberg* aſſura le Marquis *de Villars* qu'étant allé complimenter les deux Genéraux ſur ce bel expédient qui finiſſoit la querelle, il leur avoit dit, *Meſſieurs, vous avez fait deux Corps, ne pourriez-vous pas trouver une tête.*

Après la deffaite du *Duc de Wirtemberg*, l'Armée des ennemis s'aprocha du bas Neckre, & nous laiſſa la liberté de pouſſer les contributions auſſi loin que l'on voulut. On envoya des partis fort avant dans le pays, & comme ils rejoignoient l'Armée, on apprit que le *Landgrave de Heſſe* avoit inveſti Ebербourg. Le Maréchal *de Lorge* marcha au ſecours, & le Marquis *de Villars* lui demanda 2000. chevaux, pour approcher diligemment

d'un ennemi, qui selon toute aparence leveroit le siege à l'arrivée de l'Armée du Roi, & qui n'étant point troublé ni arrêté dans ses mouvemens par l'approche d'une tête d'Armée, auroit assez de loisir pour se retirer tranquillement. Le Maréchal refusa la proposition, & l'on marcha avec toute l'Armée, la Cavalerie ayant l'avant-garde, & marchant sur deux colonnes.

Dans cette marche de la Cavalerie, il arriva une chose assez surprenante, & assez singuliere pour être racontée. La nuit étoit fort obscure, après avoir passé le ruisseau de Phedersheim, on trouvoit une plaine de plus de quatre lieuës, & les colonnes étoient de près de 50. escadrons chacune, marchant à même hauteur. Il arriva que celle de la droite se trouva toute entiere sur la gauche, & celle de la gauche sur la droite, sans qu'aucun escadron se fût coupé; ensorte que la colonne de la droite entendant la marche d'un fort gros Corps, où il ne devoit y avoir rien, crut que les ennemis avoient passé à Mayence, & nous approchoient. On reconnut bien tôt que tout étoit ami; mais on ne pouvoit imaginer un mouvement si extraordinaire, ni comment 50. escadrons avoient passé de la droite à la gauche, sans le remarquer eux-mêmes. Il arriva sans doute qu'une des colonnes fit halte, & que l'autre prenant à droite imperceptiblement se trouva déplacée.

A la pointe du jour, nous apprimes que le siege d'Eberbourg étoit levé, & que le *Landgrave de Hesse* se retiroit avec précipitation & en désordre vers Benguen, où étoit son pont sur le Rhin.

La campagne finit par ce dernier mouvement, & le Marquis *de Villars* destiné à aller commander en Flandres, passa par la Cour. Durant les trois semaines qu'il y demeura, le Roi eut la bonté de lui marquer combien il étoit satisfait de ses services.

L'année 1693. commença par le siege de Furnes, que le Marquis *de Bouflers* entreprit dans les premiers jours de l'année, & par un temps très-facheux. Le Marquis *de Villars* fut chargé d'observer les mouvemens des ennemis, pour couvrir les pays du Roi qui n'étoient pas soumis aux contributions, & pour assurer en même temps l'entreprise de Furnes. Pour cela il marcha vers Courtrai, se tenant entre l'Escaut & la Lis, jusqu'à ce qu'il vît le parti que les ennemis prendroient sur les premieres nouvelles de l'investiture de Furnes.

Mr *l'Electeur de Baviere* parut d'abord, par quelques mouvemens des garnisons de Bruxelles, de Namur, & de Gand, vouloir marcher à Courtrai; ce qui obligea le Marquis *de Villars* à se tenir près de cette place. Mais sur la résolution que prit l'Electeur de marcher à Nieuport, pour tenter le secours

de Furnes, le Marquis *de Villars* s'avança très-diligemment vers Dunkerque. Dans la marche, on lui confirma que *l'Electeur de Baviere* rassembloit toutes ses forces sur Nieuport. Le Marquis *de Villars* se hâta d'arriver avec la tête de ses troupes à Dunkerque, & alla de sa personne à Furnes, dont il trouva les avenuës si bien fermées aux ennemis, qu'il ne douta pas du succès prompt & assuré de l'entreprise. Aussi la place se rendit-elle le 7. de Janvier. Le temps étoit horrible, & la garnison Hollandoise avoit même peine à traverser le camp, tout étant inondé, les tranchées pleines d'eau, ce qui devoit rendre les ennemis un peu honteux de leur mauvaise deffense.

Pendant toute cette expédition le Roy avoit donné au Marquis *de Villars* le commandement général de toutes les troupes que l'on pourroit tirer de la Meuse, & de toutes les places de Flandres, pour s'en servir, suivant les besoins, pour assurer ses lignes, Courtrai, & les frontieres, & pour en fortifier aussi l'Armée du Marquis *de Boufflers* aux ordres duquel il étoit.

Les ennemis ayant abandonné Dixmude, le Marquis *de Villars* le fit occuper d'abord par 500. hommes, & ensuite il y mit un assez grand nombre de troupes, pour être en état de le soutenir. Après le siege de Furnes, le Marquis *de Boufflers* eut ordre de se rendre à

la Cour, & le commandement fut continué en son absence au Marquis *de Villars*.

Il apprit alors que Sa Majesté l'avoit fait Lieutenant-Général, & peu de jours après, qu'il étoit destiné à servir en cette qualité dans l'armée d'Allemagne, & à y commander la Cavalerie.

Le Roi fit dans le même temps une promotion de sept Maréchaux de France, qui étoient Mrs de *Choiseüil*, de *Joyeuse*, de *Villeroi*, de *Tourville*, *de Nouailles*, de *Boufiers*, & de *Càtinat* : tous gens de mérite, mais dont aucun n'avoit gagné de bataille, ni même commandé à aucune grande action, si ce n'est Mrs *de Tourville* & *de Catinat*. L'un étoit Vice-Amiral, & estimé un des meilleurs hommes de mer qu'il y eût en son temps; l'autre avoit gagné la bataille de Staffarde; homme simple, modeste, se renfermant dans une humilité, qui avoit contribué de beaucoup à son élévation. Il refusa même étant Maréchal de France d'être fait Chevalier de l'Ordre, avec bien moins de raisons que n'en auroient eu plusieurs, qui pourtant n'en avoient pas fait difficulté dans la derniere promotion.

Les Maréchaux *de Joyeuse* & *de Choiseüil*, gens de naissance illustre, & d'un grand courage, avoient passé jusqu'à l'âge de 65. à 66. ans dans les emplois de subalternes, où il est difficile quand on y reste si long-temps, d'ac-

querir l'élévation, le génie de commandement, & le courage d'esprit, si nécessaires pour tenir le timon avec dignité & avec succès. Il arrive même très-souvent que ceux qu'on a vû briller dans les secondes places, se trouvent accablés du poids de la décision à laquelle celui qui commande est obligé, & quelquefois contre les conseils de la plûpart des gens qui l'environnent.

Le Maréchal *de Villeroi* étoit né avec du courage, avec un air de hauteur qui imposoit, & avec les talens d'un homme de Cour; mais il a eu peu de fortune dans la guerre, dont le Chevalier de Lorraine son allié l'avoit fort pressé de se retirer. Le Roi avoit un grand goût pour lui, & d'autant plus fort qu'il avoit été élevé auprès de Sa Majesté comme fils de son Gouverneur. Cette amitié conçûe dès la premiere jeunesse étoit devenuë comme naturelle; peut-être même auroit-elle effacé l'inclination du Roi pour Mr le *Duc de le Rochefoucault*, si la grande assiduité de celui-ci, & les galanteries de l'autre qui ne lui permettoient pas la même exactitude, n'avoient donné au *Duc de la Rochefoucault* un air de supériorité dans la faveur.

Le Maréchal *de Bouflers* étoit homme d'un très-grand courage, & d'une application infinie. Son zéle pour le service, son attachement pour les Généraux sous lesquels il avoit servi, & son mérite reconnu dans un

grand nombre d'occasions particulieres, lui avoient attiré leur estime. Il ne se fioit pas à ses lumieres, & vouloit surmonter par un travail de corps & d'esprit au-dessus des forces de l'homme, ce qu'il croyoit que la vivacité & un génie supérieur pouvoit donner de préférence sur lui à ses confreres.

Le Maréchal *de Noailles*, élevé par son pere à une extrême assiduité auprès du Roy, avoit cependant voulu servir, & arriver au commandement des Armées. Mais ses infirmitez le lui firent quitter d'assez bonne heure, & ne lui permirent pas de continuer les fonctions de la dignité qu'il avoit obtenuë.

Pour revenir au Marquis *de Villars*, dès qu'il se vit destiné à servir dans l'armée d'Allemagne, il quitta la Flandres, & alla passer trois semaines à la Cour. Il eut ordre de se rendre sur le Rhin dans le 15. du mois de may.

La campagne fut ouverte par le siege de la ville d'Heildeberg, dont il n'y eut que le Château qui pût faire quelque résistance. Elle fut même assez legére. Le Gouverneur, Commandeur de l'Ordre Tuetonique, se rendit le septiéme jour. En punition de s'être si mal deffendu, il fut mis au Conseil de guerre par les ennemis, & dégradé des armes: espece d'infâmie plus affreuse à un homme d'honneur que la mort-même. Nos troupes pillérent & brulérent la ville d'Heildeberg,

malgré tout ce que les Officiers purent faire pour la conſerver : mais il faut l'avoüer, la licence étoit extrême dans cette Armée. Le Marquis *de Villars* parla à tous les Régimens de Cavalerie, & leur déclara que s'ils n'étoient plus ſages à l'avenir, les punitions ſeroient rigoureuſes.

L'Armée paſſa le Neckre, & avoit ordre de chercher les ennemis. On s'avança juſqu'à Suengemberg, & 2000. chevaux des ennemis qui étoient en bataille derriere le ruiſſeau qui porte ce nom ; & paroiſſoient une arriére-garde ou un gros parti pour reconnoître notre Armée, pouvoient être fort maltraités. Il n'y avoit qu'à ſaiſir le moment de l'arrivée de la tête de l'Armée du Roi, car dès qu'ils eurent reconnu le péril, leur retraite fut promte.

Dans ce temps-là le Roi envoya *Monſeigneur* avec un détachement conſidérable de l'Armée de Flandres, pour venir commander l'Armée d'Allemagne, & pour la mettre en état, par une ſi grande augmentation de forces, de pouſſer celle de l'Empereur, & de donner des loix à l'Empire. On pouvoit eſpérer ces avantages de l'Armée du Roy, ſupérieure en nombre & en valeur à celle du Prince *de Bade*. Mais il eut fallu l'attaquer immédiatement après la jonction, & ne pas perdre huit à dix jours, que ce Général employa très-utilement à fortifier ſon camp près

de

de Hailbron, & qui même donnérent à quelques Troupes qui étoient fort éloignées, le loisir & la liberté de le joindre.

Enfin à la pointe du jour l'Armée du Roi marcha à celle des ennemis, & se plaça de tous côtés à la portée du mousquet de leurs lignes, cependant dans des fonds où elle souffroit peu du canon. Nous trouvames que leur droite étoit au village de Southaim près de Hailbron, le centre à Thailaim, & leur gauche retournant vers Hailbron, de maniere qu'ils étoient campés presque en rond. Leurs retranchemens, qu'ils n'avoient commencés que depuis trois jours, étoient en fort bon état. Ils avoient ajouté à la bonté naturelle de leur poste tout l'art possible, & manié leur terrain en gens de guerre; ensorte que personne ne crut pratiquable de les forcer, & l'Armée rentra dans son camp sur les huit heures du soir.

On apprit par diverses personnes, que le plus grand nombre de leurs troupes ne les avoit joints que depuis quatre jours, & qu'ils n'avoient commencé à se retrancher que deux jours seulement avant l'arrivée de l'Armée du Roi. Preuve infaillible qu'ils n'auroient pas attendu, si l'on avoit marché à eux aussitôt qu'on le pouvoit.

Le Maréchal *de Lorge*, craignant qu'on ne lui imputât les cinq ou six jours que l'on avoit perdus, & qui employés à une marche

plus vive, n'auroient pas permis au *Prince de Bade* de nous attendre, proposa plusieurs expédiens pour resserrer les ennemis, & pour leur ôter les communications. Ces desseins, assez difficiles par eux-mêmes, étonnérent la Cour de *Monseigneur*. Le Maréchal *de Choiseüil* fut le premier à dire tout haut qu'ils n'étoient pas pratiquables, le Marquis *d'Huxelles* fut du même sentiment, les autres Lieutenans Généraux ne furent pas consultés, & l'avis de presque tout ce qui approchoit *Monseigneur* fut une décision, où le desir d'un promt retour à Versailles eut la principale part. Le Marquis *de Bouflers* indécis ne voulut pas s'opposer à ce torrent, & l'on ne fut plus occupé que du soin de regagner le Rhin.

Cependant on apprit la nouvelle de la bataille de Nerwinde, & que l'Armée du *Prince d'Orange* avoit été forcée dans ses retranchemens par celle du Roi, qui pourtant n'étoit pas destinée à de si grands desseins que celle d'Allemagne, fortifiée de l'élite des troupes de Flandres, & qui devoit être animée par la présence de *Monseigneur*. Une action si glorieuse aux troupes de Sa Majesté & au Général, étoit bien propre à nous donner quelques regrets sur notre inaction. Mais on étoit déterminé à ne rien faire, & de tels regrets ne la changérent point.

On vit sous l'autorité de Monseigneur *le Dauphin*, & sous les yeux de trois Maré-

chaux de France, le plus grand désordre & le plus licentieux libertinage qui ait jamais été. Toute l'Armée étoit en maraude, brulant les villages & les petites villes ; un nombre considérable de Soldats restoient enterrés dans les ruines de l'incendie, & les autres dans des caves remplies de vin. Les punitions étoient cependant fréquentes, & il arrivoit quelquefois de faire pendre jusqu'à vingt soldats dans un jour. Mais lorsque le Général n'établit pas une sévére discipline dès les premiers jours, les plus grands exemples deviennent inutiles dans la suite.

La Gendarmerie suivit *Monseigneur*, & eut ordre de marcher en toute diligence en Italie, pour fortifier l'Armée du Maréchal *de Catinat*, qu'elle joignit deux jours avant la bataille de la Marsaille.

Cependant l'Armée du Roi se plaça dans les environs de Brisack, en attendant les ordres pour la séparation. Le Marquis *de Villars* demanda une permission d'aller pour quinze jours en Dauphiné, remercier un de ses parens qui lui avoit fait une donation de tout son bien. Cette permission demandée au Ministre de la guerre, en exposant que c'étoit afin de se rendre plûtôt au commandement qu'il plairoit à Sa Majesté de destiner au Marquis *de Villars* pendant l'hiver, marquoit en lui une espérance ; un desir, une certitude même d'être employé durant l'hiver, com-

me les années précédentes.

Le Marquis *de Barbesieux* haïssoit le Marquis *de Villars*, & vouloit servir le Comte de *Montrevel*, fort ami d'une maison, où ce Ministre de la guerre étoit fort amoureux. Il forma donc le dessein de perdre le Marquis *de Villars*, & pour cela s'adressant à son pere à Fontainebleau où étoit la Cour, deux jours avant que le Roi fît les destinations pour l'hiver, il lui dit : *Comment peut faire votre fils? On le proméne tous les ans de Flandres en Allemagne avec tous ses équipages, a-t-il de quoi les nourrir dans les cabarets? Il n'a point de Gouvernement, il lui est impossible de servir de cette maniére-là.* Le Pere du Marquis de *Villars* ne fit que convenir de ce discours, que Mr *de Barbesieux* rapporta sur le champ très-malicieusement au Roi; comme si dans le fond le Marquis *de Villars* eût refusé de servir, à moins qu'on ne lui donnât un gouvernement. L'on ne gagnoit pas le Roi par de telle maniéres : le commandement de Flandres fut ôté au Marquis *de Villars*, & donné au Comte *de Montrevel*. La liste des Généraux, employés pendant l'hiver, parut le jour d'après. Le Pere du Marquis *de Villars*, qui n'y vit point le nom de son fils, reconnut aussi-tôt la perfidie du Ministre, & alla parler au Roi, qui lui répondit séchement, *qu'il avoit plus d'Officiers Généraux qu'il n'en pouvoit employer.*

Heureusement pour le Marquis *de Villars*,

son Pere reçût une lettre de lui le jour-même, par laquelle il lui mandoit, qu'espérant bien que le Roi lui feroit l'honneur de l'employer comme les hivers précédens, il avoit demandé un congé au Marquis *de Barbesieux* pour prendre le temps des quartiers de fourage, & pouvoir se rendre en Flandres, où il comptoit servir dans les premiers jours de Novembre. Le Pere du Marquis *de Villars* pria *Niel*, premier Valet de chambre du Roi, de faire ensorte que Sa Majesté jettât les yeux sur cette lettre. En même temps il lui rapporta le discours que lui avoit tenu le Marquis *de Barbesieux*, la réponse qu'il lui avoit faite, & dont ce Ministre s'étoit servi comme si le Pere de *Villars* l'avoit tenuë de son fils-même. Le Sr *Niel*, très-homme d'honneur, & qui vit clairement le manége du Marquis *de Barbesieux*, suivit les sentimens de vertu qui lui étoient naturels, & fit lire la lettre du Marquis *de Villars* à Sa Majesté. Le Roi la vit avec satisfaction, & dès le jour d'après déclara au Marquis *de Barbesieux* qu'il donnoit le gouvernement de Fribourg & du Brisgaw au Marquis *de Villars*. Il est aisé de s'imaginer combien le Ministre fut surpris de voir tomber une grace considérable, sur un homme qu'il se réjoüissoit d'avoir perdu. Le jour suivant le Roi dit encore à *Barbesieux* : *Je ne veux pas que* Villars *soit inutile, envoyez-lui un courier en Dauphiné où je sais qu'il est, &*

mandez-lui qu'il se rende dans mon Armée d'Italie.

Il faut raconter de suite tout ce qui se passa sur le sujet du Marquis *de Villars*. Jamais le Ministre ne put consentir à lui mander, même par le courier qu'il lui dépêchoit pour le faire passer en Italie, que le Roi lui avoit donné un Gouvernement. Ainsi le Marquis *de Villars* n'en apprenant point la nouvelle par le Ministre de la guerre, organe naturel des volontés du Roi, il doutoit encore de ce que son pere lui avoit mandé, & n'osoit remercier Sa Majesté. Cependant toute la Cour lui faisant des complimens, il adressa à son pere une lettre pour le Roi; mais il n'en reçût jamais un mot par le Marquis *de Barbesieux*.

La campagne finit en Italie plutôt que le Roi ne l'avoit espéré, & pensant toujours avec bonté à *Villars* qu'il ne vouloit pas laisser inutile pendant l'hiver, il ordonna à *Barbesieux* de lui mander d'aller visiter toute la Cavalerie depuis la Savoye jusqu'en Flandres, suivant par la Comté, par l'Alsace, & par la Lorraine.

Barbesieux ne lui envoya pas cet ordre; ainsi le Marquis *de Villars* revint à la Cour, où son Pere, informé des ordres qu'il devoit avoir reçûs, ne s'attendoit pas de le voir arriver. *Que venez-vous faire ici*, lui dit-il? *Le Roi vous a destiné pour aller voir la Cavalerie.* Le Marquis *de Villars* lui répondit tout

naturellement que n'ayant ouï parler de rien, il revenoit avec plaisir passer l'hiver à Paris. Son Pere reconnut à ce discours une suite de la malignité du Ministre, qui après avoir gardé le silence sur le gouvernement accordé à son fils, lui avoit encore caché l'ordre de visiter la Cavalerie. Il conseilla donc au Marquis *de Villars* de commencer par s'en expliquer au Roi. Il lui parla en effet, & dit à Sa Majesté que, quelque impatience qu'il eût de venir la remercier lui-même des graces dont elle l'avoit comblé, sur tout des deux ordres differens pour ne le pas laisser inutile à son service, bonheur qu'il préféroit à tout, l'impatience auroit cédé à son devoir, en suivant les ordres de voir la Cavalerie, s'il les avoit reçûs. Le Roi lui répondit avec bonté qu'un petit voyage ne dérangeroit rien. *Non Sire*, lui répondit *Villars*, *je n'ai pas reçû l'ordre, il m'arrivera, & je ne l'ouvrirai qu'en présence de témoins.* Le jour d'après *Villars*, étant dans la Salle des Gardes du Corps avec le vieux *Duc d'Aumont* & Mr *de Vauban*, un de ses gens apporta une lettre de Mr *de Barbesieux*. Dans le moment il prit ces Mrs à témoin, les pria de bien examiner si la lettre avoit été ouverte. Ils en trouvérent les cachets bien entiers, ensuite il l'ouvrit devant eux, & y trouva l'ordre du Roi pour aller voir la Cavalerie pendant l'hiver. *Villars* entra dans le cabinet du Roi, prit la liberté de

lui montrer la lettre, & de lui dire en présence de qui il l'avoit ouverte. Le Roi lui dit: *Mais croyez vous que ces gens-là*, en parlant du Marquis *de Barbesieux*, *puissent perdre un homme que je connois comme vous? Sire*, répondit *Villars*, *ces gens-là avoient bien avancé ce dessein, puisqu'ils m'avoient ôté du service, & je prendrai la liberté de dire à Votre Majesté qu'un Lieutenant Général de ses Armées, quelque zéle & quelque ardeur qu'il ait pour son service, n'ayant l'honneur de lui parler qu'une fois ou deux par an, est en grand péril, quand ce Ministre qui vous parle tous les jours a entrepris de le perdre.*

Il est temps de revenir à ce qui se passa durant le peu de jours que le Marquis *de Villars* fut en Italie. Nous avons voulu conter de suite l'avanture de Cour qui n'a pas été la seule de cette nature que *Villars* ait eu à essuyer pendant sa vie.

Après l'heureux succès de la bataille de la Marsaille, le Roi vouloit faire le siege de Cony, & que son Armée hivernât au-delà des Monts. Le Maréchal *de Catinat* trouvoit ce projet impossible; & envoya *Larrey* Lieutenant-Général à la Cour, pour en faire connoître les obstacles. Le Roi persista néanmoins, & fit partir *Chamlai*, homme de confiance, pour examiner lui-même si toutes les difficultez qu'apportoit le Maréchal *de Catinat* étoient bien fondées. *Chamlai* pensa comme

le

le Maréchal, & le Marquis *de Villars* trouva en arrivant la résolution prise de repasser les monts. Cependant pour sa propre satisfaction, & pour occuper utilement le loisir, il alla se promener dans le païs, & voir les villes de Fossan, Savilan, Racony, Saluces, & autres lieux. Le païs étoit plein de fourages & de grains, l'Armée des ennemis étoit dissipée, on avoit ravitaillé Pignerol d'un côté, grosse place d'Armes au-delà des monts, très-propre à soutenir des têtes avancées des quartiers d'hyver, Suse d'une autre part, & toute la valée. Le sentiment du Marquis *de Villars*, étoit de pousser des contributions bien avant dans des païs ouverts, mais le Général pensoit autrement. Le parti étoit déja pris, & les représentations *de Villars*, qui n'auroient pû qu'aigrir & très-inutilement le Général, furent très-modérées.

Il y eut de grands désordres commis encore par les troupes, plusieurs petites villes furent brulées. Celle de Revel, dans laquelle il y avoit une Abbaye de cinquante filles des meilleures Maisons du Piemont, essuya toutes les horreurs du libertinage & de l'insolence du soldat. Après ces honteuses expéditions, & après avoir ruiné un païs dont on pouvoit faire un meilleur usage, l'Armée repassa les monts, & le Marquis *de Villars* revint à la Cour.

En repassant par Vienne, il trouva son Oncle l'Archevêque assez mal. Cependant les

Médecins l'ayant assuré que la maladie étoit sans péril, il continua sa route. Ce bon Oncle aimoit uniquement *Villars*, mais dans les derniers momens, pressé de faire son testament, on ne put tirer de lui que ces paroles : *je donne tout à mon Neveu. Villars* n'étoit pas le seul, ainsi la succession lui échapa toute entiere, & il étoit dit qu'il se devroit sa fortune à lui seul.

Le séjour du Marquis *de Villars* à la Cour ne fut que de quinze jours, & il lui fallut éprouver de la part du Marquis *de Barbesieux* de nouvelles marques d'aversion. Sur le prétexte que le Roi avoit destiné trop de Provinces au Marquis *de Villars*, pour y pouvoir visiter durant l'hiver la Cavalerie qui y étoit répanduë, il proposa le Comte *de Marcin* pour partager l'ouvrage. Le Ministre ne pouvoit donner à *Villars* que de certains petits désagrémens, pareils à celui-là ; car ayant un gros gouvernement, des pensions, & une charge considérable à la guerre, les esprits les plus indisposés contre lui ne pouvoient guéres lui nuire, qu'en diminuant le mérite de ses services.

Cette année finit par le bombardement de Saint Malo. L'Angleterre se disposoit depuis long-temps à cette expédition, & les préparatifs en étoient terribles. Le seul nom de *Machine infernale*, qu'on donna à un bâtiment qui devoit tout embrâser, fit concevoir une

idée affreuſe de cet armement. Mais le ſuccès ne répondit pas à l'eſpérance des ennemis, & tout ce grand appareil qui couta des ſommes prodigieuſes à l'Angleterre, ne cauſa preſque aucun dommage à la France.

La campagne de 1694. s'ouvrit les premiers jours de Juin. L'Armée paſſa le Rhin à Philiſbourg, & Mr le Maréchal *de Lorge* dit que les intentions du Roi étoient que l'on pouſſât celle des ennemis. Il eſt vrai qu'elle étoit commandée par un grand Général, qui étoit le *Prince de Bade*, mais elle étoit fort inférieure en nombre & en qualité à l'Armée du Roi. Cependant le *Prince de Bade* nous attendit près Viſloc, dans un poſte qu'il crut aſſez bon, pour ne pas craindre d'y être forcé.

Mr le Maréchal *de Lorge* marcha le 25. de Juin dès la pointe du jour à S. Leen & Root. Le Marquis *de Villars* étoit Lieutenant-Général de jour, & s'avança aux gardes que poſtoit S. *Fremont* Maréchal-de-Camp. Les Houſſards des ennemis pouſſérent vivement la plus avancée, mais ſoutenuë par trois autres, & par les Régimens de Cavalerie du Châtelet & du Bordage, on rechaſſa les ennemis à leur tour. Cependant nos Cavaliers s'étant débandés malgré les ordres, revinrent avec quelque confuſion ; les eſcadrons du Châtelet & du Bordage ſe placérent dans une petite plaine, & les ennemis repaſſérent le

ruiſſeau de Viſloc. Le Maréchal *de Lorge* étant arrivé dans ce temps-là, voulut que l'on eſſayât de paſſer ce ruiſſeau. Le Marquis *de Villars*, Mrs *de S. Fremont* & *Barbeſieres* marchérent à la tête des troupes. On trouva le ruiſſeau aſſez difficile, & les ennemis faiſant un fort gros feu, le Marquis *de Villars* vit bien qu'il falloit forcer le paſſage dans le moment, ou ſe retirer.

Le *Prince de Bade* étoit lui-même à la tête de ſes troupes, & quoiqu'il n'eût pas réſolu d'engager une bataille, ſon Armée étant bien poſtée à un quart de lieuë delà, il étoit pourtant fort aiſe de nous arrêter.

Le Marquis *de Villars* ordonna à un des eſcadrons de Merinville, commandé par *la Vallette* dont il connoiſſoit la valeur, de forcer le paſſage du pont, & à quelques Dragons de tâcher de paſſer le ruiſſeau plus bas. Lui-même à la tête d'un autre eſcadron de Merinville, ſuivi de *S. Fremont*, & du Marquis *Daverne* qui commandoit les Dragons de l'Armée, il ſe jetta dans le ruiſſeau aſſez facheux par ſa hauteur & par des fonds marécageux, il enfonça les ennemis dont on tua un fort grand nombre, & les pouſſa juſques près de leur camp. Le Marquis *Daverne* fut tué dans le ruiſſeau-même ; *Mercy* Général des ennemis fut pris, & ſe trouva ſous les pieds du cheval du Marquis *de Villars*. Il étoit legérement bleſſé.

Cette action ne laissa pas d'être glorieuse aux troupes du Roi, celles des ennemis étant animées par la présence du Prince *Loüis de Bade*. D'ailleurs c'étoit le commencement de la campagne, & il est avantageux de bien débuter.

Cependant après ce petit succès on résolut de repasser le Rhin, sans aucun objet principal; & une des plus belles Armées du Roi ne fit le reste de la campagne que consommer des fourages, au lieu que se tenant au-delà du Rhin elle y étoit plus glorieusement, & poussant au moins des contributions au-delà des montagnes noires. On pouvoit même tenter de faire prendre Philingen, qui nous eût donné la tête du Danube.

Le Marquis *de Villars* très-occupé de l'interêt du Roi, & de la gloire de ses armes, plus vif peut-être qu'un autre sur l'inutilité, ne craignoit point de représenter que celle où il voyoit les troupes étoit très-préjudiciable. Ses remontrances ne plurent pas, & une opposition de sentimens lui suscitoit souvent des ennemis. Enfin la campagne entiere se passa, comme on l'a dit, à consommer des fourages, & les dernieres semaines furent même extrêmement dures pour la Cavalerie, par les longs séjours que l'on faisoit d'ordinaire dans les mêmes camps.

Notre tranquillité fut troublée les derniers jours de Septembre, par des avis qui nous

furent donnés que le Prince *Loüis de Bade* avoit passé le Rhin à Hagenbach, & qu'il s'étoit saisi de cette petite ville. L'inquietude ne fut pas legére, & il n'y eut d'autre parti à prendre que de marcher avec la plus grande diligence, pour arrêter les progrès des ennemis, & les empêcher de s'étendre dans le plat pays. Ils n'en avoient pourtant pas l'intention, & le Prince *Loüis* nous voyant occupés à rien, voulut s'amuser à un peu plus que rien. C'est ainsi que je nomme un passage, dont il pouvoit faire un meilleur usage. A la vérité ses forces n'étoient pas assez considérables, pour tenir la Lautte devant nous, & nous fermer l'Alsace; ç'eût été un trop grand objet. Mais du moins après avoir passé le Rhin, il pouvoit détacher 3. ou 4000. chevaux, qui pouvoient remonter toute l'Alsace, mettre tout à contribution, enlever une grande quantité de Baillifs & de gens considérables; après cela s'en retourner par Rinfelds. Les loüables Cantons n'auroient pas murmuré de voir passer ce Corps une lieuë & demie sur leurs terres, nous les avons accoutumés, & nous & les Impériaux, à de plus grandes libertés.

On arriva à Hagenbach, précisément dans le temps que l'arriére-garde des ennemis repassoit les derniers ponts, & on leur surprit quelques Cavaliers, & un assez grand nombre de maraudeurs qui n'avoient pû rejoin-

dre. Dans cette occasion on vit une chose assez ordinaire sur les cruës du Rhin, mais cependant assez surprenante ; c'est qu'il baissa de six pieds en quatre heures de temps.

Cette petite avanture terminée, il ne restoit plus qu'à séparer l'Armée. On étendit quelques bataillons le long du Rhin, le Maréchal *de Joyeuse* marcha vers la Moselle avec la plupart de la Cavalerie, le Comte *de Tallard* sur la Saare. Le Marquis *de Villars*, en attendant la derniere séparation de l'Armée, & le congé que l'on donne aux Généraux, alla voir son Gouvernement de Fribourg, où il examina par lui-même si les avis qu'on avoit eus pendant la campagne qu'un Partisan des ennemis, nommé *Pesseman*, avoit eu intention de surprendre le château, pouvoient donner quelque juste inquietude. Ce voyage lui donna occasion d'aller visiter les entrées des montagnes noires. Il ne les trouva pas d'un accès si difficile que l'on le publioit, & dès ce temps-là il prit des connoissances qui lui furent utiles dans la suite.

Les ordres pour la derniere séparation étant arrivés, le Marquis *de Villars* alla passer l'hiver à la Cour. Le Roi qui connoissoit son zéle, & qui avoit quelque bonne opinion de ses vûës, voulut lui faire l'honneur de l'entretenir dans son cabinet. La premiere fois il lui ordonna de faire quelques mémoires sur les projets de guerre que l'on pouvoit former.

& dans la feconde audience le Marquis *de Villars* lui préfenta ceux qu'il avoit faits. Le Roi eut la bonté de l'affurer qu'il les voyoit avec plaifir, qu'il en comprenoit les conféquences & l'utilité. Mais comme celui qui penfoit n'étoit pas à portée d'être chargé de l'exécution, qu'il y avoit trois Maréchaux de France deftinés au commandement de l'Armée d'Allemagne, & que d'ailleurs le Miniftre de la guerre étoit ennemi déclaré du Marquis *de Villars*, fes idées ne furent point fuivies. Elles lui furent cependant très-utiles; elles avoient frapé le Roi, & le confirmoient dans le deffein de l'élever, ce qui arriva quelques années après, & lorfque le Roi voyant les affaires de la guerre dans le plus grand défordre en Flandres & en Allemagne, voulut donner le commandement de l'Armée d'Allemagne au Marquis *de Villars*, bien qu'il y eût un Maréchal de France à la tête, & fix Lieutenans-Généraux plus anciens que lui.

Cet hiver n'eut donc rien de particulier pour le Marquis *de Villars*, que ces deux audiences particuliéres du Roi. Mais on lui fit alors plufieurs propofitions de mariage. Sa famille defiroit avec paffion qu'il y donnât les mains, & cette raifon balançoit l'éloignement qu'il avoit pour cet engagement. Il s'y trouva des difficultés qu'il chercha foiblement à furmonter, & il partit pour la campagne de 1695. qu'il fit en Allemagne.

Elle s'ouvrit à l'ordinaire par le paſſage du Rhin, & l'on alla camper entre Heidelberg & Philiſbourg. Le Maréchal *de Lorge* tomba dangereuſement malade, il fut porté à Landau, & le commandement demeura au Maréchal *de Joyeuſe*.

L'on s'étendit d'abord, occupant divers poſtes vers Sensheim, & ſur la route que les ennemis pouvoient prendre pour s'approcher de nous.

Cependant on ne fut pas bien informé de leurs premiers mouvemens, & le Maréchal *de Joyeuſe* ayant eu avis ſur le midi que le *Prince de Bade* marchoit à nous, dit au Marquis *de Villars* de prendre ſur le champ deux mille chevaux, & d'aller retirer ſept à huit cens hommes de pied que nous avions répandus dans pluſieurs petites villes, châteaux, ou égliſes, toutes à deux heures de l'Armée, & ſur le chemin des ennemis.

Le Marquis *de Villars* trouva la tête de leur Armée conduite par le *Prince de Bade*. Il fit retirer les poſtes d'Infanterie; mais, comme pour aſſurer leur retraite, il avoit fallu s'avancer avec les deux mille chevaux, elle étoit difficile. Les Houſſars des ennemis commençant à pouſſer nos derniéres troupes, le Marquis *de Villars* fit ferme avec deux troupes de Gendarmerie à la tête d'un défilé, & arrêta ſans peine les premiers Houſſars. En même temps il ordonna au Marquis *de Marivaux*

de s'éloigner de ce défilé, qui étoit un petit ruisseau aisé à passer, & d'aller au grand trot se mettre en bataille à l'extrêmité d'une plaine qui avoit près d'une demie lieuë d'étenduë; ensorte que les ennemis, après avoir passé ce petit ruisseau, découvrirent un Corps de Cavalerie considérable qui les obligeoit à traverser cette plaine avec ordre pour s'en approcher.

Après cette disposition, les Houssars serrant nos deux troupes, le Marquis *de Villars* ordonna à celle-ci de pousser deux cens pas les Houssars, & de revenir à toutes jambes. Le Marquis *de Villars* les attendit avec une troisiéme troupe, les reçût, & traversa la plaine tranquillement. A peine étoit-il dans le milieu, que les ennemis passérent en foule le premier ruisseau, & l'on vit bien-tôt une premiere ligne se former. Mais comme elle voyoit un gros Corps dans l'extrêmité de la plaine, la premiere ligne voulut en attendre une seconde. Le Marquis *de Villars* fit repasser diligemment le ruisseau qui étoit derriere lui à sa seconde ligne, & sans que l'ennemi pût s'en appercevoir. Ce ruisseau étoit plus aisé à soutenir que le premier, & la premiere ligne, à la réserve de trois troupes, repassa aussi, pendant que le *Prince de Bade* se mettoit en bataille dans la plaine. En même temps le Marquis *de Villars* ordonna que tout ce qu'il y avoit de tambours de Dragons battissent la

marche de l'Infanterie, & que par un grand bruit on fit tout ce qui pouvoit persuader aux ennemis que la tête de l'Armée de France arrivoit pour le soutenir.

Le *Prince de Bade* traversa la plaine le plus diligemment qu'il lui fut possible, & s'étendit le long du ruisseau qui lui parut deffendu par tout ce Corps de 2000. chevaux. Les escarmouches furent très-vives : cependant il n'en couta que dix hommes au Marquis *de Villars*, pour faire une assez longue retraite devant une Armée ennemie, conduite par un Général vif & entreprenant. La nuit arriva, & le Maréchal *de Joyeuse* vint au-devant du Marquis *de Villars* qu'il croyoit perdu.

Le jour d'après, le *Prince de Bade* s'approcha de l'Armée du Roi, paroissant vouloir combattre. S'il l'avoit bien desiré, il n'étoit pas impossible d'engager une action. Notre gauche étoit soumise au canon, & l'on pouvoit, ou la déposter, ou l'incommoder fort. On se retrancha au plûtôt avec quelques épaulemens pour la Cavalerie ; la canonade fut médiocre, on demeura assez longtemps en présence, après quoi faisant divers retranchemens pour assurer notre retraite, elle se fit sans être troublée. L'Armée du Roi repassa le Rhin, & alla se placer dans le camp favori des Généraux près d'Alsey, où l'abondance & la tranquillité regnoient également. Le Maréchal *de Lorge* étoit toû-

jours considérablement malade à Landau, ses forces furent même long-temps à revenir, & il prit la résolution de ne plus retourner à la guerre. Le reste de la campagne se passa sans aucune apparence d'action.

Le Marêchal *de Joyeuse* envoya le Marquis *de Villars* plus bas que Mayence avec un gros Corps de Cavalerie, pour obliger tous ces pays à payer plus promptement les contributions en grains & en argent. Comme il se retiroit à la vuë de Mayence, le Général Palfy s'avança avec un gros Corps de Houssars, qui attirérent d'assez vives escarmouches. On poussa les Houssars jusques dans les contrescarpes, il y en eut une trentaine de tués ou de pris, & le Général Palfy lui-même fut blessé. Cette petite avanture finit la campagne, & le Marquis *de Villars* retourna passer l'hiver à la Cour, où sa famille le pressa encore de se marier. Il y eut même sur cela des propositions assez avancées, mais son peu de penchant pour le mariage étoit toûjours un obstacle à la conclusion.

Il fut destiné à servir dans l'Armée d'Italie, où l'on rassembla des forces bien plus considérables que les campagnes précédentes, pour déterminer le *Duc de Savoye* à un traité particulier, & le disculper auprès de ses alliés, s'il cédoit à la force, ou pour faire des conquêtes, si le traité ne se concluoit pas.

AN. 1696. La campagne s'ouvrit dès les

premiers jours de Juin. L'Armée du Roi se plaça sur le Sangon, & dans le commencement les ennemis qui s'avançoient souvent avec des Corps de Cavalerie & de Dragons, tentoient d'enlever nos gardes, ou de tomber sur nos fourageurs. Tous leurs partis réussirent mal, & ces petites tentatives leur coutérent toûjours du monde sans nul succès.

Cependant diverses incommodités du Comte *de Tessé* qui l'empêchérent de paroître pendant quatre ou cinq jours, commencérent à faire penser qu'elles pourroient bien n'être pas réelles, & qu'il ne passoit pas le jour & la nuit dans son lit. On vint même jusqu'à ne plus douter dans l'Armée qu'il n'eût des conférences secrettes avec quelques Ministres de S. A. R. Tout cela nous mena jusqu'au 10. de Juillet, tems auquel une suspension d'armes avec M. le *Duc de Savoye* nous assura le traité conclu, ou du moins fort avancé.

La suspension d'armes n'avoit été accordée par le Roi que pour vingt jours, cependant S. A. R. qui demandoit sans cesse de nouveaux délais, la poussa jusqu'au premier de Septembre.

L'Empereur inquiet sur cette négociation, envoya à Turin le Comte *de Mansfeld*, l'un de ses Premiers Ministres, pour dissuader le Duc de s'allier avec la France. L'Abbé *Grimani*, qui fut depuis Cardinal, y étoit aussi chargé de la confiance de l'Empereur.

Dans le même temps le *Prince Eugene* étoit à Turin, & le Marquis *de Leganés* Gouverneur du Milanez, y faisoit de fréquens voyages. Tous ces Généraux & ministres avoient grand intérêt, s'ils n'empêchoient pas le traité, d'en retarder la conclusion, & de nous faire perdre notre campagne. Son Altesse Royale étoit bien fortement déterminée à conclure; car elle trouvoit de trop grands avantages dans tout ce qui lui étoit offert pour ne le pas accepter. Mais elle avoit peine à rompre ouvertement avec ses anciens alliés, & surtout à quitter la tête de l'Armée Impériale, pour se mettre d'un moment à l'autre à la tête de celle de France, ainsi que son traité l'y obligeoit. De son côté le Roi achetoit cette paix trop cher, pour laisser une continuation de guerre en Italie, & il falloit que l'Empereur & l'Espagne signassent la neutralité, ou attaquer le Milanez. Tout se préparoit pour cela, & nous avions abondamment ce qui étoit nécessaire pour y réüssir.

L'Armée du Roi composée de 62. bataillons & de quatre-vingt escadrons, s'ébranla le 28. d'Août & prit sa marche sur Turin, pour passer la Doria près de cette ville. Nous fumes joints par dix bataillons & par 17. escadrons des troupes de M. *de Savoye*. La plupart des Généraux allérent saluer Leurs Altesses Royales. Le Marquis *de Villars* reçût de grandes marques d'estime de M. le *Duc de Savoye*,

qui eut la bonté de lui parler comme informé de ses services. Le Marquis *de Villars* observoit ce Prince avec une grande attention, & dès les premieres conversations publiques, ou particulieres, il reconnut en lui un discernement profond & une grande justesse dans les idées, quelque lenteur dans la parole, mais jointe à une extrême précision, & il étoit difficile de ne pas démêler d'abord que c'étoit un génie superieur.

L'Armée passa la Doria Baltea, très-difficile par sa rapidité, & par la quantité de rochers qui embarrassent le passage, & le rendent très-difficile pour les chevaux. Il y avoit même des endroits où il falloit nager, si peu qu'on s'écartât du gué. Le Marquis *de Villars*, chargé du passage de la Cavalerie, fit mettre au-dessous de l'endroit où l'on traversoit, une ligne de Cavalerie dans les lieux où les chevaux pouvoient se tenir, afin de sauver par ce moyen ceux qui tomboient en passant, & qui étoient emportez par le courant de l'eau. Malgré ces précautions nous perdîmes dix ou douze Cavaliers, & un Maréchal des Logis, que le courant entraîna, & que les Cavaliers placez au-dessous ne purent sauver.

La marche de l'Armée fut lente, & son Altesse Royale obtint encore que l'on n'entreroit en action que le 15. jour où elle étoit engagée de venir se mettre à la tête de l'Armée du Roi.

Notre guerre ne pouvoit regarder que le siege de Valence, par la nécessité indispensable où nous étions de nous servir du Po pour le transport de toutes nos munitions. Cette riviere étant même assez basse dans cette saison, ne permettoit que la demie charge aux bateaux.

Mr le *Duc de Savoye* ne joignit l'Armée que le 17. & on lui rendit les mêmes honneurs qu'on auroit fait au Roi.

Nous investimes Valence le 20. Le Comte *de Tessé* demeura de l'autre côté du Po. M. *de Larré*, & Mr le Grand Prieur furent dans le quartier de S. A. R. lequel commençoit au Po, au-dessus de Valence, & s'étendoit jusqu'à celui du Maréchal *de Catinat*, qui finissoit à une ravine où étoit à peu près le centre de la ligne. Le quartier du Marquis *de Villars* occupoit les montagnes qui regardent Alexandrie. Ensuite Mr. le Marquis *de Vins* tenoit la plaine, depuis le pied des montagnes jusqu'au Po, au-dessus de la place dont les déhors paroissoient en bon état. La garnison qui la deffendoit étoit conposée de deux bataillons de Lorraine, de deux de Virtemberg, troupes de l'Empereur, de deux de Steynau, troupes de Baviere, & de six bataillons des troupes de l'Etat de Milan. On joüissoit d'un tems très-favorable; le canon & les munitions, quoique le Po fut très-bas, arrivérent aussi diligemment que l'on pouvoit

le

le désirer. Cependant Mr. *de Mansfeld* & Mr. le Marquis *de Leganés* envoyoient souvent des couriers, & faisoient sçavoir qu'ils étoient prêts à accepter la neutralité : mais il étoit vraisemblable qu'ils ne parloient ainsi, que pour nous amuser, puisqu'ils ne finissoient pas.

Ces négociations continuoient toujours, & outre les couriers du Marquis *de Leganés* & du Comte *de Mansfeld*, les voyages du Marquis *de S. Thomas* à Pavie marquoient également, & le desir de S. A. R. de finir sans action, & la crainte où étoient les ennemis de nous en voir commencer une.

Cependant on ouvrit la tranchée la nuit du 24. Mr. le *Duc de Savoye*, comptant de voir finir bien-tôt l'opiniâtreté des ennemis, ne laissoit pas de s'exposer, & vouloit faire voir aux François, souvent sans nécessité, que les coups de mousquet ne l'embarrassoient pas : il marchoit à découvert sur le revers de la tranchée, & faisoit enfin ce que l'on pardonneroit à peine à un volontaire qui fait sa premiere campagne.

La ville de Valence nous parut une assez bonne place, tout se réduisant presque à une attaque. Le Gouverneur étoit ce même *Colmenero* dont on a tant parlé depuis, & qui a changé souvent de maître, demeurant toûjours Gouverneur du château de Milan.

Le siege avançoit : le Marquis *de Villars* commandoit la tranchée le 30. de Septembre,

les ennemis firent une ſortie conſidérable. Il marcha à eux avec la tête de la tranchée ; le Marquis *du Châtelet*, Colonel de Cavalerie, les pouſſa avec ſon eſcadron juſques dans le chemin couvert ; *Besbré* ſon Lieutenant-Colonel y reçût une bleſſure très-dangereuſe.

Durant ce ſiege, la garniſon d'Alexandrie, qui étoit très-forte en Cavalerie, cherchoit tous les jours nos fourageurs, & leurs partis de Cavalerie ſoutenus d'Infanterie, très-aiſée à poſter dans un pays de ravines & fort coupé, réuſſiſſoient aſſez ſouvent. Ils en deffirent un de trois cens chevaux, commandés par le Chevalier *de la Ferronaye*, très brave homme qui fut pris, en faiſant tous les efforts imaginables pour retenir les Cavaliers ébranlés. Deux Capitaines de Cavalerie furent tués dans la même rencontre.

Quelques jours après le Sr *de Mauroi*, faiſant la charge de Maréchal *des Logis* de la Cavalerie, fut battu.

Une ſeconde fois il marcha avec trois cens chevaux & trois cens hommes de pied, pour couvrir un fourage du côté d'Alexandrie. Mille chevaux des ennemis ſortirent de cette place, & pouſſérent encore M. *de Mauroi*. Le hazard fit que le Marquis *de Villars* ſe promenant aux gardes de Cavalerie, apperçût ce deſordre. Auſſi-tôt il fit avancer deux gardes de Cavalerie ſur deux petites hauteurs, dont les ennemis ne pouvoient découvrir les

derrieres. Ces deux troupes arrêtérent leurs premieres, & les Cavaliers poussez, mêlez d'un grand nombre de fourageurs, reconnoissant le Marquis *de Villars* firent un grand cri. D'eux-mêmes ils tournérent tête aux ennemis, & ceux-ci ne doutant pas que ces Cavaliers n'eussent apperçû un Corps considérable dans les vallons qui étoient derriere ces deux petites troupes, commencérent à se replier. Le Marquis *de Villars*, profitant de ce mouvement, fit marcher ces deux troupes deux cens pas en avant, & en fit former derriere lui des fourageurs qui s'étoient rassemblez, & les ennemis repassérent promtement un ruisseau. Dans ce moment la tête des Régiments de Dragons de Wartigny & de Morsan arriva. Le Marquis *de Wartigny*, très-brave Soldat, s'y rendit, quoiqu'il eût une grosse fievre; & le Marquis *de Villars* voyant la compagnie se fortifier, marcha aux ennemis, couvert d'un petit ruisseau, & cherchoit à le passer.

Le Maréchal *de Catinat* parut alors; mais tandis qu'il vouloit rassembler un plus grand nombre de troupes pour attaquer surement; les ennemis n'ayant qu'une grande plaine à traverser pour regagner Alexandrie, ne perdirent pas un moment à s'y rendre.

Cependant notre siege avançoit, mais l'on trouva plus de difficultez qu'on n'en avoit prévû. La garnison qui étoit forte, comme

S 2

on l'a dit, nous arrêtoit par de fréquentes sorties, & le terrain souvent très-marécageux rendoit nos batteries plus difficiles à établir, & à changer.

Le 7. on tenta le logement du chemin couvert, & en même-temps on attaqua une demie lune, dans laquelle nos Grenadiers entrérent d'abord par la gorge ; mais les travailleurs ne suivant pas assez promptement, & les mesures ayant été mal prises, nous abandonnames la demie lune, & nous manquâmes le chemin couvert. Cette mauvaise avanture pouvoit retarder de quelques jours la prise de la place ; mais le Marquis *de St. Thomas* étant revenu le 8. avec la neutralité acceptée, comme nous le desirions, il finit tout ensemble le siege & la guerre.

Par ce traité avantageux dans la circonstance présente, la France chassoit d'Italie les Autrichiens, en les forçant d'en rappeller leurs troupes, & elle s'ouvroit une porte pour y entrer avec les siennes par le moyen du *Duc de Savoye*, qu'elle avoit détaché de leur alliance & mis dans la sienne. C'est pour cela que l'Empereur & le Roi Catholique eurent tant de peine à y consentir, & que pour les y contraindre il fallut les menacer de faire la conquête du Milanez.

La neutralité acceptée, M. *le Duc de Savoye* quitta l'Armée dès le lendemain matin pour se rendre à Turin, où M. *de Mansfeld*

arriva le jour d'après. Par le traité les troupes de l'Empereur devoient commencer à marcher le 20. d'Octobre ; mais les Généraux promirent verbalement qu'elles s'ébranleroient dès le 15. Elles passerent mille hommes à mille hommes par les Grisons, & les troupes du Roi devoient se retirer de même à proportion de leur nombre ; de maniere que quand les derniers mille hommes des Impériaux sortiroient du Milanez, le dernier Corps des troupes du Roi en sortiroit aussi. On supputa pour cela le nombre de nos escadrons & de nos bataillons, & le nombre des leurs. On devoit en attendant fournir du foin dans le Milanez, & point de grains. Les Espagnols donnérent pour ôtages Mr *de Trivulce* & de *Borgomaneiro* ; le Roi donna Mrs *de Tessé* & de *Bachevilliers*. Tout cela devoit se rendre à Turin.

Comme les troupes de part & d'autre étoient plus long-temps à quitter l'Italie que l'on ne l'avoit prévû, le Marquis *de Villars* fut bien aise d'aller voir Milan, & mena avec lui le Comte *de Coigny* & le Marquis *de Montperoux*.

Mr *de Leganés* fit parfaitement bien les honneurs de la Capitale, donna de grands repas, & chargea le Comte *de Colmenero* de conduire le Marquis *de Villars* à la Chartreuse de Pavie, qui est la plus grande curiosité de tout le Milanez.

Le Marquis *de Villars* voulut aller visiter le champ de bataille, où François I. fut pris & deffait. Ensuite il retourna à Milan, où il trouva le Prince *Eugene de Savoye*, avec lequel il avoit renouvellé connoissance depuis les guerres de Hongrie. Ce Prince le revit avec joye, & lui a toujours donné des marques singulieres d'amitié, que les affaires de guerre qu'ils ont euës dans la suite n'ont jamais altérée.

Le voyage de Milan fut court, mais fort rempli de plaisirs, & l'on alla, selon la coutume du pays, entendre une très-belle musique, chantée dans les Couvens par des Religieuses, également belles & galantes.

Le Marquis *de Villars* retourna à Turin, le Marquis *de Montperoux* resta malade à Arona, & se remit cependant en peu de jours. En passant à Turin, S. A. R. marqua beaucoup de bonté & d'estime au Marquis *de Villars*, qui peu après reprit la route de la Cour.

Cette année fut remarquable par la mort de trois Souverains. Ce furent le Czar *Jean*, *Marie-Anne* d'Autriche, Reine Doüairiere d'Espagne, & *Jean* III. Roi de Pologne.

Le Marquis *de Villars* fut destiné en 1697. à servir dans l'Armée d'Allemagne, sous les ordres du Maréchal *de Choiseüil*. Ce Général qui lui donnoit les marques de la plus grande confiance, l'assura qu'il ne vouloit pas faire de campagnes aussi peu remplies d'évenemens

que toutes celles qui s'étoient passées, & qu'il s'en ouvroit à lui, afin que de concert ils travaillassent un peu pour la gloire : & tout cela fut mêlé de complimens, qu'il est facile d'imaginer. Le Marquis *de Villars*, en le remerciant de sa confiance, lui dit qu'il avoit toujours pour premier objet le bien du service, & qu'avant que de chercher les actions, il falloit être instruit des intentions de la Cour, qui quelquefois avoit intérêt de ne rien hazarder. Le Maréchal assura *Villars* que le Roi paroissoit desirer une action, & *Villars* lui répondit : *sur ce fondement je ne prendrai la liberté de vous la conseiller qu'avec toutes les précautions possibles.*

Il faut sçavoir que le Maréchal *de Choiseüil* avoit un terrible deffaut pour un Général ; c'est que réellement il ne voyoit point. Une petite lunette lui aydoit à distinguer tant bien que mal un clocher, une tour, ou quelqu'autre objet pareil ; mais il lui étoit totalement impossible de discerner les mouvemens d'une Armée dans une plaine. Il étoit donc dans la nécessité de se livrer au conseil de quelqu'un, & le Marquis *de Villars* avoit les meilleures intentions pour le bien du Service, & pour un Général qui vouloit bien lui donner une confiance sans réserve.

L'Armée du Roy passa le Rhin, & alla camper dans les premiers jours de l'ouverture de la campagne, la gauche à Rastadt, &

la droite à Kupeneim. C'est le plus beau poste que l'on puisse occuper, soit pour voir arriver un ennemi, & l'attendre sans inquietude, soit pour l'attaquer soi-même, si on le croit pouvoir faire avec avantage par la supériorité, & par la bonté des troupes; & c'est précisément le cas où nous étions. L'Armée du Roy, qui avoit devant elle le ruisseau de Rastadt, & ses aîles aussi heureusement placées qu'on pouvoit le souhaiter, ne pouvoit craindre une Armée qui lui étoit inférieure d'un tiers.

Quelques jours après nous apprimes que l'ennemi étoit venu camper derriere Dourlac. Alors le Marquis *de Villars* dit au Maréchal *de Choiseüil*: *C'est à vous à prendre votre parti. L'ennemi ne peut s'approcher de vous qu'en traversant une plaine de trois à quatre lieuës d'étenduë. Si vous avez dessein de combattre, il n'y a qu'à tenir de fréquens partis sur lui, pour être informé quand il passera le ruisseau d'Etlingue. Celui que vous avez devant vous, dont le fond est très-bon, se passe aisément, & vous serez en état de joindre l'ennemi dans la plaine.*

La résolution suivit de près le discours du Marquis *de Villars*, on prépara la marche sans en parler, & l'on fit les dispositions, sans que personne pût pénétrer le dessein qu'on avoit. Quelques jours après, *Cocqfontaine*, Lieutenant-Colonel de Cavalerie, & bon

Officier

Officier, nous envoya avertir dès la pointe du jour que le *Prince de Bade* commençoit à passer le ruisseau d'Etlingue. Dans le moment le Marquis *de Villars*, qui étoit déja à cheval, courut chez le Maréchal *de Choiseüil*, & lui dit : *Voilà les ennemis où vous les voulez, je vais joindre Coqfontaine à toutes jambes, je prendrai* 500. *chevaux de la droite, pour être en état de le soûtenir, & pour démêler cependant si l'ennemi se contente de passer le ruisseau d'Etlingue, ou s'il veut marcher jusqu'à nous. Vos dispositions sont faites, vous pouvez en attendant faire passer le ruisseau de Rastadt à toute l'Armée, car il vous est égal d'aller attaquer l'ennemi un peu plus ou un peu moins loin dans la plaine.* Le Marquis *de Villars* ne trouva pas au Maréchal *de Choiseüil* toute la vivacité d'un Général, qui après avoir desiré une action la voit se présenter. Il fut surpris au contraire de voir que le Maréchal vouloit le retenir auprès de lui. *Non*, lui répondit *Villars*, *je vous suis absolument inutile ici, & très-nécessaire à la tête de vos premiers partis, afin que vous soyiez informé des mouvemens de l'ennemi, & que vous ayiez tout le temps de vous étendre. Nous savons déja où nous appuyerons nos ailes, ainsi je vais joindre Coqfontaine à toutes jambes.* Il trouva que l'ennemi avoit à peine passé le ruisseau d'Etlingue, mais qu'il se livroit à une bataille. Il renvoya Officiers sur Officiers au Maréchal, pour l'informer de ce qu'il voyoit, & pour le presser.

Cependant les Houssars des ennemis commencérent à pousser *Coqfontaine* ; mais *Villars* ayant fait paroître les 500. chevaux mille pas derriere pour rapprocher le petit Corps de *Coqfontaine*, & ne se commettre point, il regardoit toujours du côté de Rastat, comptant que la tête de l'Armée du Roi paroîtroit bien-tôt en deçà du ruisseau. Au lieu de cela, le Maréchal *de Choiseüil* vint à lui, suivi seulement de quatre escadrons de Gendarmerie. *Mais*, lui dit *Villars*, *nous ne battrons pas les ennemis avec ce que vous amenez. Et votre Armée passe-t-elle le ruisseau* ? Le Maréchal fut un peu honteux d'avoüer que l'on attendoit ses ordres. *Cependant l'Armée ennemie est en marche*, lui répliqua le Marquis *de Villars*, *si elle arrive à une demie lieuë de notre ruisseau avant que toute votre Armée soit passée, & bien postée, vous ne pourrez faire un seul pas en avant, & vous me permettrez de ne plus compter sur la bataille.*

Réellement le Maréchal ne fit autre chose que prendre sa lunette, lorgner les ennemis tant bien que mal, & à une heure après-midi nous retournames dans notre camp. De cette ardeur de combattre on passa d'abord au soin de se retrancher sur les hauteurs de Kupeneim, à la tête du village de Rastat, & le long du ruisseau.

Les ennemis se placérent à une portée du canon de nous, & après nous avoir présenté

durant quatre ou cinq jours une bataille, qu'ils voyoient clairement que nous ne voulions pas, ils se retranchérent aussi.

Un jour le Maréchal *de Choiseüil*, étant sur les hauteurs de Kupenein, & ne voyant pas le Marquis *de Villars*, dit fort haut : *J'avois grande envie d'attaquer ces gens-là quand ils ont traversé la plaine.* Le Marquis *de Villars* s'avança, & dit : *Vous auriez très-bien fait, Mr le Maréchal, & cette envie étoit très-aisée à passer.* Le Maréchal fut fort embarassé à cette réponse ; car il vouloit au moins partager l'inaction avec le Marquis *de Villars*, qui n'avoit garde de s'en charger dans le public, & qui fut bien aise que l'on sût qu'il ne l'avoit pas conseillée.

Les Armées demeurérent en présence pendant six semaines, après quoi celle du Roi, qui avoit plusieurs ponts sur le bras du Rhin qui forme la grande Isle du Fort Loüis, s'y retira, & alla attendre la fin de la campagne dans les camps ordinaires de l'autre côté du Rhin.

Nous apprimes alors la conclusion de la paix générale signée à Riswic, & il ne fut plus question que de retourner à la Cour.

Le Marquis *de Villars* retrouva sa famille plus empressée que jamais à le marier. On lui fit diverses propositions, il demanda des conditions très-raisonnables, mais les difficultez qui s'y rencontrérent, plus encore

ſon indifference pour le mariage, le portérent à n'y plus penſer, & il ne s'occupa plus que des vuës de négociation qu'on lui ouvroit à la Cour.

Le Roi Catholique étoit dans un état à ne permettre pas de compter qu'il pût vivre encore un an ou deux, & par ſa mort le retour de la guerre que l'on venoit de finir paroiſſoit inévitable. Comment accorder des prétendans ſi puiſſans & ſi difficiles ?

Un intérêt de cette importance agitoit toute l'Europe. Le Roi choiſit les Comtes *d'Harcourt*, *de Tallard*, & le Marquis *de Villars*, pour les envoyer en Eſpagne, en Angleterre, & auprès de l'Empereur, où ſe devoit traiter ce qu'il y avoit de plus important pour la négociation.

Peu de jours après que le Marquis *de Villars* eut été deſtiné à ſe rendre auprès de l'Empereur, il eut le malheur de perdre ſon pere. Cette perte lui fut très-ſenſible. Il aimoit, & honoroit un pere très-reſpectable, auquel la fortune ſeule avoit manqué pour parvenir à la plus grande élévation. Le Marquis *de Villars* abandonna à ſa mere, à ſon frere, & à ſes ſœurs, le peu que lui laiſſoit la ſucceſſion, & paya de ſon bien les légitimes, afin de pouvoir retirer quelque choſe du patrimoine, dont il laiſſa la joüiſſance entiere à ſa mere, Dame d'un mérite diſtingué par ſon eſprit, par ſa vertu, & par ſa fermeté.

Il fut question cette année de donner un successeur au Roy de Pologne, mort l'année précédente. Dom *Livio Odescalchi* neveu d'Innocent XI. se mit sur les rangs, & offroit des sommes immenses à la République pour obtenir la Couronne, mais la médiocrité de son genie & de ses talens le fit échoir. On parla du Prince *Alexandre*, second fils du feu Roi, mais il n'avoit pas l'âge prescrit par les loix, & sa faction étoit si peu accréditée, qu'on obligea la Reine sa mere à s'éloigner de Varsovie pendant la Diette. Tout sembloit disposé en faveur du *Prince de Conti*, lorsque le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de l'Empereur agirent pour le *Duc de Saxe*. Cependant le *Prince de Conti*, fut proclamé par le Cardinal *Radzicyouski*, Primat du Royaume, & deux heures après *Fréderic Auguste* Duc de Saxe le fut par l'Evêque de Cujavie. Les deux factions dépêchérent chacune un Courier aux Princes élûs. L'Electeur arriva le premier, se rendit maître de Cracovie, & s'y fit sacrer par l'Evêque de Cujavie. Le *Prince de Conti* arriva peu après, mais inutilement. La plupart des Chefs de l'Armée de la République avoient été gagnés, & s'étoient attachés à celui qui leur avoit donné, ou plus promis d'argent. Ainsi le *Prince de Conti*, jugeant qu'il n'étoit pas de sa dignité de s'opiniâtrer plus long-temps, prit le parti de se rembarquer, & de repasser en France.

AN. 1698. Pour revenir au Marquis *de Villars*, destiné pour négocier à Vienne, il y mena un équipage d'Ambassadeur, quoique les Ministres du Roy auprès de l'Empereur ne pussent avoir que la qualité d'Envoyés Extraordinaires, parce que le titre d'Ambassadeur les mettroit en droit de passer devant l'Ambassadeur d'Espagne qui fait à Vienne une figure éclatante : l'union des deux branches donnant presque toujours à un Ambassadeur d'Espagne, la considération & le crédit d'un des principaux Ministres de l'Empereur. Enfin l'on a toujours compris en France qu'il ne falloit pas avoir auprès de l'Empereur un Ministre, qui par sa qualité d'Ambassadeur, fût dans des démêlez continuels avec l'Ambassadeur d'Espagne.

Le Marquis *de Villars* fit partir de Paris trois carosses à huit chevaux, & quatre chariots attelez de même, & cinq ou six charrettes pour transporter les meubles qu'il envoyoit à Vienne, six Pages, quatre Gentilshommes, avec un grand nombre de Domestiques. Cependant comme il s'est toujours piqué d'un grand ordre & d'une sage économie, au milieu des dépenses convenables aux états, dans lesquels il s'est trouvé, il prit la liberté de raconter au Roy la maniere dont il en avoit usé dans cette occasion. Il demanda à Sa Majesté ce qu'elle pensoit que pouvoit couter la conduite d'un tel équipage de Paris

à Vienne. Ceux qui étoient auprès du Roi, ou pour faire plaisir au Marquis *de Villars*, ou pour approcher de la vérité, estimoient que cette dépense pouvoit monter à 40. ou 50. mille livres; *Messieurs*, leur dit-il, *il ne m'en a pas couté une pistole.* Le Roi surpris de la réponse, lui en demanda l'explication. *Sire* répondit *Villars pour être magnifique, il faut être économe, & se servir de son esprit.* Le Courtisan ne sçavoit à quoi ce préliminaire alloit conduire, lorsque *Villars* ajouta: *Sire, lorsque mon équipage est parti, la réforme de votre Cavalerie se faisoit. Votre Majesté sait que l'on donnoit les chevaux de Cavaliers à 25. livres, j'en fis acheter cent à Verdun, Mouson, Châlons, & autres lieux: ils ne me revenoient, rendus à Paris qu'à 31. ou 32. livres. Ils n'y furent que quatre jours, & de Paris à Ulm vingt jours, ainsi aucun de ces chevaux avec la nourriture ne revenoit qu'à 60. livres. On les vendit, l'un portant l'autre à Ulm 150. livres. Par conséquent le gain sur les chevaux deffraya le reste du voyage.* Le Roi loüa fort le bon esprit & le bon ordre *de Villars*, & dit sur cela que bien des gens soutenoient qu'ils se ruinoient à son service, quoiqu'il donnât dix fois plus que ses prédécesseurs n'avoient donné. Cette disgression ne sera pas inutile pour faire comprendre l'esprit d'économie du Marquis *de Villars*, qu'il a toujours sçû mettre en usage pour le service du Roy dans le

commandement des grandes Armées, qui ont été à ses ordres. En effet il est constant, comme on le verra dans la suite, qu'il épargna au Roy dans la campagne de Landau & de Fribourg plus de vingt-cinq millions.

Nous allons traiter d'une des plus importantes circonstances de l'Histoire du Marquis *de Villars*. Il va commencer une négociation considérable, dont voici l'occasion.

Le Roy *Loüis XIV.* & la Reine *Marie-Therese* avoient renoncé autentiquement à la succession d'Espagne. L'Empereur *Leopold* avoit épousé la Cadette de la Reine, & elle n'avoit pas renoncé. Elle n'eût qu'une fille mariée à l'*Electeur de Baviere*, & quoique cette Princesse fût assez mal conformée, elle eut un Fils après dix ans de mariage.

Le Roy d'Espagne & l'Empereur convinrent dans la suite de laisser à ce Fils les Espagnes & les Indes ; mais le Roy d'un côté, & l'Empereur de l'autre ne prétendoient pas qu'il ne leur revînt aucune portion de cette grande Monarchie. Le Roy ne vouloit pas s'en tenir aux renonciations, & Mylord *Portland* dans son Ambassade en France fut informé en partie des desseins de Sa Majesté.

Le Marquis *d'Harcourt*, qui partit le premier pour l'Espagne, fit craindre à cette Monarchie une guerre dangereuse, si Monseigneur *le Dauphin* ou ses enfans n'étoient pas reconnus les principaux héritiers.

On peut juger par-là de la grande agitation où étoit cette Cour. La Reine mere du Roy lui avoit fait faire un teſtament, & dans la ſuite la Reine ſa femme, de la Maiſon Palatine, voulut lui en faire faire un autre. Tout rouloit entre l'Archiduc *Charles* fils de l'Empereur, & le Prince Electoral de Baviere. Les Eſpagnols partagez, partageoient auſſi l'eſprit foible de leur Roy. La Reine n'étoit point aimée, & ſa confidente nommée la *Perlips*, avec un Religieux ſon confeſſeur qui la gouvernoit, lui attiroient beaucoup d'ennemis. Le Roi d'Eſpagne, preſſé & tourmenté pour nommer un Succeſſeur, déclara enfin, pour ſe ſouſtraire à tant d'importunitez, qu'il ne prendroit cette réſolution qu'en recevant le Viatique à l'approche de la mort. Le Marquis *d'Harcourt* crut que dans cette conjoncture, il falloit fortifier le parti qu'il formoit à Madrid, étonner la brigue oppoſée, & conſeiller de faire marcher des troupes. Effectivement l'on en fit avancer ſur les frontieres.

Le Comte *de Tallard* de ſon côté négocioit avec le Roy *Guillaume*, qui traitoit pour la Hollande comme pour ſes Royaumes.

Le Sr *Hoop* fut envoyé auprès de l'Empereur, chargé en même-temps de tout ce qui concernoit les intérêts de l'Angleterre & de la Hollande.

Juſques-là on n'entroit de la part de la

France en aucune négociation avec l'Empereur, qui de son côté, voulant persuader à tous ses Alliés qu'il étoit étroitement lié avec eux, ne se hâtoit pas d'envoyer de Ministre auprès du Roy. Ce fut ce qui retarda le départ du Marquis *de Villars*, qui ne se mit en route que vers la fin de Juin.

Comme il avoit connu particuliérement le Prince *Loüis de Bade* dans les Armées de l'Empereur en Hongrie, & que ce Prince lui avoit marqué beaucoup d'amitié, il se détourna pour aller le voir à Vilbade, où il prenoit des eaux & des bains, à cinq lieuës de Bade. Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, ce Prince lui parla assez librement sur l'état de la Cour de Vienne. Il étoit Lieutenant de l'Empereur, charge qui égale en quelque maniere celle de Connétable en France, puisqu'elle donne le droit de commander tous les Maréchaux : mais son caractére de hauteur ne lui permettoit pas une grande liaison avec les Ministres. Il étoit même très-broüillé avec le Comte *de Kinski*, regardé pour lors comme le premier en crédit auprès de l'Empereur, & cette inimitié, jointe au peu d'intelligence où il étoit avec les autres, lui attiroit des dégouts dont il devoit être à couvert par son mérite & par sa naissance, si ces titres pouvoient être un rempart contre la malignité des Courtisans.

Le Marquis *de Villars* passa une journée

entiere avec lui, & avec la Princesse de Bade, femme de beaucoup de vertu & de mérite joint à une grande beauté. Ensuite il joignit ses gens près d'Ulm, où il avoit envoyé d'avance préparer trois grands bateaux, pour le porter avec tous ses carosses & ses équipages à Vienne.

Toutes les négociations étoient commencées à Londres & à Madrid. Les premieres regardoient le partage de la Monarchie d'Espagne, dont Monseigneur *le Dauphin*, *le Prince Electoral*, & *l'Archiduc*, étoient regardés comme les principaux héritiers. Le Roi soutenoit les raisons du *Dauphin* comme les meilleures, l'Empereur celles de *l'Archiduc*, & l'Angleterre avec la Hollande inclinoit pour le *Prince Electoral*. Dans cette situation, le Roi & l'Empereur, voulant gagner les prétendus arbitres, ne laissoient paroître aucune apparence qu'ils voulussent s'entendre, sans la participation des autres Puissances.

L'Empereur nomma le Comte *de Valstein*, pour son Envoyé en France. Ces deux Princes étoient cependant fort attentifs à ne faire aucune démarche trop marquée, de peur que l'un ou l'autre ne rendît ses avances dangereuses, en les découvrant en Angleterre. C'est dans cette disposition des esprits, que le Marquis *de Villars* arriva à Vienne. Le Comte *de Valstein*, fils unique du grand-Chambellan, & nommé à l'emploi de France, le vint

visiter d'abord, & dès le premier jour voulut le mener à une fête dans les jardins de l'Empereur. Le Marquis *de Villars* s'en deffendit, sur ce que n'ayant pas encore eu l'honneur de voir Sa Majesté Impériale, il étoit contre la bienseance de paroître devant elle. Le Comte *de Valstein* lui dit: *Vous avez des places préparées, où vous verrez tout sans être vû.* Il lui fit même entendre, que loin de déplaire par-là, il feroit sa cour.

Villars se rendit à ses instances, il trouva la femme & la sœur du Comte *de Valstein*, accompagnées de trois autres Dames, qui le placérent au milieu d'elles. L'Empereur tourna la tête pour le voir, & le Roi des Romains fit la même chose plusieurs fois. De-là on le conduisit à l'assemblée, où se trouve en Dames & en hommes tout ce qu'il y a de plus considérable à la Cour; les Ministres, les Ambassadeurs y sont toujours, & l'on y parle quelques-fois des affaires les plus importantes.

C'est un usage dans cette Cour, qui ne pourroit être établi dans celle du Roi à Versailles, & dont la privation est cependant un assez grand inconvénient pour ce qu'il y a d'étrangers considérables, & même pour les François; puisqu'à Paris-même on ne se rassemble dans aucune maison. A Vienne au contraire tous les jours l'assemblée est dans quelque maison principale, où tout est fort éclairé. On trouve six à sept chambres rem-

plies de tout ce qu'il y a de plus illustre par la naissance & par les emplois, ce qui est au-dessous de cet état ne s'y mêle pas, & les personnes du second étage ausquelles il est arrivé de tenter d'y être admis, y ont été si mal reçuës, quelles ne se sont plus exposées aux mêmes desagrémens.

Pour entendre mieux ce qui va suivre, il importe de donner une idée exacte de la Cour de Vienne. Commençons d'abord par l'Empereur *Leopold*. Ce Prince, avec un extérieur très-desagréable, avoit de très-grandes qualitez, beaucoup d'esprit, un sens droit, de la probité, de la Religion, & une continuelle application aux affaires. On ne pouvoit lui reprocher que de n'être pas assez décidé; car quoiqu'il pensât assez souvent plus juste que ses Ministres, il se défioit un peu trop de ses lumieres, & ne manquoit jamais par cette raison de déférer à la pluralité des suffrages. Quoique ce Prince ait été chassé de sa Capitale, & souvent réduit aux dernieres extrêmitez, son regne a été des plus glorieux, & il a plus étendu les pays héréditaires, plus fait de conquêtes, que la plupart de ses prédécesseurs.

L'Impératrice *Eleonor*, fille de l'Electeur Palatin, étoit une Princesse très-vertueuse, uniquement occupée à servir Dieu, à plaire à l'Empereur, à donner aux Archiduchesses une éducation digne de leur naissance, & à

prendre soin des pauvres. Cependant elle vouloit avoir part aux affaires, elle avoit de la hauteur, & protégeoit avec fermeté ceux qui lui étoient attachez. Il falloit même que les Ministres comptassent avec elle, ce qui causoit quelquefois des changemens dans le ministére.

Le *Roi des Romains* étoit un jeune Prince violent & emporté dans ses plaisirs. Il avoit de l'esprit, mais il n'étoit pas encore fixé, & pouvoit être également porté au bien ou au mal. Il lui arriva à une chasse, & en présence du Marquis *de Villars*, de montrer un trait d'impatience qui fit de la peine à l'Empereur. Lorsque l'on fit entrer les Ours dans les toiles, il sortit de la tente où étoit l'Empereur, & ce qu'il y avoit de plus considérable, pour aller les attaquer. Le Page qui tenoit son épieu, ne se trouvant pas assez près, en fut corrigé par un soufflet. L'Empereur en fit quelques reproches à ce Prince, après être rentré sous la tente, *& ce qui me fait le plus de peine*, ajouta-t-il, *c'est que les étrangers vous ont vû.*

L'Archiduc *Charles*, qui n'avoit alors que 17. ans paroissoit d'un naturel bien different. Il étoit extrêmement doux, & sur cela l'on disoit à la Cour que le Roi des Romains avoit la fierté de sa mere, & que l'Archiduc avoit la douceur & la bonté de la Maison d'Autriche.

Pour venir aux Ministres, le Prince *de*

Dietrichtein étoit le premier par sa charge de Grand-Maître, mais son âge avancé & son esprit un peu affoibli l'empêchoient de faire aucune fonction du ministére. Il rendit presque mourant une visite au Marquis *de Villars*, & ce fut la derniere qu'il fit.

Le Comte *de Kinki*, Chancelier de Bohême, & le plus ancien Conseiller d'Etat, forma un Conseil, nommé la *Députation*, composé du Comte *de Staremberg* Président de la guerre, du Comte *de Kaunits* Vice-Chancelier de l'Empire & chargé des affaires étrangéres, du Comte *Gondaker de Staremberg* Vice-Président de la Chambre, & par consequent à la tête des finances, parce que la charge de Président n'étoit pas remplie. Le Comte *de Kinski* étant le plus ancien Conseiller d'Etat, cette Députation s'assembloit chez lui, il rendoit compte à l'Empereur des délibérations, & dèslà il étoit regardé comme Premier-Ministre, sans en avoir le titre. Il étoit certainement très-digne d'un pareil poste, & par sa grande expérience, ayant été premier Ambassadeur aux Traitez de Nimégue & de Cologne, & par son parfait dèsintéressement, puisqu'à sa mort il se trouva moins riche de 500000. livres qu'il ne l'étoit en entrant dans les emplois.

Le Comte *de Staremberg*, le plus ancien des Felds-Maréchaux, & Président du conseil de guerre, étoit déjà fort âgé. C'étoit un

essentiellement honnête homme, mais ses vuës étoient fort bornées. Il avoit été chargé autrefois de la deffense de Vienne, qu'il sauva moins par la fermeté des troupes de l'Empereur, que par la mauvaise conduite des Turcs.

Le Comte *de Kaunits*, auquel le Marquis *de Villars* avoit eu affaire dans les négociations de Baviere, où ils avoient été opposés, pour gagner ou retenir l'Electeur, étoit homme de beaucoup d'esprit, & capable de grands projets. Ce fut lui aussi qui après la mort *de Kinski* succéda à sa faveur.

Le Comte *Gondaker de Staremberg* n'avoit pas encore une réputation formée, à cause de son peu d'expérience; mais on comptoit beaucoup sur ses talens, & il est toûjours demeuré dans le Ministére.

Tous ces Ministres de l'Empereur donnoient des marques d'une grande politesse au Marquis *de Villars*; mais suivant l'esprit actuel de la Cour, & conformément aux ordres du Maître, ils ne vouloient pas que le Sr *Hoop*, chargé en même temps des affaires d'Angleterre & de Hollande, pût soupçonner qu'on voulût traiter avec le Marquis *de Villars*; & pour lui en ôter toute pensée, ils évitoient de le prier à manger chez eux, quoique tout le reste de la Cour, Dames, & hommes vinssent chez lui.

Après les premieres audiences de l'Empereur,

pereur, le Marquis *de Villars*, suivant ses ordres, offrit la médiation du Roy pour accélérer la paix avec le Turc, & en parla au Comte *de Kinski*. Ce Ministre, après avoir reçû les ordres de son Maître, marqua de sa part beaucoup de sensibilité & de reconnoissance pour la bonne volonté du Roi. Il ajouta que les offres de Sa Majesté seroient acceptées avec joye, si l'on commençoit un traité; mais que celui de la paix avec le Turc étant comme terminé, ce seroit plûtôt en retarder la conclusion que de l'avancer, s'il falloit attendre des réponses sur l'offre de cette médiation. Il y avoit peu d'apparence qu'elle pût être acceptée, puisque l'Empereur n'ayant pris encore aucune mesure avec le Roi sur la succession d'Espagne, il étoit naturel que le Roi d'Espagne mourant, la France souhaitât l'Empereur plûtôt occupé que libre.

Cependant les Ministres de l'Empereur & des autres Puissances, qui devoient assister au traité de la paix négociée avec le Turc, ne paroissoient pas prêts de partir. La Cour pressoit depuis long-temps le *Prince Eugene* de faire une entreprise; & on n'en pouvoit faire que sur Bellegrade ou sur Temeswar. La premiere devint bien-tôt impossible, par l'arrivée de l'Armée Turque sous cette place; l'autre étoit remplie d'obstacles, par l'éloignement & la difficulté des convois. D'ailleurs il auroit fallu traverser differentes rivieres, souvent augmen-

tées dans cette saison par la fonte des neiges, & l'on pouvoit juger ce dessein impratiquable, puisque le *Prince Eugene* n'en tentoit pas l'exécution. Cependant les Ministres, persuadés que l'Armée Impériale agissant, rendroit les Turcs plus traitables pour la paix, & comme il arrive d'ordinaire peu embarrassés des commissions difficiles qu'ils donnent à un Général, vouloient qu'il fût dit avant le Congrès que les Turcs pouvoient craindre de nouvelles pertes.

Enfin les Ambassadeurs partirent fort tard. Le Comte *Doëting* fut nommé Chef de l'Ambassade, & il fut réglé que la paix se traiteroit sous des tentes à Carlowitz.

Durant ce temps-là il arrivoit divers avis de Madrid que la santé du Roi d'Espagne s'affoiblissoit de plus en plus, & à tel point qu'on pouvoit craindre qu'il ne mourût d'un moment à l'autre. Le Comte *d'Harach*, Ambassadeur de l'Empereur à Madrid, espéra enfin, après diverses allarmes, que le Roi Catholique pourroit languir encore près d'un an. Cet Ambassadeur avoit son congé, son fils aîné étoit nommé son successeur, il le laissa en Espagne, & partit dès le commencement de Septembre.

Le Prince *de Schvartzemberg*, Grand Maître de l'Impératrice, fit au Marquis *de Villars* quelques ouvertures de liaison plus particulieres avec le Roi sur la succession d'Es-

pagne. L'Evêque de Passau, peu de temps après Cardinal, en usa de même. Mais les ordres du Marquis *de Villars* étoient d'entendre, & de se charger seulement de rendre compte au Roi de ce qui lui étoit confié.

Quelque temps après le Comte de *Kinsky*, véritablement Premier-Ministre, lui dit tout bas dans la Chambre de l'Empereur, *Nous devrions être meilleurs amis*. Le Marquis *de Villars* répondit en deux mots : *Il ne tiendra pas à moi*, & le Comte *de Kinsky* ajouta seulement *attendez*. Ce mot de la part du Ministre étoit plus important, que les longs discours des Prince *de Schvartzemberg* & de l'Evêque de Passau.

Cependant le mariage du *Roi des Romains* s'avançoit, & la Princesse *d'Hanovre* étoit préférée. Le Prince *de Salms*, Grand-Maître du Roi des Romains dont il avoit été Gouverneur, & par sa femme parent très-proche de cette Princesse, n'avoit rien oublié pour faire réüssir cette alliance. Quelques Ministres avoient parlé au Marquis *de Villars* de *Mademoiselle*, fille de *Monsieur*, & dont le mariage avec le *Duc de Lorraine* étoit déja déclaré. Mais ces vûës n'étoient pas celles de l'Empereur, & pour les faire réüssir il n'y avoit pas assez de liaison entre les deux Souverains.

Le *Roi des Romains* avoit une maîtresse qui lui écrivit assez vivement, & il montra une

de ses lettres à un confident, qui en rendit compte au Marquis *de Villars*. La lettre étoit hardie, & tout à fait dans le caractére de la Demoiselle, avec laquelle le Marquis *de Villars* soupoit quelquefois. Elle s'appelloit *Dorothée de Thaun*; c'étoit une grande personne, assez bien faite, qui avoit passé sa premiere jeunesse, & qui n'en avoit plus les charmes. Mais en recompense, elle avoit du courage & de l'expérience; qualités plus nécessaires que la beauté, pour être la premiere maîtresse d'un jeune Prince. Mais celui-ci n'ayant pas grande part au gouvernement, le Marquis *de Villars* ne regardoit pas ce commerce comme important pour le service de son Maître.

Les principales occupations des Ministres étoient de conclure promptement la paix du Turc, & de prendre des mesures sur la succession d'Espagne. Leur premiere ressource étoit dans les dispositions de la Reine, toute dévoüée à la Maison d'Autriche. Mais ils eurent quelque inquietude, sur ce qu'on leur manda de Madrid que le Marquis *d'Harcourt*, pour gagner cette Princesse, lui offroit le mariage de Monseigneur *le Dauphin*. Eux pour faire une contrebatterie, parlérent de la marier avec le *Roy des Romains*. La différence d'âge étoit grande, mais ceux qui vouloient que l'on tentât cette voye de retenir la Reine dans ses bonnes dispositions pour

l'Empereur, disoient sur la disproportion d'âge, que la Reine n'avoit que trois ans plus que la Princesse *d'Hanovre*, dont le mariage avec le *Roy des Romains* paroissoit résolu. Cependant par cette raison, & par quelques autres, le départ de la Princesse *d'Hanovre* fut differé.

Quant à la paix du Turc, la Pologne & la République de Venise, peu ménagées par les Impériaux, portoient les Ambassadeurs des deux Puissances à y former des obstacles. Mais l'Empereur déterminé à la paix, aussi-bien que le Turc, comptoit en voir bientôt la conclusion, malgré les difficultés. Les ennemis du Comte *de Kinski*, qui étoient en grand nombre à Vienne, ne laissoient pas de publier, au hazard de déplaire, qu'elle n'étoit pas si assurée.

AN. 1699. Quelques Ministres de l'Empereur raisonnant avec le Marquis *de Villars*, vouloient toujours que leur Maître s'accommodât directement avec le Roi. Ils n'étoient pas dans le secret, & les espérances d'une plus longue vie du Roy d'Espagne engagérent *Kinski*, dans le fond porté à l'accommodement, à vouloir du moins attendre la paix du Turc, pour être plus favorablement écouté. La raison le vouloit ainsi, puisque cette paix faite, l'Empereur pouvoit se trouver en état de soutenir ses engagemens.

Cependant les Ministres de l'Empereur

pressoient vivement la restitution de Brisack. La démolition du pont sur le Rhin étoit une condition préalable, & le Roy en étoit chargé. Il se pouvoit bien que ces ordres pour l'accélérer n'étoient pas exécutés aussi promptement qu'ils auroient pû l'être, & l'on disoit à Vienne qu'il y avoit une grande combinaison entre la destruction du pont & la mort du Roy d'Espagne. L'événement fit voir le contraire; le pont fut démoli, & Brisack rendu aux Impériaux, long-temps avant la mort de ce Prince. Comme on ne doutoit pas alors qu'elle n'arrivât bientôt, plusieurs de ses sujets du Royaume de Naples voulurent se donner à la France. Le Prince *d'Aquaviva*, qui étoit à Vienne, fit diverses propositions au Marquis *de Villars* pour les principaux Seigneurs, ne demandant ni graces ni recompenses qu'après les services qu'ils auroient rendus.

La Reine de Pologne arriva à Vienne en ce temps-là avec toute sa famille, c'est-à-dire avec les Princes *Alexandre* & *Constantin*. Le Prince *Jacques* arriva de son côté, avec la Princesse sa femme sœur de l'Impératrice.

Dans une longue conversation que la Reine de Pologne eut avec le Marquis *de Villars*, elle n'oublia rien pour le persuader de son attachement solide pour le Roy. Elle lui dit qu'elle n'avoit jamais oublié qu'elle étoit née Françoise; qu'elle étoit toujours vivement

pénétrée des extrêmes obligations, que le feu Roy son mari & elle en particulier avoient à Sa Majesté; qu'elle n'ignoroit pas qu'on avoit voulu lui rendre de mauvais offices en France, mais qu'il lui étoit facile de se justifier de ce qu'on lui imputoit.

Dans le même temps elle assuroit l'Empereur des mêmes sentimens. L'Abbé *Scarlaty*, son Ministre de confiance demanda un rendez-vous au Marquis *de Villars* dans un Couvent, afin de pouvoir cacher leur entretien aux Ministres de l'Empereur. Cet Abbé ne négligea rien, pour donner plus de force à tout ce que la Reine avoit dit; ajoutant que l'on devoit s'attendre à un prompt changement en Pologne, dont le Roy, disoit-il, tenoit une conduite si odieuse aux Polonois, qu'ils ne le laisseroient pas un an sur le trône.

La Reine de Pologne desiroit, en cas de changement, ménager la protection du Roy pour le Prince *Alexandre* son second fils, & ce fut cette prédilection du cadet sur l'ainé qui fit sortir la Couronne de Pologne de la Maison de *Sobieski*. En effet si les Partisans de la Reine, & ceux du Prince *Jacques*, s'étoient réünis, ils l'auroient emporté en faveur du Prince *Jacques* sur les autres Prétendans.

Il est certain qu'il s'élevoit de grands troubles en Pologne, l'affaire d'Elbing les augmentoit, & le nouveau Roy n'étoit pas encore bien affermi sur le trône. L'Evêque de Kiovie,

Envoyé de Pologne à Vienne, demanda dans le même temps une conférence au Marquis *de Villars*. Elle fut de trois heures, mais d'un esprit tout opposé à celui de la Reine de Pologne, & de l'Abbé *Scarlaty*. A entendre parler ce Prélat, tous les Polonois étoient inviolablement attachés à leur nouveau Roy, & l'opinion de sa valeur jointe à ses manieres affables, lui avoit gagné tous les cœurs. Il ajoutoit que le Roy & la République n'avoient pas de plus grands ennemis que la Cour de Vienne, qui n'oublioit rien pour exciter des troubles en Pologne, dans la crainte que cette Couronne ne prît des liaisons avec la France. Enfin il se dit fort autorisé pour commencer une alliance avec le Roi, il croyoit même que lui & le Marquis *de Villars* pouvoient la conclure plus aisément à Vienne, puisqu'il n'y avoit aucun ministre de France en Pologne, ni de Pologne en France.

Les bonnes intentions de l'Evêque de Kiovie furent suivies de plusieurs avances du *Prince de Saxe-Zeits*, qui esperoit un chapeau de Cardinal, pour avoir contribué à rendre Catholique le Roy de Pologne, qui ne pouvoit parvenir à la Couronne sans cette condition. Il convenoit à ce Prince de s'attirer la protection du Roi à Rome, & il paroissoit, pour y mieux réüssir, vouloir travailler à former une liaison entre la France & la Pologne.

L'Envoyé

L'Envoyé de Brandebourg s'expliquoit aussi de maniere à faire entendre que son Maître pensoit sur cette liaison comme la Pologne, & qu'il y entreroit volontiers.

Cependant la paix avec le Turc s'avançoit, & l'on apprit enfin qu'il se relâchoit sur la Transilvanie, seul article qui eût pu rendre la négociation longue & difficile, si les Turcs s'étoient opiniâtrés : car les intérêts de l'Empereur une fois réglés, les médiateurs n'étoient pas pressés de faire obtenir une satisfaction entiere à la Pologne, aux Moscovites, & aux Vénitiens.

Le mariage du *Roy des Romains* fut déclaré en même temps, & l'on prit les mesures pour en faire la cérémonie quinze jours avant la fin du carnaval, afin que tout ce temps se passât, comme il fit, en des fêtes continuelles.

Le Comte *d'Harach* arriva à la Cour, & fut déclaré Grand-Maître. Comme cette Charge lui donnoit la premiere place dans les Conseils, le Comte *de Kinski*, regardé jusques-là comme Premier-Ministre, ne croyoit pas que personne pût lui être préféré : mais une puissante cabale, que l'Impératrice favorisoit secretement, travailloit à l'éloigner des bonnes graces de l'Empereur. Le Comte témoigna respectueusement à ce Prince qu'ayant été plus que tout autre honoré de sa confiance, & pour se flatter de l'avoir servi heureusement, il n'avoit pas dû craindre la morti-

fication qu'il recevoit. L'Empereur qui avoit besoin *de Kinski*, & qui dans le fonds l'estimoit beaucoup, lui fit espérer que le Comte *d'Harach* n'exerceroit la charge de Grand-Maître que comme faisoit le feu Prince *de Dietrichtein*; que du reste c'étoit un engagement pris depuis plusieurs années avec un homme élevé avec lui, & qu'il aimoit dès son enfance. Il est certain en effet que l'Empereur fit entendre au Comte *d'Harach*, qu'il ne pouvoit déplacer le Comte *de Kinski* de la Présidence du Conseil, nommé la Députation, établi depuis plusieurs années; & il n'est pas moins constant que le Comte *d'Harach*, très-bon homme, se seroit rendu au desir de l'Empereur, si sa cabale, & sur tout sa femme, très-hautaine, ne l'en avoient dissuadé. Elles lui représentérent qu'il n'avoit qu'à tenir bon, & à refuser constamment la charge de Grand-Maître, si elle ne lui étoit donnée avec toutes ses prérogatives. Il suivit ce conseil, & il ne voulut pas même recevoir les complimens des Ambassadeurs, lorsqu'ils allérent pour les lui faire. Pendant près de six semaines, l'incertitude continua sur cet événement. A la fin l'Empereur se rendit, & donna au Comte *de Kinski* le dégoût tout entier. Seulement il en diminua l'amertume par de belles paroles, & l'assura qu'il seroit toujours le premier dans sa confiance.

Kinski travailloit seul avec l'Empereur, il

dépêchoit & recevoit les couriers, & le Comte *de Marsilly* lui apporta la nouvelle de la paix de Hongrie, la plus magnifique & la plus heureuse que la maison d'Autriche ait jamais faite avec les Sultans. Dans l'instant même *Kinski* en porta la nouvelle à l'Empereur, qui transporté de joye lui dit en Latin : *Est opus manuum tuarum. Kinski* répliqua sur le champ : *Nunc dimitte servum tuum, Domine.* Cette réponse à laquelle l'Empereur ne s'attendoit pas, le surprit & l'embarrassa. *Kinski* pressa pour se retirer, l'Empereur renouvella ses marques d'amitié, & le retint. Effectivement il étoit difficile dans les conjonctures importantes où il se trouvoit, qu'il se passât d'un Ministre aussi habile & aussi expérimenté.

Le Roy d'Espagne s'affoiblissoit de plus en plus, & ceux qui lui donnoient encore une année de vie, convenoient qu'elle pouvoit lui manquer d'un moment à l'autre.

Nous avons dit plus haut que *Kinski* avoit dit un mot au Marquis *de Villars*, qui marquoit un dessein d'entrer en négociation avec lui. La raison vouloit que, pour l'entamer, il attendit que la paix fut faite avec les Turcs, parce qu'elle donnoit une nouvelle force à l'Empereur, & le mettoit en état de soutenir ses engagemens.

Stratman, Ministre fort accrédité auprès de l'Empereur, & qui avoit été pensionnaire du Roy lorsqu'il servoit l'Electeur Palatin de

Neubourg, avoit formé le dessein de réünir les forces & les Maisons de France & d'Autriche. *Kinski* suivoit cette vûë, & dans le fonds il étoit irrité contre l'Angleterre & la Hollande, que l'on savoit travailler à un Traité de partage de tous les Etats du Roy d'Espagne avant sa mort, sans même en consulter l'Empereur.

Kinski parla donc un jour dans les antichambres de l'Empereur au Marquis *de Villars*, & lui dit : *Est-ce que l'Empereur & le Roi ne sont point assez puissans, pour se passer de tuteurs ? Le Roi d'Espagne se porte bien, mais si Dieu nous l'enléve, de si grands Princes & si proches parens ne sçauroient-ils s'entendre ? Voilà*, répondit *Villars*, *les premieres ouvertures que vous me faites ; je n'ai pas fait grand fonds sur celles de quelques-uns de vos Ministres, lorsque celui que nous savons être le premier de tous ne me disoit rien. Votre silence a porté le Roi à m'ordonner de le garder aussi.* *Kinski* répondit : *L'Empereur conserve toutes ses troupes, il a cent trente mille hommes. Ses Généraux & ses Armées ont de la réputation. Quelles Puissances dans l'Europe peuvent inquieter nos Maîtres bien unis ? Qu'ils songent donc eux-mêmes à leurs propres intérêts, & qu'ils ne partagent pas la Monarchie d'Espagne conformément aux vûës de l'Angleterre & de la Hollande.*

Peu de jours après cette conversation, arriva

une grande nouvelle de Madrid. Elle portoit que le Roi d'Espagne avoit fait un testament, signé de tous les Conseillers d'Etat, en faveur du *Prince Electoral de Baviére*. Ainsi toutes les Puissances intéressées formérent de nouveaux projets ; les principales pour leurs intérêts particuliers, & les autres pour assurer une paix générale, qui paroissoit pouvoir être plus solide dans l'Europe, la Monarchie d'Espagne demeurant sur une tête seule, que par un partage entre le Roi & l'Empereur.

Le *Prince de Saxe*, Evêque de Raab, & l'Evêque de Kiovie ; incertains du parti que prendroient le Roi & l'Empereur sur la succession d'Espagne, employérent tout pour engager le Roi à former quelque liaison avec leur Maître, & firent toutes les avances possibles pour y réüssir. Le Marquis *de Villars* y répondit par ordre du Roi avec toutes les expressions qui sans engager Sa Majesté prouvoient seulement sa reconnoissance, & les dispositions favorables où elle étoit pour cette alliance. Quelques entretiens du Comte *de Kinski* avec le Marquis *de Villars* portérent le Sr *Hoop* à penser que la Cour de Vienne songeroit enfin à traiter directement avec le Roi, ce que l'Angleterre & la Hollande regardoient comme un grand malheur pour leurs Etats. Le Sr *Hoop* vivoit très-librement avec le Marquis *de Villars*, mais Ministre des puissances maritimes, le séjour de celui-ci à Vienne

lui paroissoit très-dangereux pour ses Maîtres; & les apparences sont qu'il eut grande part à susciter une affaire, qui non seulement jetta le Marquis *de Villars* dans divers embarras, mais qui alloit même par la suite à faire rompre tout commerce entre les Cours de France & de Vienne. Comme cette affaire devint très-difficile à terminer, il n'est pas inutile d'entrer un peu dans le détail de ce qui la causa.

Il y eut dans le Palais une sérénade, suivie d'un bal. Dans tout le Palais de l'Empereur, le seul endroit propre à ce divertissement, & où d'ordinaire on le donne, est une très-grande salle fort élevée dans l'appartement de l'Impératrice doüairiere, & une partie de cet appartement est occupée par Mr *l'Archiduc*.

L'usage est que dans ces bals de la Cour de Vienne personne n'y entre que ceux qui les composent. Cependant pour faire voir celui-ci aux Ambassadeurs, & aux Ministres étrangers, on avoit pratiqué sept ou huit loges séparées de la Salle par une espece de balustrade, vis-à-vis une maniere de trône élevé pour l'Empereur & pour l'Impératrice. Dans ces loges furent placés le Nonce, l'Ambassadeur d'Espagne, celui de Venise, qui n'avoient pas vû M. *l'Archiduc*, celui de Savoye, & plusieurs étrangers sans nom. Le Marquis *de Villars* y alla avec M. *Hoop* Envoyé de Hollande. Un moment avant que le bal commençât, le Marquis *de Villars* s'approcha de l'Evêque de Raab, qui soupoit

de la desserte de l'Empereur dans une de ces petites loges, ce qui marquoit que ce lieu-là n'étoit pas fort réservé. Le Prince de *Lichtenstein*, Gouverneur de *l'Archiduc*, n'eut pas plutôt apperçû le Marquis *de Villars*, qu'il vint à lui. Mr *Hoop* étoit précisément entre le Prince de *Lichtenstein*, & le Marquis *de Villars*. Ce Prince dit au dernier d'un air très-échauffé, *qu'il étoit bien extraordinaire que n'ayant point vû l'Archiduc, il voulût voir la fête, & qu'il le prioit de se retirer*. Le Marquis *de Villars* lui répondit que *toutes les apparences étoient qu'il étoit chez l'Empereur, & dans un lieu de peu de cérémonie, puisqu'on y faisoit des petits soupers; que d'ailleurs plusieurs de ceux qui étoient placés pour voir le bal, n'avoient pas pris audience de Mr l'Archiduc, même Mr l'Envoyé de Hollande, auquel il auroit pû adresser la parole*, étant, comme on l'a dit, entre Mr *de Lichtenstein*, & le Marquis *de Villars*. Celui-ci après sa réponse sortit, mais l'Envoyé de Hollande demeura.

Cette avanture mit toute la Cour en mouvement, & surprit tous ceux qui l'apprirent. Premierement on ne pouvoit s'imaginer que la salle préparée pour le bal pût s'appeller l'appartement de *l'Archiduc*, dans le temps que l'Empereur y étoit. En second lieu, il paroissoit étrange que le Prince *de Lichtenstein* n'eût pas porté la parole à l'Envoyé de Hollande, qui n'avoit pas vû *l'Archiduc*, non

plus que ceux de Suede & de Dannemarc, qui étoient à Vienne avant le Marquis *de Villars.* Celui-ci fit de très-férieufes plaintes au Comte *de Kaunits*, qui lui promit feulement d'en rendre compte à l'Empereur.

Cependant le Marquis *de Villars* évita dans les antichambres de l'Empereur les difcours, aufquels l'Ambaffadeur d'Efpagne, qui blâmoit un peu plus haut que les autres l'imprudence du Prince *de Lichtenftein*, vouloit l'engager, auffi-bien que les autres Miniftres étrangers. Le moment d'après le bruit fe répandit que le Prince *de Lichtenftein* étoit très-chagrin de fon procédé, & d'avoir fuivi très imprudemment les mauvais confeils qu'on lui avoit donnés.

Le lendemain le Marquis *de Villars* trouva dans l'antichambre de l'Empereur le Comte *de Kinski*, qui lui dit : *Je fuis très-fâché de l'avanture qui eft furvenuë, mais elle n'empêchera pas notre commerce fur ce que vous fçavez.* Au fond l'on pouvoit tirer un grand avantage de ce qui venoit de fe paffer, & ce démêlé donna lieu à diverfes conférences avec le Premier-Miniftre, & à envoyer plufieurs couriers, c'étoit un prétexte fort naturel pour cacher une négociation que le Roi & l'Empereur vouloient tenir fecrete ; parce que les Puiffances maritimes avoient un grand intérêt de la troubler.

Le Marquis *de Villars* obferva donc un

profond ſilence ſur l'affaire du Prince *de Lichtenſtein*. Après avoir porté ſes plaintes au Comte *de Kaunits*, comme il ne pouvoit ſe diſpenſer de le faire, il attendit les ordres du Roy auquel il avoit dépêché un courier, ſe conduiſant de maniere qu'il dépendît entierement de ſon Maître de paroître plus ou moins irrité, ſelon qu'il conviendroit à ſes intérêts.

Dans ce temps-là on reçût à Vienne une nouvelle bien importante pour l'Europe entiere, mais ſur tout pour les Cours de France & de Vienne ; c'étoit la nouvelle de la mort du *Prince Electoral*, regardé comme l'héritier de la Monarchie d'Eſpagne. Ainſi cette Couronne n'avoit plus que deux concurrens fondés en droits, mais animés par tout ce qui eſt le plus propre à exciter la gloire & l'ambition dans l'ame de deux grands Princes.

Sur cette nouvelle le Comte *de Kinski* dit un mot au Marquis *de Villars*, propre à faire connoître qu'il n'étoit pas perſuadé qu'elle dût cauſer une auſſi cruelle guerre, que celle qui commença peu de tems après.

Le Comte *d'Harach* fut enfin déclaré Grand-Maître, cérémonie qui ſe fait dans l'antichambre de l'Empereur par une harangue du Grand-Chambellan, à laquelle le Grand-Maître répond enſuite.

Quoique le Comte *d'Harach* eût la premiere part dans l'amitié de l'Empereur, & que d'ailleurs il fût ſoutenu par une cabale puiſſante,

Kinski étoit à proprement parler le Premier-Ministre à la tête du petit Conseil nommé la *Députation*, & il étoit le seul qui en rapportât les délibérations à l'Empereur. Il fût même dit que ce Conseil subsisteroit, que le Comte *d'Harach* ne s'y trouveroit pas, qu'il présideroit à tous les autres Conseils, bien peu considérables en comparaison de celui-là, & qu'il auroit d'ailleurs tous les honneurs & prérogatives de Grand-Maître.

Cet expédient, le seul que l'Empereur pût trouver, n'ôta pas du cœur de *Kinski* la noire impression, que le refus de la charge de Grand-Maître y avoit formée. Il avala la pillule mal dorée, mais il ne la digera pas. Il tomba malade, & fut emporté en peu de jours. Durant sa maladie l'Empereur l'envoya visiter tous les jours par des personnes considérables, & souvent par le pere *Menegaty* Jesuite son Confesseur. *Kinski* lui dit : *l'Empereur honore trop un ver de terre tel que je le suis, mais tout Empereur qu'il est, il est ver de terre comme moi.* Il est certain que le Comte de *Kinski* mourut de chagrin, maladie dangereuse assez ordinaire aux Premiers-Ministres ; & l'on peut rapporter à cette occasion ce que le Comte *d'Harach* conta au Marquis *de Villars* d'un autre principal Ministre, que l'Empereur tua, mais en moins de temps.

Lorsque Vienne étant à la veille d'être prise par les Ottomans, l'Armée Impériale marcha

à son secours; ayant à sa tête le *Roi de Pologne*, le *Duc de Lorraine*, plusieurs Electeurs & Princes considérables de l'Empire : l'Empereur voulut y marcher aussi. Mais la foiblesse naturelle de ce Prince le fit délibérer avec ses Ministres. Le Comte *de Sintzendorff*, l'un des plus accrédités auprès de l'Empereur, s'opposa avec quelques autres Ministres au dessein de son Maître, peut-être dans le desir de lui faire sa cour. L'Empereur avoit au fond plus de fermeté qu'il n'en montroit dans les Conseils, & il en fit voir dans plusieurs occasions. Dans celle-ci il s'abandonna au conseil de mollesse que lui donnérent ses Ministres, & suivit son armée dans un bateau sur le Danube. Il comptoit bien que si ses armes avoient un succès heureux, il entreroit le premier dans sa Capitale.

Il navigea toute la nuit, & le jour d'après la bataille il arriva à six heures du matin aux portes de Vienne. Dans le temps qu'il sortoit de son bateau, il entendit les salves d'Artillerie, & de mousqueterie des remparts. Le *Roi de Pologne* étoit allé dès la pointe du jour faire chanter le *Te-Deum* à la Cathédrale, honneur auquel aspiroit l'Empereur. Ce Prince demanda ce que signifioient ces salves, on lui répondit : *C'est le Roi de Pologne qui a fait chanter le Te Deum*. Sur le champ l'Empereur se tourna vers le Comte *de Sintzendorff*, qui étoit dans le bateau, & lui dit avec colére :

La foiblesse des conseils où vous avez eu part cause la honte que je reçois aujourd'hui. Le Comte *d'Harach* dit que ces paroles donnérent un tremblement subit au Comte *de Sintzendorff*, & un saisissement tel qu'il en mourut le lendemain. On a cru pouvoir rapporter en passant ce trait d'histoire, raconté par le Comte *d'Harach* au Marquis *de Villars.*

La mort du Comte *de Kinski*, seul Ministre qui eût entamé avec le Marquis *de Villars* un projet d'union entre les Maisons de France & d'Autriche suspendit pour un temps assez considérable cette importante négociation. Elle fut reprise dans la suite par les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits.*

La *Reine des Romains* fit son entrée le 24. de Février 1699. Ce que l'on y vit de magnifique roula sur la Noblesse, & sur les peuples. De la part de l'Empereur, il n'y eut d'extraordinaire qu'un carosse neuf pour la Reine, & ce fut le seul neuf qui parut à l'entrée. Les Dames de la Reine étoient dans trois autres des plus anciens. La Comtesse *de Caraffa*, sa Dame d'honneur, étoit seule avec elle, & dans cette cérémonie ce ne furent point des Princesses qui portérent la queuë, la Dame d'honneur ne leur cédant pas. Les Princes ne parurent pas non plus à l'entrée, n'ayant aucune sorte de rang. Les *Princes de Savoye, de Commercy, & de Vaudemont* furent avertis la veille, ils demandérent

si c'étoit par ordre de l'Empereur ; le Fourrier de la chambre, dont la fonction est d'avertir de toutes les fêtes & cérémonies, leur dit qu'il avoit eu ordre de les avertir comme tous les autres Cavaliers. Ils allérent à l'explication, & il leur fut permis de ne se pas trouver à la cérémonie. Le Marquis *de Villars* vit passer le cortége, qui ne lui parut rien moins que superbe. Les arcs de triomphe étoient beaux, la disposition du feu d'artifice étoit bien entenduë, mais le reste étoit médiocre. Les Cardinaux, & les Ambassadeurs soupérent avec l'Empereur.

L'entrée de la Reine fut précédée la veille d'un voyage que le *Roi des Romains* fit en poste, pour aller voir cette Princesse à deux lieuës de Vienne, où elle avoit séjourné. Ce voyage est réglé par les étiquettes. Ce Prince partit de Vienne à cheval, précédé de quarante postillons, sonnant tous de leurs cornets, le Grand-Maître des Postes à leur tête. A la suite du Roi étoient les Grands Officiers, & les Cavaliers qu'il voulut bien nommer par honneur. Tout le monde étoit aux balcons & aux fenêtres ornées de tapis pour le retour du Prince, & il le fit par la rue où demeuroit sa Maîtresse, quoique ce ne fût pas le plus court chemin. En passant devant sa porte, les postillons redoublérent le bruit des cornets & des coups de fouet, le *Roi des Romains* lui-même encore plus que les autres faisoit

claquer le sien. Le Marquis *de Villars* étoit alors dans la même maison que Mademoiselle *de Thaun*, qui parut fort sensible à cette galanterie, mais l'Impératrice ne l'approuva pas.

Pour revenir aux affaires, le Prince *de Saxe-Zeits*, Evêque de Raab, & l'Evêque de Kiovie Envoyé de Pologne, pressoient tous les jours le Marquis *de Villars*, pour établir une intelligence parfaite entre le Roy & le Roy de Pologne leur Maître. Le Roy répondit favorablement à leurs instances; mais la mauvaise conduite que la ville de Danzick avoit tenuë par rapport à l'Ambassadeur de France, & à quelques-uns de nos vaisseaux, porta Sa Majesté à exiger des satisfactions convenables, avant que d'entrer dans aucun traité, ni d'envoyer aucun Ministre de sa part. Les difficultés sur cela trainérent quelques mois.

Cependant le courier que le Marquis *de Villars* avoit envoyé au Roy, pour l'informer de l'affaire du Prince *de Lichtenstein*, revint à Vienne. Sa Majesté regarda comme une insulte la conduite de ce Prince, & prescrivit au Marquis *de Villars* celle qu'il devoit tenir. Il eut donc ordre de ne demander aucune audience à l'Empereur pour se plaindre, mais de parler une seule fois au Comte *de Kinski*, & de lui dire qu'il avoit ordre de ne pas solliciter de reparation, le Roy étant persuadé qu'elle auroit été faite dans le moment; & qu'il n'étoit pas de sa dignité d'at-

tendre qu'elle se fît sur ses représentations, puisque l'insulte avoit été faite en présence de l'Empereur, & dans le même temps que son Premier-Ministre faisoit des ouvertures considérables pour réünir les deux Maisons: qu'au reste ses pouvoirs étoient suspendus jusqu'après une satisfaction entiere, & qu'il avoit ordre de ne plus mettre le pied dans le Palais de l'Empereur, ni chez aucun Ministre.

La satisfaction que l'on demandoit, étoit que l'Empereur ordonnât au Prince *de Lichtenstein* d'aller chez le Marquis *de Villars*, l'assurer du sensible déplaisir qu'il avoit de ce qui s'étoit passé, & d'avoir manqué au respect dû à son caractére.

Le Marquis *de Villars* eut ordre aussi de s'expliquer au Comte *de Kinski* sur les ouvertures qu'il lui avoit faites, & de lui dire les justes raisons que le Roy avoit de ne pas croire l'Empereur aussi-bien intentionné que l'assuroit son Premier-Ministre; que l'on étoit informé de toutes les demarches que la Cour de Vienne avoit faites immédiatement après la paix de Riswic, pour renouveller une Ligue contre la France, & pour donner de la défiance aux Etats Protestans; qu'à la vérité ces démarches pourroient être désavoüées, mais qu'il n'en étoit pas de même de ce qui se passoit sous les yeux de l'Empereur, par exemple de la harangue du Chancelier d'Autriche qui demandoit de nouveaux secours aux Etats,

& qui par-là les préparoit à une nouvelle guerre contre la France. Le Marquis *de Villars* devoit finir par l'affaire du Prince *de Lichtenstein*, & faire voir au Comte *de Kinski* qu'il paroissoit au Roy qu'on se préparoit moins à une union sincére qu'à une nouvelle rupture.

Le Comte de *Kinski* étoit mort, lorsque ces ordres arrivérent de la Cour. Ce Ministre avoit bien assuré que les derniers incidens n'interromproient pas la négociation. Il n'avoit rien oublié pour persuader au Marquis *de Villars*, qu'il étoit véritablement affligé de ce qui étoit arrivé, & que ces avantures, tout embarrassantes qu'elles étoient, ne pouvoient interrompre ce qu'ils auroient à traiter.

Il est certain que les Cours de Vienne & de France, élevées dans cette ancienne jalousie qui excitoit entre elles des guerres presque continuelles depuis Charles-quint & François I. n'avoient pas eu pour premier objet de se réünir sincérement dans la circonstance de la mort prochaine du Roy d'Espagne. Chacune de son côté avoit cherché à se faire des alliances après la paix de Riswic, & l'Angleterre & la Hollande étoient les premieres ausqu'elles on s'étoit adressé. Ces Puissances avoient un si grand intérêt à ne souffrir jamais la réünion des deux Maisons, qu'elles les flatoient également d'entrer dans leur parti. La Cour de Vienne, qui venoit de soutenir une longue guerre de concert & liguée avec elle,

elle, n'avoit pas obtenu dans la paix les conditions qu'elle desiroit. Elle continua la guerre encore un an. Le sujet qu'elle en avoit, étoit que ces deux Puissances avoient conclu une paix particuliere ; ce qui avoit déterminé le Comte *de Kinski* au dessein de réünir les Maisons de France & d'Autriche. Projet déja formé par le Comte *de Stratman*, & qui auroit été aussi glorieux qu'utile à ces deux grandes Maisons, s'il avoit pû réüssir. Mais elles avoient de si fortes raisons de cacher ce dessein, & le Sr *Hoop* Ministre d'Angleterre & de Hollande étoit si attentif à le pénétrer, que l'on ne pouvoit tenir trop secrettes les plus legéres démarches. C'est aussi ce qui fit traîner si long-temps l'accommodement de l'affaire qui éloignoit le Marquis *de Villars* du Palais de l'Empereur.

Le Roi, pour faire voir à l'Angleterre & à la Hollande qu'il ne ménageoit pas l'Empereur, demanda les plus fortes satisfactions. Il faut expliquer ce qui rendoit celle du Prince *de Lichtenstein* si difficile.

Il étoit Gouverneur de *l'Archiduc*, ce qu'on appelle à la Cour de Vienne, comme à celle de Madrid, *Hayo*. Or les *Hayos* ne quittent jamais le Prince qu'ils élévent, ils ne rendent aucune visite, & ne sortent du Palais qu'avec leur Prince. On demandoit que le Prince *de Lichtenstein* vînt dans la maison du Marquis *de Villars*, & ce Prince publioit hautement qu'il

perdroit la tête, plutôt que de souffrir qu'il fût dit qu'un Prince *de Lichtenstein* eût été le premier *Hayo* qui eût violé les étiquettes, c'est-à-dire les loix du Palais. Et à la vérité l'Empereur fit offrir au Marquis *de Villars* que le Comte *de Kaunits*, Vice-Chancelier de l'Empire & Ministre des affaires étrangéres, vînt chez lui de la part de l'Empereur, témoigner le déplaisir qu'avoit Sa Majesté Impériale de ce qui s'étoit passé. Cette satisfaction paroissoit plus grande au Marquis *de Villars* que la premiere; mais ses ordres étoient précis, & il ne dépendoit pas de lui de les changer. Le Sr *Hoop* voulut s'entremettre de l'accommodement, mais avec de si foibles conditions, qu'il étoit aisé de juger que ce Ministre ne desiroit pas que sa négociation eût un heureux succès.

Le Nonce, & tous les autres Ambassadeurs, voulurent s'employer de même, & firent des offres. Leur entremise étoit inutile, le Marquis *de Villars* étoit fixé à un point, & il falloit qu'il passât sans aucune modification.

Durant tous ces mouvemens, la Cour de Vienne étoit fort embarrassée, & sa crainte étoit sur tout de laisser penser aux Puissances maritimes que, pour ne pas s'éloigner de la France, elle accordoit tout ce qu'elle demandoit. Ces diverses raisons firent différer la satisfaction demandée.

Cependant comme nous l'avons dit, le

Prince Electoral de Baviere mourut à Bruxelles le 6. de Février. La nouvelle de sa mort changeoit toutes les mesures déjà prises par les Puissances, qui vouloient empêcher la guerre, ou pour mieux dire que toute la Monarchie d'Espagne ne tombât sur une, ou sur deux têtes. Car l'Angleterre & la Hollande craignoient encore plus un partage entre le Roi & l'Empereur, que de voir la Monarchie d'Espagne passer sur la tête de l'Empereur, ce qui ne pouvoit jamais être, ces deux Puissances se joignant au Roi pour l'empêcher.

Le *Comte de Soissons* arriva à Vienne dans ce temps-là, sans être attendu de personne, pas même du *Prince de Savoye* son frere, chez lequel étoit le Marquis *de Villars*, quand on lui apprit que le *Comte de Soissons* arrivoit à pied.

A peu près dans le même temps le Marquis *de Villars* reçut du Roi des ordres de partir de Vienne, si avant quinze jours le Prince *de Lichtenstein* ne faisoit pas la satisfaction entiere, & telle que le Roi l'avoit demandée. Il expliqua très-simplement ses ordres au Comte *d'Harach*, le Comte *de Kaunits* étant parti trois jours auparavant pour un voyage de quelques semaines.

Sur cette déclaration du Marquis *de Villars*, on tint le jour d'après une conférence en présence de l'Empereur, ou furent appellés, non-seulement les plus privés Ministres,

mais encore la plupart des Grands Officiers. Les opinions furent partagées ; les plus sensés n'hésitérent pas à ordonner la satisfaction telle que le Roi la desiroit, mais le plus grand nombre regardant l'étiquette comme une loi inviolable, auroit préféré de manquer plûtôt à la Religion.

Cependant tous les Ministres étrangers étoient jour & nuit chez le Marquis *de Villars*, & jamais l'on n'a employé tant d'artifice, tant de manége, tant de raison spécieuse, pour ébranler un homme.

Pour tout dire, on fit tant qu'on laissa couler jusqu'au dernier moment. Le Marquis *de Villars* prêt à executer ses ordres, envoya chercher des chevaux de poste, & fit atteler sa berline.

Sur les trois heures après midi, l'Ambassadeur de Savoye vint encore, disant qu'il n'espéroit plus, & le Marquis *de Villars* ne voyant rien finir, fit sortir de la Ville de Vienne sa berline, & les gens qui devoient le suivre dans son voyage. Dans ces dernieres extrêmités, l'Ambassadeur de Savoye revint lui demander d'attendre encore un moment, & quoiqu'il n'eût aucune espérance, il le pria de lui accorder cette grace seulement jusqu'à son retour du Palais. Enfin l'Ambassadeur arriva, en lui donnant sa parole d'honneur que tout ce qu'il avoit demandé seroit executé dans le moment. Sur cette parole, on fit re-

venir la berline & tous les domestiques. Un assez grand peuple étoit assemblé devant la porte, & le Prince *de Lichtenstein* attendoit, pendant que l'Ambassadeur de Savoye faisoit encore quelques tentatives, pour que ce Prince n'entrât pas dans la chambre où étoit le portrait du Roy. Mais ces petites difficultés ne servirent qu'à rendre la conclusion plus éclatante. Les Gentilshommes, les principaux Domestiques du Marquis *de Villars*, & quelques étrangers étoient dans sa chambre. Les Pages & les Laquais allumérent leurs flambeaux, dès que le Prince *de Lichtenstein* sortit, après avoir fait sur sa conduite des excuses au Marquis *de Villars*. Ainsi la satisfaction, telle que le Roy l'avoit demandée, fut remplie & publique dans le même moment.

Comme cette affaire avoit paru à Vienne très-importante depuis les commencemens, & que le Roy avoit exigé des choses qui violoient les loix de l'étiquette, la conclusion en fit honneur au Marquis *de Villars*.

Dès que ce differend fut terminé, le Comte *de Kaunits* reprit avec le Marquis *de Villars* les ouvertures du Comte *de Kinski*. Celui-ci dans les derniers jours de sa maladie avoit parlé au Comte *de Kaunits*, & lui avoit paru affligé de ce que l'imprudence du Prince *de Lichtenstein* suspendoit des matieres aussi importantes que celles dont il s'agissoit.

Le Marquis *de Villars* reçut des lettres du

Roy, qui lui marquoit une entiere satisfaction de sa conduite dans les affaires épineuses qu'il venoit de terminer. Il eut ordre en même tems de dire au Comte *de Kaunits* que Sa Majesté desiroit véritablement prendre des mesures solides avec l'Empereur, pour éviter la guerre en cas de mort du Roy d'Espagne, & qu'elle verroit avec plaisir tous les projets que les Ministres de l'Empereur feroient sur cela, en commandant au Marquis *de Villars* de les envoyer par un courier avec la plus grande diligence.

Comme le Marquis *de Villars* n'avoit pû aller depuis trois mois à la Cour de l'Empereur, il n'avoit pû aussi faire les complimens du Roy à Sa Majesté Impériale, au Roy & à la Reine des Romains sur leur mariage. Mais sitôt que la fin du differend lui en redonna la liberté, il alla à Laxembourg. Il y fut très-bien reçû de l'Empéreur, & prit toutes ses audiences dès le premier jour. L'Empéreur, qui desiroit sincérement une réünion avec le Roy, parla au Marquis *de Villars* dans ces sentimens, & avec des manieres assez éloignées du serieux des audiences.

Le Roy écrivit alors au Marquis *de Villars* qu'il avoit fait arrêter le Comte *de Boselly*, sur des avis qu'il avoit voulu attenter à la vie du *Prince d'Orange* Roy d'Angleterre. Ce *Boselly*, qui étoit véritablement un des plus méchans hommes du monde, & qui fut executé

depuis pour une infinité de crimes énormes, pouvoit raisonnablement être soupçonné des plus grands. Il se sauva de la Bastille où il avoit été renfermé.

Cependant le Prince *de Lichtenstein* voulut affoiblir la satisfaction qu'il avoit faite. On prétendoit même que l'Ambassadeur de Savoye en écrivant à son maître, n'avoit pas rendu un compte bien fidéle de ce qui s'étoit passé. Le Marquis *de Villars* en étant informé, alla trouver cet Ambassadeur, lui demanda une déclaration signée de lui, & conforme à la vérité, qui avoit été mandée au Roy.

Jusques-là les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits* avoient marqué un desir assez sincére de traiter avec le Marquis *de Villars* sur la succession d'Espagne, mais il est vraisemblable qu'amusés par le Sr *Hoop*; qui leur donnoit des esperances flateuses de la part de ses deux maîtres, ils auroient souhaité que le Roy se fût expliqué davantage.

Le Comte *de Kaunits* rompit enfin le silence, & dit au Marquis *de Villars*: *Vous devez être surpris de ce que depuis douze jours je ne vous ai pas entretenu de notre grande affaire. Je vous dirai ce qui s'est passé la premiere fois que j'ai traité cette matiere avec Sa Majesté Impériale. Elle me parut, & par la joye que je vis dans ses yeux, & par ses discours, très-satisfaite de pouvoir s'entendre avec le Roy, &*

me dit : Songez à cela, & dites-m'en votre pensée le plutôt que vous pourrez. Quand je lui en parlai la seconde fois, il me dit : je me suis ouvert au Comte d'Harach, *ainsi délibérez ensemble. C'est ce que nous faisons, & l'Empereur nous a déclaré que nous aurions tous deux seuls sa confiance dans cette importante négociation.* Le Comte *de Kaunits* ajouta : *Voilà ce que je dois vous dire comme Ministre, mais comme Comte de Kaunits, je vous conjure que les lenteurs ne vous fassent pas de peine, car je n'ai pas la présomption de pouvoir esperer de les faire cesser.* Après quoi il demanda non seulement un profond secret, mais encore une extrême attention sur les moindres démarches, parce qu'ils seroient épiez par les propres Ministres de l'Empereur.

Le Roi écrivit alors au Marquis *de Villars* qu'il étoit enfin convenu avec le Roi d'Angleterre d'un traité de partage sur la succession d'Espagne, que la Hollande y devoit entrer, & que le Sr *Hoop* Ministre de ces deux Puissances devoit le déclarer à l'Empereur. Le Roi lui en manda les conditions, & lui ordonnoit en même tems de laisser agir le Sr *Hoop* seul. Ce Ministre trouva l'Empereur très-opposé au partage qu'il lui proposoit.

La Cour de Madrid étoit dans la plus vive agitation, & son Ambassadeur à Vienne, qui ne laissoit rien ignorer au Marquis *de*

Villars

Villars, lui dit ſouvent que tous les Eſpagnols ne demandoient pas mieux que de ſe donner à un des petits-fils du Roy ; qu'ils auroient peut-être été plus diſpoſés en faveur de l'Archiduc, mais que comme ils ſçavoient bien que l'Empereur n'avoit pas la force de les ſoutenir, le bruit d'un partage qui démembroit leur Monarchie, les mettoit tous au déſeſpoir.

Le Marquis *de Villars* avoit ordre en général d'écouter tout ſans répondre, & de dire ſeulement ce qui pouvoit exciter les autres à parler. Le Roi lui ordonna, ſur les diſcours de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, de lui demander quels ſeroient les Eſpagnols qui pour éviter un partage de leur Monarchie, auroient la réſolution de prendre un parti aſſez ferme pour s'en garantir. Effectivement dire que la Nation ſe donneroit plutôt à un petit-fils du Roi qu'à tout autre Prince, c'étoit prononcer des termes vagues, qui ne donnoient aucune connoiſſance ſur laquelle on pût faire fond. Par conſequent, pour ſe laiſſer aller à quelque penſée ſur cela, il importoit d'être plus informé des noms & des forces des bien-intentionnez pour la Nation. C'eſt auſſi ce que le Marquis *de Villars* repréſenta à l'Ambaſſadeur, qui peu de jours après parla du partage aſſez publiquement, & d'une maniere conforme à ce qu'il avoit dit. Il ſoûtint que le Roy d'Eſpagne n'y conſentiroit jamais, &

que son Maître écriroit dans toutes les Cours de l'Europe sur l'indignité avec laquelle il étoit traité par l'Angleterre & par la Hollande.

Ce même Ambassadeur prit audience de l'Empereur, pour lui faire des plaintes très-vives sur cette négociation de Loo ; c'est le lieu où le Roi d'Angleterre & la Hollande faisoient le traité de partage. La réponse de l'Empereur fut qu'il n'entroit en rien dans tout ce qui se traitoit à Loo, qu'il pouvoit protester cette vérité, & qu'il ne consentiroit jamais au démembrement de la Monarchie d'Espagne.

L'Ambassadeur ne faisoit aucun mistére au Marquis *de Villars* de ce qui se passoit entre l'Empereur & lui, ni même de ce qu'il apprenoit d'Espagne. En lui parlant des divers talens des Ministres du Roy son Maître, il lui dit que le Comte *d'Aguilar* avoit plus d'hardiesse, mais aussi moins de crédit que les autres ; que pour lui il étoit rebuté d'écrire à des Ministres sans attention & sans pouvoir; que l'on ne connoissoit plus l'autorité du Roi, qu'à voir partir de temps en temps un petit billet qui chassoit tantôt l'un tantôt l'autre, souvent sans raison, & toujours sans espérance de voir un meilleur Ministre succéder à un autre ; qu'enfin il étoit sur le point de demander son congé. Au milieu de son dépit il poussa très-vivement le Sr *Hoop* sur une entreprise, disoit-il, aussi injuste & aussi surprenante,

que celle de partager la Monarchie d'un Roi d'Espagne vivant.

L'Empereur protestoit qu'il n'entroit en rien avec ces Puissances ; cependant après toutes les ouvertures faites par les Comtes *d'Harach*, *de Kinski* & de *Kaunits*, on gardoit le silence avec le Marquis *de Villars* : ce qui persuadoit, ou que la Cour de Vienne attendoit des traitemens plus favorables des Puissances qui avoient traité le partage, ou que le Roy approuvoit ce qui se passoit en Hollande.

L'Ambassadeur d'Espagne, pressé enfin par la continuation d'une négociation qu'il ne pouvoit plus soutenir, dit au Marquis *de Villars* qu'il avoit mandé au Roy son Maître, que s'il lui étoit indifférent de conserver l'intégrité de sa Monarchie, il étoit plus noble pour lui de la partager d'une maniere convenable entre l'Empereur & la France ; mais que s'il vouloit la conserver entiere, l'unique moyen étoit pour y réussir de déclarer pour son seul héritier un des petits-fils du Roy, s'engageant à n'en pas permettre le moindre démembrement.

Cet Ambassadeur dit encore au Marquis *de Villars* : « Conduisez-vous bien, ménagez sans éclat la Cour de Madrid ; elle se conduit si mal, aussi-bien que celle de Vienne, que tout concourra à mettre la Monarchie entiere sur la tête d'un de vos

» Princes, même sans que vous fassiez au-
» cun mouvement. »

Il ne sera pas inutile de rapporter un trait, qui fera sentir combien cet Ambassadeur étoit vif sur la gloire de sa Nation. Un jour entendant l'Envoyé d'Angleterre & de Hollande, c'étoit le Sr *Hoop*, blâmer la conduite du Marquis *de Calandes* Ambassadeur d'Espagne à Londres, sur ce qu'il avoit donné un Mémoire de plaintes à la Régence de Londres contre les bruits du partage, & dire qu'il étoit bien surprenant que l'on osât donner des Mémoires à des Sujets sur la conduite de leur Roy. » L'Ambassadeur répli-
» qua, des Sujets qui détrônent leur Roy, & s'en
» donnent un autre, qui même en punissent
» un du dernier supplice par leurs prétendues
» loix, & qui tout récemment font une guerre
» contre la volonté de leur Roi, qui pour
» toute réponse sur ce qui se passe à Darien,
» est réduit à dire qu'il ne peut s'opposer à ce
» que le Parlement d'Ecosse a ordonné; de
» tels Sujets ne sont point du tout regardés
» comme ceux du Roy Très-Chrêtien. » Ce discours de l'Ambassadeur d'Espagne, très-offensant pour un Ministre d'Angleterre, le porta à de grands emportemens, que l'Ambassadeur méprisa par un souris mocqueur. Cette conversation étoit assez amusante pour un tiers.

Cependant on fut informé bien positive-

ment que l'Empereur avoit refusé les propositions de partage faites par l'Angleterre & par la Hollande. Mais ce Prince étant persuadé que le Roi agissoit de concert avec ces deux Puissances, tourna ses vûës du côté de Madrid. Le Roi d'Espagne & la Reine étoient entierement pour l'Empereur; mais divers Ministres de cette Cour, persuadez que l'Empereur & le Roi d'Espagne ne pouvoient rien seuls contre les forces unies de la France, de l'Angleterre, & de la Hollande, jointes à toutes les autres alliances que l'on avoit ménagées dans le Nord, penchoient à se jetter entre les mains du Roi, en se donnant tous entiers à un de ses petits-fils. Unique moyen d'éviter le traité de partage, qu'ils regardoient comme le plus grand malheur.

Le *Comte de Soissons* arrivé à Vienne, & ne sachant plus à quoi se prendre, vint trouver le Marquis *de Villars*, auquel il conta ses peines & ses malheurs, sur tout le chagrin qu'il avoit d'avoir déplu au Roi. Il dit que pour toute grace, il demandoit d'expier ses fautes, & que pour cela il supplioit Sa Majesté d'ordonner qu'il fût reçû dans celle des prisons de France qu'il lui plairoit, pour y demeurer tout le temps que la pitié ou la punition l'exigeroit. Le Roi lui fit dire de continuer ses services aux Princes qu'il voudroit choisir, ne voulant pas qu'il revînt en France.

La guerre très-imprévuë commencée par le Roi de Pologne contre la Suéde, surprit alors presque toutes les Cours de l'Europe. Ce Prince attaquoit la Livonie, il paroissoit que toute la Pologne concouroit à cette entreprise, & certainement l'Empereur ne pouvoit trouver convenable à ses intérêts l'aggrandissement de tels voisins. Le début de la guerre fut heureux pour le Général *Flemming*, qui surprit un Fort très-bon & très-important, placé vis-à-vis Riga, & dont la perte facilitoit extrêmement celle de cette importante place, d'où dépend toute la Livonie, l'une des meilleures & des plus riches Provinces de la domination de Suede.

La Cour de Vienne ne prit aucun parti. Mais on vit le Dannemarck ligué avec le Roi de Pologne, se préparer à attaquer la Suede, & ce fut le commencement d'une guerre à peine terminée en 1716.

Le Marquis *de Villars* eut ordre de déclarer que le Roi avoit commandé de remettre Brisack à l'Empereur le 1. d'Avril 1700. Depuis long-temps cette Cour étoit tranquille sur la restitution de cette place, ayant bien reconnu qu'elle n'avoit été differée, que pour se conformer exactement au Traité de Riswic.

L'audience que le Marquis *de Villars* n'avoit encore pu prendre de *l'Archiduc*, à cause d'une infinité de difficultez, faites même par la plupart des Ministres de l'Europe, fut enfin

réglée suivant les intentions du Roi.

Le Marquis *de Villars* vit ce Prince, qui se découvrit toutes les fois que le Marquis *de Villars* prononcoit le nom du Roi, ou que le Prince lui-même le nommoit. Cette affaire finie, le Comte *d'Harach* parla au Marquis *de Villars* sur la même matiere, qui avoit été déja agitée par les Comtes *de Kinski & de Kaunits*. Il falloit, disoit-il, établir une véritable & sincere union entre le Roi & l'Empereur, & mépriser les vûës de ces Puissances, qui sous le prétexte d'établir le repos de l'Europe, ne vouloient qu'en procurer la ruine par des guerres éternelles. Comme le Marquis *de Villars* avoit ordre de n'entrer en rien, il observa un silence qui fit taire le Comte *d'Harach*, & ce Ministre finit l'entretien par ces paroles: *Mr vous sçavez plus que vous ne voulez dire., & il seroit inutile de parler davantage d'une matiere, qui cependant mériteroit un peu plus les serieuses réflexions du Roi votre maître.*

Le Marquis *de Villars* rendit un compte exact de cette conversation, & prit la liberté de représenter au Roy par des raisons fortes & convaincantes que le parti le plus sûr, le plus avantageux, & le plus convenable aux deux grands Chefs des deux plus redoutables Maisons, étoit de s'unir; que le partage n'établiroit pas la paix; que l'Empereur hazardant tout pour l'empêcher, les commencemens de la rupture pouvoient ne

lui être pas favorables, mais que les suites seroient longues & difficiles ; au lieu que si le Roy s'entendoit avec Sa Majesté Impériale, les forces que ces deux Puissances avoient actuellement sur pied, les mettroient en état de soutenir le partage le plus glorieux, & le plus utile au Roy & à l'Empereur.

Le Comte *d'Harach* dans un autre entretien n'oublia rien, pour prouver au Marquis *de Villars* que l'Angleterre & la Hollande ne songeoient qu'à leurs intérêts particuliers, que le partage proposé ne convenoit qu'à ces deux Puissances, & que le seul glorieux & utile étoit celui qui réünissoit pour toujours, & sans ombre de défiance pour l'avenir, les deux plus puissans Princes de l'Europe. Il a bien paru que le Marquis *de Villars* étoit fortement convaincu de cette vérité ; car il n'obmit rien pour en persuader son Maître, sacrifiant souvent à son zéle la conduite & la politique du courtisan. Il étoit même obligé souvent de supplier le Roy de lui pardonner, s'il s'expliquoit à lui avec trop de liberté. Mais les ordres qu'il recevoit étoient précis, & tels qu'il ne pouvoit faire entrevoir aux Ministres de l'Empereur aucune espérance de changer des mesures, qu'il soupçonnoit être déja prises entre le Roy, l'Angleterre, & la Hollande.

Comme il arrive néanmoins que dans des affaires si importantes, les Puissances mêmes

qui comptent avoir tout réglé, ne laiſſent pas de craindre ou d'entrevoir quelque révolution; le Marquis *de Villars* croyoit pénétrer par les diſcours des Miniſtres de l'Empereur, qu'ils ſe flattoient de voir arriver quelques changemens dans le projet de partage qui paſſoit pour conſtant, bien qu'il ne fût pas public, & le Roy de ſon côté laiſſoit entendre au Marquis *de Villars* qu'il lui envoyeroit des ordres inceſſamment.

La guerre commencée par le Roy de Pologne faiſoit de la peine à toutes les Puiſſances qui cherchoient la paix. Mais ces mêmes Puiſſances, qui dans un autre temps auroient imposé un prompt ſilence à l'Aggreſſeur, étoient retenuës par de plus grands intérêts; & l'incertitude des mouvemens que produiroit la mort apparente du Roy d'Eſpagne, laiſſa une entiere liberté à la Pologne, au Dannemark, à la Pruſſe, & au Czar de s'unir pour détruire la Suede, ou du moins pour envahir les Etats de cette Couronne, qui étoient fort à la bienſeance de ces avides voiſins.

La ligue formée entre tant de Puiſſances donna bientôt lieu à l'intrépide valeur du Roy de Suede de ſe faire une gloire, qui auroit effacé celle des plus grands Conquerans, ſi le mépris des périls, naturel en lui, & qui éclata dans ce jeune Héros au-delà de tout exemple, avoit été accompagné de cette réfléxion ſi

nécessaire à tous les grands hommes, mais surtout à un Roy, qu'il faut démêler les dangers convenables à ces premieres têtes, d'avec ceux qu'elles doivent éviter & mépriser comme au-dessous d'elles.

Cette guerre commença donc dans le Nord, malgré la répugnance de presque toute l'Europe : répugnance qui ne paroissoit que par des offices même assez legers. Et ce que l'on avoit crû un feu facile à éteindre, est encore allumé dans le temps qu'on écrit ces Mémoires, & cette guerre d'une partie de l'Europe a laissé un champ libre à toutes celles qui depuis ont si fort ébranlé les autres Monarchies, qu'il n'y en a pas eu une seule dont les Rois n'ayent été chassés de leurs Capitales, ou dont les Couronnes n'ayent été en quelque péril.

AN. 1700. Revenons à ce qui se passoit à Vienne, où la négociation se trouva des plus importantes par les dépêches du Roy, qu'un courrier apporta au Marquis *de Villars*, dattées du 6. de May 1700.

Par ces lettres le Roy expliquoit au Marquis *de Villars* les raisons qu'il avoit eües de ne lui permettre pas d'écouter les propositions, que lui avoient faites les Ministres de l'Empereur sur un partage de la Monarchie d'Espagne. Ces raisons étoient fondées sur la juste défiance que Sa Majesté avoit dû prendre des vastes desseins de l'Empereur, établis sur la confiance qu'il prenoit dans les alliés

qui l'avoient aidé à soutenir la derniere guerre, & sur les espérances que lui donnoient ses Ambassadeurs à Madrid. Enfin le Roi, persuadé que l'Empereur comptoit recueillir la Monarchie d'Espagne toute entiere, ne crut pas devoir montrer aucune facilité à traiter avec ce Prince. Tout au contraire il regarda comme infiniment plus solides, pour conserver la tranquillité de l'Europe, les mesures qu'il prendroit avec l'Angleterre & la Hollande, ces deux Puissances craignant également & le renouvellement de la guerre, & que la Monarchie d'Espagne ne tombât entiere sur la tête du Roi, ou de l'Empereur.

Il parut donc nécessaire de laisser à l'Empereur le temps de reconnoitre le peu de solidité de ses projets, avant que d'entrer de la part du Roi dans aucune négociation avec ce Prince.

Après que la mort du *Prince Electoral de Baviere* eut changé tout le sistême des négociations, le Sr *Hoop* eut ordre de déclarer, de la part du Roi d'Angleterre & des Etats Généraux, que ces deux Puissances ne trouvoient pas convenable au bien de l'Europe, ni à leurs propres intérêts, de s'engager dans une nouvelle guerre pour ceux de l'Empereur, & qu'enfin pour établir la tranquillité générale, il ne convenoit pas qu'on laissât tous les Etats de la Couronne d'Espagne réünis, ou dans la Maison d'Autriche, ou dans celle de France.

Toutes ces diverſes repréſentations ne purent cependant ébranler l'Empereur, non plus que le peu de fondement qu'il pouvoit faire ſur les négociations de ſon Ambaſſadeur à Madrid, qui ne lui permettoit plus d'eſpérer que le crédit de la Reine d'Eſpagne fût aſſez conſidérable, pour engager les Eſpagnols à ſe donner entiers à la Maiſon d'Autriche, au péril d'une nouvelle & dangereuſe guerre,

Le Roi ne croyant pas pouvoir prendre une confiance entiere dans l'Empereur, ſe crut enfin dans l'obligation de conclure un traité au mois de Mars de la préſente année avec l'Angleterre & la Hollande, pour le partage de la Monarchie d'Eſpagne. Ce traité étant connu, on n'en inſére pas ici les articles.

Le Marquis *de Villars* eut donc ordre de parler à l'Empereur, & lui fit le diſcours ſuivant par lequel il tâcha d'adoucir autant qu'il ſe pouvoit la dure nouvelle qu'il venoit lui apprendre.

» SIRE,

» En m'acquittant des ordres dont le Roi » mon Maître me fait l'honneur de me charger » par ſes dernieres lettres, je prendrai la » liberté d'aſſurer V. M. I. que j'en ai toûjours » eu de très-précis de lui faire connoître » encore plus par ma conduite que par mes » diſcours, combien ſincérement il deſire

d'entretenir toûjours avec elle une parfaite « intelligence. Le Roi mon Maître a été bien « aise de lui en donner des marques, aussi-« bien dans les occasions moins importantes, « que dans celles où il a été question de faciliter « un traité entre Vos MAJESTE'S. «

Cette union a paru toûjours essentielle au « bien de la Chrétienté, ainsi le Roi ne peut « regarder sans peine les événemeus capables « d'en troubler le repos. «

VOTRE MAJESTE' a sçû que le Roi « souhaitant prévenir tant de malheurs, accep-« toit les propositions faites l'année derniere « par le Roi d'Angleterre & par les Etats-« Généraux, pour empêcher, si Dieu dis-« posoit du Roi d'Espagne, que la mort de « ce Prince, dont la santé fait tout craindre « depuis quelques années, ne produisît de « nouvelles guerres. «

Le Roi auroit appris avec un plaisir sen-« sible que VOTRE MAJESTE' IMPE'-« RIALE, égalément touchée & des avanta-« ges offerts à Monseigneur l'Archiduc par ce « projet, & du nouveau trouble, où tous « les Etats se verroient exposés, si elle refuse « d'y souscrire, eût accepté des conditions « si raisonnables. «

Elles ont paru au Roy mon Maître si pro-« pres à maintenir la tranquillité générale, « qu'il a pris enfin la résolution de conclure « avec le Roy de la Grande-Bretagne & avec «

» Mrs les Etats un traité conforme à ces mê-
» mes propositions. Le Roy m'a ordonné d'en
» faire part à V. M. I. Si elle veut y entrer,
» rien ne manquera plus aux mesures prises
» pour la conservation de la paix.

» L'ouverture à la succession d'Espagne est
» justement regardée comme la source d'une
» longue guerre ; mais il n'y aura point de
» sang versé, si cette querelle est terminée
» par un juste partage. Il n'y aura plus de
» dispute, & les peuples soumis présente-
» ment à la domination d'Espagne reconnoî-
» tront de nouveaux Souverains, sans que ce
» changement attire des suites funestes qu'il
» seroit impossible d'éviter, si les armes dé-
» cident de la succession de tant d'Etats.

» Le Roi ne peut croire que la prudence
» & la piété de V. M. I. permettent qu'elle
» préfére les événemens incertains d'une
» guerre, & les malheurs qui en sont insé-
» parables, à des propositions si justes : surtout
» lorsqu'elle voit que, pour épargner ces
» malheurs à la Chrétienté, le Roi veut bien
» se désister de soutenir ses droits justes &
» légitimes, & ne pas employer pour cet
» effet des forces qu'il peut faire agir toutes
» les fois que la nécessité le demandera.

» Enfin, SIRE, je prendrai la liberté de
» répréSenter à V. M. I. que de pareilles
» résolutions n'admettent point de grands
» délais, qu'elles doivent être prises promp-

tement, & qu'il est nécessaire de faire voir «
que l'on tenteroit vainement de s'y opposer. «
Le Roi attend incessamment une réponse, «
& m'ordonne de renvoyer le courier qu'il «
m'a dépêché, peu de jours après que j'aurai «
eu l'honneur d'informer V. M. I. des ordres «
qu'il m'a apportez. «

Voilà, SIRE, la copie du traité que «
j'aurai l'honneur de remettre à V. M. I. ou «
à celui de ses Ministres qu'elle aura pour «
agréable de me nommer. «

L'Empereur parut surpris de ce discours, & répondit seulement que personne ne desiroit plus que lui le repos de l'Europe, & que lui Marquis *de Villars* pouvoit remettre le traité qu'il lui présentoit au Comte *de Kaunits*.

En sortant de chez l'Empereur, le Marquis *de Villars* porta le traité à ce Ministre, qui lui dit simplement en le recevant, & en regardant le ciel : *Il y aura encore quelqu'un là-haut qui se mêlera de partager les Monarchies du monde.*

La dépêche de Sa Majesté informoit très au long le Marquis *de Villars* de tout ce qui s'étoit passé en Angleterre entre Mylord *Portland* & les Ministres de l'Empereur, à la Haye entre M. *Heinsius* & les mêmes Ministres, en France entre le Marquis *de Torcy* & le Comte *de Seintzendorff*. Ce dernier en lisant le traité avec M. *de Torcy*, fit diverses remarques sur

les changemens que l'on pouvoit y faire, sur tout par rapport au Milanez. M. *de Torcy*, lui fit réponse que si lui Comte *de Sintzendorff* faisoit quelques propositions de la part de l'Empereur, le Roi les feroit examiner avec les Ministres d'Angleterre & de Hollande.

Parmi les circonstances dont le Roi informoit le Marquis *de Villars*, il lui manda que la Reine d'Espagne étoit entierement broüillée avec le Comte d'*Harach* Ambassadeur de l'Empereur à Madrid, & dès là que ce Prince ne pouvoit plus attendre, comme il l'avoit toujours esperé, que l'Espagne se livrât à lui. En effet il y avoit à Madrid une puissante cabale, disposée à se donner à un des fils du *Dauphin*, & les plus sensés conseilloient l'Empereur de s'accommoder avec le Roi.

La plus grande difficulté de l'Empereur sur le traité de partage regardoit le Milanez, qui devoit être remis au *Duc de Lorraine* en échange des Duchés de Lorraine & de Bar. Et il y avoit tout lieu d'esperer que l'Empereur seroit satisfait de voir l'Etat de Milan remis entre les mains d'un neveu qu'il avoit élevé, & qui avoit tant de part à sa tendresse.

Nonobstant les déclarations authentiques que le Marquis *de Villars* devoit faire, que le Roi n'admettroit aucune sorte de changement au traité, il avoit ordre d'écouter les propositions que les Ministres de l'Empereur pourroient faire. Si elles consistoient à offrir au

Roi

Roi quelque partie des Indes, ou quelques Provinces dans les Païs-Bas ; le Marquis *de Villars* étoit chargé de rejetter ces offres. Si pourtant l'une de ces Provinces des Païs-Bas étoit celle de Luxembourg, & qu'on voulût y joindre le Royaume de Navarre, le Roi se réservoit d'examiner si ce partage lui convenoit, en laissant le Milanez uni à la Couronne d'Espagne. Enfin si l'Empereur abandonnant ses prétentions sur le Milanez, demandoit que les Royaumes de Naplès & de Sicile ne fussent point séparés de la Monarchie d'Espagne, le Marquis *de Villars* avoit ordre d'écouter les propositions qui seroient faites pour conserver ces Royaumes à l'Archiduc devenu Roi d'Espagne.

Il étoit prescrit au Marquis *de Villars* d'informer diligemment le Roi sur ces diverses propositions de changemens, & de garder le secret à l'égard du Sr *Hoop* ; Sa Majesté se réservant d'en communiquer directement avec l'Angleterre & la Hollande.

Après que le Marquis *de Villars* eut remis le traité à l'Empereur, il écrivit au Roi, & l'on croit devoir insérer ici cette premiere dépêche qui prépare à une importante négociation.

SIRE, «

J'ai eu l'honneur d'informer VOTRE MAJESTE' par ma derniere dépêche, que «

» j'avois pris audience de l'Empereur le 18.
» au soir. Elle trouvera dans celle-ci un compte
» exact & fidéle de tout ce que j'ai fait depuis,
» en execution de ses ordres. Je les ai étudiés
» avec l'attention qu'ils méritent. Elle me
» permettra d'abord d'admirer dans les motifs
» qui ont réglé la conduite de VOTRE MAJESTE', & dont elle daigne m'instruire,
» ce génie sublime & cette profonde sagesse
» dont le discernement déméle par des régles
» infaillibles la vérité d'avec l'apparence, &
» montre la droite voye aux Ministres qui ont
» l'honneur de la servir; à tel point, SIRE,
» que leur premier & presque unique objet
» doit être d'exposer le plus nettement qu'il
» leur est possible tout ce qu'ils voyent & tout
» ce qu'ils entendent: bien persuadés que
» s'ils s'égarent dans leurs préjugés, VOTRE
» MAJESTE' ne se trompera pas dans ses
» décisions. Ainsi dans la matiere importante
» qu'elle daigne me confier, j'aurai l'honneur
» de lui rendre compte, non-seulement des
» paroles de l'Empereur, & de ses Ministres,
» mais même, autant que je le pourrai, de
» l'air dont ils les ont prononcées.

» Je me suis servi des mêmes expressions
» que VOTRE MAJESTE' m'a fait l'honneur
» de me prescrire, lorsque j'ai parlé en son
» nom à l'Empereur. Sa réponse a été en termes
» généraux, qu'il avoit intention d'entretenir
» toujours une parfaite intelligence avec Vo-

TRE MAJESTÉ ; qu'il se souvenoit de tout « ce qui avoit été proposé & agité depuis un « an entre le Ministre de Hollande & les siens, « qu'il avoit crû montrer sa modération dans « ce qui s'étoit passé, & qu'il examineroit le « traité que VOTRE MAJESTÉ m'ordon- « noit de lui communiquer. Sur la conclusion « de mon discours, qui tendoit à presser une « résolution, l'Empereur dit qu'une matiere « si importante exigeoit de longues délibé- « rations, qu'il verroit cependant ce qu'on « pourroit me dire avant le départ de mon « courier ; & m'ordonna de remettre le traité « au Comte de *Kaunits*. «

Je trouvai ce Ministre dans l'antichambre « de l'Empereur, & lui demandai quand je « pourrois l'entretenir, après lui avoir dit en « deux mots que j'avois à lui remettre la copie « d'un traité dont je venois de rendre compte « à l'Empereur. «

On en avoit des nouvelles avant l'arrivée « de vos couriers, & le Comte *de Kaunits* « me dit qu'il en savoit la signature du 25. « de Mars. L'Ambassadeur de Venise m'en « avoit parlé de même, & m'avoit expliqué « la plupart des articles du traité. «

Après cette premiere diligence pour in- « former le Comte *de Kaunits*, je parlai à « Mr le Comte *d'Harach* qui me parut assez « ému, & qui se plaignit fort des Alliés de « son Maître. *Voilà*, me dit-il, *vos bons amis*, «

» *mais est-ce que l'on donne le bien des gens ?*
» Il me parla ensuite sur diverses particu-
» larités du traité, en me disant : *Je vous l'a-*
» *vois déja bien fait observer, Mr, que l'An-*
» *gleterre & la Hollande ne songeoient qu'à leurs*
» *intérêts. Ces Puissances nous donnent une por-*
» *tion de la Monarchie d'Espagne, qui ne peut*
» *se soutenir. Que faire de la Flandre ? Comment*
» *conserver les Indes sans Armée navale. Il*
» *faudra donc que Monsieur l'Archiduc soit*
» *toujours à la merci du Roi pour l'Espagne,*
» *& dans la dépendance de l'Angleterre & de*
» *la Hollande pour les Indes. Mr,* lui répondis-
» je, *si vous considérez la portion de la Monar-*
» *chie d'Espagne qui est destinée à Monsieur*
» *l'Archiduc par l'usage qu'en font les Espa-*
» *gnols, & que nous jugions de même de celle*
» *qui nous regarde, vous m'avouërez que la*
» *notre est la plus médiocre. Vous savez, Mr,*
» *que les Royaumes de Naples & de Sicile sont*
» *engagez de maniere que le Roi d'Espagne n'en*
» *retire presque rien. Mais lorsqu'un Prince aussi*
» *bien élevé que l'est Monsieur l'Archiduc, &*
» *qui dans un âge peu avancé donne déja de si*
» *grandes espérances, sera le maître absolu,*
» *vous trouverez alors, Mr. que l'Empire des*
» *Indes & les Espagnes bien gouvernées sont*
» *un Etat très-puissant. Je sais ce que l'on tire*
» *actuellement des deux Castilles, & si la misére*
» *du gouvernement actuel d'Espagne fait, pour*
» *ainsi dire, fondre tout l'or des Indes entre les*

mains des Espagnols, il ne faut qu'un Prince « *un peu éclairé pour relever une puissance plus* « *accablée de son propre poids & par l'ignorance* « *de ses Ministres, que de sa foiblesse naturelle.* « Enfin, SIRE, après quelques soupirs & « des plaintes d'avoir été abandonné par des « Alliez, que l'Empire avoit seul soutenus à « la veille de leur ruine totale, Monsieur le « Comte *d'Harach* est venu aux regrets de n'a- « voir pas traité directement avec moi. *N'étoit-* « *il pas plus raisonnable*, m'a-t-il dit, *que* « *des Princes si proches parens, & si remplis de* « *religion & d'équité, convinssent entre eux?* « *Il est aisé de vous répondre sur cela*, lui ai-je « dit, *& vous trouverez bon que je vous explique* « *la conduite de* SA MAJESTE'. «

A peine la paix de Risvick fut-elle concluë, « *que le Roi nomma Mrs* de Tallard, d'Har- « court, *& moi pour aller auprès de l'Empe-* « *reur, du Roi d'Espagne, & du Roi d'An-* « *gleterre. Je serois parti en même temps que* « *les deux premiers, si la mort de mon pere* « *qui survint alors, ne m'eût fait supplier le* « *Roi de m'accorder quelques mois.* (J'ai crû, « SIRE, pouvoir employer cette raison, « quoiqu'elle ne m'ait pas retenu, comme « VOTRE MAJESTE' le sçait.) *J'arrivai* « *ici il y a deux ans, & vous savez, Mr le* « *Comte, que l'Empereur n'a eu personne auprès* « *du Roi que plus de quinze mois après. Je* « *trouvai en arrivant une si grande froideur à* «

» *Vienne, & si differente des manieres que l'on*
» *avoit euës pour moi à mon premier voyage,*
» *que je ne pus m'empêcher d'en marquer mon*
» *étonnement à Mr le Comte* de Kaunits, *&*
» *de lui en porter mes justes plaintes. En effet*
» *je demeurai un mois entier, sans que personne*
» *mit les pieds chez moi. Quelques-uns même de*
» *mes anciens amis, qui avoient envoyé me*
» *demander heure pour y venir, s'en excusérent.*
» *Vous savez vous-même, Mr, que les prin-*
» *cipales personnes d'entre-vous ne m'ont in-*
» *vité chez eux, qu'après m'avoir fait l'hon-*
» *neur de venir manger chez moi, & honteux,*
» *pour ainsi dire, de ne pas faire les honneurs*
» *de leur Cour à un étranger. Desorte que si j'ai*
» *reçû des honnêtetés dans la suite, j'ose dire*
» *que ce n'a été qu'après me les être attirées.*
» *Le feu Comte de* Kinski, *& plusieurs autres*
» *ne sont jamais venus chez moi. Des trai-*
» *temens si differens de ceux que l'on faisoit*
» *autrefois aux Envoyez du Roi, & dont je*
» *ne pouvois me dispenser d'informer* SA MA-
» JESTÉ, *commencérent à la persuader combien*
» *elle avoit peu à compter sur la bonne volonté*
» *de cette Cour. L'affaire qui m'arriva chez*
» *Mr* l'Archiduc, *acheva d'en convaincre.*
» *Rappellez-vous, Mr, par quelles lenteurs*
» *& par quelles difficultés je passai, avant*
» *que d'obtenir les justes satisfactions deman-*
» *dées par le Roi. Encore ne furent-elles ac-*
» *cordées que par la crainte de rompre un com-*

merce, qui vous mettoit à la merci de l'Angleterre & de la Hollande, n'ayant plus aucune voye de traiter directement avec SA MAJESTÉ. *A toute cette conduite, pouvoit-on croire que l'Empereur eût un desir bien sincere de se lier d'intérêt avec le Roi ? Je crois même pouvoir vous dire que l'on n'en a fait les premieres propositions, que lorsqu'on me vit sur le point de quitter votre Cour, par le refus de la satisfaction que le Roi demandoit.*

Le Comte *d'Harach* m'interrompit là-dessus, & me dit : *Monsieur, si d'abord on n'a point eu de conférence avec vous, c'est premierement, parce que l'Empereur a toujours cru être le seul & véritable héritier de la Monarchie d'Espagne : en second lieu, c'est qu'avant votre arrivée ici, le Roi étoit déja convenu avec le Roi d'Angleterre & avec les Hollandois sur le Prince Electoral de Baviere.*

Non, Mr, lui répondis-je, *je crois pouvoir vous assurer qu'il n'y avoit rien de réglé avant mon arrivée. Que si depuis le Roi a consenti à quelque chose en faveur du Prince Electoral, sa même modération paroissoit toujours, & ce Prince étant mort, vous deviez montrer plus d'ardeur que d'éloignement à traiter avec* SA MAJESTÉ.

Mais quoi ? N'y a-t-il donc plus rien à négocier, reprit le Comte *d'Harach*, *& tout est-il fini ?* Je lui dis, *vous voyez un traité conclu. Pour ce traité nous ne pouvons*

» *y consentir*, répliqua le Comte. Je répondis :
» *Le Roi m'ordonne de renvoyer mon courier*
» *dans huit jours au plus tard. Il souhaite*
» *passionnément que ces conditions, où sa modé-*
» *ration paroît toute entiere, soient au gré de*
» *l'Empereur. Pour moi, Mr, je verrai dans*
» *l'intervalle qui m'est fixé ce que vous me*
» *ferez l'honneur de me dire, & j'en rendrai*
» *un comte fidéle à* SA MAJESTÉ. Voilà,
» SIRE, le précis de la premiere conversa-
» tion entre le Comte *d'Harach* & moi.

» J'allai de-là chez le Comte *de Kaunits*,
» que je trouvai très-réservé, très silencieux,
» & étonné. Comme il ne me répondoit qu'en
» peu de paroles, je m'étendis moins avec
» lui qu'avec le Comte *d'Harach*. Cependant
» après m'avoir écouté quelque temps, il me
» dit *Voilà ce que Mrs* de Bouflers & de
» Portland *avoient négocié avant la paix*. Je
» l'assurai du contraire, & il me répliqua :
» *Il y a quelqu'un là haut*, en montrant le Ciel,
» *qui travaillera à ces partages*. Je lui répondis :
» *Ce quelqu'un en approuvera la Justice. Cela est*
» *pourtant nouveau*, me dit-il, *que le Roi*
» *d'Angleterre & la Hollande partagent la*
» *Monarchie d'Espagne. Et ce tiers dont vous*
» *nous menacez, où est-il ? Je ne le connois pas.*
» *Quoi, les Hollandois donneront des Royaumes.*
» Comme il s'en prenoit vivement au Roi
» d'Angleterre & aux Etats-Généraux, je lui
» dis, *Mr le Comte, trouvez bon que je les*
excuse

excuse auprès de vous. Ces deux Puissances viennent tout récemment de soutenir une guerre qui leur a couté beaucoup, & rien à l'Empereur: car enfin vous n'avez fait de dépense que contre les Turcs, vous aviez quelques troupes en Italie, & deux seuls Régimens de Houssards dans l'Empire qui n'étoient point à sa solde. L'Angleterre & la Hollande ont donc soutenu seules tout le fardeau de la guerre. Croyez-vous ces deux Nations bien empressées à s'engager dans une nouvelle guerre pour vos seuls intérêts, quand le Roi marque par sa modération qu'il ne desire que le bien & la tranquillité de l'Europe? Je lui remis le traité, & ainsi finit notre entretien, dont j'ai rapporté l'essentiel.

Le jour suivant le Comte *d'Harach* me pria à dîner, il but à la bonne union de VOTRE MAJESTÉ & de l'Empereur. Il est naturellement très-poli, & il me le parut encore plus ce jour-là. Après le repas il me dit: *Voilà le traité que Mr* Hoop *a remis à l'Empereur. Vous voulez bien que je vous fasse voir qu'entre-autres choses il y en a deux insoutenables, sur les Articles IV. & IX. Quoi! obliger l'Empereur de priver ses successeurs de la reversion légitime de leur bien! Et si le malheur vouloit*, continua-t-il, *qu'il ne restât qu'un seul Prince de toute la Maison d'Autriche, l'Empereur pourroit-il consentir à le priver de toute la succession d'Espagne? Il y*

» *faut donc faire la guerre, & tout risquer.*
» *D'ailleurs le Milanez est un fief de l'Empire.*
» *Depuis quand le Roi d'Angleterre & les Hol-*
» *landois veulent-ils être Empereurs? Car c'est*
» *à l'Empereur à disposer de ce fief, comme*
» *Charles-quint en avoit disposé pour son fils.*

» *Si la seule difficulté étoit de le donner*, lui
» répliquai-je, *pourvû que l'Empereur ne le*
» *donnât pas à son fils, ou que, pour mieux*
» *dire, il le donnât conformément aux articles*
» *du traité, cela n'arrêteroit peut-être pas. Mais*
» *je ne suis point surpris que des Puissances oc-*
» *cupées à conserver l'égalité, seul fondement*
» *du repos public, ne consentent pas qu'un Em-*
» *pereur, dont les dernieres conquêtes augmentent*
» *considérablement la puissance, y puisse joindre*
» *les Indes, les Espagnes, & la Flandre. Mr,*
» répliqua le Comte *d'Harach tout cela n'est*
» *rien, car nous ne pouvons pas le soutenir. Nous*
» *parlons ici comme honnêtes gens, & pour moi*
» *je déclare que je le fais sans aucun ordre de*
» *l'Empereur. Mais prenez la portion que vous*
» *offrez à Monsieur* l'Archiduc, *& laissez-nous*
» *le reste.* A cela je répondis: *je ne me charge,*
» *Mr, que de mander ce que vous me direz; après*
» *la conclusion d'un traité, vous jugez bien que*
» *mon pouvoir se borne-là.* Le Comte *d'Harach*
» finit en me disant une seconde fois, *Mr,*
» *je parle de moi même.* Voilà le récit fidéle de
» cette seconde conversation. »

Le reste de la dépêche du Marquis *de Vil-*

lars rouloit ſur d'autres points indifférens à la négociation.

Cependant l'Empereur, ayant véritablement deſſein de ſe lier d'intérêt avec le Roi ; travailloit vivement avec ſes Miniſtres à en trouver les moyens. Une matiere de cette importance méritoit de ſérieuſes délibérations, & les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits* n'oubliérent rien, pour convaincre le Marquis *de Villars* que l'on ne vouloit rien moins que l'amuſer, & qu'il ſeroit content des propoſitions qu'ils avoient à lui faire.

Dans la derniere converſation qu'il eut avec le Comte *d'Harach*, ce Miniſtre lui dit que le mémoire de ce qu'il devoit lui dire étoit fait, mais qu'une maladie du Comte *de Kaunits* l'empêchoit de pouvoir aſſiſter de deux jours à la lecture que ces deux Miniſtres devoient lui en faire ; que lui Comte *d'Harach* ne vouloit point la faire ſeul, parce qu'en matiere ſi grave il ne riſqueroit pas d'en prendre ſur lui ſeul les interprétations ni les réponſes. Le Marquis *de Villars* lui répondit que, puiſque deux Miniſtres ſi habiles prenoient la précaution de ne vouloir pas négocier ſéparément, il les aſſuroit d'avance qu'il n'en prendroit pas moins ; qu'il envoyeroit le mémoire, & qu'il écriroit en leur preſence ce qu'il croiroit pouvoir y être ajouté

La maladie du Comte *de Kaunits* à Laxembourg differa de quelques jours la lecture du

mémoire par le Comte *d'Harach*. Mais enfin ces deux Miniſtres s'étant rejoints à Vienne, ils donnérent rendez-vous au Marquis *de Villars*, & lui lurent deux mémoires ; l'un dont il pouvoit faire part à Mr *Hoop*, & l'autre dont ils demandérent que SA MAJESTE' ſeule eût connoiſſance.

Le premier contenoit des plaintes de l'Empereur. Prémierement, de ce que le Roi Catholique encore vivant, on avoit fait un traité de partage de la Monarchie d'Eſpagne, malgré tous les égards qui ſe devoient à un ſi grand Roi, & aux héritiers reſpectables de cette grande Monarchie. En ſecond lieu, de ce qu'on n'obſervoit dans ce traité ni égalité ni décence, puiſqu'on y liſoit cette condition injurieuſe à l'Empereur, que s'il n'acceptoit le préſent traité dans l'eſpace de trois mois, lui Empereur premier héritier n'auroit aucune portion de cette Monarchie, quand la ſucceſſion en ſeroit ouverte. Qu'au ſurplus il étoit bien juſte que l'Empereur concertât avec le Roi ſur ces matieres, mais qu'il ne feroit rien qu'après le retour d'un courier qu'il envoyoit en Eſpagne ; la Religion, la probité, & la bienſeance exigeant que l'on ſçût au moins ce que penſoit le Roi d'Eſpagne ſur le partage de ſes biens.

A l'égard du ſecond mémoire, les Miniſtres de l'Empereur déclarérent au Marquis *de Villars* qu'il étoit pour lui ſeul, & qu'il ne

devoit pas être communiqué au Sr *Hoop*.

Il contenoit premierement la surprise où étoit l'Empereur que le Roi eût voulu traiter de la succession d'Espagne avec des Puissances étrangéres, quoiqu'elles n'eussent nul droit sur aucune portion de cette Monarchie, dont le Roi & l'Empereur pouvoient seuls être héritiers.

Il portoit en second lieu, que l'union étant entiérement rétablie entre ces deux Princes, seuls intéressez dans la succession, l'Empereur ne souhaitoit rien tant que de s'entendre directement avec le Roi, sans participation des médiateurs qui s'étoient introduits eux-mêmes.

Enfin que l'Empereur ayant trois mois pour se déterminer, il seroit facile de les employer à traiter avec le Roi, remettant à SA MAJESTÉ, ou de donner les pleins pouvoirs au Marquis *de Villars*, ou d'agréer que l'Empereur les envoyât au Comte *de Sintzendorff*.

Ce dernier mémoire ajoutoit que si le Roi vouloit faire un traité avec l'Empereur, on pouvoit laisser celui de partage tel qu'il étoit, & en faire un autre pour le garder secret jusqu'au temps de l'execution; que cependant l'Empereur acceptoit dans les formes le traité déja fait, tandis que l'on feroit sous mains une négociation particuliere pour un nouvel arrangement.

Le Marquis *de Villars* écrivit, & ces prémiers discours ne paroissant suivis d'aucun autre, il en marqua son étonnement aux Ministres de l'Empereur, & leur dit qu'ayant déja mandé au Roi les premieres paroles du Comte *d'Harach*, SA MAJESTE' seroit très-surprise si ces mémoires si attendus ne contenoient que des propositions si générales.

A cela les Ministres répondirent : *Avez vous des pouvoirs pour traiter? Dans les préliminaires on ne s'explique pas fort amplement, & même ce seroit en vain.*

Mais, répliqua le Marquis *de Villars*, *vous ne dites rien sur le traité.* Le Comte *d'Harach* reprit : *quand le Roi donne trois mois, c'est pour traiter. Autrement il n'y auroit qu'à dire oüi ou non, à la fin du temps marqué. Voulez-vous*, ajouta-t-il, *que l'on vous en dise davantage? L'Empereur n'admettra jamais le point de la succession, puisque si Dieu lui enlevoit l'un de ses deux Princes, jamais Sa Majesté Impériale ne pourroit consentir à voir sortir de sa Maison la Monarchie entiere. Elle hazardera tout plutôt que de se relâcher sur ce point, & elle ne désespére pas de trouver des amis. Enfin elle ne pourra se résoudre à abandonner le Milanez, mais elle cédera volontiers toutes les Indes.*

Quelle proposition! répondit le Marquis *de Villars. Les premieres de Mr le Comte* d'Harach *étoient de donner la portion entiere de Monsieur* l'Archiduc. *Vos dernieres paroles sont si éloignées*

des prémieres, que je ne me chargerai jamais d'en informer le Roi, & l'on peut les lui faire savoir par le Comte de Sintzendorff.

Le Comte *de Kaunits* prit la parole, & dit: *mais, Mr, dites-nous quelque chose. Je n'ai jamais pensé que l'Empire des Indes offert d'abord, fût un petit objet, en échange des Royaumes de Naples & de Sicile. Si d'ailleurs le Roi a tant d'envie de la Lorraine, l'Empereur se chargera d'accommoder Mr le Duc* de Lorraine.

Le Marquis *de Villars* fit voir sur cela que le Roi ne pouvoit desirer la Lorraine que pour finir un procès; la situation de ce petit Etat ne pouvant jamais donner aucune inquietude, que le revenu en étoit médiocre pendant la paix & pendant la guerre. Qu'enfin soit que le Souverain fût dans les intérêts du Roi, ou qu'il s'en éloignât, son pays ne pouvoit se dispenser de loger des troupes, & de donner des quartiers d'hiver.

Les Ministres de l'Empereur ne concluant rien de positif, le Marquis *de Villars* les pria de le faire, & ils lui répondirent que si le Roi vouloit traiter à Vienne, il n'y avoit qu'à envoyer des pouvoirs au Marquis *de Villars*, que si Sa Majesté au contraire vouloit traiter avec le Comte *de Sintzendorff*, ils lui en enverroient dès qu'elle leur auroit fait savoir sa volonté: qu'enfin le plus sûr pour abréger étoit de traiter à Vienne, parce que nos couriers font plus de diligence que ceux de l'Empereur.

Le Marquis *de Villars* répliqua que, pour accourcir une négociation, il falloit que les deux partis le voulussent, qu'il y avoit 23. jours qu'il attendoit une réponse dont il étoit forcé d'avoüer qu'il n'étoit pas satisfait; ce qui lui faisoit desirer de n'être pas chargé de cette grande négociation. Premiérement, parce que le Roi seroit mieux servi par les Ministres qui étoient auprès de Sa Majesté, que par lui. Et en second lieu, parce qu'ayant espéré plus d'ouverture, il en trouveroit beaucoup moins qu'il n'avoit lieu d'en attendre. Qu'ainsi l'intérêt du Roi le portoit à lui représenter celui que Sa Majesté avoit en toute façon de voir décider sous ses yeux une matiere si grave. Cette réponse fut accompagnée de toute la froideur imaginable.

Mais ne voit-on pas chez vous, dirent les Ministres, *que l'intérêt de Dieu & celui de nos Maîtres veut qu'ils soient unis? Et quel fond la France peut-elle faire sur des Puissances qui après avoir été liées a l'Empereur par des traités, lui manquent néanmoins si ouvertement? Attendez-vous à la même conduite de leur part à la premiere occasion. Quelque foible que soit la santé du Roi d'Espagne, on peut espérer encore qu'elle ira plus loin que celle du Roi Guillaume. En ce cas le Roi auroit la gloire de rétablir la Religion & le Roi d'Angleterre dans ses Royaumes. On peut traiter secrettement, & paroître entrer dans le traité de partage, & le Roi d'Es-*

pagne mort, chacun pourroit prendre les portions qui conviendroient le mieux au Roi & à l'Empereur. On ne peut convenir que nous ne soyions les maîtres de l'exécution.

Les deux Ministres ajoutérent que l'Italie entiere s'opposeroit à voir le Roi maître d'Etats, qui lui ouvriroient la conquête aisée de tout le reste.

Le Marquis *de Villars* fit sur cela la réponse qui se présentoit naturellement, savoir, que l'Italie craindroit encore plus l'Empereur, dont les droits certains ou supposez la lui soumettroient toute entiere.

Le Comte *de Kaunits* reprit; *Les droits de Charlemagne, quoique très-anciens, seront mieux soutenus par la France que les notres, sans contredit meilleurs & plus modernes. Et l'on verroit bien-tôt le Pape à Avignon, si les Royaumes de Naples & de Sicile appartenoient à un de vos Princes.*

Le Marquis *de Villars* répondit que le Pape, Rome, & toute l'Italie se croiroient plus tranquilles, le Milanez étant possedé par un Prince particulier, que quand ils verroient l'Empereur les environner de toutes parts; que c'étoit le sentiment de Rome entiere, que la République de Venise aimeroit mieux Mr *de Lorraine* à Milan que tout autre.

Mais quand vous aurez Naples & la Sicile, répondirent les deux Ministres, *quelle sera leur ressource pour se deffendre d'être entierement*

dans votre dépendance, avec toutes vos forces maritimes, capables d'asservir ou d'intimider toute la Méditerranée ? La conférence finit à ces paroles, qui n'allérent à rien plus.

Pendant cette négociation, le Marquis *de Villars* avoit ordre de veiller toujours à ce qui regardoit la guerre commencée dans le Nord. Les Royaumes de Suede & de Dannemarck, la Prusse, la Pologne, le Czar, faisoient des propositions pour s'unir à la France ou à l'Empereur, & promettoient également à ces deux Puissances d'embrasser leurs intérêts sur la division que causeroit apparemment la mort prochaine du Roi d'Espagne. Enfin toute l'Europe étoit ébranlée, & tout préparoit un embrâsement général, qui ne pouvoit être étouffé que par une sincére union du Roi avec l'Empereur.

Mr le *Duc de Savoye* de son côté prenoit des mesures, & son Ambassadeur, qui étoit dans la plus vive agitation, avoit de fréquentes conférences avec les Ministres de l'Empereur, fort souvent aussi avec le Marquis *de Villars*, & avec les Ministres des Puissances Maritimes : mais à travers tous ses discours, il étoit aisé d'appercevoir que son maître cherchoit à se donner à qui lui feroit le meilleur parti.

Cependant le Marquis *de Villars* reçut une dépêche du Roy dattée du 16. de Juin. Elle marquoit une opinion formée que l'Empereur

n'agissoit pas de bonne foi avec Sa Majesté ; que les propositions de traiter directement étoient plutôt causées par une secrette vûë d'éloigner le Roy des mesures prises avec l'Angleterre & la Hollande, que par le desir sincére de partager la Monarchie d'Espagne avec le Roy ; que l'intention de l'Empereur étoit de profiter de la résolution qu'il croyoit prise par le Roy d'Espagne de déclarer *l'Archiduc* son unique héritier, & qu'il songeoit à s'attacher le *Duc de Savoye*, dont les forces étoient nécessaires pour faciliter l'exécution de ce dessein.

Les retardemens des Ministres de l'Empereur, qui differoient toujours à s'expliquer, augmentoient encore les soupçons du Roy, & le fortifioient dans l'intention de s'en tenir au traité de partage.

Au fond le Roy n'avoit jamais compté que l'Empereur voulût de bonne foi partager avec lui la Monarchie d'Espagne, & l'Empereur pensant la même chose de Sa Majesté, chacun avoit commencé par prendre des mesures tout opposées à ce dessein apparent. L'Empereur étoit persuadé que ses anciens alliez entreroient plus vivement dans ses interêts, & le Roy croyoit beaucoup faire de diviser une ligue, qui avoit causé une guerre si longue & si cruelle.

Sa Majesté avoit eu cette vûë en traitant la paix de Riswick, & les premieres instru-

ctions qui furent données au Marquis *de Villars*, lui prescrivoient d'inspirer aux diverses Cours de l'Empire dont les Ministres étoient à Vienne, que leur intérêt devoit être uniquement de craindre la trop grande puissance de l'Empereur, la mort prochaine du Roy d'Espagne pouvant réünir de si grands Etats.

Il y avoit plusieurs siecles que les Maisons de France & d'Autriche étoient ennemies irréconciliables. La guerre finie n'avoit pas dissipé les défiances, & ce furent ces inquiétudes mutuelles qui empêchérent la véritable union, qui pourtant, selon la pensée du Marquis *de Villars*, étoit plus sincérement desirée par l'Empereur, que l'on ne vouloit se le persuader en France.

Le Sr *Hoop*, Ministre d'Angleterre & de Hollande, confia au Marquis *de Villars*, le peu de satisfaction qu'il avoit du silence & des froideurs des Ministres de l'Empereur, sans que ses plaintes sur cela pussent faire penser qu'il eût aucun soupçon d'une intelligence plus vive de leur part avec le Marquis *de Villars*.

Effectivement les Ministres de l'Empereur paroissoient fort piquez contre l'Angleterre & la Hollande, & le Marquis *de Villars* étoit extrêmement attentif à ne pas donner au Ministre de ces Puissances le moindre soupçon des desseins que l'Empereur pouvoit avoir de se lier avec le Roy. Il étoit trop important dans la conjoncture présente, & vû les me-

ſures du traité de partage, que le Miniſtre du Roy parût n'avoir rien de réſervé pour le Sr *Hoop*. Celui-ci ayant voulu, ſur le retour d'un courier de Madrid, preſſer le Comte *d'Harach* de s'expliquer plus clairement que la Cour de Madrid n'avoit encore fait, ce Miniſtre lui répondit froidement, & même avec hauteur: *Dans la fin de trois mois l'Empereur fera déclarer ſes intentions.*

La Cour de Vienne n'oublioit rien cependant, pour ſe faire de puiſſans amis dans l'Empire. Le plus conſidérable étoit *l'Electeur de Brandebourg*, qui voulant obtenir le titre de Roy, promettoit à tout événement des ſecours à l'Empereur, auquel le *Duc de Savoye* paroiſſoit encore vouloir ſe lier.

L'Ambaſſadeur de ce Prince à Vienne ſe donnoit un grand mouvement, qu'il prétextoit, parlant au Marquis *de Villars*, des difficultez qu'il trouvoit auprès des Miniſtres de l'Empereur pour l'acquiſition de divers fiefs que ſon Maître vouloit avoir. Mais tous les ſoins que cet Ambaſſadeur prenoit pour ſe cacher, ne découvroient que mieux ſes véritables deſſeins au Marquis *de Villars*.

Il revint alors un courier de Madrid à Vienne, envoyé ſur la nouvelle du traité de partage. Les Miniſtres de l'Empereur dirent ſeulement au Marquis *de Villars*, que le Roy d'Eſpagne avoit appris une ſi dure nouvelle avec une grande fermeté, que ce Prince a-

voit écrit quatre lignes de sa main à l'Empereur, par lesquelles il lui mandoit que tous les Grands de son Royaume lui avoient témoigné leur indignation d'un pareil traité, & qu'ils l'avoient tous assuré que pour en empêcher l'exécution, ils étoient prêts à sacrifier leurs biens & leurs vies.

Le Prince *de Schvartzemberg* n'étoit pas des conférences, mais il étoit très-bien avec l'Impératrice, & par conséquent informé de ce qui s'y traitoit. Il dit au Marquis *de Villars : Souvenez-vous, Mr, des premiers discours que je vous ai tenu ; gens plus considérables que moi ont parlé, mais je vous répéte que rien ne sera si avantageux à nos Maîtres qu'une bonne intelligence, & un partage concerté entre-eux, car pour celui qui est réglé par le traité, jamais il n'aura lieu.*

Mr *de Torcy* envoya au Marquis *de Villars* une relation exacte de tout ce qui s'étoit passé entre lui & le Comte *de Sintzendorff*, sur les ordres que celui-ci avoit reçûs de l'Empereur, & tout aboutissoit à dire que ce Prince ne consentiroit jamais à envoyer *l'Archiduc* son fils en Espagne. Toutes les conditions que proposoit le Comte *de Sintzendorff* étoient inférieures à celles que les Ministres de l'Empereur avoient faites au Marquis *de Villars*, & sur lesquelles ils avoient demandé un profond secret. Ainsi le fort de la négociation étoit à Vienne.

On fut porté à croire à la Cour de France que le Roy d'Espagne demandoit *l'Archiduc* auprès de lui. En effet la raison vouloit assez, vû l'infirmité du Roy, que ce jeune Prince fût à portée de recevoir la succession de la Monarchie, dès qu'elle seroit ouverte. Ainsi le Marquis *de Villars* avoit grande attention à observer toutes les démarches de *l'Archiduc*, afin de pouvoir en informer le Roy avec une extrême diligence. Il auroit même pris la précaution de dépêcher un courier en droiture à Toulon, où il savoit qu'on armoit un grand nombre de vaisseaux, pour avertir les Commandans de la marine, en cas que *l'Archiduc* eût pris la route d'Italie, afin qu'à tout évenement, si nos Généraux de mer avoient ordre de traverser le passage de ce Prince en Espagne, ils fussent promptement informez de ce dessein.

Durant ce temps la guerre de Livonie commencée partageoit l'Empire. Les Princes opposez au neuviéme Electorat soutenoient le parti, qu'ils croyoient le moins attaché à la Cour de Vienne. D'une autre part, l'Empereur mal satisfait de l'Angleterre & de la Hollande, s'attachoit tous ceux qui étoient le moins liez avec ces deux Puissances, & comme on l'a déja dit, jamais l'on n'avoit vû tant de disposition à un embrâsement universel dans l'Europe.

La négociation à Vienne étoit d'autant plus

delicate, que le Roi & l'Empereur avoient le même intérêt de la cacher aux Puissances maritimes.

L'Empereur observoit cependant moins d'égards, & se plaignoit assez vivement de leur conduite, tandis que ses ministres n'oublioient rien pour persuader le Marquis *de Villars*, & pour prouver que l'unique intérêt de leurs Maîtres, étoit une liaison étroite entre-eux. Ils alléguoient pour raisons, que le crédit du Roi *Guillaume* étoit perdu en Angleterre; que ce Prince étoit broüillé avec les Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse, que sa santé n'étoit pas moins dangereusement attaquée que celle du Roi d'Espagne; qu'enfin l'Europe n'étoit pas en état de s'opposer au partage légitime & convenable que le Roi & l'Empereur pourroient faire. Ils ajoutoient à ces raisons les troubles commencés par la guerre du Nord, où se trouvoient intéressées la Suede, la Pologne, le Czar, & *l'Electeur de Brandebourg*; que *l'Electeur de Baviere* étoit dévoué au Roi, que l'Italie ne pouvoit se dispenser de souscrire aux décisions de Sa Majesté & de l'Empereur. Pour tout dire, il ne fut obmis par les Impériaux aucune des raisons spécieuses & solides, qui pouvoient nous ébranler.

D'un autre côté le Marquis *de Villars* donnoit peu d'espérance que le Roi ne s'en tînt pas au traité de partage. Les difficultés paroissoient

roissoient rouler principalement sur le Milanez, que l'Empereur vouloit absolument conserver. Le point de la succession étoit tel aussi, que l'Empereur ne l'abandonneroit jamais.

Le Marquis *de Villars* mandoit au Roi que si le Comte *de Sintzendorff* laissoit entendre que l'Empereur pouvoit enfin céder le Milanez, il étoit persuadé que l'on trompoit ce Ministre, suivant la maxime assez établie dans le Ministere, que quand une Cour en veut tromper une autre, elle commence par tromper son Ambassadeur-même. Enfin le Marquis *de Villars* assuroit le Roi qu'il ne devoit jamais attendre de l'Empereur une véritable & formelle renonciation au Milanez.

Il étoit bien vrai-semblable que les principaux Etats de l'Italie craignoient le voisinage du Roi. Aussi *Loredano*, Ambassadeur de Venise, à Vienne, & l'une des meilleures têtes du Sénat, dit au Marquis *de Villars*: *L'Angleterre & la Hollande ne peuvent donner au Roi une plus grande marque de leur estime & de leur respect pour lui, qu'en desirant qu'il n'ait pas la Flandre, & je crois toute l'Italie bien disposée à donner au Roi votre maître la preuve des mêmes sentimens en ne lui souhaitant pas le Milanez.*

Le Sr *Hoop* étoit persuadé que les Vénitiens s'unissoient avec l'Empereur, & que le *Duc de Savoye* étoit dans les mêmes intentions.

Le Marquis *de Villars* jugeoit de même par les démarches de cet Ambassadeur, qu'il travailloit à un traité secret avec l'Empereur.

Dans ces entrefaites on vint à croire que le Prince *de Vaudemont* Gouverneur du Milanez étoit dévoüé à la France, & le bruit courut que le Roi d'Espagne l'avoit fait arrêter. Mais cette nouvelle fut bientôt détruite, aussi-bien que les soupçons que l'on vouloit prendre contre le Prince *de Vaudemont* le fils, homme de beaucoup de mérite.

Cependant le Sr *Hoop* reçut des ordres d'Angleterre & de Hollande de presser la Cour de Vienne. Il représenta que le tems étoit précieux, & que si l'Empereur vouloit le perdre, ses Maîtres étoient déterminez à n'en pas user de même. Toutes ces instances n'attirérent des Ministres de l'Empereur que des réponses froides & ambiguës. Ils se contentérent de dire au Sr *Hoop* qu'ils attendoient des nouvelles d'Espagne, sans lesquelles l'Empereur ne pouvoit prendre aucun parti, & d'une autre part ils assuroient le Marquis *de Villars*, que leur Maître vouloit traiter avec lui. Cependant le Comte *de Sintzendorff* étoit persuadé que la négociation se feroit en France, par conséquent qu'il en seroit chargé, & le Marquis *de Villars* faisoit ce qui étoit en son pouvoir pour que cela fût ainsi, persuadé qu'il étoit de la dignité & de l'intérêt du Roi qu'un Traité si important se fit sous ses yeux.

Le Comte *de Sintzendorff* ayant fait de grandes instances, pour changer dans le traité de partage l'article IX. qui régloit la succession, & qui portoit le choix d'un tiers, le Roi après avoir communiqué ces projets de changement au Roi d'Angleterre & au Pensionnaire *Heinsius*, manda au Marquis *de Villars*, que si l'Empereur déclaroit n'exiger d'autre changement que celui de l'article en question, on pouvoit y travailler & lui donner satisfaction; mais qu'avant tout, il falloit être sûr que cette difficulté seroit l'unique.

Le Roi apprenoit encore une grande nouvelle au Marquis *de Villars*, c'est que tous les Conseillers d'Etat à Madrid, à l'exception d'un seul, avoient été d'avis de lui demander un de ses petits-fils pour successeur du Roi d'Espagne, regardant ce moyen comme le seul qui pût empêcher la division de leur Monarchie.

Rien n'étoit plus propre que ces nouvelles à faire expliquer les Ministres de l'Empereur. Cependant comme le Marquis *de Villars* ne laissoit presque point d'espérance que le Roi pût se désister du traité de partage, le Comte *d'Harach* lui dit que son silence les engageoit à le garder aussi, & que c'étoit à eux à chercher leurs convenances, dès que le Roi ne voudroit pas suivre ses véritables intérêts, qui étoient certainement de s'entendre avec leur Maître.

Le Duc *de Molés*, Ambaſſadeur d'Eſpagne, arriva à Vienne le 10. de Juillet ; & eut d'abord audience de l'Empereur. Il apporta l'Ordre de la Toiſon d'Or, pour le Prince *de Vaudemont* le fils, & apprit au Pere qu'il étoit confirmé pour trois ans encore dans ſes Gouvernemens de Milan. On dit auſſi que cet Ambaſſadeur apportoit un Teſtament du Roi d'Eſpagne en faveur de *l'Archiduc*. Enfin l'on répandoit quelquefois le bruit d'une ligue des Princes d'Italie avec l'Empereur, ce que le Marquis *de Villars* avoit grande attention de démêler. Cependant il crut toujous que ces bruits de ligues n'avoient aucun fondement réel, & l'événement fit bien voir qu'il ne s'étoit pas trompé.

La Cour Impériale prit la réſolution d'aller paſſer le mois d'Août à Neuſtadt. L'Electeur Palatin & l'Electrice furent du voyage, & le Marquis *de Villars* ſuivit. Les Miniſtres de l'Empereur y apprirent la réſolution que les Conſeillers d'Etat à Madrid avoient priſe de donner la Monarchie entiere à un des fils de Monſeigneur *le Dauphin*, & dirent au Marquis *de Villars* que cette nouvelle ne leur cauſoit point d'inquietude, parce que ſi le Roi refuſoit les offres qu'on lui faiſoit, c'étoit ſuivre le traité de partage, beaucoup moins avantageux pour Sa Majeſté, que ceux que l'on pouvoit faire avec l'Empereur ; qu'au contraire ſi elle acceptoit, les mêmes Puiſſan-

ces qui vouloient le Partage s'uniroient plus fortement que jamais avec l'Empereur.

Le Marquis *de Villars* leur répondit : *Si le Roi refuse les offres de l'Espagne, vous n'avez rien de meilleur à faire que de souscrire au traité de partage, & si le Roi accepte la Monarchie entiere pour un des fils de Monseigneur, nous n'aurons pas beaucoup de mal à craindre de toutes les Puissances qui n'ont pû nous nuire, lorsqu'elles faisoient agir tant d'Etats qui seront pour nous, & assurément mieux gouvernés, quand ils voudront faire usage de la sagesse & des conseils d'un Roi, qui ne leur en donnera que pour les conserver tranquilles & unis sous un même Maître. Ainsi, Mrs, après un mur examen, vous trouverez que rien ne vous convient mieux que d'entrer dans le traité, puisque vous voyez quelque espérance de changement dans l'article qui vous faisoit le plus de peine.*

Les nouvelles d'Espagne pressoient fort la Cour de Vienne de se déterminer. Mais le Testament que le Duc *de Molés* faisoit espérer en faveur de *l'Archiduc* retenoit les Ministres, qui dirent au Marquis *de Villars* qu'ils attendoient le retour d'un courier d'Espagne, & que dès qu'il seroit arrivé, ils lui parleroient plus positivement.

Cependant comme ils prévoyoient que de certains partis leur pourroient attirer la guerre, ils prirent la résolution de remonter la Cavalerie, & de recruter toutes leurs troupes,

qu'ils avoient conservées entieres après la paix du Turc.

Le courier de Madrid si attendu arriva enfin. On voulut croire que les Ministres de l'Empereur avoient caché son retour pendant trois jours : mais le Comte *d'Harach*, pour en dissuader le Marquis *de Villars*, lui montra une lettre du Comte *d'Harach* son fils, Ambassadeur à Madrid dont la date faisoit voir qu'il n'y avoit pas eu de mistére sur l'arrivée de ce courier. Les conférences chez l'Empereur étoient fréquentes, & l'on vit sensiblement diminuer les apparences que l'Empereur pût souscrire au traité de partage. Les trois mois donnez pour se déterminer finissoient au 18. d'Août ; ainsi il restoit peu de jours pour déclarer la derniere résolution.

Le Roy s'attendoit bien, comme il le marquoit au Marquis *de Villars* par sa dépêche du 5. d'Août, que celles qui arriveroient de Madrid à Vienne, & les assurances que donnoit le Duc *de Molez* des dispositions favorables du Roy & de la Reine d'Espagne pour l'Empereur, empêcheroient ce Prince de souscrire au traité de partage, malgré les instances réitérées de l'Angleterre & de la Hollande. Ainsi l'on attendoit avec impatience à la Cour de France la résolution de celle de Vienne, qui partit le 6. d'Août pour Laxembourg, & le 7. pour Neustat.

Le Marquis *de Villars* demanda aux Comtes

d'Harach & *de Kaunits* s'ils vouloient attendre jusqu'au 18. à déclarer les intentions de l'Empereur. Ces Ministres répondirent qu'ils n'avoient pas d'ordre encore de les faire connoître. Cependant ils s'expliquérent plus clairement à quelques Ministres étrangers, & ne firent aucune difficulté de leur déclarer que l'Empereur ne souscriroit jamais au traité.

Le Marquis *de Villars* étoit informé qu'ils ménageoient les Puissances d'Italie autant qu'il leur étoit possible, comptant assez sur le *Duc de Savoye*, entiérement sur celui de *Modéne*, & sur le *Grand Duc*. Il n'y avoit pas lieu d'esperer que les Vénitiens se déclarassent, & l'Empereur ne se flattoit pas non plus de faire déclarer les Génois; ni le *Duc de Mantoue* pour ses intérêts.

Quant aux Etats de l'Empire, la Cour de Vienne se croyoit assurée de *l'Electeur de Brandebourg*, de *l'Electeur de Saxe* Roy de Pologne, de la Maison *d'Hanover*, dévoüée à l'Empereur par le neuviéme Electorat, & par l'alliance du *Roy des Romains* avec une Princesse de cette Maison. Car il faut sçavoir que le neuviéme Electorat étant toûjours attaqué par la plupart des Princes de l'Empire, il ne pouvoit être solidement établi que par la protection & par l'autorité de l'Empereur.

Les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits*, en partant pour Neustadt, dirent au Marquis *de Villars* qu'ils ne sçavoient pas si l'Empereur

attendroit le dernier jour à faire connoître ses intentions. Mais que quoiqu'ils eussent à lui déclarer, le meilleur parti pour eux & pour nous seroit toujours une parfaite union entre nos Maîtres.

On prétendoit que le Roy d'Espagne avoit envoyé des ordres aux Vicerois & Gouverneurs de tous ses Etats en Italie d'y recevoir les troupes de l'Empereur; auquel cas le Roy mandoit au Marquis *de Villars* qu'il feroit dire au Roy d'Espagne que si cet ordre n'étoit révoqué, il feroit entrer en Espagne les troupes qui étoient sur nos frontieres de la Catalogne & de Biscaye. Cependant comme le Marquis *de Villars* s'étoit rendu à Neustadt, le Comte *d'Harach* lui donna le 18. la réponse de l'Empereur, sur la proposition qui avoit été faite à ce Prince d'entrer dans le traité de partage.

Cette réponse portoit que l'Empereur voyant le Roy d'Espagne éloigné des périls prochains que l'on publioit sans fondement, étant d'ailleurs son oncle & son plus prochain héritier, il croiroit manquer à toutes les régles de la bienseance, si durant la vie de ce Prince, & tandis qu'il pouvoit avoir des enfans, il entendoit à un partage de sa succession; qu'il espéroit que le Roy ne prendroit pas cette résolution en mauvaise part; que cependant en cas d'ouverture à la succession, il entreroit avec joye dans les expédiens qui pourroient

pourroient maintenir la bonne intelligence qu'il vouloit toujours conserver avec Sa Majesté ; que quant à la nomination d'un tiers ; il ne croyoit pas qu'elle se pût faire, ni que le Roy la voulût, puisqu'on ne pouvoit disposer des Etats du Roy d'Espagne pendant sa vie ; que si néanmoins on vouloit avant sa mort établir ce tiers, on étoit disposé à tout pour l'empêcher d'entrer en possession. Telle fut la réponse de l'Empereur.

Le Comte *d'Harach* ajouta dans la conversation, que la menace de donner à un seul la succession de la Monarchie, étoit la plus surprenante qu'on pût imaginer ; que la liberté de donner des Monarchies seroit d'un terrible exemple dans le monde, & que le prétendu tiers ne pourroit être que le *Duc de Savoye*. Mais le Marquis *de Villars* crut démêler que les Ministres de la Cour de Vienne ne craignoient rien de la part de ce Prince, & il crut reconnoître à leur tranquillité sur cela que le *Duc de Savoye* étoit en quelque commerce avec l'Empereur.

Enfin, dit le Comte *d'Harach*, *laissons dormir cette affaire, & ce traité prématuré, puisque le Roy d'Espagne joüit de la santé. Nos Maîtres trouveront dans la suite que rien ne leur peut tant convenir que de s'entendre.*

Le Comte *de Kaunits* dans une conversation assez longue, qu'il eut avec le Marquis *de Villars*, lui rappella toutes les ouvertures

que le Comte *de Kinski* lui avoit faites, dans les temps-même où l'on savoit que la France vouloit prendre des mesures avec l'Angleterre & avec la Hollande. Il ajouta que le Comte *de Portland* avoit jetté les premiers fondemens de cette négociation, que ces deux Puissances les avoient trompez, & qu'ils étoient bien surs qu'elles nous tromperoient de même.

Le Marquis *de Villars*, convaincu par la réponse de l'Empereur, que le refus qu'il faisoit d'entrer dans le partage obligeroit les Puissances qui l'avoient fait à suivre des mesures violentes, représenta encore au Roy combien il lui seroit avantageux d'entrer dans la premiere proposition du Comte *d'Harach*. Il ne balança pas à s'étendre sur toutes les raisons qui pouvoient porter à prendre ce parti, sans difficulté le plus glorieux & le plus utile. Enfin il supplioit Sa Majesté de vouloir bien y faire de nouvelles réfléxions, puisque le refus de l'Empereur exigeoit de nouvelles délibérations.

L'on tint à Neustadt diverses conférences avec l'Ambassadeur d'Espagne, ausquelles le Président de guerre fut appellé; & l'on pouvoit juger par les dispositions de la Cour Impériale, aussi-bien que par sa vivacité à traiter avec les Ministres étrangers, qu'elle se préparoit à la guerre, & à tout hazarder plutôt que de ne pas suivre les prétentions

qu'elle eſtimoit les plus légitimes & les plus juſtes à la ſucceſſion, d'autant plus que le Roi d'Eſpagne joignoit, diſoit-on, aux offres qu'il faiſoit à l'Empereur, tous les ſecours qui étoient en ſon pouvoir pour le ſoutenir.

Il vint alors un courier du Comte *d'Harach*, Ambaſſadeur de l'Empereur à Madrid, dont les lettres confirmoient la nouvelle déja reçûë d'une meilleure ſanté du Roi d'Eſpagne. Elles portoient auſſi que le Roy & la Reine d'Eſpagne avoient ramené à leur ſentiment la plûpart des Conſeillers d'Etat, qui avoient été d'avis d'offrir la Monarchie d'Eſpagne à un des fils de Monſeigneur *le Dauphin*.

Toutes ces nouvelles fortifioient l'Empereur dans la réſolution priſe de ne pas entrer dans le traité de partage. Il eſt vrai que le nombre de ſes troupes étoit aſſez conſiderable; mais le déſordre dans ſes finances étoit au plus haut point, & la foibleſſe de l'Eſpagne ſe pouvoit comparer à l'état de la ſanté de ſon Roi. Les reſſources n'étoient pas proportionnées à de tels inconvéniens. La principale étoit le miracle de la Maiſon d'Autriche: c'étoit un proverbe de la Cour de Vienne, & l'on y citoit une infinité d'exemples où cette puiſſante Maiſon prête à tomber, s'étoit relevée contre toute eſpérance. On attendoit le reſte du bénéfice du temps & du chapitre des accidens, ſi ſouvent cité dans les Mémoires du Cardinal *de Retz*.

Le Roi donna ordre alors au Marquis *de Villars* de déclarer à l'Empereur que s'il faisoit entrer des troupes dans l'Italie, pour s'assurer des Etats du Roi d'Espagne de son vivant, on seroit obligé de s'y opposer. Le Sieur *Hoop* fit une semblable déclaration, de la part du Roi d'Angleterre & de la Hollande.

Les mêmes ordres furent envoyez au *Sr de Blecour* à Madrid, & on le chargea de déclarer au Roi d'Espagne, que s'il donnoit entrée dans ses Etats aux troupes de l'Empereur, le Roi aussi-bien que les Puissances maritimes s'y opposeroient, & que pour conserver la tranquillité de l'Europe, il étoit nécessaire que l'Empereur s'engageât à ne faire aucun mouvement de troupes qui pût la troubler.

Pour dire la vérité, il n'y avoit aucun fondement réel au dessein qu'on donnoit à l'Empereur de faire marcher des troupes en Italie. Il est bien certain qu'en plusieurs conférences, où assistoient l'Ambassadeur d'Espagne & le Président de guerre, il avoit été agité quelles mesures on pouvoit prendre, si la France faisoit marcher des troupes vers l'Italie, & dans ce cas l'Empereur prétendoit en faire entrer aussi par le Tirol & par les Grisons. Mais il n'y avoit aucune apparence que la Cour de Vienne voulût prévenir par aucun mouvement.

Par toutes les nouvelles de Madrid, la

santé du Roi d'Espagne paroissoit meilleure, & le Cardinal *Portocarrero* avoit réüni la plupart des Grands, des Ministres, & des Conseillers d'Etat, pour empêcher la division de la Monarchie. Tous ces differens particuliers offroient les appointemens de leurs Charges, & de taxer eux-mêmes leurs propres biens, pour un dessein si convenable à leur gloire & à leur utilité.

On prétendit même que le Roi d'Espagne achetoit des troupes des Princes de l'Empire, pour fortifier les garnisons du Milanez, & que *l'Electeur de Brandebourg* offroit huit mille hommes des siennes. Tout cela cependant ne paroissoit qu'à titre de précaution de la part du Roi d'Espagne, & l'Empereur ne sembloit pas y prendre part.

La réponse du Roi d'Espagne au mémoire du Sr *de Blecour*, pour empêcher ce Prince d'envoyer des troupes en Italie, fut qu'il ne songeoit point à y faire entrer celles de l'Empereur, mais qu'il ne croyoit pas, quand les siennes propres avoient besoin de recruës, qu'aucune Puissance pût désaprouver qu'il leur en donnât, comme il ne se mêloit pas de l'entretien des troupes des autres Souverains.

Cependant le Marquis *de Villars* s'aquitta des ordres qu'il avoit reçûs, & prit audience de l'Empereur, pour lui déclarer que le Roi desiroit toujours également la continuation de la tranquillité générale, & d'une parfaite

intelligence avec Sa Majesté Impériale ; mais que si elle faisoit passer de ses troupes en Italie, comme le bruit en étoit répandu, cette union seroit bien-tôt altérée

L'Empereur fit réponse qu'il avoit toujours souhaité la paix, & une bonne intelligence avec le Roy, que ces bruits répandus sur la marche de ses troupes étoient sans fondement, & qu'il croyoit bien que le Roy n'entreprendroit rien sur les Etats de Sa Majesté Catholique.

Il est certain que l'Empereur desiroit que rien ne troublât la tranquillité presente. Comme il espéroit que le Roy d Espagne vivroit quelques années au de-là de ce qu'on avoit cru, il se flattoit que la vie de ce Prince lui donneroit des occasions plus favorables de dissiper les mesures que les Puissances maritimes avoient prises pour leur seul intérêt & contre les siens. Effectivement le leur étoit de voir l'Espagne très-foible, & sous l'autorité d'un Prince obligé à dépendre d'eux; supposant avec raison qu'un fils de l'Empereur seroit plus disposé à s'unir à l'Angleterre & à la Hollande, qu'au Roy de France.

L'esprit de tranquillité établi par les mutuelles promesses que s'étoient faites le Roy & l'Empereur de ne la pas troubler par aucun mouvement de troupes durant la vie du Roy d'Espagne, n'empêchoit pas l'Empereur de vouloir que l'on s'expliquât sur le Prince au-

quel on prétendoit faire tomber les portions de la Monarchie d'Eſpagne, ſi l'Empereur auquel on les avoit offertes, n'entroit pas dans le traité de partage.

Le Comte *de Sintzendorff* eut ordre de preſſer le Roy ſur cela, & la réponſe fut que le choix & la déclaration ne dépendoient ni du Roy ni des Puiſſances maritimes, & que les contractans étoient convenus de le nommer à la premiere réquiſition qui en ſeroit faite par la France, ou par l'Angleterre, ſi l'Empereur refuſoit d'entrer dans le traité. Le Marquis *de Villars* eut ordre de faire la même réponſe aux Miniſtres de la Cour de Vienne, lorſqu'ils lui parleroient ſur ce ſujet.

Le Roy fit part au Marquis *de Villars* d'une lettre du Sr *de Blecour* écrite de Madrid le 24. de Septembre, & elle portoit que le Roy d'Eſpagne étoit à l'extrêmité. Une ſeconde lettre du Sr *de Blecour* dattée du 28. marquoit que ce Prince avoit reçû le Viatique, & le bruit de ſa mort commençoit à ſe répandre.

Cependant un courier du Comte *d'Harach*, parti de Madrid le 1. d'Octobre, apprit que le Roy d'Eſpagne ſe portoit un peu mieux, mais qu'à la vérité il y avoit peu d'eſpérance qu'il pût aller bien loin.

Le Marquis *de Villars* reçut un courier du Roy avec des dépêches du 6. d'Octobre, & des ordres de preſſer l'Empereur plus fortement que jamais de ſe déclarer ſur le traité

de partage, l'état de la santé du Roy d'Espagne étant tel, que l'on ne pouvoit espérer de vie à ce Prince que pour très-peu de jours.

Il étoit public à Madrid que la plupart des Grands d'Espagne, voulant éviter le partage de la Monarchie d'Espagne, & ne pouvant se flater de la conserver entiere, qu'en demandant un des petits-fils du Roy, avoient résolu de se mettre entre ses mains. Les troupes de Sa Majesté étoient disposées sur la frontiere d'Espagne, de maniere à pouvoir soutenir sans peine & sans péril le parti qui se déclaroit pour un de nos Princes; les Etats de l'Empire étoient fort divisez, le Roy y avoit plusieurs Princes dans ses intérêts, & en un mot il paroissoit dangereux pour l'Empereur de n'entrer pas dans le traité de partage, qui, au refus de l'Empereur, nommoit un tiers pour la portion destinée à *l'Archiduc*.

Le Marquis *de Villars* prit donc audience de l'Empereur, & pressa ce Prince de s'expliquer, en lui exposant toutes les raisons marquées ci-dessus. Toute la réponse de S. M. I. fut que ses Ministres feroient sçavoir ses intentions au Marquis *de Villars*.

Deux couriers qui arrivérent de Madrid, donnérent alors quelques espérances de voir durer un peu plus que l'on ne l'avoit cru la vie du Roi d'Espagne, pour retarder les réponses qu'on demandoit, ou pour les rendre moins favorables aux instances des Puissances

liguées. Elles vouloient premiérement que l'Empereur entrât dans le traité, du moins qu'il s'engageât à n'envoyer aucunes troupes dans les Etats d'Espagne ni dans l'Italie; en second lieu qu'il ne se mît en possession, sous quelque prétexte ni de quelque maniere que ce fût, d'aucune partie de la Monarchie d'Espagne.

L'Empereur consentit à n'envoyer aucunes troupes, hors les recruës qui seroient nécessaires aux Régimens Allemands qu'il avoit au service du Roy d'Espagne. Mais en même temps il déclara qu'il se réservoit tous les droits sur cette Monarchie, & qu'il n'entretoit en façon du monde dans le traité de partage; que d'ailleurs il ne pouvoit regarder qu'avec peine le tiers dont on le menaçoit; & qu'enfin il pouvoit se plaindre encore avec justice de toutes les voyes que l'on mettoit en usage, pour faire entrer dans ce traité toutes les Puissances de l'Europe. Cette reponse n'expliquoit pas néanmoins bien clairement que l'Empereur, du vivant du Roi d'Espagne, ne se mettroit en possession d'aucun des Etats de ce Prince. Aussi le Marquis *de Villars* en fit ses représentations aux Comtes *d'Harach* & *de Kaunits*, & ils lui répondirent que cet article étoit compris dans l'engagement de n'envoyer aucunes troupes en Italie.

Le Marquis *de Villars* répliqua que cet envoi de troupes n'étoit pas indispensablement

néceſſaire pour ſe mettre en poſſeſſion, que les Vicerois & Gouverneurs du Roi d'Eſpagne pouvoient, ſur des ordres de leur Maître, reconnoître l'Empereur ou l'Archiduc pour Souverain. Ces remontrances ne firent rien changer à la réponſe; & elle fut envoyée ſans modification.

On reçut à Vienne deux couriers, dont l'un apprenoit l'extrêmité, & l'autre la mort du Pape arrivée la nuit du 27. au 28. de Septembre. La Cour de Vienne ſe flattoit que le nouveau Pontife qu'on éliroit lui ſeroit favorable, & que la crainte qu'auroit toute l'Italie de ſe voir entre les mains du Roi, donneroit des amis & des alliez à la Maiſon d'Autriche.

Un ſecond courier de la part du Roi vint apprendre au Marquis *de Villars* qu'il en avoit paſſé un à Paris dépêché de Madrid, qui portoit à l'Electeur Palatin la nouvelle de la mort du Roi d'Eſpagne arrivée le 2. d'Octobre. Le Roi mandoit au Marquis *de Villars* que, bien qu'il n'eût pas encore reçû de lettre de ſon Miniſtre à Madrid, il ne pouvoit douter de la certitude de la nouvelle; qu'il lui donnoit ordre de prendre audience de l'Empereur, & de lui déclarer une derniere fois que, s'il vouloit éviter la guerre, il falloit ſouſcrire au traité de partage; qu'il envoyoit le Marquis *d'Harcourt* commander à Bayonne les troupes de France, diſperſées le

long de la frontiere d'Espagne ; que le choix de ce tiers, auquel les Puissances liguées destinoient la portion de la Monarchie d'Espagne, qui regardoit *l'Archiduc*, seroit fait incessamment, & que la Cour de Vienne n'avoit plus de temps à perdre pour prendre parti.

Ces deux couriers furent suivis d'un troisiéme qui détruisoit la nouvelle de la mort du Roi d'Espagne. Ainsi le Marquis *de Villars* suspendit l'audience qu'il avoit eu ordre de prendre.

La Cour de Vienne n'oublioit rien pendant ce temps pour se ménager des amis. Le *Duc d'Hanover* lui étoit déjà engagé par son neuviéme Electorat, & *l'Electeur de Brandebourg* ne l'étoit pas moins par l'espoir de la dignité royale, que l'Empereur vouloit tenir secrete. Mais il ne fut plus permis d'en douter, quand on sçût que l'Electeur avoit déjà fait faire une Couronne & tous les ornemens royaux. Son traité avec l'Empereur ne fut pas même ignoré, quelqu'envie que l'on eût de le tenir caché, & on sçût qu'un des premiers articles étoit d'entretenir huit mille hommes payez, en cas de guerre pour la succession d'Espagne, de renoncer aux anciennes dettes de la Maison d'Autriche, & à celles de Brandebourg, & au prêt de quelques millions de florins. Tout cela étoit caché avec le plus grand secret qu'il étoit possible.

Au reste l'Empereur ne faisoit point approcher ses troupes du Tirol. Il sçavoit bien que celles de France arriveroient les premieres dans le Milanez, étant placées sur les frontieres de Piemont, & qu'elles seroient en état de prévenir les siennes, dont les recruës se faisoient lentement.

Ce Prince avoit un moyen sûr de s'acquitter de tout ce qu'il devoit à ses troupes. Il n'y avoit pas un seul Régiment auquel il ne fût dû des sommes considérables, & tous les Officiers craignant une réforme, consentoient à renoncer à ce qui leur étoit dû, pourvû qu'on les assurât qu'ils seroient conservés. L'Empereur étoit déterminé à ne rien casser, ainsi le profit étoit certain; mais l'irrésolution ordinaire de la Cour, & l'avidité de ceux qui profitoient des payemens, empêchérent cette épargne considérable à l'Empereur, qui paya tout. Cependant les Régimens n'en reçurent pas le tiers, & les deux autres allérent au profit de ceux qui se chargeant des assignations, trouvérent le moyen de se faire payer par leur crédit, & par les manéges si ordinaires dans les Cours.

De toutes parts les nouvelles de Madrid arrivoient à Vienne, & toutes faisoient entrevoir la mort du Roy d'Espagne si prochaine, que les Ministres de l'Empereur ne pouvoient être surpris que le Marquis *de Villars* les pressât de s'expliquer. La nomination d'un

tiers les irritoit toujours, & malgré le péril de leurs retardemens à prendre un parti, il leur étoit impossible de digérer une pareille menace. Ils s'assemblérent plusieurs fois, sur les dernieres instances du Marquis *de Villars*. Ceux qui étoient chargés d'examiner une matiere si importante étoient les Comtes *d'Harrach*, *de Kaunits*, *de Mansfeld*, *de Walstein*, grand Chambellan, & le Chancelier de la Cour. Mais les deux premiers avoient la principale confiance de l'Empereur, & avoient même traité avec le Marquis *de Villars* sur des points dont les autres n'avoient aucune connoissance.

Le Comte *de Kaunits* dit au Marquis *de Villars* : *On vous feroit des propositions que vous ne devriez sans doute jamais refuser. Mais si vous dépendez de l'Angleterre & de la Hollande, on ne sçait plus que vous dire.* Après ces mots il assura le Marquis *de Villars* qu'il auroit une réponse dans peu, & effectivement il l'auroit reçuë le jour même, s'il n'étoit arrivé un courier parti de Madrid le 3. d'Octobre, & dont les lettres redonnoient quelque esperance sur la vie du Roi d'Espagne.

Sur ces lenteurs de la Cour de Vienne, il ne sera pas inutile de dire un mot de l'ordre des déliberations & des Conseils qui s'y tenoient.

Les cinq Ministres qui avoient la commission d'examiner tout ce qui avoit rapport à

l'affaire de la succession & du traité, s'assembloient chez le plus ancien, avec un Référendaire ou Secretaire qui écrivoit les diverses opinions de ces Ministres, qui les mettoit au net, & qui ensuite en rapportoit l'extrait au Comte *d'Harach*: celui-ci en rendoit compte à l'Empereur, & recevoit son ordre décisif, à moins que l'Empereur n'ordonnât que cette matiere dirigée par les cinq Ministres fût traitée encore devant lui avec tous les Ministres de la conférence. Ainsi, outre leur penchant à la lenteur, leur façon particuliere de traiter en causoit encore de nouvelles.

Il se passoit peu de jours qu'il n'arrivât divers couriers à la Cour, ou en droiture de Madrid, ou par Barcelonne, & par Génes, dont les uns confirmoient les apparences de la mort prochaine du Roi d'Espagne, & les autres redonnoient quelque esperance de voir ce Prince traîner encore.

Sur ces nouvelles opposées, le Comte *d'Harach*, qui avoit promis une réponse positive au Marquis *de Villars* pour le 25. d'Octobre, lui dit qu'il ne pouvoit la lui donner encore, ni même lui marquer le jour qu'il pouvoit la recevoir.

Il y eut une conférence le même jour 25. où assista le *Roi des Romains* avec les Chefs des Conseils, qui pour l'ordinaire n'étoient pas appellés à celles qui concernoient la matiere présente. Elle dura plus de cinq heures,

composée du Cardinal *Collonits*, du Prince *de Salms*, des Comtes *d'Harach*, *Walstein & Mansfeld*, des Chanceliers de Bohéme & d'Autriche, du Président de guerre, des Comtes *Kierquer*, *Kaunits*, du Vice-Président de la Chambre, & de tous les Référendaires des Conseils. Cette conférence fut une maniere de dernier Conseil, où l'on vouloit apparemment le consentement de tous les Etats, pour se fier à une derniere résolution.

Cette conférence chez l'Empereur fut suivie d'une autre le même jour chez le Comte *d'Harach*. Elle étoit composée des mêmes Ministres, & dura jusqu'à minuit. Le jour d'après le Président de guerre & le Chancelier de la Cour s'assemblérent chez le Comte *de Kaunits*. Ils y furent plus de cinq heures avec un seul Secretaire, & l'on jugea que c'étoit pour régler des marches de troupes. On crut même que la résolution étoit prise d'en faire avancer un Corps considérable vers le Tirol & la frontiére de Frioul.

Il est certain que la Cour de Vienne, étonnée d'abord par la nouvelle qui arriva de la mort du Roi d'Espagne, & qui se trouva fausse, ne sçavoit à quel parti se déterminer. Son horreur pour le traité de partage auroit peut-être cédé à la nécessité forcée de s'y soumettre, mais la nouvelle s'étant trouvée fausse, on s'ouvrit à l'esperance de quelque conjoncture plus heureuse dans la suite. La naif-

ſance d'un Archiduc releva les courages, & l'on ne douta plus de ce qui s'appelle le miracle de la Maiſon d'Autriche, c'eſt-à-dire de l'expérience de ſes reſſources imprévûës dans les périls divers où elle ſe trouve expoſée.

Le Comte *de Kaunits* dit là-deſſus au Marquis *de Villars*, qui le preſſoit toujours pour ſa réponſe : *Pourquoi voulez-vous troubler par des inſtances fâcheuſes la joye où nous ſommes de la naiſſance de l'Archiduc ?* Le Marquis *de Villars* lui répondit : *C'eſt pour rendre votre joye ſolide, que je voudrois que par une bonne & ſage réſolution vous vouluſſiez bien vous ôter toute inquietude pour l'avenir.*

Les diſcours des Comtes *d'Harach* & *de Kaunits* marquoient toujours que leur parti ſeroit bientôt pris, ſi le Roi vouloit ſuivre ſes véritables intérêts, qui n'étoient point du tout de s'unir à l'Angleterre & à la Hollande; qu'il ne falloit point s'étonner de leurs difficultez à donner une réponſe déciſive, ſur la propoſition de ſouſcrire au traité de partage; qu'ils en avoient eu horreur dès les premieres ouvertures qu'on leur en avoit faites ; & qu'ils n'avoient pu revenir de cet éloignement pendant les trois mois qu'ils avoient pour déliberer. Cette réponſe fut enfin donnée par le Comte *d'Harach*, telle qu'on la rapporte ici, auſſi-bien que celle qui regardoit les Princes oppoſans au neuviéme Electorat. Le Roy avoit intérêt de les ſoutenir tant que dure-

roit

roit l'incertitude de la paix ou de la guerre, & cette incertitude ne pouvoit finir que par un traité direct avec le Roy. L'Empereur le souhaitoit fort, ne voulant point absolument consentir au traité de partage, où il refusa d'entrer pour la seconde fois : la premiere quand le Marquis *de Villars* donna les premieres nouvelles de ce traité, & la seconde après que les trois mois que l'on avoit donnez furent écoulez.

RÉPONSE

De l'Empereur donnée le 5. de Novembre 1700. à la derniere instance faite sur l'extrêmité du Roy d'Espagne.

SA M. I. nous a commandé de vous dire « qu'elle a déja fait déclarer une fois « qu'elle croyoit indécent & injuste de trai- « ter ou de convenir de la succession ou par- « tage de la Monarchie d'Espagne pendant la « vie du Roy Catholique. Et après les con- « tradictions & protestations qu'il a faites dans « tous les endroits de l'Europe, notre très- « Auguste Maître est confirmé dans son opi- « nion, par l'espérance qu'il n'a pas encore « perduë que le bon Dieu, après la dangereu- « se maladie de Sadite Majesté, la remettra « en pleine santé. «

Du reste S. M. I. réitére les assurances « données, qu'elle est toujours dans la même «

» intention & dans le même desir d'entrete-
» nir avec le Roy très-Chrétien une paix con-
» stante & une amitié sincere, comme aussi
» d'observer religieusement du vivant du Roy
» Catholique, (pourvû que la France fasse la
» même chose) les déclarations faites en
» dernier lieu.

RÉPONSE

De l'Empereur sur ce qui regarde les Princes correspondans.

» SA M. I. m'a ordonné de dire à M. le
» Marquis *de Villars* que quand il a été
» question d'ériger le neuviéme Electorat,
» ç'a été avec connoissance du Collége des
» Electeurs; que quand les Princes ont fait
» leurs premieres plaintes, on leur a déclaré, &
» réïtéré la même déclaration, que lorsque les
» Députez de Nuremberg ont été à Vienne;
» sçavoir que l'introduction de l'Electeur ne
» se feroit point que l'on ne se fût entendu
» avec les Princes : & on a donné pour cela
» la commission à l'Electeur de Mayence. En
» même temps on s'est offert que si les expé-
» diens proposez par ledit Electeur de Mayen-
» ce ne les satisfaisoient pas, ces Princes n'a-
» voient qu'à proposer eux-mêmes les autres
» expédiens qui seroient pratiquables, & que
» l'Empereur y apporteroit toute facilité.
» Desorte que Sa M. I. ne croit pas qu'ils

ayent aucun sujet d'appeller des garanties «
étrangéres, d'autant moins qu'il n'est pas «
dit un mot, ni dans les traitez de Westphalie, «
ni dans la Bulle d'Or, ni dans les trai- «
tez suivans qui deffendent l'érection d'au- «
cun Electorat. «

De plus l'Empereur croit que l'explica- «
tion de l'Instrument de la paix n'appartient «
pas à ce nombre de Princes seuls, & que «
cela regarderoit les autres Princes Compas- «
cissans, & l'Empire en général. Desorte «
que l'Empereur se promet de Sa Majesté «
très-Chrétienne, qu'elle voudra bien in- «
sinuer à ces Princes de ne pas troubler le «
repos de l'Empire, puisque le Roy sans «
doute sera persuadé qu'il n'y a personne «
qui puisse, ni qui doive avoir plus de soin «
de leurs droits que l'Empereur même, puis- «
qu'il est de son intérêt que l'Empire demeure «
tranquille, & qu'il croit bien que le Roy «
ne se servira jamais de cette occasion pour «
y causer quelque trouble. «

Cependant le Marquis *de Villars* desiroit, pour ses affaires particulieres, pouvoir revenir en France pour quelques jours. Il écrivit même au Marquis *de Torcy* qu'il lui enverroit une copie de la route qu'il suivroit poste par poste, afin que si le Roy d'Espagne venoit à mourir pendant son voyage on sçût où le prendre, & qu'il pût retourner à Vienne des portes même de Paris, sans y entrer, si le service du Roy l'exigeoit.

Les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits*, instruits de ce projet de départ, dirent au Marquis *de Villars*: *Si vous retournez en France, & que cependant le Roi d'Espagne vienne à mourir, revenez ici. On termine quelquefois les plus grandes affaires en peu de momens.* Mais le Marquis *de Villars* avoit assez connu, & fait connoître les intentions de l'Empereur, pour que le Roi fût certain que ce Prince desiroit véritablement un traité direct avec Sa Majesté.

Elle persistoit néanmoins à s'en tenir au traité de partage, & le Marquis *de Villars* eut ordre par une lettre du Roi du 7. de Novembre, de déclarer à l'Empereur que ses troupes s'étendoient le long des frontieres d'Espagne, qu'elles occupoient le Dauphiné pour être en état de soutenir ses projets, & le Prince que les Contractans substituoient à l'Archiduc, si l'Empereur demeuroit ferme dans le refus de souscrire au traité de partage.

Au milieu de ces conjonctures, le Conseil de l'Empereur étoit extrêmement partagé, & le Comte *Jerguer*, homme franc & sincére, sortant d'une très-longue conférence, où la matiere présente avoit été agitée, dit ces paroles au Marquis *de Villars*: *Quand on me vient dire que le Roi d'Espagne se porte bien, & que l'on veut même se flatter qu'il pourroit encore avoir des Enfans, j'éclate de rire au nez des gens, & je leur réponds que j'ai grande foi*

aux miracles passez, mais que pour les présens je suis moins disposé à y croire ; que pour moi je regarde le Roi d'Espagne comme mort, & que l'on devroit agir comme si l'on en devoit recevoir la nouvelle demain. Le Marquis *de Villars* lui demanda, ce cas supposé, quelle étoit son opinion. Il lui répondit : *Je ne vous dirai ni les sentimens des autres, ni les desseins du Maître ; mais pour les miens, je ne vous en ferai aucun mistére. Je ne parle pas des droits de l'Empereur, ni de ceux de votre Maître, il n'est pas question d'en disputer. Mais de ceux de votre grand Roi, le plus grand qui ait jamais été, qui sont soutenus de sa bonne conduite & de sa sage prévoyance. Ils sont véritablement les plus forts, puisqu'il les accompagne de la force de ses armes & de ses alliances. Mais enfin l'Empereur en a que nous devons croire les meilleurs, & vous ne voulez pas que ce Prince n'ait rien, lorsque vous joignez des Royaumes si importans à votre Couronne. Vous nous offrez un partage pour l'Archiduc, & sur ce partage tel qu'il est, j'ai dit à l'Empereur que Monsieur l'Archiduc seroit plus heureux Duc de Carniole, que Roi en cage. Ma pensée est donc qu'il faut se préparer à la guerre, & arracher de la succession ce que nous pourrons.*

Sur cela le Marquis *de Villars* lui demanda ce qu'il espéroit gagner par la guerre, puisqu'il convenoit lui-même que l'on ne pouvoit résister à un Roi, qui joignoit aux grandes for-

ces qu'il avoit de ses propres Etats, celles qu'il tiroit encore de ses Alliez. Le Comte *de Jerguer* répondit à cela : *Votre partie est fort bien faite, mais nous ne sommes pas sans ressource. J'ai fait voir à l'Empereur qu'il peut entretenir cent mille hommes de bonnes troupes, sans compter ce qu'il tirera des Hongrois à fort bas prix. Nous ne commencerons pas la guerre assurément avec des espérances si bien fondées que les vôtres, mais quand une fois la guerre est commencée, les événemens sont incertains. Et en un mot dans le parti que je soutiens, il y a tout ensemble de la dignité & de la ressource, au lieu qu'en acceptant le traité, la honte, la perte, & la ruine de l'Empereur sont certaines. Enfin je suis pour la guerre.*

Le Comte *de Mansfeld* suivoit cette opinion, & le Comte *de Kaunits* ne s'en éloignoit pas ; le Comte *de Walstein* se reposoit sur le miracle de la maison d'Autriche ; le Président de guerre n'étoit plus un homme par l'affoiblissement de sa santé, qui lui permettoit à peine de se faire porter au Conseil ; les autres Ministres inclinoient moins à la guerre, & dans cette diversité d'opinions on n'arrivoit à aucune résolution décidée.

Les Princes *de Savoye*, *de Commerci*, & *de Vaudemont*, dont le premier auroit dû entrer dans les Conseils, voyoient avec plaisir que la guerre devenoit comme inévitable, & paroissoient très-surpris que l'on ne s'y,

préparoit pas davantage. Sur tout cela le Marquis *de Villars* penſoit, & mandoit au Roi qu'il ne s'agiſſoit plus de preſſer la Cour de Vienne, mais d'attendre le moment critique, qu'alors elle ſeroit forcée de prendre un parti, & qu'en ſon particulier il étoit convaincu que ce ſeroit le moment le plus favorable pour conclure ſur le champ avec elle, & pour le faire avantageuſement.

Dans une conjoncture où l'Empereur avoit ſi grand beſoin de bons ſerviteurs, les ennemis du Prince *de Bade* n'oubliérent rien pour le perdre : tant il eſt vrai que les cabales de Cour peu occupées des intérêts du Maître prévalent toujours ſur ce qui eſt le plus important. Perſonne ne l'a tant éprouvé que le Marquis *de Villars*, comme on le verra dans la ſuite de ces Mémoires, puiſqu'il lui eſt arrivé quatre ou cinq fois dans la derniere guerre, qu'à peine il avoit tiré l'Etat des plus extrêmes périls, que l'on affoibliſſoit ſon armée, & que même on donnoit à d'autres les plus importans emplois.

Le Prince *de Salm* ſoutenoit le Prince *de Bade*, & même le Comte *de Kaunits* faiſoit avertir celui-ci qu'il devoit un peu diminuer certaine hauteur, qui ôtoit à ſes amis tout moyen de le ſervir, & qui donnoit aux Miniſtres réſolus à ſa perte de fréquentes occaſions de l'avancer.

Cependant on commença à ſonger plus

vivement aux moyens de faire des fonds. Et par la levée du centiéme denier accordé par tous les Etats de l'Empereur, & par un secours de l'Electeur Palatin, on trouva que l'on pouvoit compter sur sept millions de florins d'Allemagne, faisant quatorze millions de France.

Tandis que les Courtisans murmuroient de l'indolence de l'Empereur & de ses Ministres dans une conjoncture si importante, il arriva que l'on fit la représentation d'un Opera, où l'Auteur blâmoit cette mollesse avec assez de liberté. Les personnages du Poëme étoient la vertu, l'honneur, la vivacité, l'inquietude, la paresse, le vice, l'indolence, la confiance. A la fin la vertu, abandonnée de la vivacité & de la sollicitude, ayant pour compagnes la confiance & l'indolence, se trouvoient enchainées, & sur cela la vivacité & l'inquietude tenoient des discours très-forts sur les Ministres, & dont le Maître-même pouvoit s'appliquer quelque chose. Comme le Roi avoit fait l'honneur autrefois au Marquis *de Villars* de lui parler avec bonté sur ce qui lui revenoit de son esprit inquiet, celui-ci ne fut pas fâché de voir dans ce petit Opera combien l'inquietude est nécessaire à la vertu. Il prit la liberté de parler au Roi de cette Tragédie dans les lettres qu'il lui écrivoit, & il osa représenter qu'une certaine inquietude ne devoit pas toujours être regardée comme

me

me un défaut, ajoutant que si Sa Majesté entendoit raisonner les Généraux Allemans sur les périls qu'ils avoient courus dans les dernieres guerres, elle trouveroit que l'inquietude d'un Lieutenant-Général qui vouloit que l'on profitât de certaines occasions, méritoit moins d'être blamée de présomption, que louée d'un zéle ardent fondé en raisonnemens solides, mais toujours soumis & respectueux pour son Général.

Le 18. de Novembre le Marquis *de Villars* reçut une lettre du Roy, qui lui apprenoit la mort du Roy d'Espagne. Cette nouvelle fut aussi apportée à l'Empereur par un courier du Comte *de Simtzendorff*; un autre arrivé deux jours auparavant y préparoit. L'Empereur ne vit personne pendant deux jours; mais il écrivit un mot au Président de guerre, qui rassembla sur le champ les Felds-Maréchaux qui se trouvoient alors à la Cour, sçavoir, *Caprara*, les Princes *Eugene*, & *Commerci*.

Il y eut le 19. un Conseil chez l'Empereur, qui dura plus de quatre heures. Le Prince *de Lichtenstein* Ayo de l'Archiduc y fut admis, ce qui fit penser qu'apparemment il étoit question de quelque voyage pour ce Prince.

Le jour d'après on délivra l'argent pour les remontes & recrues de toutes les troupes. L'Empereur donnoit 42. liv. pour l'homme

de Cavalerie ou d'Infanterie, & 135. livres pour un cheval. Cependant on n'envoya aucun ordre pour ébranler les troupes.

Dans ce dernier Conseil l'Empereur parla avec une fermeté & avec une décision qui ne lui étoit pas ordinaire, taxant même ses Ministres d'une irrésolution dont cependant, s'il falloit les en croire, il devoit être plus soupçonné qu'eux.

Ils passérent ces deux jours, & la plus grande partie de la nuit en conférences. Le Marquis *de Villars* dit en deux mots aux Comtes *d'Harach* & *de Kaunitz* : *Voila le moment fatal arrivé, voulez-vous prévenir les malheurs qui menacent l'Empire ?* Le Comte *d'Harach* répondit seulement : *on vous parlera, mais il n'est pas encore temps.*

Le jour d'après la nouvelle arriva que le Roy d'Espagne avoit fait un testament en faveur du Duc *d'Anjou*, qu'il instituoit son héritier universel. Le Marquis *de Villars* fut informé en même temps que le Roy avoit fait part à l'Angleterre & à la Hollande de l'acceptation qu'il faisoit du testament, & il eut ordre de le déclarer à la Cour de Vienne, même que Mr le *Duc d'Anjou* avoit déja été traité comme Roy d'Espagne, & qu'il devoit partir le 1. de Decembre pour aller prendre possession de ses Royaumes.

Dans ces premiers momens on prit à Vienne la résolution d'envoyer 30. mille hom-

mes des meilleures troupes en Italie, & 20. mille hommes sur le Rhin. Et pour rendre complets les Régimens qui devoient marcher, on tira de ceux d'Infanterie qui ne marchoient pas quatre compagnies, pour mettre ce qui étoit détaché à seize Compagnies de 150. hommes chacune & un Capitaine de Grenadiers, ce qui faisoit 2540. hommes sur le pied complet.

On parla d'envoyer *l'Archiduc* à Insprück, & même il y a lieu de croire que la résolution en étoit prise, le Prince *de Lichtenstein* son Gouverneur ayant assisté aux dernieres conférences. Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Empereur, ne voulant pas consentir au traité de partage, n'avoit pas de meilleur parti à prendre que d'envoyer d'abord un Corps d'Armée dans le Milanez, où sans doute le Roy d'Espagne auroit donné les ordres nécessaires pour l'y recevoir; mais les menaces que fit le Roy d'agir sur le champ, d'entrer en Espagne & en Italie, dès que l'on feroit la premiere demarche du côté de l'Empereur, rompirent un dessein que plusieurs conseilloient vivement.

Le Prince *Eugene* fut déclaré Général de l'Armée destinée à entrer en Italie, & les Princes *de Commerci*, *Vaudemont*, & le Comte *Guido Staremberg* furent les premiers Officiers Généraux destinez à servir dans cette Armée.

Le 24. de Novembre le Marquis *de Villars*

envoya demander un ordre au Comte *de Kaunits* pour faire partir un courier. Celui qui alla chez le Comte *de Kaunits* vit bien qu'il étoit chez lui, mais on lui dit qu'il étoit sorti par une porte de derriere pour aller chez l'Empereur. Le soir le Comte *de Kaunits* fit dire au Marquis *de Villars* qu'il voudroit bien lui dire un mot le lendemain à la Cour, & il lui aprit que l'Empereur ayant résolu de faire parler au Marquis *de Villars*, il croyoit qu'il aimeroit autant suspendre encore un jour le départ de son courier.

Les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits* parlérent en effet au Marquis *de Villars* dans le Palais, & lui dirent qu'il étoit arrivé tant de couriers, qu'il n'avoit pas été en leur pouvoir de disposer d'une heure dans la journée pour l'entretenir; que d'ailleurs il pouvoit bien comprendre lui-même que, quoique les diverses nouvelles qu'ils recevoient, ne pussent pas apporter de grands changemens dans ce qu'ils avoient à lui dire, l'Empereur étoit bien aise pourtant d'être informé de ce qu'elles portoient; qu'un de ces couriers étoit dépêché de Madrid à l'Ambassadeur d'Espagne à Vienne, & que c'étoit le premier qu'on eût reçû depuis la mort du Roy d'Espagne.

Le Marquis *de Villars* leur répondit qu'il n'avoit rien de fort important à mander au Roy, mais qu'en trois jours il étoit arrivé quatre de leurs couriers à Vienne, & que le

moins étoit qu'il en pût dépêcher un, pour apprendre seulement que l'on ne lui disoit rien.

Le 27. de Novembre se passa sans que les Ministres de l'Empereur parlassent au Marquis *de Villars*, & le bruit qui commença à se répandre que le Roy avoit accepté la Monarchie d'Espagne, destinée au *Duc d'Anjou* son petit-fils, ne lui permettoit pas de s'attendre à de grandes ouvertures de la part de l'Empereur.

On choisit alors le Comte *de Vartislau* pour aller en Angleterre. C'étoit l'homme de la Cour le plus capable des grandes négociations, & ce choix de l'Empereur fit juger que l'on songeoit à porter le Roy *Guillaume* & la Hollande à des mesures bien différentes de celles qui avoient occupé ces deux Puissances depuis la paix de Risvick.

Le Marquis *de Villars* reçut une lettre du Roy, qui lui apprit que le Prince *de Vaudemont*, Gouverneur du Milanez avoit déja fait assurer le nouveau Roy de son obéissance, que les Gouverneurs des Pays-Bas avoient fait la même chose, & qu'ainsi les apparences étoient que tout le reste de la Monarchie se soumettroit également aux dernieres volontez du feu Roy.

L'abattement de la Cour de Vienne fut conforme à l'événement, & les Généraux qui, dès la nouvelle du traité de partage, avoient été d'avis d'envoyer une Armée en

Italie, disoient avec beaucoup d'apparence de raison que, si les Ministres du feu Roy d'Espagne qui l'avoient déterminé à priver de sa succession entiere les Princes de sa Maison, avoient vû une partie de la Monarchie entre les mains de l'Empereur, ils auroient peut-être eu de la peine à faire donner l'autre à un Prince de France; & que même l'espérance de conserver la Monarchie sur une seule tête étant perduë, jamais le Roy d'Espagne n'auroit fait un pareil testament. Tel étoit leur raisonnement, & il paroissoit solide. Mais le Prince *Eugene* n'étoit consulté en rien, & l'Empereur prit la résolution d'envoyer un courier au Prince *de Bade*, pour le faire venir à Vienne en toute diligence.

Le 4. de Decembre on apprit par un courier du Cardinal *de Lamberg* l'exaltation du Cardinal *Albani* à la Papauté. Depuis long-temps les Cardinaux n'avoient fait d'élection, dans des circonstances où l'Eglise eût un plus grand besoin de chercher dans son Chef des qualitez bien différentes de celles qui élevent pour l'ordinaire à cette haute dignité. Le Cardinal *Albani* n'avoit pas cinquante ans, & paroissoit jouïr d'une forte santé. Ses larmes, répanduës à la premiere nouvelle de son exaltation, marquoient ou le caractére d'un Comédien assez naturel à sa Nation, ou une foiblesse bien éloignée du courage de *Sixte-Quint*. Celui-ci appuyé sur un bâton, & la

tête courbée avant le Scrutin, surprit tout le Conclave, quand le Scrutin se trouva favorable; il leva la tête, & entonna le *Te Deum* avec une voix ferme. On lui demanda par quel miracle il étoit devenu si droit, & il répondit qu'auparavant il se baissoit pour chercher les Clefs de S. Pierre, mais qu'après les avoir trouvées il pouvoit marcher la tête haute.

Le Marquis *de Villars* fit alors de nouvelles instances pour son congé, piqué, & avec raison, de voir Mrs *d'Harcourt* & *de Tallard* magnifiquement recompensés, tandis qu'on ne faisoit rien pour lui. Il pouvoit se flatter que si le Roy avoit été satisfait du traité de partage, ce traité étoit dû à la crainte qu'avoient l'Angleterre & la Hollande des offres magnifiques que l'Empereur avoit fait faire au Roy par le Marquis *de Villars*. Et quant au Testament qui donnoit la Monarchie entiere à un des fils de Monseigneur *le Dauphin*, il pouvoit penser aussi que l'adresse avec laquelle il avoit empêché que l'Empereur ne fit occuper le Milanez, lorsque le Roy d'Espagne avoit bien voulu y recevoir ses troupes, avoit déterminé les Ministres d'Espagne, qui craignoient sur tout le partage de la Monarchie, à la faire destiner entiere à un des petits-fils du Roy.

Il se plaignit fortement à Mr *de Torci* d'un oubli auquel il ne devoit pas s'attendre. Mais

enfin le Roy voulut qu'il demeurât auprès de l'Empereur jusqu'à ce que l'on vît quel parti prendroit ce Prince. Sa résolution dépendoit des ressources qu'il pouvoit attendre des Puissances Maritimes & des Princes de l'Empire, dont les plus puissans, tels qu'étoient les *Electeurs de Brandebourg* & *d'Hanovre* vouloient embrasser sa querelle.

Les premieres pensées avoient été de faire marcher une Armée en Italie, & nous avons vû que les Généraux avoient déja été nommés. Mais quand l'Empereur fut informé que le Prince *de Vaudemont* Gouverneur du Milanez, s'étoit soumis aux ordres de la Régence d'Espagne avec les Vicerois de Naples, de Sicile & de Sardaigne, & que généralement tout ce qui dépendoit de cette Monarchie dans les diverses parties de l'Europe, reconnoissoit le Testament ; il prit le parti de se préparer solidement à la guerre.

L'année 1701. est remarquable dans l'histoire par l'époque du commencement d'une guerre qui à ébranlé les deux plus grandes Monarchies de l'Europe ; c'est dans cette guerre où le Marquis *de Villars* acquit une gloire qui le met au rang des plus grands hommes.

Avant d'entrer dans le détail de ses exploits on croit nécessaire de rapporter en précis ce qui s'étoit passé depuis la paix de *Riswyk*, & qui donna occasion à la situation présente des affaires de l'Europe au commencement de cette année 1701.

La paix de *Risvik* avoit procuré la tranquillité de l'Europe, mais il étoit à craindre qu'elle ne fût bientôt troublée. Charles II. Roy d'Espagne n'avoit point d'enfans ; il avoit une santé, qui devenant tous les jours plus mauvaise, annonçoit une mort prochaine ; & la succession de ses Etats ne pouvoit qu'attirer une guerre en Europe par les droits que le Roy de France, l'Empereur & l'Electeur de Baviere y avoient. Pour maintenir la paix, le Roy d'Angleterre & les Etats Généraux prirent des moyens ausquels le Roy de France acquiesça.

Ces trois Puissances convinrent d'un Traité de partage, qui étant avantageux à la Maison d'Autriche & à la Maison de France, auroit affermi la paix en Europe, si l'Empereur avoit voulu l'accepter.

Par ce Traité il fut réglé que les Royaumes de *Naples*, de *Sicile*, & les Places dépendantes de la Monarchie d'Espagne situées sur les côtes de *Toscane*, & dans les Isles adjacentes, & tout ce que l'Espagne avoit en Italie, excepté le Duché de *Milan*, appartiendroit par droit de succession à Mgr le *Dauphin*, avec les places de *St Sebastien* & de *Fontarabie*, & tout ce qui se trouveroit des Etats de l'Espagne en deça des Pyrenées.

Le Duché de Milan seroit donné à l'Archiduc *Charles d'Autriche* pour tous les droits & prétentions que l'Empereur & le Roy des

Romains pouvoient avoir sur la succession d'Espagne.

Tous les autres Etats qui dépendoient de la Monarchie d'Espagne appartiendroient au Prince fils aîné de l'Electeur de *Baviere*.

Ce traité fut signé le 11. Octobre 1698. l'Electeur de *Baviere* l'accepta au nom du Prince Electoral son fils, & les Rois de France & d'Angleterre, & les Etats Généraux le ratifiérent ; on le communiqua à l'Empereur qui, bien loin de l'accepter, le désapprouva & fit grand bruit à la Cour de Madrid.

La mort précipitée du Prince Electoral de *Baviere*, qui arriva le 28. Fevrier 1699. rendit ce traité inutile, & l'on fut obligé d'en faire un second, dans lequel on conservoit pour Mgr le Dauphin les mêmes Etats qu'on lui adjugeoit par le premier traité, & on lui donnoit de plus toute la Lorraine ; on donnoit au Duc de *Lorraine* le Duché de Milan, & à *l'Archiduc*, ce qu'on avoit adjugé au Prince Electoral de *Baviere* par le premier traité.

Ce second traité fut signé & ratifié le 11. & 25. Mars 1700. par les Rois de France, d'Angleterre, & par les Etats Généraux.

Les Grands, le Conseil d'Espagne, & même tous les Espagnols regardoient avec indignation ce partage projetté, ne pouvant souffrir qu'on eût pensé à démembrer leur Monarchie ; d'un autre côté, le Roy d'Es-

pagne piqué de voir qu'on songeoit déja à partager sa succession comme s'il étoit mort, se determina à disposer lui-même de ses Etats par un testament qu'il signa le 2. Octobre 1700. dont la suscription fut signée par les Grands d'Espagne.

Le Roy d'Espagne étant mort le 1. de Novembre 1700. tous les Grands du Royaume & la Jonte d'Espagne procédérent à l'ouverture du testament, où l'on trouva qu'il appelloit à la succession entiere de ses Etats M. le Duc *d'Anjou*, second fils de *Monseigneur le Dauphin*; il substitua M. le Duc de *Berry* à son defaut, & après lui, en cas qu'il mourut sans postérité, *l'Archiduc Charles*, second fils de l'Empereur *Leopold*, & ensuite M. le *Duc de Savoye*. La Nation Espagnole acquiesça aux dispositions du testament, & la Jonte d'Espagne dépêcha plusieurs couriers pour en apporter la nouvelle au Roy de France par une lettre, dans laquelle la Jonte prioit Sa Majesté de lui accorder le Duc *d'Anjou* pour leur Roy conformément au testament de Sa Majesté Catholique.

Toute l'Europe étoit attentive au parti que le Roy prendroit dans cette occasion. Il fit assembler son Conseil le 11. Novembre 1700. en sa présence, où assista *Monseigneur le Dauphin* & M. le Duc de *Bourgogne*, il y eut plusieurs avis pour & contre l'acceptation du testament, celui de M. le Chancelier *Pon-*

chartrain fut de ne pas l'accepter, & il appuya son sentiment par les raisons les plus fortes. Mais *Monseigneur le Dauphin* fit déterminer le Conseil pour l'acceptation, par un discours très-judicieux qu'il fit, dans lequel il dit, » qu'il étoit le plus intéressé dans » cette affaire, ayant seul le droit de succe- » der à la Monarchie d'Espagne : que par le » traité de partage il avoit renoncé à la meil- » leure partie de cette succession, uniquement » dans la vûë d'assurer & de perpétuer le re- » pos de l'Europe ; mais que puisque la mai- » son *d'Autriche* n'y avoit pas voulu acquies- » cer, quoique la mieux partagée, que tous » les Princes d'Allemagne & d'Italie sem- » bloient vouloir traverser l'exécution du » traité de partage, que d'ailleurs les Grands » & les Peuples d'Espagne s'opposoient au dé- » membrement de leur Monarchie, il étoit » d'avis d'accepter le testament ; qu'il sacri- » fioit volontiers ses intérêts à la satisfaction » de la Nation Espagnole, au repos de l'Eu- » rope, & en faveur de son second fils, quoi- » que par cette acceptation la Couronne de » France n'acquît aucune augmentation de » puissance, & il finit par ces paroles ; qu'il » souhaitoit pouvoir dire toute sa vie : *Le Roy* » *mon Pere, & le Roy mon Fils.*

Cette acceptation ne fut declarée que le 16. Novembre 1700. le Roy envoya des ordres à tous ses Ambassadeurs dans les Cours de

l'Europe, pour leur faire connoître les raisons qui l'avoient porté à accepter le testament, & marquer la disposition où il étoit de ne point troubler la paix, & de ne donner aucune atteinte à celle de *Risvyk*.

Le Duc d'Anjou, Roy d'Espagne, partit le 4. Decembre 1700. pour aller prendre possession de ses Etats, cette acceptation, & le départ du Roy d'Espagne donna des ombrages & de la jalousie dans toutes les Cours de l'Europe; la France par des négociations travailloit à prévenir la guerre que la plûpart des Puissances se préparoient à lui faire.

Voilà ce qui s'étoit passé depuis la paix de *Risvyk*, & la situation des affaires en Europe au commencement de 1701.

Quoique la plûpart des Puissances de l'Europe songeassent à prendre des mesures pour faire la guerre à la France, cependant elles faisoient leurs efforts pour cacher leur dessein, il n'y eut que l'Empereur qui agit plus ouvertement, & qui fit connoître qu'il ne vouloit écouter à aucun accommodement.

Il avoit ordonné au Comte *d'Harach*, son Ambassadeur en Espagne, de faire une protestation contre le testament de *Charles II.* ce qu'il fit le 17. Janvier. S. M. I. le déclara au Marquis *de Villars*, & lui dit qu'elle regardoit comme la cause de presque toute l'Europe la guerre qui devoit s'y allumer, qu'elle étoit persuadée qu'elle n'y mettoit guéres du

sien, & que l'Angleterre, la Hollande & tous les Princes de l'Empire lui fourniroient des troupes & de l'argent, pour empêcher que la Monarchie d'Espagne ne restât à un Prince de France. Le Marquis *de Villars* lui répondit qu'il n'avoit tenu qu'à S. M. I. de prévenir tout cela en acquiesçant au traité de partage, où elle avoit plus beau jeu qu'à la guerre qu'elle vouloit entreprendre.

Le Marquis *de Villars* rendit compte à la Cour de ce que lui avoit dit l'Empereur, & des mesures que S. M. I. prenoit pour la guerre, représentant qu'il devenoit par là inutile pour le service du Roy à la Cour de Vienne, & qu'il croyoit ne devoir pas attendre la déclaration de la guerre pour se retirer.

M. de *Torci* lui écrivit que le Roy jugeoit nécessaire pour son service qu'il restât à Vienne jusqu'à nouvel ordre, & tant que l'Ambassadeur de l'Empereur seroit en France; que cet Ambassadeur recevroit le même traitement qu'on lui feroit; & ne sortiroit point du Royaume qu'il n'y fût de retour.

Le Duc de *Savoye* avoit reconnu *Philippe V.* Roy d'Espagne, & fait un Traité avec la France & l'Espagne, ce qui facilitoit le moyen d'envoyer une grande armée en Italie pour défendre le Milanois & les Etats du Roi d'Espagne que l'Empereur avoit dessein d'attaquer de ce côté. Les Troupes commençoient à y défiler, les Lieutenans Généraux étoient dé-

jà nommés pour les Armées, le Marquis de *Villars* se voyoit oublié; il venoit de perdre un de ses bons amis, qui étoit le Marquis de *Barbesieux*, Ministre & Secretaire d'Etat de la guerre : il avoit été long temps son ennemi déclaré, mais avant son départ pour *Vienne* ils s'étoient raccomodés, & c'étoit depuis un de ses meilleurs amis. Il étoit mort le 5. de Janvier, & le Roy avoit nommé Mr de *Chamillard* pour remplir cette place; le Marquis de *Villars* ne connoissoit point ce nouveau Ministre, il se regarda dèslors comme perdu & disgracié.

Il répondit à M. de *Torci* que s'il avoit desiré d'être rappellé, ce n'étoit point par aucun lieu de craindre rien de la part de l'Empereur, mais seulement pour ne pas rester oisif & inutile au service du Roy, dans le temps qu'il pourroit lui être nécessaire dans ses Armées.

Il avoit écrit une lettre à Mr de *Chamillard* sur sa nouvelle dignité, dont voici à peu-près la teneur.

Je viens, Mr, vous faire mon compliment sur le ministere de la guerre. Vous succedez au Marquis de Barbesieux qui m'honoroit de son estime & de son amitié, mais je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; si j'avois cet avantage, peut être n'aurois-je pas été oublié dans la liste des Lieutenans Géneraux que le Roi a nommés pour ses armées. Vous connoîtrez un jour que je ne suis pas indigne de l'amitié & de l'estime du Ministre

de la guerre ; en attendant je suis , &c.

M. de *Chamillard* lui répondit que son mérite lui avoit acquis une estime qu'on ne pouvoit lui refuser, & qu'il tâcheroit de meriter la sienne ; que tant qu'il seroit Ambassadeur il ne pourroit rien faire pour lui, mais dès qu'il cesseroit de l'être, il lui feroit connoître que ses sentimens ne cedoient point à ceux qu'avoit M. le Marquis *Barbesieux* pour lui.

Le Marquis de *Villars* étant allé voir le Comte *d'Harrach*, Ministre de l'Empereur qui étoit arrivé depuis peu d'Espagne, il y trouva le Prince *Loüis de Bade* ; ce Prince dit en lui adressant la parole : *l'on dit, Mr, que vous voulez nous quitter ; serez-vous ailleurs aussi heureux que vous l'avez été ici en joüant au piquet contre moi ? Oui mon Prince*, lui répondit le Marquis de Villars, *je le serai partout où j'aurai l'honneur de joüer contre vous.* Le Prince de *Bade* parût émû de cette réponse : cette conversation qui paroissoit devoir s'échauffer, n'eut d'autre suite, parce qu'on vint dans ce moment appeller ce Prince de la part de l'Empereur.

Quelque jours après les Comtes *d'Harrach* & de *Kaunits* allérent voir le Marquis de *Villars*, pour pouvoir pénétrer ses sentimens, & ce qu'il pensoit sur les preparatifs de guerre qu'on faisoit.

Ils lui dirent qu'il ne croyoient pas que l'Empereur songeât serieusement à faire la guerre

guerre, mais qu'ils étoient persuadés que S. M. I. ne faisoit cela que pour engager le Roy de France à entrer dans une conciliation, en démembrant les Etats du Royaume d'Espagne d'une autre maniere qu'on n'étoit convenu par le traité de partage, auquel l'Empereur n'avoit jamais voulu acquiescer, & qu'ils croyoient qu'il écouteroit volontiers les propositions raisonnables qu'on pourroit lui faire là-dessus; qu'il devroit comme Ambassadeur d'autant plus s'y prêter, qu'il auroit la gloire d'avoir arrêté une guerre sanglante qui alloit s'allumer dans l'Europe, & à laquelle il paroissoit ne devoir pas avoir grand intérêt, puisque le Roy son Maître n'avoit pas songé à lui pour le faire servir dans ses armées, le croyant plus habile dans les négociations qu'au métier de la guerre.

Le Marquis *de Villars* connut & sentit vivement le vénin de ce discours. Il leur dit que le Roy n'avoit aucune proposition à faire, qu'il n'avoit tenu qu'à l'Empereur que le traité de partage eût été executé, que son refus à y acquiescer avoit obligé le Roy d'accepter le testament, qu'à présent que *Philippe V.* étoit Roy d'Espagne, il ne seroit pas naturel de proposer le démembrement des Etats dont il étoit déja en possession, que la guerre étoit inévitable par les mesures que S. M. I. prenoit, & qu'il n'étoit pas assez habile pour entrer dans une pareille négocia-

tion, mais qu'il l'étoit assez au métier de la guerre pour vaincre les Ennemis de son Maître qu'il auroit à combattre.

Le Roy voyant que la guerre étoit inévitable, & que l'Empereur étoit à la veille de signer un traité contre lui avec l'Angleterre & la Hollande, qui fut ensuite conclu le 7. Septembre, & que l'Ambassadeur de l'Empereur à Paris alloit se retirer, il envoya ordre au Marquis *de Villars* de revenir.

On expédia des passeports à l'Ambassadeur de l'Empereur, mais on le retint à *Strasbourg* jusqu'à ce que le Marquis *de Villars* fût de retour.

De son côté le Marquis *de Villars* prit le 25. Juillet son audience de congé de l'Empereur qui lui témoigna être fâché de voir qu'il alloit être du nombre de ses ennemis. Le Marquis *de Villars* répondit que les bontés de S. M. I. lui faisoient trop d'honneur, qu'il souhaiteroit la gloire de pouvoir s'en rendre digne sans manquer à son devoir.

Enfin le Marquis *de Villars* arriva au fort de *Kell*, où se fit l'échange des deux Ambassadeurs; arrivé à *Strasbourg*, il reçût ordre du Roy d'aller servir à l'Armée d'Italie en qualité de Lieutenant Général.

Il ne resta à *Strasbourg* que le temps nécessaire à mettre son équipage en état, & le faire partir avant lui, pour le trouver en Italie à son arrivée, il partit ensuite pour s'y rendre.

Arrivé à *Turin*, il y trouva M. le Prince *de Vaudemont* que la goute avoit retenu en cette Ville, & se portant mieux il se disposoit à aller joindre notre Armée. Le Marquis *de Villars* resta trois ou quatre jours à *Turin* avec ce Prince, qui lui donna des nouvelles de l'Armée, & lui fit le détail de l'affaire de *Carpi* & de *Chiari*, qui ne nous avoit pas été favorable; le Marquis *de Villars* lui dit: *Je suis fâché de ne m'y être pas trouvé, les choses ne se seroient peut-être pas passées de même; le Prince Eugene aura bientôt de mes nouvelles, car dès que je serai à l'Armée je chercherai l'occasion de me trouver aux prises avec les ennemis que je veux étriller pour y rétablir la confiance.* Il tint ce discours en présence de plusieurs personnes.

Il partit de *Turin* avec le Prince *de Vaudemont*, & ils arrivérent à Milan, d'où ils écrivirent au Maréchal *de Villeroy* pour y avoir une escorte, afin de pouvoir joindre l'Armée. Le Maréchal *de Villeroy* leur envoya une escorte de trois cent chevaux & de deux cent Fantassins, commandés par Mr. *de Villiers le Maurier*, Colonel de Cavalerie.

Le Prince *Eugene*, qui avoit des espions par-tout jusques dans *Turin*, fut instruit du discours qu'avoit tenu le Marquis *de Villars*. Il sçût leur départ de *Turin*, leur arrivée à *Milan*, & le jour qu'ils en devoient partir pour aller joindre notre Armée. Il fit un dé-

tachement de huit cent chevaux & de cent Grenadiers sous les ordres du Comte *de Mercy*, pour tâcher d'enlever le Marquis *de Villars* & le Prince *de Vaudemont*.

Le Prince *de Vaudemont* & le Marquis *de Villars* ayant appris qu'il y avoit une escorte qu'on leur envoyoit & qui devoit les joindre en chemin, partirent de *Milan* chacun dans une chaise. Lorsqu'ils furent arrivés entre *Lodi* & *Soncino* ils entendirent tirer quelques coups à la tête de l'escorte qui les avoit joints. Le Marquis *de Villars* demanda d'abord ce que c'étoit, les uns lui dirent que c'étoit un fourage dont on avoit attaqué la chaîne, mais d'autres lui dirent que c'étoit un détachement des ennemis qui attaquoient son escorte.

Sur le champ le Marquis *de Villars* sort de sa chaise, monte à cheval, en disant au Prince *de Vaudemont*, qui ne pouvoit agir à cause de sa goute ; *mon Prince restez dans votre chaise & ne craignez rien, je vais donner sur les oreilles à ces coquins, & faire voir à nos troupes comme il faut les mener.*

Le Comte *de Mercy* avoit fait faire un pont sur un *naviglio*, sur lequel il passa avec les huit cent chevaux, & laissa les cent Grenadiers pour garder le pont afin d'assurer sa retraite ; le Marquis *de Villars* courut au bruit des coups qu'il avoit entendu tirer, il trouva M. *de Villiers* qui avoit fait ranger sa troupe,

il se mit à la droite pour attaquer les Cuirassiers de l'Empereur qui étoient à la gauche de leur troupe, & M. *de Villiers* se mit à la gauche. Le Marquis *de Villars* chargea d'abord les ennemis avec tant de valeur, d'intrépidité, & d'audace qu'il les fit plier ; ils se ralliérent par trois fois, mais inutilement, ne pouvant résister à l'ardeur de nos troupes animées par l'exemple du Marquis *de Villars*.

Pendant ce temps M. *d'Imecourt* prit cent hommes d'Infanterie, & marcha au pont qui étoit sur le *naviglio*, où il trouva les cent Grenadiers que M. *de Mercy* y avoit postés, lesquels travailloient à rompre le pont, quoiqu'il dût servir pour la retraite de leur Cavalerie ; il les en chassa, & s'en saisit.

La Cavalerie Allemande qui venoit d'être battuë par le Marquis *de Villars* se retiroit vers ce pont ; mais le trouvant occupé par Mr *d'Imecourt*, qui la reçût à coups de fusil, elle se jetta dans le *naviglio* dont les bords étoient escarpés, & le fond si mauvais & si marécageux, qu'il y en eût fort peu qui s'en pussent tirer. Un grand nombre fut noyé, outre ceux qui avoient été tuez dans l'action. On ne fit que trente Prisonniers ; le reste fut tué, noyé ou dissipé : Mais on prit trois cent chevaux ; on fit outre cela six Officiers prisonniers, le Marquis *de Villars* ne perdit dans cette action que quinze Cavaliers & un Lieutenant. Il renvoya un des Officiers prison-

niers sur sa parole, par lequel il écrivit au Prince *Eugene*, que la défaite du Comte de *Mercy*, lui apprendroit son arrivée à l'Armée, qu'il le prioit quand il écriroit à *Vienne*, de le faire sçavoir à Mrs les Comtes *d'Harach* & de *Kaunitz*, pour qu'ils vissent qu'il n'avoit pas tardé à leur tenir parole.

Le Marquis de *Villars* arriva à l'Armée en triomphe ; on regarda son arrivée & l'avantage qu'il venoit d'avoir, comme un bonheur qu'il apportoit à nos troupes, ce qui leur donna une grande confiance.

Il ne se passa rien le reste de la campagne où le Marquis de *Villars* pût se signaler ; dès qu'elle fut finie, il eut de la Cour la permission qu'il avoit demandée d'aller passer l'hiver à Paris, où ses affaires le demandoient.

Arrivé à la Cour, il rendit compte au Roi de son Ambassade de *Vienne* ; S. M. lui demanda ensuite son sentiment sur les operations de la campagne derniere en Italie, & sur la situation des affaires en ce pays. Il dit au Roy que la multiplicité des Généraux étoit quelquefois plus préjudiciable qu'utile ; que le Maréchal de *Catinat* auroit seul suffi pour cette armée sans la surcharger de tant de Généraux ; qu'on ne pouvoit trouver de Général qui pût être un second *Catinat*, ni qui pût le commander, & que s'il avoit été seul Général de cette Armée, la campagne derniere auroit été plus glorieuse

Le Roy qui sçavoit par les lettres du Maréchal de *Catinat* les soupçons qu'on avoit sur le Duc de *Savoye*, n'approfondit point ce discours; il lui dit seulement : *Puisque le Maréchal de Catinat a vôtre estime & amitié, pour vous faire plaisir vous servirez la campagne prochaine sous lui.*

AN. 1702. Sa famille souhaitoit depuis long temps de le voir marié; on lui avoit fait plusieurs propositions de mariage, ausquelles il avoit acquiescé pour donner cette satisfaction à son Pere, quoiqu'il eût de l'éloignement pour cet engagement; mais des difficultés qui s'y trouvérent en avoient empêché l'execution. Sa mere qui le desiroit aussi avec passion obtint de lui cette consolation.

Il se maria le 25. Janvier avec *Jeanne-Angelique Rocque de Varengeville*, Dame du Palais de la Reine, seconde fille de *Jacques Rocque*, Seigneur de *Varengeville*, *Gallivills*, *ou Deville*, *Archanville* & *Noville*, Ambassadeur extraordinaire de France à *Venise* & de *Charlotte-Angelique Courtin*.

Lorsqu'il alla communiquer son mariage au Roy & lui demander son agrément, il lui dit: *Sire, Madame de Villars veut me marier, j'y consentirai volontiers si V. M. l'approuve, pour augmenter le nombre de ses fidéle Sujets.* Le Roy lui répondit qu'il approuvoit son mariage & le choix qu'il avoit fait, & qu'il souhaitoit que les Enfans qu'il auroit pussent

un jour lui ressembler. Jamais l'Europe ne s'étoit trouvée dans une situation si douteuse que celle où elle se vit au commencement de cette année. L'Italie avoit déja ressenti les premieres atteintes de la guerre, tout le reste ne joüissoit que d'un fantôme de paix. On s'appercevoit bien, de quel côté qu'on envisageât les choses, qu'on étoit à la veille d'une guerre des plus sanglantes & des plus longues.

Le Roi *Guillaume* aussi habile & aussi grand politique qu'il étoit, n'eut garde de laisser échaper une si favorable occasion de reprendre les armes. Il venoit d'essayer dans le peu de tems que la paix avoit duré, qu'il n'étoit plus aussi absolu qu'il l'avoit été pendant la guerre.

Ce Prince venoit d'essuyer plusieurs mortifications de la part du Parlement d'Angleterre, qui l'avoit obligé de renvoyer hors de son Royaume toutes les Troupes étrangeres qu'il avoit fait venir. On l'avoit contraint de faire une grande réforme dans celles de cette nation, & le Parlement avoit témoigné être fort en garde contre lui.

Il ne faut pas s'étonner après cela de tous les ressorts qu'il fit joüer, pour faire déclarer presque tous les Princes de l'Europe contre la France & l'Espagne. Il prit le faux prétexte de faire entendre, que ces deux Royaumes étant dans la même maison, conduiroient le Roi Très-Chrétien à la Monarchie universelle ; qu'il étoit de l'intérêt de tous les

Princes

Princes de l'Europe de rompre cette union, qui ne pouvoit qu'être fatale à leur repos.

La France avoit pris l'année précédente toutes les mesures possibles pour prévenir une nouvelle ligue. Dans le tems que la paix de *Risvyk* avoit désarmé & désuni les Alliés de l'Empereur, le Roi muni d'un plein-pouvoir de la Régence d'Espagne, s'étoit emparé des places des *Pays-Bas Espagnols*, du *Milanois*, du *Mantoüan*, & du Royaume de *Naples*: il se saisit du Pays de *Liege*, & d'une bonne partie de l'Electorat de *Cologne*, pour prévenir l'Electeur *Palatin*, qui vouloit y faire entrer des Troupes pour l'Empereur, & il mit dans les intérêts du Roi *d'Espagne*, le Roi de *Portugal*, & le Duc de *Savoye*.

Toutes ces précautions étoient à la vérité absolument nécessaires; mais elles servirent au Roi *Guillaume* à faire comprendre à toutes les Puissances de l'Europe la nécessité où elles étoient de conclure une nouvelle alliance avec l'Empereur. Dans cette vûë il engagea l'Empire, les Royaumes du Nord & les Provinces Unies à faire une ligue avec l'Angleterre, pour unir leurs communs intérêts.

Cette ligue fut signée l'année précédente, le Roi *Guillaume* fit préparer les secours que *l'Angleterre* s'étoit obligée de fournir. Les Communes résolurent de l'assurer que la Nation fourniroit quarante mille Hommes pour le service de la Flotte; pour leur contingent

des Troupes de terre, trente-un mille Hommes d'Infanterie, ſept mille chevaux & mille Dragons.

Les Hollandois de leur côté mettoient tout en uſage pour être en état de recommencer une guerre très-vive : les autres Puiſſances s'employoient pour concourir à cet ouvrage, croyant y être engagées, ou par leur intérêt particulier, ou par la néceſſité de ſonger à leur propre conſervation.

C'eſt après avoir formé ce grand deſſein, & avoir mis en mouvement tous ceux qui entrérent dans la ligue, que mourut le Roi *Guillaume*. Comme il étoit à la chaſſe le 4. de Mars près *d'Hamptoncourt*, ſon cheval s'abattit, dans la chûte il ſe caſſa la clavicule ; la fievre le prit, & il mourut le 19. du même mois.

Ce Prince, quoique grand Capitaine, avoit preſque toûjours été malheureux à la guerre ; ſon grand talent étoit pour le Cabinet, où il réüſſiſſoit mieux. Il étoit ſi ferme dans ſes réſolutions, que quand il avoit une fois arrêté quelque projet ; dangers, obſtacles, difficultés, rien n'étoit capable de le faire changer. Il affrontoit les périls avec un courage véritablement héroïque ; & quoique mal ſervi de la fortune dans l'execution de ſes deſſeins, les coups manqués même lui ont mérité des éloges, & loin d'obſcurcir ſa gloire, ont ſervi comme l'ombre aux tableaux,

à relever l'éclat de ses grandes qualités.

La Princesse *Anne*, sa belle Sœur, Epouse du Prince *George de Dannemark*, lui succeda. Les Etats Généraux furent d'abord allarmés sur la mort du Roi *Guillaume*; mais ils furent bientôt rassurés par le Comte de *Marlborough* (favori de cette Princesse par sa Femme) que cette nouvelle Reine envoya pour les assurer, qu'elle & son Parlement étoient résolus de tenir & de suivre les mêmes engagemens du Roi *Guillaume* pour la guerre.

Les Hollandois assurés de la Reine *Anne*, ne tardérent pas à commettre des hostilités contre les Troupes de France, puisqu'ils entreprirent de faire le siege de *Keyserswerth*, pour en chasser les Troupes du Cercle de *Bourgogne* qui y étoient entrées, & qui étoient aux ordres de Mr de *Blainville*, Maréchal de Camp des Armées de France, quoique la guerre ne fût pas déclarée.

L'Empereur, la Reine *Anne*, & les *Hollandois* firent paroître, le même jour de cette hostilité leurs déclarations. Elles contenoient toutes trois les mêmes motifs; sur lesquels ils avoient pris la résolution de déclarer la guerre au Roi de *France* & au Roi *d'Espagne*. Le principal motif étoit l'acceptation que le Roi avoit faite du testament de *Charles II.* Roi d'Espagne, au préjudice du traité de partage fait entre ce Monarque, le Roi *Guillaume* & les Etats Généraux.

Le Roi n'ayant pû éviter la guerre contre l'Angleterre & la Hollande, malgré les démarches qu'il fit faire, donna des ordres pour assembler son Armée dans les Pays-Bas; Sa Majesté en donna le commandement à Mgr le Duc de *Bourgogne*. Comme c'étoit la premiere campagne que faisoit ce Prince, il lui donna sous ses ordres le Maréchal de *Boufflers*.

Sa Majesté donna le commandement de son armée en Allemagne au Maréchal de *Catinat*, & celle *d'Italie* à Mr le Duc de *Vendôme*.

Le Marquis de *Villars* voyant le Maréchal de *Catinat* nommé pour l'Armée *d'Allemagne*, crut, suivant ce que lui avoit dit le Roi, servir sous ce Maréchal; mais il fut bien surpris de se voir destiné pour l'Italie.

Il partit pour s'y rendre; mais peu de tems après, le Roi se rappellant ce qu'il avoit dit au Marquis de *Villars*, lui envoya un ordre pour aller servir en Allemagne sous le Maréchal de *Catinat*.

Il arriva à cette Armée dans le tems que les Ennemis étoient occupés à faire le siege de *Landau*.

Dans ce même tems l'Electeur de Baviere commença à mettre ses Troupes en mouvement; l'Empereur s'étoit flatté qu'il se déclareroit en sa faveur, & qu'il joindroit ses forces aux siennes. S. A. E. avoit fait un traité d'association avec les Cercles de *Suabe* &

de *Franconie* pour le maintien de la paix de *Rysvyk*.

Ces Cercles malgré ce traité avoient pris le parti de l'Empereur, comme tous les autres Cercles & Princes de l'Empire, qui déclarérent la guerre au Roi de France & à celui d'Espagne, qu'ils appelloient le Duc d'Anjou.

L'Electeur de *Baviere* se servit de ce manque de foi, & du changement de ces Cercles pour s'emparer de la Ville *d'Ulm* Capitale de la Suabe.

Dès que l'Electeur se vît maître de cette place il ne dissimula plus ses intentions, & fit connoître ouvertement qu'il avoit pris le parti de la France & du Roi d'Espagne, son neveu. Son Altesse Electorale fit sçavoir aux Cercles de *Suabe* & de *Franconie*, qu'elle ne les laisseroit pas en repos, jusqu'à ce qu'ils se fussent déclarés neutres, attendu que la guerre dans laquelle l'Empereur s'étoit engagé, ne regardoit point l'Empire, mais uniquement la Maison *d'Autriche*; déclarant qu'il ne s'étoit emparé *d'Ulm*, que pour leur faire tenir par la crainte le traité d'association qu'il avoit fait avec eux à leur priere, & pour lequel il s'étoit engagé dans de grandes dépenses.

Ce Prince s'avança ensuite à *Offenhausen*, à une lieuë d'*Ulm*, où il laissa quatre mille hommes, & détacha le Comte *d'Arco* avec un corps de dix mille hommes, pour tâcher de joindre l'Armée de France.

Le Roy qui étoit entré dans des engagemens avec l'Electeur de *Baviere*, lequel avoit quitté *Bruxelles* pour aller dans ses Etats, de concert avec Sa Majesté, pour maintenir dans la neutralité les Cercles, n'eut pas plutôt reçû la nouvelle que S. A. E. s'étoit emparée d'*Ulm*, & que ce Prince avoit envoyé un gros détachement pour s'ouvrir un passage par les montagnes noires, qu'il donna ordre au Maréchal *de Catinat* de faire tous ses efforts pour passer le Rhin à *Huningue*, & marcher ensuite à la rencontre des Troupes de Baviere.

Le Maréchal *de Catinat* trouva ce projet d'autant plus difficile à executer, que le Prince *de Bade* qui commandoit l'Armée des ennemis en ayant été instruit, prit toutes les précautions nécessaires pour s'y opposer.

Ce Maréchal assembla tous les Officiers Généraux de son Armée, pour leur communiquer les ordres qu'il venoit de recevoir, & sçavoir leur sentiment sur l'execution. Tous furent d'avis que la chose étoit plus que difficile à tenter, par les précautions qu'avoit prises le Prince *Loüis de Bade*; il n'y eût que le Marquis *de Villars* qui fût d'un avis contraire, & qui dit que si le Roy le chargeoit de cette expedition, il l'entreprendroit, étant persuadé que quoique l'execution parût très-difficile, elle n'étoit pourtant pas impossible.

On envoya au Roy le sentiment de tous les

Officiers Généraux, & même ce qu'avoit dit le Marquis *de Villars*, qui en son particulier écrivit au Roy, & lui marqua que ce n'étoit pas sans fondement qu'on avoit trouvé très-difficile le passage du Rhin à *Huningue*, pour faire la jonction de ses Troupes avec celles de Baviere, mais que quand il étoit question d'executer les ordres de S. M. il ne devoit y avoir rien d'impossible, & que si elle vouloit l'honorer du commandement de cette expedition, il l'entreprendroit avec confiance.

Le Roy qui avoit à cœur cette jonction, pour soutenir & aider l'Electeur *de Baviere*, accepta cette offre, & envoya ordre au Maréchal *de Catinat* de remettre la plus grande partie de son Armée au Marquis *de Villars*, qu'il chargea de cette expedition.

Les gens à la Cour instruits des raisons du Maréchal *de Catinat* sur l'impossibilité d'executer ce projet, voyant que le Marquis *de Villars* s'étoit chargé de le faire réüssir, tinrent bien des discours pour & contre ce dernier; jusques-là qu'un Prince du sang, à qui M. le Duc *de Bourgogne* avoit demandé son sentiment sur cette expedition, dit: *le Marquis de Villars s'est chargé d'une affaire bien hardie, mais elle lui sera aussi bien glorieuse s'il réüssit, ainsi je ne vois pas de milieu: il faut lui donner le bâton de Maréchal de France, ou le châtier.*

Ce discours & tous ceux qu'on tenoit là

dessus furent redits à la Marquise *de Villars*, qui étoit dans de grandes allarmes. Le Roy l'ayant sçû, lui envoya faire compliment, & l'assurer que quand même il ne réüssiroit pas à cette expédition, il lui sçauroit toujours gré de son zéle & de sa bonne volonté.

Toute la France étoit attentive à l'expédition du Marquis *de Villars*, à laquelle on croyoit qu'il échouëroit; mais heureusement il fit voir combien l'audace & l'intrépidité sont nécessaires à la guerre pour réüssir dans des entreprises qui paroissent impossibles, & qu'une victoire inopinée est souvent la plus glorieuse.

Le Maréchal *de Catinat* ayant reçû les ordres du Roy, remit la plus grande partie de son Armée au Marquis *de Villars*, & ne pouvant plus demeurer en campagne avec le peu de Troupes qui lui restoit, il se retira sous Strasbourg, d'où le Marquis *de Villars* partit avec trente-un Bataillons, trente Escadrons, & trente-trois pieces de canon.

Le Prince *de Bade* instruit des desseins du Marquis *de Villars*, prit avec lui une partie de son Armée, & laissa le commandement du reste au Général *Thungen*, pour observer le Maréchal *de Catinat*. Il mit avant son départ des Garnisons dans *Haguenau*, dans *Buschviler*, & dans quelques autres postes que M. *de Catinat* avoit été obligé d'abandonner. Il se mit ensuite en marche avec les Troupes qu'il

crut néceſſaires pour empêcher cette jonction; il eut trois jours d'avance ſur les Troupes de France, ayant paſſé le 22. de Septembre à la hauteur de *Straſbourg*.

Le Marquis *de Villars* ſe mit en marche le 24. pour ſe rendre à *Huningue*, où ſon Infanterie n'arriva que le 30. On avoit commencé à travailler ce même jour à trois heures du matin à faire un pont vis-à-vis l'endroit où étoit l'ouvrage à corne pour aller dans l'Iſle.

Pendant la marche du Prince *de Bade* il envoya pluſieurs détachemens de ſes Troupes dans les paſſages de la forêt noire; & il obligea les Suiſſes à garder de leur côté les Villes de *Waldshut*, de *Conſtance*, de *Lindau*, & les Villes forêtieres, & de veiller à la Ville de *Bâle*, où ils firent avancer juſqu'à ſix mille Hommes du Canton de *Berne*. Il arriva avec le reſte de ſes Troupes vis-à-vis *Huningue*, & s'y retrancha. Il fit faire quelques redoutes, ſur leſquelles il poſta pluſieurs pieces de canon, & envoya une Garniſon dans la Ville de *Nevenbourg*, ſituée ſur le Rhin de ſon côté.

Ce fut dans cette ſituation que le Marquis *de Villars* trouva l'Armée ennemie lorſqu'il arriva à *Huningue*, où il campa ſes Troupes. Il fit entrer quelques Bataillons dans l'Iſle où paſſoit le pont, & où la garniſon s'étoit déja poſtée dès le mois de Juillet, & avoit déja commencé à s'y retrancher. On y avoit

dès ce tems-là envoyé des pionniers pour rebâtir le fort qui avoit été démoli en execution de la paix de *Rysvyk*, le Marquis *de* Villars fit continuer ce travail.

Le même jour que l'Infanterie de M. *de Villars* arriva, le camp du Prince de *Bade* fut fortifié de quarante Escadrons à l'entrée de la nuit ; le Marquis *de Villars* avoit dès la pointe du jour disposé sur le bord du Rhin son Artillerie pour favoriser son passage, & avoit posté tous les Grenadiers qui devoient avoir la tête.

Il attendoit que le pont auquel on travailloit fût achevé, pour commencer à le placer dans l'Isle *d'Huningue*. L'on vit arriver à huit heures du matin 24. Bataillons aux Ennemis, ce qui joint au Corps qui étoit déja à *Fridlingue*, composoit une Armée d'environ vingtcinq mille Hommes.

Le pont sur le grand bras du Rhin ne fut achevé que le premier Octobre à midi. On fit passer aussi-tôt du canon qu'on plaça dans les retranchemens de l'Isle. On commença à faire un pont sur le dernier bras du Rhin, & on fit passer en même tems quelques compagnies de Grenadiers dans des bateaux, & des Travailleurs pour faire un retranchement au-delà du Rhin, à la demi-portée du mousquet de ceux des Ennemis.

Leur canon qui tira continuellement ne tua cependant que cinq Hommes pendant ce tra-

vail. Ce pont ne fut achevé qu'à l'entrée de la nuit. Le Marquis *de Villars* & plusieurs Officiers Généraux le passérent, firent étendre les retranchemens à la gauche d'un redan qui couvroit le pont. Comme les ouvrages étoient imparfaits, on ordonna aux compagnies de Grenadiers qui étoient à la tête des Travailleurs de ne pas s'opiniâtrer à les soutenir.

Le Prince *de Bade* fit avancer plusieurs Bataillons qui embrassoient nos ouvrages, le Marquis de *Villars* fit d'abord retirer les Travailleurs, & ordonna aux compagnies de Grenadiers de s'approcher de la tête du pont, & même de se tenir dans les premiers bateaux s'ils étoient poussés.

Les Ennemis commencérent à faire un gros feu, mais comme nôtre Artillerie chargée à cartouche étoit bien disposée, & que l'Isle étoit bordée de deux mille Hommes d'Infanterie, on leur répondit si vivement, qu'au bout de trois quarts d'heure ils se retirérent, après avoir fait une perte considerable.

Le moment d'aprés l'on replaça les Grenadiers & les Travailleurs dans les ouvrages auxquels les Ennemis n'avoient rien dérangé, & on les mit dans leur perfection. Le Marquis *de Villars* alla les visiter, & en ordonna un nouveau qui avançoit dans la plaine; de maniere qu'on pouvoit déboucher, & se mettre en bataille pour marcher aux Ennemis, dès que les Troupes de *Baviere*, dont il at-

tendoit des nouvelles, ſeroient arrivées dans les montagnes ; ce qu'elles ne firent point, parce que leur deſſein fut découvert par une lettre que M. *Ricoult*, Envoyé de France auprès de l'Electeur de *Baviere*, écrivoit à M. *de Chamillard*, Secretaire d'Etat de la guerre, qui fut interceptée. Cela fut cauſe que le Prince *Loüis de Bade* prit toutes les meſures néceſſaires pour empêcher cette jonction.

Le Marquis de *Villars* continua à faire travailler aux ouvrages commencés, auxquels les Ennemis ne s'oppoſérent qu'avec une ſeule batterie de canon qui n'incommodoit pas beaucoup les Troupes, parce qu'on leur répondit par un feu ſupérieur.

On demeura dans cette ſituation juſqu'au 13. & dans cet intervalle de tems notre canon tua beaucoup de monde aux Ennemis. On y ſeroit demeuré plus long-tems, ſans qu'on eût pû nous dépoſter, ſi le Marquis de *Villars* ne ſe fut aviſé de tâcher de s'emparer de *Neven-bourg*, à cinq lieuës d'*Huningue*, que les Impériaux occupoient ; ce qui cependant ne ſe pouvoit faire de vive force, parce que cette ville eſt ſituée ſur le Rhin de l'autre côté de ce fleuve.

Le Maréchal de *Catinat* avoit fait marcher preſque tout le reſte de ſes Troupes au commandement du Comte de *Guiſcard*, qui s'étoit avancé à la hauteur de cette Ville dans le deſſein d'aller joindre le Marquis *de Villars*,

selon l'ordre qu'il en avoit, après l'expédition *de Neuenbourg*, dont on s'empara par un cas fortuit & fort heureux.

Le Marquis *de Villars* envoya ordre à M. de *Laubanie*, Lieutenant Général & Gouverneur de *Brisach*, de se charger de cette expédition. Il détacha un Corps de deux mille Hommes, parmi lesquels étoient plusieurs compagnies de Grénadiers, & deux Régimens de Dragons; il les fit embarquer le 12. Octobre au soir dans des bateaux. Le succès de cette entreprise étoit fondé sur quelque intelligence qu'il avoit dans la Ville.

Il s'embarqua lui-même avec les troupes, auxquelles il fit mettre pied à terre à quelque distance de la Ville. Il les distribua en divers postes par plusieurs détachemens, qui devoient marcher avec des échelles que les troupes portoient pour escalader les murailles, lorsqu'on leur auroit fait un signal dont on étoit convenu.

Ces troupes restérent quelques heures à l'attendre, & reçûrent après ordre de Mr de *Laubanie* de se retirer à petit bruit, sur quelques nouvelles qu'il avoit euës que son projet étoit découvert; mais par bonheur, & par hazard particulier, Mr de *Laubanie* oublia de faire avertir de sa retraite un de ces détachemens qui étoit de deux cens Grenadiers, commandés par Mr *de Joreau*, Lieutenant-Colonel de Bearn.

Mr de *Joreau* voyant que l'heure qu'on lui avoit marquée étoit passée, & apprehendant de n'avoir pas vû le signal, détacha un Officier avec ordre de s'approcher de la Ville, & d'examiner ce qui s'y passoit. Cet Officier l'ayant assuré que tout y étoit tranquille, il prit le parti de s'en approcher lui-même avec ses deux cent Grenadiers.

Il marcha jusqu'à la muraille sans avoir trouvé aucune opposition, & y monta à l'aide de quelques Grenadiers. Il fut bientôt suivi par sa troupe. Il trouva quelques Soldats qui voulurent se mettre en défense, & qui tuérent un Capitaine de nos Grenadiers.

Il envoya sans perdre de tems avertir M. de *Laubanie* de ce qui se passoit. Il avoit déja rassemblé tous ses détachemens pour se retirer & s'embarquer, pendant que M. de *Joreau* avec les Officiers qui étoient avec lui prenoit des postes pour se maintenir dans la Ville.

M. de *Laubanie* qui fut agreablement surpris de cette nouvelle y marcha aussitôt, les portes lui furent ouvertes à son arrivée. Il y mit une forte Garnison, & prit ses mesures pour y faire un pont, afin d'y passer les troupes de M. de *Guiscard*, si le Marquis de *Villars* à qui il dépêcha un Officier, le trouvoit à propos.

Le Marquis de *Villars* ayant appris la prise de *Neuenbourg*, ne douta pas que le Prince de *Bade* n'abandonnât les retranchemens qu'il

avoit fait faire devant *Huningue*, & qu'il ne décampât de *Fridlingue* ; il fit prendre les armes l'après-midi du 13. à son Infanterie, & fit passer le Rhin à la plus grande partie, & à une Brigade de Cavalerie ; il les fit mettre en bataille dans l'Isle & dans les ouvrages qu'il avoit de l'autre côté du Rhin, & les fit passer la nuit au Bivoüac, pour observer les Ennemis, Mrs *Desbordes* & de *Chavanes* à leur tête.

Le Prince de *Bade* apprit ce même jour 13. la prise de *Neuenbourg*, & qu'on se préparoit à y faire un pont. Il prit la résolution de décamper pour s'y opposer, dans l'appréhension où il étoit qu'on ne lui coupât la communication de *Fribourg*, & par consequent ses vivres, ce qu'il fit le 14. au matin.

Il commença par abandonner ses retranchemens, & mit son Armée en marche pour aller camper sur les montagnes d'*Etlingen*, où son camp fut marqué sur une hauteur inaccessible, la droite vis-à-vis de *Witlingen*, & sa gauche appuyée à *Etlingen*, où étoit le quartier général, le ruisseau de *Candern* en front, qui couloit au bas de la hauteur où étoit le camp.

Ce même jour 14. Mrs de *Jaunay* & de *Rochambaut*, Commissaires d'Artillerie, montérent dès qu'il fut jour par curiosité dans un moulin pour examiner les Ennemis, ils s'apperçûrent qu'ils décampoient, & en allérent

avertir le Marquis *de Villars* qui étoit encore au lit, parce qu'il avoit passé la plus grande partie de la nuit à cheval de l'autre côté du Rhin & dans l'Isle.

Il envoya des ordres dans le moment pour que l'Armée se mît en état de marcher & de suivre l'Infanterie qui étoit dans l'Isle, laquelle reçût en même tems ordre de passer le Rhin, ce qu'elle fit avec beaucoup de diligence ; le reste de l'Infanterie, la Cavalerie & l'Artillerie la suivit.

Le Marquis *de Villars* qui s'étoit vîte habillé & monté à cheval, mit les Troupes en bataille à mesure qu'elles arrivoient dans les retranchemens que les Ennemis venoient de quitter, & lorsqu'il crut qu'il y en avoit un assez grand nombre de passé, il s'avança avec celles qui faisoient l'avant-garde, vers leur ancien camp, qui étoit sur une hauteur inaccessible de toutes parts, soit par le terrain, ou par les retranchemens qu'ils y avoient faits, excepté par un endroit à la droite du Fort de *Fridlingue*, & par un autre endroit à une portée de mousquet sur la droite de celui-là.

La tête de l'Infanterie conduite par Mr *Desbordes*, Lieutenant Général, & par le Marquis de *Biron*, Maréchal de Camp, traversa la plaine où étoit l'ancien camp des Ennemis, elle étoit composée des Brigades de *Champagne*, de *Bourbonnois*, de *Poitou* & de *Robec*, que le Marquis de *Villars* mit en bataille

bataille au pied d'une montagne, sur laquelle étoit le village de *Tulich*.

Pendant ce tems là Mr de *Magnac*, Maréchal de Camp, qui étoit à la tête de la premiere ligne de Cavalerie, la mit en bataille dans la plaine, sa droite à la montagne & sa gauche du côté du Fort de *Fridlingue* que les ennemis occupoient, mais en étant éloignée environ d'une grande portée de mousquet: Mr de *St Maurice*, aussi Maréchal de Camp, qui commandoit la seconde ligne, la posta derriere la premiere. Ces deux Lignes étoient composées de trente-trois Escadrons qui remplissoient avec leur intervalle le large de la plaine, depuis la montagne jusqu'au bord du rideau qui étoit sur sa droite. Ce fut dans cette situation que resta nôtre Cavalerie pendant deux heures, ayant quelques pieces de canon dans son centre.

Le Prince de *Bade* étoit en marche pour aller gagner son Camp, & avoit déjà passé le défilé, lorsqu'il apprit que l'Armée de France passoit le Rhin, & marchoit à lui. Il revint sur ses pas, & fit marcher sur les hauteurs de *Tulich* son Infanterie dont la tête se posta dans un bois assez fourré sur plusieurs Lignes, ayant cinq pieces de canon à sa tête. Le Marquis *de Villars* ordonna à Mr *Desbordes* d'y marcher avec les Brigades de *Champagne*, de *Bourbonnois*, de *la Reine* & de *Poitou*, & de laisser au bas de la montagne la Brigade de *Robec*.

Les troupes eurent beaucoup de peine à monter la hauteur, à cause des vignes dans lesquelles elles furent obligées de passer, & parce qu'on les mena un peu trop vîte. Elles arrivérent cependant au haut; & après une petite alte pour leur faire prendre haleine, & pour les mettre en ordre, elles marchérent droit à l'Infanterie des Ennemis qu'elles attaquérent avec tant de vigueur, qu'après un combat très-opiniâtré, & dans lequel il périt beaucoup de monde de part & d'autre, elles la chassérent du bois.

Les Ennemis à qui il arrivoit de nouvelles troupes, & même six Escadrons que leur envoya Mr de *Bade*, revinrent à la charge jusqu'à trois fois; mais ils furent enfin obligés d'abandonner ce poste, & d'y laisser cinq piéces de Canon. Mrs *Desbordes*, Lieutenant Général, & de *Chavanes*, Brigadier, ayant été tués dans ces charges, la trop grande ardeur porta ces Brigades à quitter ce poste avantageux, & à descendre dans la plaine. Quelques-uns de ceux qui étoient derriere ayant vû trois Escadrons Ennemis que le Prince de *Bade* avoit envoyés derriere nos lignes, & qui ayant passé par le village de *Wiel*, montérent la hauteur, & passérent à la gauche du bois, criérent mal-à-propos qu'ils étoient coupés, ce qui fit que ces Brigades se retirérent en désordre, sans que Mrs de *Chamarande* & de *Biron*; secondés par Mrs

de *Schelberg*, de *Chamilly*, de *Nangis*, de *Seignelay*, de *Kvatken* & *Raffetot* puissent les retenir, & donnérent lieu à l'Infanterie Ennemie de revenir & de suivre la nôtre.

Pendant que le Marqis de *Villars* étoit occupé à la rallier, aidé des Officiers Généraux, le Prince de *Bade*, qui avoit fait marcher la Cavalerie dans la plaine où étoit son ancien camp, se mit en bataille vis-à-vis celle de France à une portée de canon. Elle consistoit en quarante-huit Escadrons, outre les six dont j'ai parlé, qui étoient sur deux lignes avec quelques pieces de canon à leur tête, qui répondoient à celles que M. de *Magnac* avoit à la tête de sa premiere ligne; ils demeurérent long-tems dans cette situation sans s'ébranler, parce que le Prince de *Bade* avoit posté trois Bataillons sur la hauteur pour prendre nôtre Cavalerie par son flanc droit, si elle avançoit pour combattre celle des Ennemis, pendant que les troupes qui étoient dans le Fort de *Fridlingue* devoient faire feu sur son flanc gauche.

Mr de *Magnac* étant demeuré sans s'ébranler dans son même poste, & le Prince de *Bade* vaulant profiter du tems que son Infanterie revenoit à la charge, donna ordre à sa Cavalerie d'attaquer la nôtre. Elle s'ébranla pour cet effet, mais comme en marchant en avant la plaine étoit plus serrée, les Escadrons de la premiere ligne se serrérent, ne laissant aucun

intervalle. Cette ligne qui ne parut que comme un gros Escadron, étoit cependant composée de trente-quatre Escadrons, soutenus de la seconde ligne qui n'étoit que de quatorze; ce qui rendoit cette premiere ligne plus forte presque de la moitié que la nôtre.

Le Marquis de *Villars* qui voyoit que les Ennemis marchoient pour attaquer M. de *Magnac*, lui envoya ordre de faire passer le canon qu'il avoit à la tête de sa ligne, sur sa droite, pour tirer sur le flanc des Ennemis, ce qu'il fit. M. de *Magnac* donna ordre aux Cavaliers de ne se point servir d'armes à feu, & de ne point mettre l'épée à la main que lorsqu'ils seroient à cent pas des ennemis, ce qu'ils obsérvérent exactement.

Les Imperiaux firent les trois quarts du chemin, & M. de *Magnac* à la tête de sa premiere ligne, suivi de la seconde, commandée par M. de *St Maurice*, s'ébranla de cent pas. Il essuya sans tirer un seul coup la décharge des Ennemis à quinze pas. Il les chargea sans perdre de tems avec tant d'ordre & de vigueur l'épée à la main, qu'après une résistance assez opiniâtre de la part des Ennemis, il enfonça leur premiere ligne, qui tomba en confusion sur sa seconde, & toutes deux prirent la fuite.

M. de *Magnac* les poursuivit l'épée dans les reins, sans que sa Cavalerie se débandât, & sans donner aux ennemis le tems de se

rallier, jusqu'au ruisseau de *Candern*, que ceux-cy passérent en confusion par cinq à six endroits, & entrérent ensuite dans des défilés où l'on les perdit de vûë, ayant laissé cette longue plaine semée d'Hommes & de chevaux morts ou blessés, sans qu'il s'écartât un seul Cavalier pour piller, ou pour faire des Prisonniers.

La fuite de la Cavalerie Ennemie, fit que leur Infanterie cessa de suivre nos Bataillons qui s'étoient retirés par la fausse allarme qu'on leur avoit donnée, & l'obligea de faire sa retraite; ce qu'elle fit en assez bon ordre, & suivie par nôtre Infanterie que le Marquis de *Villars* avoit ralliée. On les poursuivit près d'une lieuë sans pouvoir les joindre, à cause des montagnes & des bois dont le pays est rempli.

Les Ennemis laissérent onze piece de canon sur le Champ de bataille: On leur prit trente-cinq tant étendars que drapeaux, & quatre paires de timbales, douze cent boulets, & cinq cent chariots chargés de munitions de guerre & de bouche. On leur fit neuf cens Prisonniers, parmi lesquels il y eut plusieurs Généraux & Officiers de marque: ils eurent des blessés à proportion, entre lesquels il y eut le Comte d'*Hohenzollern*, le Prince d'*Anspach*, le Prince Héréditaire de *Dourlach*, & même le Prince de *Bade*, qui fut blessé au bras, La perte des Ennemis auroit été plus

grande, si les troupes avoient eu des munitions, & qu'on eût pû se servir de l'Artillerie.

L'Armée du Roi ne perdit ni drapeaux, ni timbales, ni canon ; on eut parmi les morts un Lieutenant Général, un Maréchal de Camp, deux Brigadiers, & un Colonel.

Dès que l'affaire fut finie, le Marquis *de Villars* dit à ceux qui venoient lui en faire des complimens : *Je m'y attendois ; je le lui avois promis*, (parlant du Prince *de Bade* sur lequel il venoit de remporter cette victoire,) *je l'ai toûjours gagné au piquet, & j'aurai toûjours l'avantage sur lui à quel jeu que je jouë contre lui.*

Il est inutile de rapporter ici tous les dangers que courut le Marquis *de Villars*, & les périls où il s'exposa dans cette affaire. Tout le monde sçait que la valeur & l'intrépidité étoient innées en lui, & que les endroits les plus périlleux & dangereux étoient ceux où il se plaisoit d'être.

Cette action se passa le 14. Octobre. La nouvelle en fut portée au Roy par le Comte *de Choiseul*, beau-frere du Marquis *de Villars*, à qui le Roy donna le Regiment de Cavalerie du Chevalier *de Chéüs*, qui y avoit été tué. Sa Majesté écrivit une lettre de sa main au Marquis *de Villars*, par laquelle elle le félicitoit, & le nommoit Maréchal de France & Général de son Armée en Allemagne : cette lettre est datée du 21. Octobre.

Cette action fut d'autant plus glorieuse pour

le Maréchal *de Villars* & pour les troupes du Roy, que l'Armée de France étoit inferieure à celle des Imperiaux d'environ ſept mille hommes. Cette ſupériorité conſiſtoit principalement en Cavalerie; car ils avoient cinquante-quatre Eſcadrons, contre trente-trois; & le Maréchal *de Villars* eut affaire au Général le plus expérimenté de l'Empire.

Le lendemain de la bataille, le Maréchal *de Villars* fit attaquer le Fort de *Fridlingue* que les ennemis avoient conſtruit. Il ſe laiſſa battre avec quelques pieces de canon juſqu'au 16. après qu'on y eût jetté quelques bombes il ſe rendit, on y fit quatre cent Priſonniers.

Le Prince *de Bade* après la perte de la bataille ſe retira avec les débris de ſon Armée vers *Stauffen*, où il raſſembla les fuyards. Il envoya ordre au Comte *de Stirum* de le venir joindre avec dix mille hommes. Ce Général y arriva en diligence; ce qui fit que le Maréchal *de Villars* ne pût executer ſon projet dans ſon entier, c'étoit de joindre les troupes Bavaroiſes.

Après les renforts que le Prince *de Bade* avoit reçûs, & qu'il eût fait occuper tous les paſſages de la Forêt noire, le Maréchal *de Villars* étant demeuré quelque temps dans ſon Camp & ſur le champ de bataille, ayant fait environner *Neuenbourg* d'un bon foſſé, & fait faire une demi-lune, fut obligé de ſe retirer vers *Huningue*, où il repaſſa le Rhin.

Il marcha vers *Saverne* où il fut joint par le reste des troupes qui composoient le corps que commandoit le Comte *de Guiscard*, & par le peu que le Maréchal *de Catinat* avoit gardé auprès de *Strasbourg*, d'où ce Général étoit parti pour retourner en France. L'Etat Major qui étoit resté avec lui joignit aussi l'Armée.

Le Maréchal *de Villars* avoit pris le parti de s'aller poster à *Saverne* pour couvrir *Pfaltzbourg* & la Lorraine, parce que le Prince *de Bade*, après avoir pourvû à la sureté des passages des montagnes noires, avoit marché si-tôt que le Maréchal *de Villars* eût repassé le Rhin vers *Haguenau*, où il avoit ramassé toutes ses troupes. Ce fut dans ces deux camps que les Armées de part & d'autre passérent le reste de la campagne à s'observer, sans qu'il se passât rien de considérable; elles allérent ensuite dans leurs quartiers d'hyver.

Dès que les troupes furent dans leurs quartiers d'hyver, le Maréchal de *Villars* partit pour se rendre à la Cour. Le Roi lui fit l'accueil que méritoit la victoire qu'il venoit de remporter, il prêta le serment de fidélité pour sa nouvelle Dignité.

Il fit peu de séjour à la Cour; sa présence étoit nécessaire en Allemagne pour y executer les ordres du Roi: il partit au commencement de 1703. pour s'y rendre.

Le Roi avoit résolu d'enlever le Fort de

Khel

Khel aux ennemis avant l'ouverture de la campagne. L'entreprise paroissoit impossible; une grande partie des troupes de l'Empire étant retranchée sur la riviere de la *Kintzig*, d'où il les falloit chasser avant de pouvoir faire ce siege. Nous n'avions que deux endroits pour passer le Rhin, l'un par le Fort *d'Huningue* & l'autre par *Nevenbourg*; & l'un & l'autre étoient fort éloignés de la *Kintzig* & de *Khel*. Il falloit néanmoins pour réüssir dans cette entreprise, arriver sur les ennemis sans qu'ils en fussent avertis. Il falloit les surprendre & faire une marche de plus de quarante lieuës dans une saison fort pluvieuse, où il n'y avoit rien sur la terre pour la subsistance des troupes ni des chevaux.

Il étoit d'une grande consequence pour le Roy de faire cette conquête, afin d'avoir un passage sur le Rhin par *Strasbourg*, de pouvoir faire passer à l'Electeur de *Baviere* les secours qu'on lui avoit promis, & se conserver un Allié si puissant dans l'Empire, qui pouvoit y faire une si grande diversion. Ce Prince qui étoit menacé de toutes parts, demandoit un mouvement considerable de troupes; soit pour joindre les siennes, s'il en donnoit le moyen en s'approchant, ou pour faire une diversion qui pût detourner une partie de l'orage qui alloit fondre sur lui.

Malgré tous ces obstacles le Maréchal *de Villars*, que le Roi chargea de cette entreprise,

en vint heureusement à bout : on crut être obligé pour y réüssir d'user de stratagême. Lorsque les ennemis apprirent que ce Général assembloit une Armée en Alsace avec un équipage d'Artillerie & un Hôpital, ils soupçonnérent d'abord qu'il en vouloit à *Khel*; mais lorsqu'ils apprirent qu'il marchoit vers *Huningue*, ils cessérent d'avoir cette pensée, parce que le Maréchal de *Villars* s'éloignoit de plus de vingt-cinq lieuës de cette place, & que pour descendre du côté de *Khel*, il falloit passer avec un gros équipage d'Artillerie plusieurs rivieres, un pays coupé par des ruisseaux, & par beaucoup de défilés dans une mauvaise saison; passer entre *Brisach* & *Fribourg* qui étoient aux ennemis, & s'emparer de plusieurs retranchemens avant de pouvoir investir *Khel*. Toutes ces difficultés firent que les Ennemis ne crurent pas qu'on pensât à cette place.

Presque tous les Colonels des troupes qui composoient cette Armée, étoient à la Cour ou chez eux, & ne reçûrent ordre de se rendre à leurs Régimens qu'après que le Maréchal de *Villars* eut commencé à marcher. On affecta même de faire courir le bruit que ce Général avoit ordre de joindre l'Electeur de *Baviere*; & pour le mieux faire croire aux Ennemis, on fit partir des ordres secrets qu'on eut grand soin de rendre publics; de retrecir la voye de tous les chariots, afin de pouvoir

passer par les chemins étroits des montagnes; de maniere que le Prince de *Bade* sur ces bruits envoya des troupes dans les gorges & dans les passages par lesquels le Maréchal de *Villars* pouvoit passer. Il dégarnit pour cet effet les retranchemens de la *Kintzig*, comme on l'avoit souhaité.

Le Maréchal de *Villars* étant arrivé à *Strasbourg*, envoya ordre aux troupes qui étoient en Alsace, en Franche-Comté & dans les trois Evêchés de se mettre en marche par diverses routes, afin qu'en donnant differentes inquietudes aux Ennemis on les obligeât à tenir leurs forces partagées.

Les premiers Régimens qui se mirent en mouvement après l'arrivée du Maréchal de *Villars*, marchérent sous prétexte d'avancer les travaux *d'Huningue*, de *Nevenbourg*, & de *Brisach-le-Roi*. Celles de Franche-Comté marchérent vers *Huningue*, & avec elles le Marquis du *Rosel*, Lieutenant Général, s'avanca vers *Kinthal*, pour faire croire aux Ennemis qu'on avoit dessein de marcher vers le *Rothenhaus*, qui étoit une route indiquée la campagne précédente, afin de pratiquer une jonction avec l'Electeur de *Baviere*. Cette marche produisit son effet, puisque la plûpart des troupes Imperiales qui étoient vers *Constance* & derriere la forêt noire, s'ébranlérent pour fermer promptement ce passage.

La marche de M. du *Rosel* étoit concertée

de maniere que le même jour que les troupes d'Alſace, & quelques-unes de la Saare paſſoient le Rhin à *Nevenbourg*, il devoit les joindre devant cette place; ce qu'il fit à point nommé le 15. de Fevrier.

Il avoit pris en paſſant à *Huningue* deux pieces de canon de vingt-quatre, & dix-huit de huit & de quatre. On marcha entre *Fribourg* & *Briſach*, avec trente Bataillons & quarante-trois Eſcadrons. Ce que le Maréchal de *Villars* eſperoit de cette manœuvre arriva; ce fut que toutes les troupes des Ennemis qui étoient en quartier d'hyver dans le plat pays derriere ces deux groſſes places, s'y jettérent en foule, & fort à la hâte.

Dès le moment que le Maréchal *de Villars* eût paſſé le Rhin à *Huningue*, il détacha un Lieutenant du Régiment de *Livry* pour aller à la découverte. Il rencontra un parti ennemi d'environ vingt Huſſars qu'il pouſſa; mais en ayant trouvé plus loin cinquante, il fut pris, & les vingt Cavaliers qui l'accompagnoient furent repouſſés vivement.

Le Maréchal *de Villars* détacha un autre Lieutenant du même Régiment, avec ſoixante Maîtres, qui fut attaqué par trois cens Huſſards. Il fit ferme de tous côtés en combattant, & fut dégagé par trois cens Grenadiers, que Mr *de Villars* avoit envoyés pour le ſoutenir.

Le Maréchal *de Villars* avertit les troupes

que le Roy leur donnoit le pain & la viande *gratis*, & que les ustenciles avec les revenans-bon du quartier d'hyver leur seroient payés comme s'ils y étoient pendant le temps que dureroit l'expedition qu'il avoit à faire; mais qu'il deffendoit sur peine de la vie à qui que ce fût de s'écarter de son Corps, & leur ordonna de ménager les vivres, & de ne faire aucun dégât dans le pays où ils passeroient, parce qu'on pourroit en avoir besoin au retour.

L'armée continua sa marche, & arriva sur la riviere d'*Eltz*. Cette diligence surprit extrêmement le Général *Bibra*, qui avoit reçû depuis moins de douze heures les premieres nouvelles des mouvemens de l'Armée du Roi. Il avoit commencé à assembler derriere *Kentzingen*, *Hus* & *Cappel* les Régimens d'Infanterie de *Salms*, de *Fuchs* & de *Bibra*, & celui des Cuirassiers de *Hohenzollern*, avec quelques Hussars.

Lorsque le Maréchal de *Villars* arriva à *Hus*, il apprit que ces troupes n'en étoient parties que depuis deux heures. Il ne songea qu'à les joindre pour les combattre ou pour les dissiper. La Cavalerie & les Dragons, pour faire plus de diligence, eurent ordre de laisser leurs équipages. L'Armée avoit déjà fait plus de cinq lieuës, & Mrs de *Lanion* & de *Ste Hermine*, avec les premiers Escadrons & tous les Hussars devant eux envoyérent à

tout moment des prisonniers, dont les derniers donnoient toûjours quelque espérance de joindre ces troupes.

Enfin l'Armée arrivant à *Nonnenvir*; on trouva vingt-cinq ou trente Fantassins, qui dirent que leurs Généraux & Colonels avoient laissé la liberté aux Soldats de se jetter dans les bois & de gagner le pied des montagnes. On ramassa encore beaucoup de leurs gens.

Comme le principal but du Maréchal de *Villars* étoit de faire retirer le plus de troupes qu'il pourroit dans *Brisach*, & dans *Fribourg*, pour en trouver moins sur sa route; ayant appris qu'il en étoit entré six à sept mille Hommes dans chacune de ces Villes, il ne songea plus qu'à continuer sa marche vers *Khel*. Ses mesures étoient prises pour trouver un pont à *Altenheim*, & il comptoit qu'il suffiroit d'envoyer cinq cens chevaux pour en assurer la tête; & que dès la pointe du jour du 18. douze Bataillons & vingt Escadrons qu'il attendoit des trois Evêchés, après avoir donné de l'inquiétude aux postes que les Ennemis avoient sur la *Loutre*, pour les empêcher de les dégarnir, arriveroient juste en cet endroit pour y passer le Rhin, suivant l'ordre qu'ils en avoient.

Il envoya des gens toute la nuit par des vedelins à Mr de *Labatie*, Lieutenant de Roi à Strasbourg, qui étoit chargé de la construction du pont, & il arriva lui-même

à *Altenheim* à huit heures du matin. Le pont fut achevé à midi ; mais les troupes qui avoient ordre de se tenir prêtes à passer quand les dernieres pourterelles seroient placées, ne se trouvérent point à leur rendez-vous.

Le Maréchal de *Villars* avoit donné des ordres pour tirer vingt pieces de canon de *Strasbourg*, & comptoit de former de tout cela la tête de l'Armée, pour marcher en avant & gagner de cette maniere quinze heures de marche ; mais rien ne se trouvant prêt, il fut forcé d'attendre les troupes qui venoient après lui, dont les dernieres n'arrivérent qu'à onze heures du soir.

Il fut obligé de passer la nuit à *Altenheim*, ce qui le chagrina d'autant plus, qu'il avoit intercepté divers ordres du Prince de *Bade*, lequel pressoit la marche du Général *Bibra* vers *Kell*, & mandoit qu'il y devoit arriver le jour même. Le Maréchal de *Villars* voyoit bien que tout le succès de son entreprise dépendoit d'une extrême diligence. Il fit préparer pendant la nuit les chemins qui étoient difficiles, & marcha le 19. sur trois colomnes droit à la *Kintzig*. Plusieurs partis qu'il avoit envoyé la nuit aux nouvelles, rapportérent que les ennemis travailloient vivement à augmenter leurs retranchemens.

Il est certain que le Prince de *Bade* attendit le Général *Bibra* jusqu'au dernier moment, mais ce fut en vain, puisque le Maréchal de

Villars arriva enfin à onze heures du matin avec la tête de ſa Cavalerie à la hauteur de *Wilſtet*. On trouva dans toutes les redoutes, les Ennemis qui avoient les mouſquets croiſés; ce qui n'empêcha pas le Maréchal de *Villars* d'avancer ſur le bord de la *Kintzig*. L'on voyoit quelque Cavalerie des Ennemis derriere, & peu de monde après.

Le Maréchal *de Villars* ayant vû ſortir 50. hommes d'une redoute, ſe jetta en même temps dans la *Kintzig* ſous cette même redoute, précédé d'un ſeul Dragon de la *Vrilliere*, qui avoit trouvé en cet endroit un gué aſſez difficile. Il fut ſuivi de pluſieurs Cavaliers, dont quelques-uns furent obligés de nager quelques pas.

Il eſt certain que ſi dans ce moment il s'étoit détaché quelques troupes des Eſcadrons ennemis, elles auroient pû enlever le Maréchal de *Villars*; mais ils craignoient d'être enlevés eux-mêmes, puiſqu'à peine eût-on formé cinq ou ſix Eſcadrons, que ce qu'il y avoit d'Ennemis diſparut auſſitôt. Les Allemans avoient été ſi ſurpris de l'arrivée de nos troupes qu'ils abandonnérent les retranchemens ſans faire la moindre réſiſtance, excepté ceux qui étoient dans les redoutes, qui furent tous priſonniers de guerre.

Le Maréchal de *Villars* ne trouva pas à propos de les ſuivre plus loin ; il ſongea à executer les ordres qu'il avoit, de faire le ſiege

du Fort de *Khel.* On trouva dans les Forts abandonnés par les Ennemis beaucoup de munitions de guerre, & des fourages en abondance, qu'ils avoient dans leurs quartiers pour le reste de l'hyver.

Ils abandonnérent les Villes *d'Offenbourg*, de *Gengenbach*, de *Zell* & de *Wilstet.* On trouva dans ces Villes vingt-huit pieces de canon, cinq cens quintaux de poudre, trois mille sacs de farine, huit cens fusils. Tout cela étoit chargé sur des chariots que les Ennemis auroient fait entrer dans *Khel*, si le Maréchal de *Villars* étoit arrivé trois heures plus tard.

Le 20. Fevrier à neuf heures du matin, le Maréchal de *Villars* fit entrer l'Armée dans la plaine de *Khel*, & en moins d'une heure le Fort de *Khel* & tout les Forts qui en dépendent furent tout-à-fait investis. Il prit son quartier à *Suntheim*, & donna aussitôt des ordres pour travailler aux lignes de circonvallation & à faire deux ponts sur le Rhin au-dessus & au-dessous du Fort, pour communiquer à *Strasbourg*. M. de *Labatie*, Lieutenant de Roi en cette Ville, fut chargé de les faire construire, l'un à *Goldekirch* & l'autre au *Ruprechts-au.*

D'abord que le Roi eût appris que le Maréchal de *Villars* avoit chassé les Ennemis de la *Kintzig*, il fit partir M. de *Lapara*, Ingenieur en chef, pour avoir la direction des

travaux du siege. On travailla pendant six jours aux lignes de circonvallation, à préparer l'Artillerie, & tout ce qui étoit nécessaire pour l'ouverture de la tranchée.

Pendant qu'on faisoit ces apprêts le Maréchal de *Villars* alla avec un corps de quatre ou cinq mille Hommes visiter la vallée de la *Kintzig*, les gorges ou passages des montagnes jusqu'à *Haslach*. Ce voyage eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre. Les troupes qui menaçoient les frontieres de l'Electeur de *Baviere* les abandonnérent : le Prince de *Bade* leur ayant envoyé ordre de se rapprocher de lui. Les ponts furent achevés le 22. & l'on fit passer le 23. & le 24. trente pieces de canon qu'on tira de la Citadelle de Strasbourg.

Tout étant prêt le Maréchal de *Villars* revenu de sa course, fit faire par M. de *Laubanie*, Lieutenant Général, l'ouverture de la tranchée avec la Brigade de Navarre du côté de l'ouvrage à corne du haut Rhin ; elle fut commencée à la sortie du Village de *Khel*. Les Ennemis ne s'en apperçûrent que le lendemain à la pointe du jour ; mais comme les troupes étoient déja à couvert dans la tranchée le grand feu qu'ils firent sur les Travailleurs tua fort peu de monde ; on fit cette premiere nuit 1400. toises de travail , qui fut poussé à 50. toises du glacis. La présence du Maréchal de *Villars*, qui passa la nuit à la tranchée, y contribua beaucoup ; car il se faisoit un

plaisir & même une gloire de se trouver & de s'exposer aux endroits les plus dangereux, pour animer & encourager les autres par son exemple ; & il suivoit en cela la maxime d'un grand Capitaine, qui disoit *qu'un Général devoit s'exposer autant qu'il exposoit les autres.*

L'on peut dire aussi que dans toutes les batailles & à tous les sieges on l'a vû affronter le plus grands périls avec cette audace martiale qui est le caractere des plus grands Héros.

Le 26. M. de *Laubanie* fut relevé par le Comte du *Bourg* avec la Brigade de Champagne, & il fit continuer & perfectionner la tranchée ; il fit attaquer la premiere redoute l'épée à la main, par un détachement qui chassa ceux qui la gardoient, lesquels se retirérent dans l'autre redoute.

Le 27. M. de *Magnac* monta la tranchée à la tête de la Brigade de Bourbonnois. On poussa un boyau pour enveloper une redoute que les ennemis abandonnérent. M. *d'Houville* qui commandoit l'Artillerie commença à faire travailler à des batteries pour ruiner les défenses de la demie lune de l'ouvrage à corne, & un demi bastion droit de cet ouvrage. M. *Duplessis*, Ingenieur y fut blessé.

Le Maréchal de *Villars* alloit deux fois le jour visiter la tranchée, pour voir le progrès qu'on y faisoit, & pour donner ses ordres.

Un Lieutenant Général lui ayant un jour representé en dînant chez lui qu'il s'exposoit

trop, & qu'il suffisoit qu'il allât de tems en tems visiter la tranchée, sans qu'il fût besoin d'y aller si souvent; *Vous avez raison, Mr*, lui répondit le Maréchal de *Villars*, *il n'est pas nécessaire que j'y aille si souvent, mais il l'est pourtant que je voye tout par moi-même, afin que tout aille mieux & plus vîte.*

Le 28. on travailla à perfectionner les batteries. Une de six pieces commença ce jour-là à battre la face gauche du demi-bastion de la branche droite de l'ouvrage à corne, & une batterie de quatre pieces contre la face de l'autre demi-bastion.

M. de *Mouchi*, Lieutenant d'Artillerie, fit dresser une batterie de 7. pieces de canon & une de 9. mortiers en deçà du Rhin, entre la Citadelle de *Strasbourg* & le Fort de *Kell*, pour ôter aux Assiegés la communication du Fort à l'ouvrage à corne.

Le 29. on continua de pousser les tranchées, & de les perfectionner.

Le 30. toutes les autres batteries étant en état, elles commencérent à tirer à la pointe du jour, & continuérent avec beaucoup de vigueur jusqu'au soir; pendant que les batteries de l'autre côté du Rhin faisoient la même chose sur le Fort, ce fleuve entre deux.

Le premier de Mars, la Brigade de Nettancour releva la tranchée. Jusqu'à ce jour les Assiegés n'avoient fait aucune sortie, & qu'un feu très-médiocre, n'y ayant eu jus-

ques-là que ſept hommes tués & dix-huit bleſſés. Mais ils redoublérent leur feu ce jour-là ; ce qui n'empêcha pas qu'on ne travaillât à la Sappe, & qu'on ne battît les deux demi-baſtions & la demi-lune de l'ouvrage à corne, avec la redoute voiſine du Fort. Les batteries commencérent dès la pointe du jour à tirer. On ſe rendit maître d'une eſpece d'avant-chemin couvert de l'ouvrage à corne, où l'on perdit fort peu de monde.

Le 2. on travailla à une nouvelle batterie de canon dans l'Iſle pour battre la brêche droite de l'ouvrage à corne. Il fit ce jour-là une ſi grande pluye que les rivieres de la *Kintzig* & de *Schutter* inondérent preſque le camp. M. de la *Rade*, Directeur des fortifications, fit ſaigner en pluſieurs endroits la *Kintzig* du côté des marais, & le *Schutter* du côté du Rhin. Le Maréchal de *Villars*, voyant qu'on avoit fait brêche aux deux demi-baſtions, ordonna qu'on commençât à bombarder la place.

Le 3. le Maréchal de *Villars* étant à la tranchée, s'apperçût que les ennemis qui étoient dans la grande redoute de l'Iſle, marquoient quelque inquietude ; quoiqu'il y eût plus de cent pas pour aller à eux, il fit tirer quelques coups de canon deſſus, pour rompre les paliſſades, & fit jetter quelques bombes ; après quoi il fit avancer des compagnies de Grenadiers qui marchérent à eux tout à découvert. Les troupes qui la gardoient, au

nombre de deux cent cinquante hommes l'abandonnérent aussi-tôt, & se sauvérent dans quatre bateaux qu'ils avoient, avec lesquels ils gagnérent le Fort. On n'eut qu'un Grenadier tué & un Soldat blessé.

Le 4. la tranchée ayant été poussée jusqu'au pied du glacis de la contrescarpe, & jusqu'au bord du Rhin, vis-à-vis la communication du Fort de *Kell* & de l'ouvrage à corne, le Maréchal de *Villars* fit attaquer ce jour-là le chemin couvert de l'ouvrage à corne entre onze heures & minuit. Il fut emporté, quoique les ennemis eussent fait plus de résistance qu'ils n'en avoient encore fait ; le feu des Assiegés fut continuel, mais celui des Assiegeans ne le fut pas moins.

Le 5. le Comte *du Bourg*, Lieutenant Général, monta la tranchée avec la brigade de Navarre. Les batteries continuérent à battre la branche droite de l'ouvrage à corne, & on travailla toute la nuit à combler le fossé & à rendre à coups de canon la brêche un peu moins escarpée.

Le 6. la brêche ayant plus de trente toises, & paroissant praticable, le Maréchal de *Villars* résolut de donner l'assaut à l'ouvrage à corne, pour profiter de l'étonnement où paroissoient être les Assiegés. Il chargea le Comte *du Bourg* de cette attaque : six compagnies de Grenadiers, suivies de six autres & soutenuës par la brigade de Navarre qui étoit de tran-

chée, étoient destinées pour cette occasion. Mais avant que de la faire, le Comte *du Bourg* envoya un détachement pour faire croire aux Assiegés qu'il vouloit couper la communication du Fort à l'ouvrage à corne, & fit ensuite donner le signal convenu par un coup de canon.

Aussitôt les troupes destinées sortirent de la tranchée. Mais comme les ennemis faisoient pour lors un feu continuel du canon & de la mousqueterie, on ne jugea pas à propos d'avancer d'abord. Les Assiegés s'apperçûrent en même temps que le détachement dont on a parlé marchoit pour couper la communication. Cela les obligea d'y envoyer une partie de leurs troupes pour soutenir leur retraite.

Le Chevalier *Colombet*, Capitaine de Grenadiers du Régiment de Navarre, qui étoit chargé de la conduite de la tête de cette affaire, voyant que le feu des Ennemis se ralentissoit, profita de l'occasion & monta sur la brêche avec beaucoup de valeur à la tête des Grenadiers de Navarre & de Vermandois & des autres compagnies commandées. Le Comte *du Bourg* le suivit à la tête des troupes, & monta aussi sur la brêche. Les Ennemis se défendirent quelque tems avec assez de vigueur; mais ils furent enfin forcés, & obligés de se retirer dans le Fort avec précipitation.

Le Comte *du Bourg*, sans perdre de tems fit travailler à un logement qui fut en peu de tems achevé. On travailla le même jour à

dresser des batteries de canon & de mortiers sur le bout de cet ouvrage à corne, à la faveur d'une muraille qu'on trouva.

Le 7. au matin le Maréchal de *Villars* envoya le Chevalier de *Tresemanes*, Major Général de l'Armée, pour sommer M. *d'Ensbery*, Lieutenant-Colonel qui commandoit dans le Fort, de se rendre. On convint d'une suspension d'armes, pendant laquelle on fit des propositions. Cette négociation dura depuis huit heures jusqu'à midi.

Le Gouverneur consentit de rendre la place, mais à des conditions que le Maréchal de *Villars* ne crut pas devoir lui accorder. Ainsi on recommença à tirer de part & d'autre. On acheva le même jour trois batteries; entre autres une qu'on avoit placée sur le bord du Rhin, laquelle battoit un des bastions du Fort par le pied, une de mortiers à bombes, & une de pierriers, qui commencérent le soir à tirer.

La nuit du 7. au 8. on attaqua l'angle saillant du chemin couvert du Fort du côté du Rhin. Les Ennemis en furent chassés avec quelque résistance, & on y établit un logement. La batterie qu'on avoit faite dans l'ouvrage à corne commença à tirer sur la face gauche du bastion du Fort qui regarde la porte de communication avec l'ouvrage à corne; & la batterie qui étoit sur le bord du Rhin, laquelle étoit de sept pieces de canon, battit

la

la face droite du même bastion, qui à cinq heures du soir étoit fort endommagée.

Les Assiegés firent une sortie avec des troupes armées de cuirasses, qui firent d'abord un si grand feu de mousqueterie, que les Travailleurs furent obligés de se sauver. Le Maréchal de *Villars* qui étoit dans la tranchée voyant fuir les Travailleurs, fit avancer les batteries jusques sur le bord de la palissade de l'avant-chemin couvert, pendant que d'un autre côté on canonoit & on bombardoit la place, où l'on jetta aussi une grande quantité de pierres.

Le 9. on travailla à mettre les batteries en état de tirer, & on en fit une nouvelle de mortiers & de pierriers, elles devoient commencer à tirer le soir. M. *d'Houville* promit au Maréchal de *Villars* qu'il jetteroit dans le Fort trente-six bombes par heure, & qu'il ne discontinueroit pas jour & nuit. Les ennemis instruits qu'on se préparoit à mettre le Fort en poudre, & voyant la brêche assez grande au bastion, battirent la chamade à huit heures du soir, & arborérent le pavillon blanc.

Après quelques débats le Maréchal de *Villars* accorda au Gouverneur, que la Garnison sortiroit le 12. avec armes & bagages, drapeaux déployés & tambour battant; qu'il livreroit une porte le 10. à huit heures du matin, & qu'on lui fourniroit trente chariots

& cinq batteaux pour leurs bagages & leurs blessés, sans aucune piece de canon.

Il sortit du Fort le jour marqué deux mille huit cent hommes, & cinq batteaux chargés de malades & de blessés, qui furent conduits à *Philisbourg*. Nous n'eumes dans ce siege que quatre-vingt-dix Soldats tués, & trois cens soixante de blessés.

Le gouvernement de la place fut donné à M. de *Baravi*, Lieutenant-Colonel du Régiment d'Orleanois.

Ce fut ainsi qu'avec très-peu de perte le Maréchal de *Villars* fit la conquête de cette place importante par sa situation, & la remit sous la domination du Roi. La possession en fut très-avantageuse à la France pendant le cours de cette guerre, par rapport au passage sur le Rhin dans le centre de l'Alsace, & rendit la Ville de *Strasbourg* un dépôt général pour toutes les entreprises qu'on préméditoit de faire de l'autre côté du Rhin. On y trouva 28. pieces de canon, 14000. boulets, 35. milliers de plomb en bale, 26. milliers de poudre, 2000. bombes, 600. grenades, 20. milliers de mêches, 4000. sacs de farine, & 4000. sacs d'avoine.

Le commencement de la marche que fit le Maréchal de *Villars* fut très-difficile, car il passa le Rhin, sans avoir aucun Brigadier, & pour tous Colonels Mylord *Clare* & le Marquis de *Castel-Moron*; aucun Officier pour

commander l'Artillerie, qui étoit menée par des chevaux de Paysans, aussi-bien que les vivres ; aucun Officier de détail, & très-peu d'Officiers Généraux. Il avoit outre cela 20. lieuës de pays ennemi à traverser, en laissant derriere lui *Brisach* & *Fribourg*, & plusieurs rivieres à passer. Les ponts que l'on trouva rompus par les ennemis arrêtérent deux jours la marche. Enfin le secret, la diligence & l'intelligence du Maréchal de *Villars* surmontérent toutes ces difficultés, & le Fort de *Kell*, bien fortifié & important par sa situation, & où il y avoit une garnison de 3000. hommes, fut au pouvoir du Roy après douze jours de tranchée ouverte. Tout cela fait voir que les François menés par un habile Général peuvent tout entreprendre, & qu'il y a beaucoup d'entreprises qui paroissent impossibles, qui ne sont pourtant que difficiles. Le Maréchal de *Villars* l'a fait voir en plusieurs occasi ons.

Les Imperiaux ayant évacué cette place, M. de *Villars* fit raser les lignes de circonvallation, reparer les brêches, & rétablir le pont de *Strasbourg*.

Après la prise de *Kell*, le Maréchal de *Villars* reçût un ordre de la Cour de marcher au secours de l'Electeur de *Baviere*. Il fit pour cet effet repasser le Rhin à la plus grande partie de son Armée, & alla lui-même avec un détachement de mille chevaux & de neuf cent

hommes d'Infanterie le long de la riviere d'*Eltz* depuis son embouchure, pour reconnoître le pays.

Il apprit dans sa marche que sept à huit cent hommes des Régimens de *Marsilli* & de *Salm* étoient dans *Kentzingen*. Comme il en approchoit, quelques Religieux lui apporterent des contributions. Il les renvoya avec ordre de dire à la garnison de mettre bas les armes, si elle ne vouloit être passée au fil de l'épée, & que si elle osoit tirer un seul coup, il feroit tuer ou brûler tout ce qui se trouveroit dans la Ville: il fit marcher aussitôt son Infanterie à cent cinquante pas des murailles.

Le Commandant envoya un Officier avec lequel on négocia. La garnison eut permission de se retirer à *Fribourg*. On trouva cette Ville environnée d'un fossé rempli d'eau courante, & les murailles relevées & terrassées, auxquelles les ennemis avoient travaillé jour & nuit pendant le siege de *Kell*. On y trouva toutes les munitions de guerre que le Prince de *Bade* y avoit laissées après la bataille de *Fridlingue*, quatre pieces de canon aux armes de l'Empereur, quarante milliers de poudre, une grande quantité de boulets, & de grenades, mêches & farines. Le Maréchal de *Villars* fit conduire le tout à *Rhinau* pour être mené par le Rhin à *Strasbourg*. Il ordonna aux habitans de détruire leurs murailles, n'ayant pas trouvé à propos de garder ce poste.

Le même jour les ennemis abandonnérent les châteaux de *Limpourg*, de *Sponeck*, de *Burcheim*, & tous les postes qu'ils tenoient aux environs de *Fribourg*. Si les ennemis avoient voulu se défendre, le Maréchal de *Villars* n'étoit pas en état de forcer la Ville de *Kentzingen*, manquant de canon ; il n'avoit fait cette marche que pour connoître le pays.

En partant de *Kentzingen*, le Maréchal de *Villars* se tournant vers les Officiers Généraux qui étoient avec lui, leur dit : *Avoüez, Mrs, que si cette place ne se fût pas renduë, il nous eût été impossible de la prendre, n'ayant pas de canon, & nous n'aurions pû aller par consequent plus loin. Il faut quelquefois que l'hardiesse & la témérité suppléent aux forces ; des menaces faites à propos à un ennemi qui se croit supérieur & hors d'insulte, ne peuvent que le surprendre & lui donner souvent des allarmes qui l'obligent à accorder des choses qu'on ne sçauroit obtenir autrement.* C'est le propre d'un grand Général de reparer par son génie & son courage le défaut de ses forces ; & voilà ce que le Maréchal de *Villars* a fait très-souvent.

Il s'avança avec son détachement vers la Forêt noire, pour examiner s'il ne pourroit point s'ouvrir un passage par où il pût joindre l'Electeur de *Baviere*. Il étoit accompagné dans cette course de Mrs de *Lanion*, de

Magnac, de *Druis*, & du Marquis du *Rosel*, Lieutenans Généraux, de *Laval*, *Chamarande*, de *Lée*, de *Cheladet*, du *Chatelet*, de *Vivans*, & de *Gevaudan*, Maréchaux de Camp.

On ne trouva pas de la possibilité à executer ce projet, les passages étoient trop bien gardés. Le Maréchal de *Villars* fut obligé de revenir sur ses pas. Il écrivit à la Cour, qu'ayant fait visiter & été lui-même voir tous les lieux, il avoit trouvé impossible de pouvoir tenter la jonction avec les troupes de *Baviere*, sans exposer celles du Roi à un péril évident, parce qu'outre la difficulté de forcer les passages qui étoient bien fortifiés & gardés, les troupes se trouvoient fort fatiguées; qu'elles avoient besoin de repos; que d'ailleurs les recruës n'étoient point arrivées, de même que la plûpart des Officiers; que les Soldats manquoient de toutes les choses nécessaires; que l'état où se trouvoit l'Armée ne permettoit pas de l'employer à une expédition aussi difficile, sans avoir pourvû à ses plus grands besoins.

Sur cela il fut résolu que les Troupes rentreroient dans leurs quartiers de rafraîchissement jusqu'au mois d'Avril; & dans cet intervalle on donna les ordres nécessaires pour avancer les recruës, & on travailla aux préparatifs pour fournir à leur subsistance & à leurs besoins. Le Maréchal de *Villars* fit cuire

à *Strasbourg* une grande quantité de biscuit, fit arrêter tous les batteaux qui étoient sur le Rhin pour faire des ponts, & assembla un grand nombre de Charpentiers & plusieurs autres ouvriers.

Le Maréchal de *Villars*, qui étoit resté à *Strasbourg* pour faire préparer tout ce qui étoit néceslaire, détacha au commencement du mois d'Avril. M. *Richard*, Capitaine d'Infanterie, avec des ordres secrets. Il revint quelque tems après sans avoir perdu un seul Homme de son détachement, quoiqu'il eût fait une assez longue marche. Il avoit été reconnoître le chemin pour aller à *Ulm*. Il passa par la vallée de *Weissenthal*, qui est à trois lieuës de *Nevenbourg*; il avoit marché ensuite à *Schonau* & à *Schopffin*, où il faut passer la riviere de *Wurth*. Après l'avoir passée, aussi-bien que les montagnes de *St Blaise* dans des lieux fort serrés, on tombe dans le grand chemin d'*Ulm*.

Le Maréchal *de Villars* détacha dans le même tems le Marquis *du Rosel*, qui alla avec un gros corps à deux lieuës de *Fribourg*, d'où il fit un détachement pour entrer dans les gorges de *St Pierre* & de *Waldkirch*, & ravager le pays d'alentour qui ne vouloit pas contribuer. Il revint après avoir executé ces ordres, & avoir fait le dégât dans ces vallées, surtout dans celle de *Munster* en haute Alsace.

Si-tôt que le Prince de *Bade* eut abandonné

les bords de la *Kintzig*, comme on l'a vû, il fit avancer les troupes de l'Empire dans les lieux nécessaires pour s'opposer à la jonction des troupes Françoises avec les troupes Bavaroises.

Il se retira le 4. de Mars à *Stolhoffen*, où il commença à faire travailler à des lignes depuis le Rhin jusqu'à la montagne qui est auprès de *Bihel*, & fit fortifier avec soin l'intervalle qui est depuis ce lieu jusqu'à la montagne, sur laquelle il fit des redoutes. Il fit continuer & faire des inondations, de maniere qu'il n'avoit presque que l'espace d'une demi-lieuë à défendre, quoique toute la ligne eût quatre lieuës d'étenduë. Il fit en cet endroit un poste qui parut impraticable, & couvroit ainsi les passages pour aller en *Baviere* par le *Wirtemberg*. Il pourvût en même tems aux passages de la forêt noire, dans lesquels il fit faire plusieurs retranchemens. Le Comte de *Furstemberg* commandoit les troupes qui les défendoient.

Le Maréchal de *Villars* envoya le Marquis de *Varennes*, Lieutenant Général, qui partit le 3. Mars du Fort-Loüis à deux heures & demie du matin, avec M. de *Perri*, Brigadier, ayant sous ses ordres les Régimens de *Perri* & de *Lanois*, avec trois Compagnies franches & les Régimens de *Barantin*, & *Dandesi* avec 2. pieces de canon; avec quoi il prit *St Wendel*, & la Garnison qui étoit dedans à discretion

discretion, n'ayant pas voulu lui donner d'autre capitulation, pour avoir eu la témérité de tirer sur les troupes du Roi.

Dans ce même tems les ennemis s'emparérent du Château *de Weldentz* qu'ils tenoient bloqué depuis 84. jours. La Garnison se vit obligée de capituler, manquant absolument de vivres, habits & autres choses nécessaires.

L'Electeur *de Baviere* de son côté se donnoit de grands mouvemens pour parvenir à la jonction de nos troupes avec les siennes. Le Comte *de Stirum*, Général de l'Empereur, avec des troupes y mettoit obstacle, & menaçoit d'entrer en *Baviere*. Cet Electeur marcha à lui, & il y eut combat à *Schardingen* & à *Eisenpirn*, où les troupes de Baviere eurent tout l'avantage & une victoire des plus completes, & ensuite M. de *Baviere* s'empara de *Ratisbonne*.

Mais depuis ces deux affaires le Général *Stirum*, dont l'Armée étoit considérablement grossie par les troupes des Cercles de *Suabe* & de *Franconie*, & par six mille Saxons, marcha du côté de *Nordlingue*, & arriva le 3. Avril à *Heidenheim*, pour observer l'Electeur de *Baviere*, & se mettre en état de couvrir la Suabe en cas que les troupes du Roi vinssent à bout de s'ouvrir un passage pour joindre celles de l'Electeur.

C'étoit à quoi le Maréchal de *Villars* travailloit. Il avoit ordre du Roi de faire tous ses

efforts pour forcer les lignes que les Ennemis avoient faites à *Stolhoffen*, ou de tacher de pénétrer par la forêt noire.

Le Prince de *Bade* de ſon côté prenoit toutes les meſures pour s'oppoſer à l'un & à l'autre deſſein ; & ayant reçû une augmentation de troupes dans les lignes, il envoya au Comte de *Furſtenberg*, chargé de la garde des paſſages de la forêt noire, un renfort.

Le Maréchal de *Villars* étant en état, paſſa le Rhin le 12. Avril avec quelques troupes ſur un pont qu'il avoit fait conſtruire à *Rhinau*. Il s'avança le 13. juſqu'à *Kentzingen*, où il fut joint par les troupes de Franche-Comté & d'Alſace que le Marquis du *Roſel* conduiſoit, avec leſquelles il avoit paſſé le Rhin à *Huningue* le 5. & s'étoit approché de *Fribourg* pour faire mine de l'inveſtir. On fit faire ces mouvemens pour donner de la jalouſie aux ennemis du côté de la forêt noire, les obliger d'y envoyer des troupes, & affoiblir celles qui étoient dans les lignes de *Stolhoffen*.

Le 14. le Maréchal de *Villars* alla camper à *Schutter* ſur la riviere de ce nom, qui ſe joint à la *Kintzig* auprès du Fort de *Khel*.

Il alla le 16. à *Wilſtet* ſur la *Kintzig*, où il fut joint le même jour par d'autres troupes qui paſſérent ſur le pont de *Khel* avec l'Artillerie, la caiſſe de l'Armée, & Mr Baudoin qui devoit y ſervir d'Intendant.

Le Maréchal de *Villars* ſe mit en marche

le lendemain 17. & arriva le 18. à la vûë des lignes des Ennemis du côté de *Bihel*.

Le Prince de *Bade* y commandoit & les avoit fait fortifier avec beaucoup de soin, depuis qu'il avoit été obligé d'abandonner la *Kintzig*. Il les avoit renduës comme imprenables. Si-tôt qu'il apprit la marche de nôtre Armée, il donna ordre à la sienne de se tenir sous les armes, & employa un grand nombre de Pionniers & de Soldats à perfectionner ses retranchemens.

Ce Prince avoit reçû des ordres précis de l'Empereur de risquer tout pour disputer ce passage, c'est à quoi il se disposa. Si-tôt que le Maréchal *de Villars* fût à une portée de canon des lignes, il fit camper son Armée dans la disposition qui convenoit pour son dessein. Il détacha le soir le Marquis de *Blainville*, Lieutenant Général, Mrs de *Chamarande* & de *Lée*, Maréchaux de Camp, & le Chevalier de *Tressemanes*, Major Général de l'Armée, avec vingt-trois Bataillons pour marcher autour d'une montagne qui couvroit la gauche des lignes des Ennemis, avec ordre d'y entrer par derriere, pendant que de son côté il les attaqueroit par le front.

Il commanda pour cet effet qu'on dressât un grand nombre de batteries de canon auxquelles le Marquis de *la Fresellière*, qui commandoit l'Artillerie de cette Armée, fit travailler toute la nuit, ce que le Prince de *Ba-*

le fit faire aussi de son côté.

Le 19. à la pointe du jour le feu des batteries commença de part & d'autre, & dura tout le long du jour. Le Prince de *Bade*, avec le Prince de *Dourlach* visita tous les postes, & donna les ordres nécessaires pour une vigoureuse résistance. Il fit même donner des gratifications à ses troupes pour les animer à bien faire.

Dans cette disposition le Maréchal de *Villars*, qui attendoit avec impatience des nouvelles du Marquis de *Blainville*, fut fort surpris d'apprendre que les guides qui le conduisoient s'étoient égarés, & lui avoient fait prendre un chemin qui l'avoit fort éloigné de l'endroit où il avoit ordre d'arriver.

Comme ce jour-là quinze Bataillons Hollandois, que le Prince de *Bade* attendoit avec beaucoup d'impatience, arrivérent derriere ses lignes avec de l'Artillerie & des munitions, cela rendit le projet qu'on avoit fait de tourner contre les ennemis impossible, & obligea le Marquis de *Blainville* à revenir avec ses troupes, après avoir manqué par un accident imprévû, de se rendre maître de ces importantes lignes ; à quoi il auroit indubitablement réüssi sans ce facheux contretems, auquel il n'étoit pas possible de rémédier.

Cependant le Maréchal de *Villars* fit tout son possible pour chercher d'autres moyens de réüssir. Il fit continuer le 20. & le 21. à

canoner les lignes ; mais comme il crut que les batteries étoient trop éloignées, il les fit rapprocher le 22. à la portée du pistolet. Comme il n'y avoit point de communication pour y arriver, & qu'il faloit que les troupes, l'Artillerie & les munitions qu'on y conduisoit y allassent à découvert, on y perdit quelque monde.

Le 23. les batteries étant en état, canonérent toute la journée avec beaucoup de vivacité, & vers le soir le Maréchal de *Villars* voulut faire faire une tentative du côté du Village de *Fimbach*, où les Ennemis avoient posté un Bataillon *d'Anspach*, & quelque Infanterie Palatine, soutenuë par de la Cavalerie des Imperiaux, & par des Dragons. Cette attaque dura jusqu'à la nuit sans qu'on pût y réüssir.

Le 24. le Maréchal de *Villars* fit encore faire une seconde attaque de ce même côté. Mais le Prince de *Bade* s'y étant posté lui-même, fit rafraîchir ce poste par de nouvelles troupes, ce qui obligea d'abandonner l'entreprise. Le Maréchal de *Villars* fit sonder dans la nuit en plusieurs endroits qui étoient inondés, pour connoître si on ne pourroit pas y faire passer des troupes; mais cela parut par-tout impraticable.

Suivant le conseil qu'on avoit tenu pour cette entreprise, le Maréchal de *Tallard*, qui avoit marché du côté de *Stolhoffen*, devoit

faire une fauſſe attaque de ce côté là, afin d'y attirer les Ennemis, & donner plus de facilité au Maréchal de *Villars* d'entrer dans les lignes du côté de *Bihel*.

Le Maréchal de *Tallard* chaſſa avec 200. Grenadiers, les Ennemis de *Schvartzach*, & de l'Abbaye qui eſt un peu en deçà des lignes de ce côté là. M. *d'Uſſon*, Lieutenant Général, s'avança avec un gros corps d'Infanterie juſqu'aux paliſſades de *Stolhoffen*, où il fut arrêté par le marais.

Le 25. on continua à canoner pendant toute la journée du côté de l'attaque du Maréchal de *Villars*; il donna ordre de retirer le canon des batteries pendant la nuit. Toute l'Armée, après qu'on eût fait revenir les poſtes, ſe retira en plein jour le 26.

Quoique cette entrepriſe ne réüſſit pas, elle ne laiſſa pas d'être utile dans la ſuite pour le projet qu'on avoit fait de joindre l'Electeur de *Baviere*; puiſque le Prince de *Bade* fut obligé, pour ſe ſoutenir dans ſes lignes, de tirer une partie des troupes qui gardoient les paſſages de la forêt noire, ce qui donna au Maréchal de *Villars* plus de facilité d'y pénétrer.

Le Maréchal de *Villars* fit voir en cette occaſion que l'habileté & l'intelligence dans un Général eſt ſouvent plus utile que la valeur & l'intrépidité, & que quand on a toutes ces qualités enſemble, comme avoit ce Ma-

réchal, on eſt au rang des plus grands Généraux.

Le Maréchal de *Villars* mit le Prince de *Bade* dans l'incertitude de ſçavoir quel étoit ſon deſſein. Il craignoit pour *Fribourg*, dont la priſe auroit aſſuré le paſſage de la vallée de *St Pierre*. Il appréhendoit le paſſage par les Villes forêtieres; il avoit encore à garder le paſſage de *Walkrie*, & celui de la vallée de la *Kintzig*, par où on paſſa; mais il craignoit encore plus celui de *Pfortsheim*, parce qu'on devoit marcher par ſes terres: ce qui ſeroit arrivé, ſi on l'avoit forcé dans les lignes de *Stolhoffen* & de *Bibel*. Le paſſage de nos troupes par *Huningue*, & leur marche vers *Fribourg*, confirmérent ſon incertitude, obligérent le Prince de *Bade* à partager ſes forces, & déterminérent le Maréchal de *Villars* à tenter de forcer les lignes de *Stolhoffen*, qu'il auroit emportées, ſans l'accident qui arriva au Marquis de *Blainville*.

Si-tôt que le Maréchal de *Villars* ſe fût retiré, il marcha ſans perdre de temps à *Offembourg*, où il fut obligé de demeurer 2. jours pour donner le tems aux équipages de le joindre. Il envoya au Maréchal de *Tallard* les troupes qui devoient compoſer l'Armée du Rhin, & détacha le Marquis de *Blainville* avec 28. Bataillons & 30. Eſcadrons pour entrer dans la vallée de *Kintzig*, où il arriva le 30. Avril. Il força d'abord le poſte de *Gengen-*

bach, où il y avoit cent hommes, celui de *Bibach*, ceux de *Haslach* & *Hausen*, dans lesquels il fit sept à huit cens Prisonniers.

Il entra ensuite le premier de May dans la vallée de *Hornberg*. Les ennemis avoient fortifié la Ville de ce nom, & fermé toute la vallée par un retranchement palissadé qui regnoit jusques sur les montagnes à droit & à gauche. Il fut joint par le Maréchal de *Villars*, avec le reste de l'Armée qui consistoit en 32. Bataillons, 40. Escadrons, & les munitions necessaires pour les faire subsister tant qu'elle seroit dans les montagnes. Il fit prendre les hauteurs des deux côtés à huit Compagnies de Grenadiers, ayant leur droite proche des Brigades que conduisoit le Marquis de *Blainville*; ils eurent bien de la peine à y parvenir à cause de leur excessive hauteur, ils surmontérent cependant les difficultés.

Le Marquis de *Montbrun*, Colonel du Régiment Dauphin, fit le tour de la Montagne de la droite, & trouva deux ou trois cens hommes qui s'enfuirent après avoir fait leur décharge; on leur fit plusieurs prisonniers, parmi lesquels il y eut dix à douze Officiers. Dès que les troupes furent montées, elles prirent les retranchemens des ennemis à revers, ce qui les obligea de les abandonner. Le Maréchal de Villars fit ensuite marcher les troupes jusqu'à la Ville, que les ennemis abandonnérent d'abord. Il leur avoit donné

ordre de ne pas passer outre, parce qu'il vouloit prendre des mesures pour s'emparer du Château; mais le Chevalier de *Guincy*, Capitaine dans Dauphin Infanterie, qui étoit à la tête du piquet de ce Régiment, ayant poussé jusqu'au Château en poursuivant les ennemis, où le reste du Régiment le suivit, obligea ceux qui le gardoient de l'abandonner.

Le Maréchal de *Villars* se trouva par là absolument maître du passage. Il y avoit dans tous ces postes deux mille cinq cent hommes; on n'eut dans toutes ces attaques que deux Capitaines & 30. Soldats tués ou blessés.

On peut remarquer que dans toutes les expéditions & conquêtes du Maréchal de *Villars*, notre perte est toujours médiocre, & celle des ennemis considerable, qui sont toujours battus, prenant la fuite & l'épouvante. Ce qui prouve l'ardeur & la confiance de nos troupes sous les ordres de ce Maréchal, & la terreur qu'en avoient les ennemis. La gloire & la réputation d'un grand Géneral augmentent les forces de son Armée,& font réüssir des entreprises inespérées.

Après cette expedition, pour aller à *Offenbourg*, il étoit nécessaire de monter une montagne qu'on trouve près de *Hornberg*; elle est très-roide. Rien ne rebuta le Maréchal de *Villars*; il la monta à la tête de son Armée, & la fit camper dans un endroit plus spacieux, où il attendit que l'Artillerie & les bagages

eussent monté cette montagne, & pour cet effet il fut obligé d'y sejourner un jour.

. Pendant que le Maréchal de *Villars* marchoit à *Offembourg*; le Maréchal de *Tallard*, qui avoit passé le Rhin sur le pont de *Kell* avec les troupes qu'il commandoit, alla camper à *Schilig*, pour couvrir le véritable dessein qu'on avoit de forcer les passages de la vallée de la *Kintzig*. Si-tôt qu'il apprit qu'il y étoit entré, il repassa le Rhin & alla camper à *Offembourg*, où il trouva quatre Bataillons & vingt-quatre Escadrons, que Mr de *Villars* y avoit laissé sous les ordres du Marquis de *Clerambault*, Lieutenant Général, & du Marquis du *Chatelet*, Maréchal de Camp, pour contenir les troupes du Prince de Bade dans leurs lignes. Il s'avança ensuite vers *Bielenau*, & se posta entre le Rhin, ayant ce fleuve derriere lui, & la chaussée qui va se rendre en ce lieu, & des prairies devant. Son aîle droite s'étendoit vers *Bischen*, & sa gauche à *Weinfrein*.

L'artillerie, les bagages & les troupes qui faisoient l'arriere-garde ayant monté la montagne, le Maréchal de *Villars* se mit en marche. Il trouva un nouveau retranchement que les Ennemis avoient fait à *Treyberg*, abandonné. Il fit avancer son Armée sur trois colomnes jusques prés de *Villingen*, petite Ville fortifiée par une muraille séche, mais flanquée de plusieurs tours, ayant une fausse braye & un

double fossé, dans laquelle il y avoit Garnison.

Il fit sommer en passant le Gouverneur de se rendre, & sur le refus qu'il en fit, il ordonna d'avancer quatre pieces de canon, pour tenter si par ce moyen il viendroit à bout de l'y obliger, n'ayant pas le tems de prendre les précautions qui auroient été nécessaires en pareille occasion. Mais le Commandant s'étant opiniâtré, on fut obligé de retirer le canon, aprrès avoir perdu deux Commissaires Provinciaux d'Artillerie, & sept ou huit Canoniers, parce qu'il avoit falu servir ce canon pendant quatre ou cinq heures sans épaulemens, & essuyer un très-grand feu de la place.

Le Maréchal de *Villars* poursuivant sa marche, alla camper à *Doneschingen* ou *Toneschingen*, où le Danube prend sa source. Il détacha M. *d'Usson* avec douze cent chevaux pour aller au devant de l'Electeur de *Baviere*, qui de son côté avoit fait avancer M. *Maffey*, avec un corps de ses troupes à *Fridingen*, à six lieuës de *Doneschingen*, lequel avoit détaché le Baron de *Montigni-Languet*, Colonel de Cuirassiers, avec trois cent hommes de son Régiment. Il rencontra M. *d'Usson* à *Dutlingen*, M. de *Montigni* venoit pour donner avis de l'approche de l'Electeur de *Baviere*, qui amenoit des vivres pour toute l'Armée du Roi sous une escorte de cinq mille hommes.

Enfin l'entrevûë de l'Electeur de *Baviere* & du Maréchal de *Villars* se fit le 12. May,

que ce Général devoit se rendre à midi à *Dutlingen*. Il plût tout le matin, ce qui n'empêcha pas l'Electeur de monter à cheval pour aller audevant de lui. Il s'approcha de hauteur en hauteur avec une grosse escorte, & envoya couriers sur couriers pour en apprendre des nouvelles.

Enfin dès qu'il le sçût à une lieuë, il doubla le pas; & aussitôt qu'il apperçût la troupe où étoit le Maréchal de *Villars*, il se mit au galop, & le reconnoissant de loin, il poussa à lui à toute jambe, & sans lui donner le tems de descendre de cheval, il l'embrassa & lui dit, » qu'il n'y avoit rien au-dessus du service » qu'il venoit de lui rendre; que toutes les » victoires & avantages qu'il avoit remportées » pour pouvoir le joindre, avoient augmenté » chaque jour l'envie de le voir & de l'em» brasser.

Le Maréchal de *Villars* lui répondit, » qu'indépendemment de la gloire qu'il re» cevoit d'être utile à un grand Prince comme » lui, les ordres du Roy étoient si précis, non » seulement de tout tenter, mais même de » tout hazarder pour venir à son secours, & » que les troupes & les Officiers qu'il avoit » l'honneur de commander, étoient si dévoüés » au service & à la gloire du Roi, qu'avec de » tels ordres, & avec de si braves gens il n'y » avoit rien d'impossible, & que d'ailleurs le » respectueux attachement qu'il avoit toûjours

eu pour S. A. E. lui avoit fait surmonter tous «
les obstacles qu'il avoit rencontrés. «

Il lui présenta ensuite tous les Officiers de considération qui l'avoient accompagné, que ce Prince reçût avec toute la politesse possible. Les troupes se remirent en marche, pendant que l'Electeur & le Maréchal de *Villars* continuérent à s'entretenir seuls, & que les François & Bavarois s'embrassoient, on arriva à l'armée de l'Electeur qu'on trouva en bataille.

Ce Prince pour faire honneur au Maréchal de *Villars* ordonna trois salves de toute son artillerie & de toute la mousqueterie; il lui donna à dîner, & pendant le dîner l'Electeur de Baviere se mit sur les éloges du Roy, & sur le bonheur qu'il avoit, d'avoir toûjours eu de grands Généraux, & ensuite il tomba sur le Maréchal de *Villars*, qu'il loüa beaucoup. Ce Maréchal prit la parole, & lui dit: *Mon Prince, il n'est pas surprenant qu'un grand Roy ait de grands Généraux; son exemple, l'amour de ses sujets, la gloire de le servir, & le bonheur de lui plaire, ont formé ces grands Capitaines; je ne suis pas encore dans ce haut rang, mais par les mêmes motifs je pourrois un jour y parvenir.* Après le dîner le Marêchal de *Villars* s'en retourna à son quartier.

Il dépêcha un courier à la Cour, pour apprendre au Roy la jonction de ses troupes avec celles de l'Electeur de Baviere, & lui écrivit en ces termes:

SIRE,

L'Envie d'executer les ordres de Votre Majesté, & le bonheur de lui plaire ne trouvent rien d'impossible. J'ai joint ce matin Mr l'Electeur de Baviere; je laisse le soin à Mr de Chamillard de rendre compte à V. M. des obstacles & des difficultez que j'ay surmontées. Rien n'égale l'ardeur & le zéle d'un fidéle sujet; j'en ferai toujours gloire, & de la soumission la plus respectueuse, &c.

Le Roy qui avoit à cœur cette jonction eut une vraye joye d'en apprendre la nouvelle, qu'il rendit publique en disant à son souper. *Le Maréchal de Villars a joint Mr l'Electeur de Baviere, malgré bien des obstacles qu'il a sçû surmonter; il s'est acquis par là une gloire qui m'est plus sensible que trois batailles qu'il eût gagné.*

Le Maréchal de *Villars* avoit beaucoup d'envieux de la confiance que le Roy avoit en lui, & qui augmentoit tous les jours. Il y eut un Seigneur de la Cour, qui entendant parler ainsi le Roy, lui dit: *Sire, le Maréchal de Villars avoit de bons Officiers Généraux sous lui, qui l'ont bien secondé. Dites plutôt*, répondit le Roy d'un air fâché contre ce Seigneur, *qu'ils ont bien executé ses ordres.*

Le Roy écrivit au Maréchal de *Villars* une lettre de sa main, pour lui marquer la satisfaction qu'il avoit du service qu'il venoit de

lui rendre, & lui envoya en même temps un ordre particulier pour commander ses troupes en Baviere sous les ordres de l'Electeur.

Le lendemain du jour que le Maréchal de *Villars* eût dîné chez l'Electeur de Baviere & expedié son courier pour la Cour, ce Prince alla visiter l'armée du Roy. Il étoit accompagné de plusieurs Seigneurs & Officiers Bavarois, avec un cortege de cinq carrosses. Il fit la revûë de l'armée, où il fut salué de deux décharges du canon & de la mousqueterie. Ce Prince fit ensuite l'honneur au Maréchal de *Villars* de dîner avec lui, & durant le dîner le Régiment-Royal Cavalerie lui servit de garde.

L'Armée du Maréchal de *Villars* étoit composée de quarante-sept Bataillons, & de soixante Escadrons; celle de l'Evecteur de Baviere, de trente quatre Bataillons, & de quarante-cinq Escadrons.

M. de Baviere fit trouver des vivres en abondance aussibien que plusieurs rafraîchissemens pour les troupes du Roi. Pendant que les armées furent à portée, les Officiers se communiquérent & se régalérent de part & d'autre.

Après que l'Electeur eût pris des mesures avec M. de *Villars* pour les opérations militaires, ce Prince s'en retourna du côté d'*Ulm* avec ses troupes, & emmena avec lui la Brigade de *Condé*.

Le Maréchal de *Villars* de son côté marcha

à *Mœskirch*, où il arriva le 20. Cette Ville & le Château appartenoient au Comte de *Furstemberg*. Il détacha M. de *Masbach*, Brigadier de Cavalerie, avec un Corps de troupes, pour aller s'emparer de quelques postes du côté du Lac de *Constance*. Cet Officier s'avança ensuite du côté de *Schaffhouse*, pour assurer aux troupes du Roi une communication avec *Huningue*. Le Maréchal de *Villars* reçût à *Mœskirch* des Deputés des Cantons Suisses, à qui il fit connoître les raisons qui l'obligeoient à établir une communication sur leurs terres. Il envoya ses troupes le 23. en quartier de rafraîchissement pour se reposer.

Il détacha M. de *Chamarande* avec un Corps de quatre ou cinq mille hommes & quelques pieces de canon, pour s'avancer vers le Lac de *Constance*. Il s'empara de *Ravensbourg*, de *Langen-argen*, du Château de *Zell*, & de quelques autres places voisines. Il mit *Lindau* sous contribution, & le Maréchal de *Villars* y envoya ensuite des troupes.

Si-tôt que le Prince de Bade eût appris le passage de l'armée du Roi, il dépêcha de tous côtés pour presser la marche des troupes qui devoient le joindre; il fit travailler à renforcer les lignes de *Stolhoffen*, pour les mettre en état d'être gardées par un médiocre Corps de troupes, pendant qu'il se disposa à marcher avec le reste de son armée pour observer l'Electeur & le Maréchal de *Villars*. Il partit quelque

que tems après avec seize mille hommes pour aller joindre le Comte de *Stirum*, qui de son côté avoit marché vers *Stutgard*, où il avoit été renforcé par les troupes de Saxe.

Après que le Maréchal de *Villars* eût fait rafraîchir son Armée, & établi une communication par *Chaffhouse* en France, il commença à s'approcher d'*Ulm*, où l'Electeur de Baviere, avoit marché si-tôt qu'il l'eût quitté, & s'avança ensuite vers *Gundelfingen*.

Le Prince de Bade après avoir joint le Comte de *Stirum*, s'approcha de ce lieu de l'autre côté du Danube. Le Maréchal de *Villars* ayant appris que ce Prince avoit dessein de passer ce fleuve pour venir attaquer *Gundelfingen*, le passa le 19. May & se posta entre *Dillingen* & *Lavingen*, où il fit faire des retranchemens de l'une à l'autre de ces deux Villes, mettant le Danube derriere lui. Il fit abattre quelques maisons & jardins qui incommodoient son Camp.

Le Prince de Bade, dont l'Armée étoit bien plus forte que celle du Maréchal de *Villars*, à cause de la marche que fit l'Electeur dans le *Tirol* avec la plus grande partie de ses troupes, comme on l'expliquera, marcha ce même jour avec toute son armée à *Langenau*, dans le dessein d attaquer l'armée de France. Il campa à une demi-lieuë de son centre, sa gauche appuyée à *Wilingen* sur la *Seera*, & sa droite au château de *Hausen*.

Lorsque le Prince arriva à ce camp, le Maréchal de *Villars* s'en approcha de fort près pour pouvoir examiner la situation de ce camp & compter les Escadrons, ce qu'il fit sans que les ennemis l'en empêchassent ; mais y étant retourné le soir pour faire la même chose, accompagné d'un détachement & de plusieurs Officiers, le Prince de *Bade* fit descendre deux Escadrons & un très-grand nombre de volontaires, dans le dessein d'enlever le Maréchal, lequel avec sa petite troupe tint ferme, chargea ces deux Escadrons & les volontaires avec tant d'ardeur, qu'après une foible résistance de leur part, il les mit en désordre & les contraignit à s'enfuir au plus vîte dans leur camp, & il les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à la garde avancée de leur armée, où il s'arrêta, ayant vû qu'un détachement des ennemis venoit à toute bride au secours ; ce qui obligea ce Général à revenir sur ses pas. Le Maréchal de *Villars* s'exposa beaucoup dans cette affaire ; il eut un cheval blessé sous lui, & un de ses Aides de camp, nommé *Vareillon*, tué à ses côtés, de même que deux Officiers.

Le Prince de *Bade* ayant examiné le Camp de M. de *Villars*, & ne trouvant pas qu'il fût pratiquable de l'attaquer, se tourna du côté des Officiers qui étoient avec lui, & leur dit: *Je suis bien malheureux de ne pouvoir jamais trouver une occasion favorable à pouvoir battre cet homme-là* ; (parlant du Maréchal de

Villars) *tout lui réüssit; avec une armée inférieure à la mienne, il se met de maniere à ne pouvoir être attaqué: mais nous verrons pourtant s'il parera le coup que je lui prépare.* Il resta cependant dans son camp aussibien que le Maréchal de *Villars* dans le sien, qui n'en sortit pas pendant l'expédition du *Tirol.*

Quelque temps après le Prince de *Bade* fit attaquer le poste où étoit l'hôpital de l'armée; mais cet endroit étant bien gardé, ses troupes furent vivement repoussées avec perte. Son dessein n'étoit pourtant pas d'avoir ce poste: ce n'étoit qu'une feinte qu'il faisoit faire, pendant que son véritable dessein étoit de faire un pont sur le Danube, pour tacher de prendre par derriere l'armée du Maréchal de *Villars*, qui de son côté ayant envoyé un détachement pour observer les ennemis sur le Danube, trouva qu'ils commençoient à y jetter un pont. Il s'y opposa, & les contraignit de se retirer après y avoir laissé 400. hommes sur la place. Voilà le coup qu'avoit projetté le Prince de *Bade*, & auquel il échoüa.

Le Maréchal de *Villars* ayant fait charger, en se promenant, une garde avancée des ennemis, qui fut repoussée, & dont plusieurs furent tués, se persuada que le Prince de *Bade* voudroit avoir sa revanche le lendemain. Pour n'être point surpris, il fit mettre quelque Infanterie sur le ventre auprès de sa grande Garde.

Les ennemis n'ayant pas manqué d'y marcher à dessein de l'attaquer, comme on l'avoit prévû, on les laissa avancer pour les attirer sous le feu de cette Infanterie, qui fit sa décharge quand ils furent à portée ; elle en tua un grand nombre, & mit le reste en fuite.

Quelques jours aprés, le Prince de Bade voulut encore faire pousser une des Gardes du Maréchal de *Villars*, qui y envoya le Prince *Charles* ; lequel commandant ce jour-là le piquet, le fit monter à cheval, se mit à la tête, & tomba si brusquement sur les ennemis qu'il les renversa, & les poursuivit jusqu'au delà de leur Camp.

Il n'y eut presque point de jour que le Maréchal de *Villars*, qui visitoit tous les soirs le camp des ennemis, ne fit naître quelque escarmouche, dans lesquelles il avoit toujours l'avantage ; ce qu'il faisoit pour tenir ses troupes alertes, en attendant qu'il se présentât quelque occasion pour les faire agir.

L'armée du Prince de Bade étant superieure en nombre, le Maréchal de *Villars* fut obligé d'avoir de l'autre côté du Danube des corps de troupes, depuis *Donavert* jusqu'à *Dillingen*, & depuis ce dernier lieu jusqu'à *Ulm*, pour les empêcher de passer ce fleuve, outre les troupes qu'il fut obligé d'envoyer du côté d'*Ausbourg*.

L'on a déja vû comme l'Electeur de Baviere étoit parti pour le *Tirol* avec ses troupes

& avec la plus grande partie de celles du Maréchal *de Villars*. On croit nécessaire d'en expliquer les motifs avec d'autant plus de raison, que c'étoit pour executer le projet du Maréchal de *Villars*; ce qui fait voir l'étenduë de son habileté.

Lorsque le Maréchal de *Villars* eut joint l'Electeur de Baviere, il concerta avec ce Prince sur les opérations qu'on devoit faire. Le Maréchal proposa un projet à l'Electeur, qui étoit que S. A. E. marchât vers le *Tirol*, pour tacher de se joindre avec le Duc de *Vendôme*, qui commandoit nôtre Armée d'Italie, & que dans ce tems-là il tiendroit en échec le Prince de Bade, & mettroit à couvert de toute insulte les Etats de S. A. E.

Ce projet étoit d'autant plus beau, que l'Electeur se joignant avec le Duc de *Vendôme*, & agissant de concert ensemble, ils ôtoient la communication de l'Allemagne à l'armée de l'Empereur qui étoit en Lombardie; ce qui auroit bientôt rétabli la tranquillité dans l'Empire, puisque la Maison d'Autriche se seroit vû obligée de consentir à la neutralité de Baviere, qui auroit été embrassée par plusieurs Membres de l'Empire.

L'Electeur de Baviere goûta ce projet; il l'envoya au Roi de France, l'assurant qu'il n'auroit jamais pensé à un si beau dessein; que c'étoit l'ouvrage du Maréchal de *Villars*, qui possedoit tous les talens qui forment les plus

grands hommes. Le Roi approuva ce projet, donna de grands éloges au Maréchal de *Villars*, & prit les mesures nécessaires pour pouvoir le mettre promptement à execution.

Lorsque l'Electeur eut donné tous les ordres nécessaires pour garantir ses Etats d'insulte, & qu'il eût pris avec le Maréchal de *Villars* des mesures pour veiller aux démarches de l'armée Imperiale, S. A. E. se mit en marche pour le *Tirol* le 14. Juin.

L'Electeur de Baviere prit sur sa route *Kufstein*, *Inspruck* & plusieurs postes & passages du *Tirol* du côté du Trentin; il prit aussi vers le haut de la riviere d'*Inn*, les Châteaux *d'Ehrenberg* & de *Reuta*.

Le Roy ayant appris que l'Electeur de *Baviere* étoit parti pour entrer dans le *Tirol*, donna ordre au Duc de *Vendôme* d'envoyer au-devant de l'Electeur un gros détachement pour faciliter la jonction & la communication des Etats de S. A. E. avec l'Italie. Le Duc de *Vendôme* partit pour ce sujet à la tête de vingt Bataillons & de vingt-sept Escadrons & poussa jusqu'à *Trente*.

Le Duc de *Vendôme* donna avis de sa marche à l'Electeur de *Baviere*, qui s'avança dans les passages du *Brenner*, & ayant voulu tenter celui de *Finstermuntz*, tous les Paysans des Vallées de *Prutz* & de *Landeck*, prirent les armes & se mirent sur les montagnes dans le temps que les Bavarois s'étoient engagés

avec leurs bagages dans un passage étroit, dans lequel ils firent rouler une si grande quantité de grosses pierres détachées des rochers, qu'ils en assommérent un très-grand nombre; dans le même temps avec leurs armes à feu ils tiroient sur le reste : ensorte que l'Electeur y perdit plus de six cens hommes. Depuis cette action les Grisons s'avancérent sur les confins pour soutenir les Paysans, & tuérent encore bien de Bavarois.

Tous ces échecs & cette révolution obligérent l'Electeur de *Baviere* d'abandonner son dessein, avec d'autant plus de raison qu'il venoit d'apprendre que le Duc de *Vendôme* ne pouvoit le joindre, ayant reçû des ordres du Roy de revenir au plus vîte en Italie, par rapport au Duc de *Savoye*, qui venoit de faire un traité avec l'Empereur contre nous; voilà ce qui fit échoüer ce projet qui ne pût être mis à exécution.

L'Electeur de *Baviere* ayant pris le parti de se retirer, courut beaucoup de risque dans sa retraite pour sa personne même. Il se retira à *Mitlervald*, & se raprocha du côté de l'Armée du Maréchal de *Villars* avec ses troupes, dont il avoit perdu une partie dans cette expédition; mais ce qui restoit revint chargé des depoüilles du *Tirol*.

Pendant tout ce temps-là le Maréchal de *Villars* tint toûjours le Prince de *Bade* en échec dans son poste de *Lavingen*, où il ne

se passa rien de considerable, que de fréquentes escarmouches que les troupes eurent presque tous les jours contre celles du Prince de *Bade*.

L'Empereur voulant profiter de l'absence de l'Electeur de *Baviere* pour entrer dans ses Etats, employa les troupes Danoises qui étoient arrivées dans l'Autriche, commandées par le Général *Reventlau*; ces troupes entrérent dans le pays de l'Electeur de *Baviere*, où elles firent de grands ravages.

Le Prince de *Bade*, que le Maréchal de *Villars* tenoit en échec dans son camp par le poste de *Lavingen*, cherchoit les moyens de faire passer le Danube à quelque corps considerable, pour surprendre la Ville d'*Ausbourg*, où il avoit des intelligences. Après plusieurs tentatives qui lui furent inutiles, il détacha le Comte de *la Tour*, Lieutenant Général de l'Empereur, qui avoit sous ses ordres le Duc *Christian de Brunsvick-Lunebourg*, Frere de l'Electeur, en qualité de Général Major, avec un corps de Cavalerie d'environ cinq mille hommes. Il avoit ordre de se poster au delà du Danube auprès de *Munderking*, à cinq lieuës d'*Ulm*, afin d'ôter à nôtre armée la communication avec la *Suisse*.

Le Maréchal de *Villars*, qui prévoyoit tous les desseins du Prince de Bade, avoit détaché quelque tems auparavant M. de *Legal*, avec douze Escadrons, tant de Cavalerie que de Dragons,

Dragons, pour aller camper sous *Ulm*; sous prétexte d'empêcher les courses que les Ennemis faisoient, & pour qu'il n'entrât rien dans cette Ville les jours de marchez.

Il avoit aussi envoyé auparavant M. *du Héron*, qui étoit campé à *Talsingen*, à 2. lieües de cette Ville, avec la Brigade de Poitou, & six Escadrons de Dragons & de Cavalerie, parce qu'on craignoit que les Ennemis n'y fissent un pont.

Le Maréchal de *Villars* ayant appris la marche du Comte de la *Tour*, forma le dessein de surprendre le corps qu'il commandoit; il en chargea M. de *Legal*, qui eut ordre de décamper le 30. Juillet; ce qu'il fit à 8. heures du soir, afin que les Ennemis ne fussent pas instruits de sa marche. Il avoit avec lui les 12. Escadrons, qu'il joignit avec 6. de M. du *Heron*, 200. hommes de la Brigade de Poitou, & 500. de la Garnison d'*Ulm*, que l'on fit mettre en croupe derriere les Cavaliers, avec un détachement de 500. chevaux d'une troupe que commandoit M. de *Fomboisard*.

M. de *Legal* marcha toute la nuit, sans bruit, & prit un detour de deux lieües, afin de mieux surprendre les Ennemis; ce qui n'empêcha pas qu'ils n'en fussent avertis par un parti de Houssars. Cela fut cause que lorsque M. de *Legal* approcha d'eux, il les trouva en bataille sur deux lignes dans une prairie qui a deux lieües de long. Ils avoient fait re-

passer le Danube à leurs équipages. M. de *Legal* fit aussi mettre ses troupes en bataille, voyant que les Ennemis faisoient quelques mouvemens pour s'emparer d'une petite hauteur. Leurs Escadrons étoient à trois de hauteur, & ceux des François à deux; & ils étoient plus forts que les notres de 1500. chevaux.

M. de *la Tour* ayant cet avantage, attaqua le premier. Les François l'attendirent de pied ferme, & entrérent ensuite dans les Escadrons des Ennemis. Cependant ils furent obligés de plier. Les Ennemis soutinrent long-temps le combat avec avantage, & firent plier notre gauche, & l'affaire auroit tourné au désavantage de M. de *Legal*, sans son Infanterie qu'il avoit postée dans un chemin creux, afin de couper les Ennemis. Elle sortit en bataille & avança la bayonnette au bout du fusil. M. de *Montgaillard*, à la tête, marcha droit à eux avec une valeur extraordinaire, & arrêta en plaine la droite des Ennemis sans tirer un seul coup. Il donna par cette manœuvre le temps à notre Cavalerie de se rallier, ce qu'elle fit en bon ordre; & secondée par l'Infanterie, elle chargea les Ennemis de si bonne grace & avec tant d'ardeur, qu'elle les culbuta, & les obligea de se jetter en foule dans la Ville de *Munderking*. Ce fut-là qu'il y en eut beaucoup de tués. Quatre Escadrons se jettérent dans le Danube, où il s'en noya une partie. La quantité de morts qui étoient sur le pont,

fut cause qu'on ne les poussa pas jusqu'à la Ville ; ce qui fit qu'ils eurent le temps d'enlever le pont-levis.

On leur prit 11. Etendars, & plusieurs Officiers ; ils perdirent 1400. hommes, parmi lesquels fut le Duc *Christian de Lunebourg*, qui y fut blessé & ensuite noyé. Cette action coûta aux troupes du Roy 400. hommes, parmi lesquels il y eut près de 40. Officiers, tant tués que blessés.

M. de *Legal* resta une heure sur le champ de bataille pour faire enlever les blessés, & se retira à son camp près d'*Ulm*, après avoir fait mettre le feu à celui des Ennemis ; & il envoya M. de *Rosmadec*, Lieutenant-Colonel de Choiseüil, passer le Danube à un gué avec un Escadron pour poursuivre les Ennemis qui y avoient passé.

M. de *Legal* envoya un Officier pour rendre compte de cette affaire au Maréchal de *Villars*, & lui demander un renfort pour reparer la perte qu'il avoit faite, afin d'être en état, en cas que les Ennemis revinssent pour avoir leur revanche ; le Maréchal de *Villars* lui envoya un Bataillon & deux Escadrons.

Le Maréchal de *Villars* étoit toujours dans son camp de *Lavingen*, où il resta une partie de la campagne, de même que le Prince de *Bade* dans le sien. De l'autre côté l'Electeur de *Baviere*, après s'être retiré du *Tirol*, s'étoit approché d'*Augsbourg*. Ce Prince qui

vouloit s'assurer de cette grande Ville plus particulierement, quoique les Magistrats lui eussent envoyé des ôtages, leur fit demander le 27. Août qu'ils eussent à lui livrer les deux tours & deux portes.

Les Magistrats, qui étoient en intelligence avec le Prince de *Bade*, firent réponse à ceux qui étoient venus de la part de l'Electeur, que si S. A. E. ne se contentoit pas des ôtages qu'ils lui avoient donnés, elle pouvoit les renvoyer, & rompre la neutralité dont ils étoient convenus, & qu'on repousseroit la force par la force.

Quelques jours après l'Electeur de *Baviere* détacha 4000. hommes, qui s'avancérent devant la Ville, & firent la même demande, qu'ils rejettérent pareillement, ayant fait un traité avec le Prince de *Bade*, pour lui livrer leur Ville, contre la parole qu'ils avoient donnée à l'Electeur, de demeurer dans la neutralité. Ils reçûrent effectivement ce même jour des nouvelles du Prince de *Bade*, qui leur donnoit avis qu'il étoit en marche avec une partie de son Armée pour occuper leur Ville. Les troupes de *Baviere*, après ce refus se retirérent le lendemain. Elles ruinérent, avant que de partir, la machine nommée la *Tour de l'eau*, qui fournissoit environ 700. fontaines dans la Ville; ce qui y causa une grande incommodité. Elles détruisirent aussi la maison du Péage, appartenant à l'Abbaye de St *Ulric*.

Le Prince de *Bade* fit faire quelques mouvemens à ſon Armée pour derober ſon deſſein au Maréchal de *Villars*. Il la ſépara après en deux corps, ſe mit à la tête de l'un, & laiſſa l'autre au commandement du Comte de *Stirum*. Il joignit le 28. Août le corps de troupes qui étoit aux ordres du Comte de la *Tour*; & par-là l'Armée du Prince de *Bade* ſe trouva forte de 30. Bataillons, & de 50. Eſcadrons, avec un équipage d'Artillerie de 30. pieces de canon, & de quelques mortiers.

Il paſſa le *Danube* & l'*Ihler*; quelques jours après il alla camper aux environs de *Memmingen*, & marcha droit à *Augsbourg*, dont les portes lui furent ouvertes. Cette marche fut une des mieux concertées & des mieux exécutées qui ſe ſoient faites, puiſqu'il avoit 20. lieües à faire plus que l'Electeur & le Maréchal de *Villars*, par le chemin qu'il fut obligé de prendre, & deux groſſes rivieres à paſſer.

Ce projet ſi bien exécuté de la part du Prince de *Bade*, jetta l'Armée du Maréchal de *Villars* & celle de l'Electeur de *Baviere* dans un grand embarras, les mettant dans la néceſſité de le combattre dans ſon poſte d'*Augsbourg*, ce qui étoit impraticable; ou de mourir de faim, parce que la communication d'où ils faiſoient venir leurs vivres étoit par-là coupée.

Le Maréchal de *Villars*, à qui le Prince de *Bade* avoit caché ſa marche en laiſſant une partie de ſon Armée dans le même Camp,

ayant appris que les Ennemis étoient maîtres d'*Augsbourg*, décampa de ses retranchemens le quatrieme de Septembre, repassa le Danube à *Lavvingen*, & marcha à *Gotbourg*, après y avoir laissé dix-neuf Bataillons & quinze Escadrons pour les garder, aux ordres de M. d'*Usson*, Lieutenant Général.

L'Electeur de *Baviere* joignit en même tems le Maréchal de *Villars*, & ils conférérent ensemble sur les moyens qu'il y avoit à prendre pour sortir de l'embarras où les mettoit la prise d'*Augsbourg*. L'Electeur étoit dans l'incertitude, & ne sçavoit quel parti prendre. Le Maréchal de *Villars*, qui étoit fertile en ressources, & qui sçavoit toûjours prendre sur le champ le meilleur parti dans les occasions les plus épineuses, où il affectoit plus de gayeté & de joye, pour rassurer & donner de la confiance aux troupes, détermina l'Electeur de *Baviere*, & lui fit voir qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui d'aller combattre le Comte de *Stirum* dans son camp avec toutes leurs troupes, qui jointes ensemble montoient à 48. Bataillons, & 70. Escadrons, étant impossible de marcher à M. de *Bade*.

Il étoit temps de prendre un parti salutaire, puisque M. *Baudoüin*, Intendant de l'Armée, avertit le soir même le Maréchal de *Villars*, qu'il n'y avoit plus de vivres que pour deux jours; ce Général en fut fort sur-

pris; mais il dit à M. *Baudoüin* de bien cacher cette nouvelle. Le Maréchal de *Villars* parut ce soir-là fort gai, & proposa même aux Officiers Généraux qui étoient chez lui, de joüer; ce qu'ils firent, pendant qu'il travailloit à prendre des mesures pour marcher aux Ennemis.

Le Comte de *Stirum*, que le Prince de *Bade* avoit laissé dans le camp de *Hansheim* avec vingt-mille hommes, avoit ordre de ce Prince de marcher en descendant le Danube, si-tôt qu'il auroit nouvelle de la prise d'*Augsbourg*, & de passer ce fleuve pour resserrer encore davantage l'Armée du Roy; de lui ôter la communication avec M. d'*Usson*, & de l'obliger, faute de vivres, d'abandonner absolument ce pays.

Il décampa le 18. & alla camper à *Schvingen*, où il attendit des chariots chargés d'un pont de batteaux, tirés par des chevaux de Paysans, & qui ne purent arriver que le lendemain 19, à cause que les pluyes avoient rendu les chemins impraticables.

Cette Armée se reposa ce jour-là, dans le dessein de faire croire à M. d'*Usson* qui les avoit suivis, que leur dessein étoit de reparer le Fort près de *Grimheim* pour y passer le Danube. Le Comte de *Stirum* fit prendre poste la nuit à quelques troupes dans une Isle qui separoit le premier bras de ce fleuve.

Si-tôt que le Maréchal de *Villars* eut eu

avis du mouvement des Ennemis par M. d'*Usson*, il en alla avertir l'Electeur, & lui dit que le Comte de *Stirum*, par la marche qu'il venoit de faire, leur donnoit occasion d'exécuter plus facilement le projet dont ils étoient convenus, & de se tirer de l'embarras où ils étoient; & sur ce que l'Electeur témoignoit vouloir être plus particulierement instruit de la situation du Comte de *Stirum*, avant que de marcher à lui, le Maréchal de *Villars* pressa S. A. E. de ne point perdre de temps, si non, qu'on manqueroit une occasion des plus favorables.

L'Electeur & le Maréchal de *Villars* envoyérent aussitôt ordre aux troupes de se tenir prêtes à marcher aux Ennemis, & à M. d'*Usson* de se mettre en état de les attaquer de son côté, pendant qu'ils en feroient autant du côté de *Donavert*; mais de ne le point faire qu'il n'eût entendu tirer trois coups de canon, qui étoient le signal qu'on donneroit pour lui faire connoître le temps que l'Electeur & le Maréchal de *Villars* seroient arrivés, & en état de charger les Ennemis. Ces mesures bien prises & bien exécutées auroient causé la perte totale de l'Armée du Comte de *Stirum*; mais par un cas imprévû, elle ne fut pas aussi entiere qu'elle le devoit être, quoiqu'elle fut fort grande.

Le même jour 19. l'Electeur & le Maréchal de *Villars* sans perdre de temps se mirent

en

n marche sur le soir, & passérent le Danube avec oute l'Armée sur le pont de *Donavert*. Le Comte e *Stirum*, qui en fut averti le lendemain 20. fit passer à la sienne un ruisseau, se mit en bataille sur les hauteurs d'*Hochstet*, & fit tirer trois coups de canon pour avertir les Fourageurs de revenir. C'est ce qui trompa M. d'*Usson*, qui crut que c'étoit le signal que lui avoient donné l'Electeur & le Maréchal de *Villars*.

Si-tôt que M. d'*Usson* eut entendu ces trois coups de canon, il marcha avec ses troupes aux Ennemis, qui n'ayant pas pour lors le Maréchal de *Villars* en tête, s'avancérent avec toutes leurs forces contre lui. M. d'*Usson* soutint cette attaque avec beaucoup de fermeté; mais voyant qu'il avoit affaire à toute l'Armée ennemie, qui étoit quatre fois plus forte que la sienne, il prit le parti de se retirer dans ses retranchemens après avoir fait une perte considérable.

Une heure après qu'il se fut retiré, l'Electeur de *Baviere* & le Maréchal de *Villars* arrivérent & se mirent en bataille sur le ruisseau de *Blintheim*. M. de *Villars* fit attaquer les Ennemis qui s'y étoient venus mettre de l'autre côté, leur droite fut enfoncée au premier choc. Il prit ce temps pour attaquer le reste de leur Armée; leur Infanterie lâcha le pied, & se retira cependant en assez bon ordre par la plaine dans le bois. Le reste de leur Cavalerie fut chargé après; elle soutint l'attaque avec plus de fermeté, & ne fut rompuë qu'à la troisiéme charge. Ces trois attaques furent faites l'une après l'autre, parce que le Maréchal de *Villars* voulut payer de sa personne à toutes les trois, & s'assurer du succès par sa présence.

Les Ennemis furent suivis jusques dans les bois, où l'on entra pour les poursuivre, & l'on en tua un si grand nombre, qu'on en trouva le lendemain une fois plus que dans la plaine. Le Comte de *Stirum* arriva avec les débris de son Armée sous *Nuremberg*, où il fut renforcé de quelque Cavalerie, & de quelque Artillerie qu'il prit en cette Ville, & qui lui arriva de quelques autres places. Les Ennemis eurent

Pp

4000. hommes tués sur la place, 3744. blessés. On leur fit 4500. prisonniers. On leur prit 18. étendars, 4. drapeaux, & 33. pieces de canon, avec les équipages d'un pont; nous n'eûmes de notre côté que 345. hommes en tout de tués, & 147. de blessés.

Après que l'Electeur & le Maréchal de *Villars* eurent fait reposer les troupes pendant quelques jours, ils firent repasser le Danube à l'Armée, dans le dessein de faire une tentative pour attaquer le Prince de *Bade* dans le poste qu'il avoit pris sous *Augsbourg*. Ils s'avancérent pour cet effet jusqu'à *Oberhausen* à la faveur d'un broüillard; mais ayant reconnu l'impossibilité de le faire, par la maniere dont ce Prince étoit posté, ils se retirérent après avoir fait piller la Ville d'*Oberhausen* & quelques Villages de la dépendance d'*Augsbourg*.

Après que l'Electeur se fut retiré avec le Maréchal de *Villars*, le Prince de *Bade* fit investir la petite Ville de *Fridberg*, qui est fort près d'*Augsbourg*: Il y fit dresser une batterie le lendemain & le jour d'après, laquelle ayant fait brêche, la Garnison que l'Electeur y avoit laissé, & qui étoit de 400. hommes, demanda à capituler, & ne put obtenir d'autre capitulation que celle d'être prisonniere de guerre.

Le Maréchal de *Villars* de son côté prit *Kempten*, Ville Imperiale, qui étoit un poste avãtageux sur la riviere d'*Ihler*, lequel couvroit la *Baviere* de ce côté-là.

Après cette expédition le Maréchal de *Villars* écrivit au Roi pour lui demãder son rappel en France: voici les motifs qui l'obligérent à prendre cette résolution.

Lorsque le Maréchal de *Villars* eut joint avec son Armée l'Electeur de *Baviere*, ce Prince lui fit un accueil qui attira la jalousie des Seigneurs Bavarois, qui se flattoient des bonnes graces de leur Maître: du depuis la grande confiance pour le Maréchal de *Villars* qu'avoit S. A. E. qui ne les consultoit plus, irrita si fort leur envie, qu'ils prirent la résolution de le desservir auprès de l'Electeur. L'affaire manquée de l'expédition du *Tirol* leur parût un moyen favorable.

Au retour de cette expédition manquée ils représentérent à S. A. E. « que le Maréchal de *Villars* « étoit un homme ambitieux, qui ne pouvoit souffrir que personne le commandât ; qu'il vouloit « être indépendant à l'Armée ; que c'étoit la raison « pourquoi il avoit tant tardé à faire la jonction des « troupes de France avec les siennes ; qu'il l'auroit « faite plutôt s'il avoit bien voulu, n'ayant fait pour « cela que de foibles tentatives; qu'il ne l'avoit faite « à la fin que parce qu'il y avoit été forcé par les « ordres réiterés & absolus du Roi à ce sujet ; qu'il « n'avoit pas plutôt joint S. A. E. voyant qu'il ne « pouvoit éviter de lui obéir & de lui être subordonné, « qu'il avoit cherché le moyen de se délivrer de cette « supériorité; que pour cet effet il avoit formé le projet « de l'expédition du *Tirol*, pour engager S. A. E. d'y « aller, recherchant en cela moins la gloire du Prince, « qu'à satisfaire son ambition, & de pouvoir com- « mander seul; que pendant son absence il avoit tenu « une conduite qui faisoit voir combien peu les in- « térêts de S. A. E. lui étoient à cœur ; qu'il avoit « promis de garantir, pendant cette expédition, ses « Etats de toute insulte ; qu'on les avoit pourtant « trouvés au retour pillés & saccagés, sans qu'il se « fut donné aucun mouvement pour l'empêcher. «

Le vrai mérite est toujours envié, & les plus grands Héros ont essuyé les traits malins de la jalousie. Il n'est pas surprenant que le Maréchal de *Villars* en ait ressenti les effets à la Cour de *Baviere*, puisqu'il y a été exposé à celle de *France*. Dans le temps même qu'il rendoit les plus grands services au Royaume, on cherchoit par de noires couleurs à obscurcir l'éclat de ses grandes actions. Le Roi seul leur rendit toujours justice ; & l'estime distinguée qu'il eut constamment pour lui, servit d'exemple aux autres, qui furent obligés à lui accorder une estime singuliere qu'on ne peut refuser à un mérite supérieur.

Il n'en fut pas de même de l'Electeur de *Baviere*. Les discours de ses Courtisans le séduisirent & le pré-

vinrent contre le Maréchal de *Villars*, auquel il ne témoigna plus la même confiance ; mais il en fut faché dans la suite, lorsqu'après la perte de la bataille d'*Hochstet*, il se rappella qu'au même endroit, ce Général lui en avoit fait gagner une, qui lui avoit sauvé, d'un péril certain, son Armée qui manquoit de vivres.

Le Maréchal de *Villars* s'apperçût bientôt du changement de l'Electeur de *Baviere*, il en apprit même la raison ; mais il ne chercha point à se justifier. Voyant que cela provenoit d'une jalousie, & prévoyant bien qu'on ne cesseroit de fomenter une mésintelligence entre l'Electeur & lui, qui ne pourroit qu'être préjudiciable au service du Roy, il résolut de demander à revenir en France.

Il écrivit au Roy pour lui exposer les raisons qui l'obligeoient à demander son rappel ; disant que les choses étant dans cette situation, il étoit de l'intérêt de son service qu'il revînt en France, pour pouvoir ailleurs servir plus utilement S. M. Le Roy l'approuva, consentit à son retour, & nomma le Comte de *Marcin* pour aller le remplacer.

Cependant par la disposition où étoient les Ennemis, il étoit très-difficile que le Maréchal de *Villars* pût sans danger partir de l'Armée, & le Comte de *Marcin* y arriver. M. de *Legal* fut chargé d'en faire l'escorte. Avant de partir le Maréchal de *Villars* alla saluer & prendre congé de l'Electeur de *Baviere*, qui affecta à son départ de le gracieuser plus qu'il n'avoit fait depuis quelque-tems. Tous les Officiers de l'Armée, jusqu'aux Soldats, témoignérent le regret qu'ils avoient de le perdre. M. de *Legal* conduisit M. de *Villars* jusqu'à *Schaffhouse*, d'où il ramena le Comte de *Marcin*. Ce passage, par les bonnes précautions que l'on prît, se fit sans aucune opposition de la part des Ennemis, quoiqu'on fut obligé de passer en leurs quartiers.

Fin du Tome premier.

